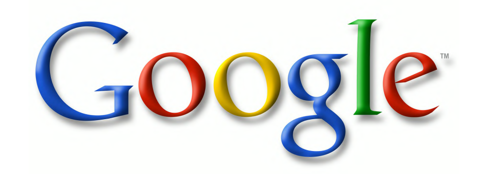
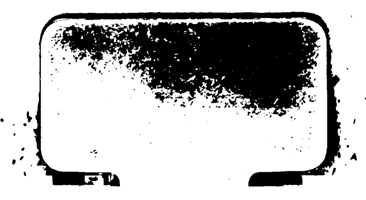






Richard Brinsley Sheridan.




TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME X.

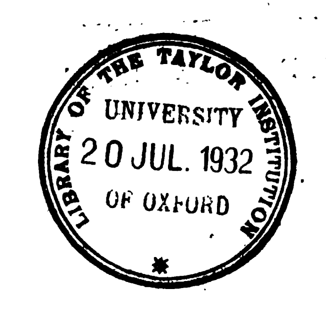
ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE MARIVAUX,
De l'Académie Françoise.

TOME DIXIEME.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 JUL. 1932
OF OXFORD



LE CABINET
DU
PHILOSOPHE.

SIXIEME FEUILLE.

Du Style.

J'ENTENDS quelquefois parler de ſtyle, & je ne comprends rien aux éloges, ni aux critiques qu'on fait de celui de certaines gens.

Vous voyez ſouvent des gens d'eſprit vous dire : le ſtyle de cet Auteur eſt noble ; le ſtyle de celui-ci eſt affecté, ou bien obſcur, ou plat, ou ſingulier.

Enfin c'eſt toujours du ſtyle que l'on parle ; & jamais de l'eſprit de celui qui a ce ſtyle. Il ſemble

que dans ce monde il ne soit question que des mots, & point des pensées.

Cependant ce n'est point dans les mots qu'un Auteur qui sçait bien sa Langue, a tort ou raison.

Si les pensées me sont plaisir, je ne songe point à le louer de ce qu'il a été choisir les mots qui pouvoient les exprimer.

C'est un homme, qui, comme je l'ai déjà dit, sçait bien sa Langue; qui sçait que ces mots ont été institués pour être les expressions propres, & les signes des idées qu'il a eues; il n'y avoit que ces mots-là qui pussent faire entendre ce qu'il a pensé, & il les a pris. Il n'y a rien d'étonnant à cela; & encore une fois, je ne songe point à lui en tenir compte; & ce n'est pas-là ce qui fait son mérite, & c'est d'avoir bien pensé que je le loue: car pour les expressions de ses idées, il ne pouvoit pas faire autrement que de les prendre, puisqu'il n'y avoit que celles-là qui pussent communiquer ses pensées.

Cet homme-là au contraire pense mal, ou foiblement, ou sans justesse; tout ce qu'il pense est outré: ce que je ne connois que par les mots dont il s'est servi pour me communiquer ses pensées.

Dirai-je qu'il a un mauvais style? m'en prendrai-je à ses mots? Non, il n'y a rien à y corriger. Cet

homme, qui sçait bien sa Langue, a dû se servir des mots qu'il a pris, parce qu'ils étoient les seuls signes des pensées qu'il a eues.

En un mot, il a fort bien exprimé ce qu'il a pensé; son style est ce qu'il doit être: il ne pouvoit pas en avoir un autre; & tout son tort est d'avoir eu des pensées, ou basses, ou plates, ou forcées, qui ont exigé nécessairement qu'il se servît de tels & tels mots, qui ne sont ni bas, ni plats, ni forcés en eux-mêmes, & qui, entre les mains d'un homme qui aura plus d'esprit, pourront servir une autre fois à exprimer de très-fines ou de très-fortes pensées. Ce que je dis-là est incontestable: il faut seulement un peu raisonner pour le sentir; mais on ne se met au fait de rien, à moins qu'on ne raisonne.

Je suppose une femme qui connoisse toutes les couleurs; elle imagine un meuble où il en entre quatre. Elle ordonne ce meuble, on le lui apporte. Vous êtes présent, & le meuble ne vous plaît point.

Direz-vous à cette femme; cela est mal exécuté; ce ne sont pas-là les couleurs que vous deviez employer pour avoir un meuble comme vous l'avez imaginé? Non, ce ne seroit pas lui parler raison; car ces couleurs disposées comme elles sont, sont

bien l'effet qu'elle a imaginé: elle ne pouvoit avoir ce meuble qu'avec ces mêmes couleurs arrangées comme elles le ſont.

Et en quoi donc a-t-elle tort? C'eſt d'avoir imaginé ce meuble dans ce goût-là; c'eſt ſon imagination qui ne vaut rien, quoique très-bien rendue par les couleurs qui ſont bonnes.

Ces couleurs ſont ici comme le ſtyle de la choſe; & la choſe étant ce qu'elle eſt, voilà ce que le ſtyle en devoit être.

Pour achever d'éclaircir ce que je veux dire, poſons quelques principes qui ſeront aiſés à comprendre.

Je les ai quelquefois dits à des gens d'eſprit, & même à des femmes; & je les ai fait convenir que ces diſcours qu'on tient ſur le ſtyle ne ſont qu'un verbiage, que l'ignorance & la malice ont mis à la mode, pour diminuer le prix des Ouvrages qui ſe ſont diſtinguer.

Il s'agit encore ici d'un petit raiſonnement: il y ſera queſtion d'idées & de penſées, matiere qui a toujours l'air un peu abſtraite, & qui effarouche; mais je n'ai que deux mots à dire, & je tâcherai d'être clair.

Je diſtingue entre penſée & idée, & je dis que c'eſt avec pluſieurs idées qu'on forme une penſée.

Qu'eſt-ce donc que j'appelle une idée ? Le voici.

J'ai vu un arbre, un ruban, &c. j'ai vu un homme en colere, jaloux, amoureux; j'ai vu tout ce qui peut ſe voir par les yeux de l'eſprit, & par les yeux du corps : car pour abréger, je confonds ſous le nom d'idée, ce qui a corps & ce qui ſe voit & ce qui ſe ſent, quoique je ſçache bien la différence qu'on y met.

Or, en voyant ces différentes choſes, j'ai pris de chacune d'elles, ce que j'appelle l'idée; il m'en eſt reſté l'image, ou la perception dans l'eſprit.

A préſent que j'ai l'idée de ces différentes choſes qui m'ont frappé; comment ferai-je, quand je ſongerai à un arbre, pour inſtruire les autres que je ſonge à un arbre, ou a une autre choſe qui me viendra dans l'eſprit, ſur-tout quand elle ne ſera pas préſente?

Les hommes entr'eux ont pourvu à cela; ils on inſtitué des ſignes, c'eſt-à-dire des expreſſions qui ſont les ſignes de l'idée qu'on a dans l'eſprit. On eſt convenu que le mot d'*arbre* ſignifieroit l'idée que nous avons d'un arbre : & dès que je prononce ce mot, on m'entend, & ainſi du reſte.

Le nombre des mots, ou des ſignes, chez cha-

que peuple, répond à la quantité d'idées qu'il a.

Il y a des peuples qui ont peu de mots, dont la Langue eſt très-bornée ; & c'eſt qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'idées : c'eſt la diſette d'idées qui fait chez eux la diſette de leur Langue, ou de leurs mots.

Il y a des peuples dont la Langue eſt très-abondante; & c'eſt qu'il y a parmi eux une grande quantité d'idées, à chacune deſquelles il a fallu un mot, un ſigne.

Ils ont, par exemple, démêlé dans l'homme, dans ſes paſſions, dans ſes mouvements, mille choſes qu'un autre peuple n'y a pas vues ; c'eſt une fineſſe d'eſprit & de vue qui eſt générale parmi eux, & qui les a obligés d'inventer autant de mots qu'elle leur a procuré d'idées.

S'il venoit en France une génération d'hommes qui eût encore plus de fineſſe d'eſprit qu'on n'en a jamais eu en France & ailleurs, il faudroit de nouveaux mots, de nouveaux ſignes, pour exprimer les nouvelles idées dont cette génération ſeroit capable ; les mots que nous avons ne ſuffiroient pas, quand même les idées qu'ils exprimeroient auroient quelque reſſemblance avec les nouvelles idées qu'on auroit acquiſes : il s'agiroit quelquefois d'un degré de plus de fureur, de paſ-

ſion, d'amour, ou de méchanceté qu'on appercevroit dans l'homme; & ce degré de plus, qu'on n'appercevroit qu'alors, demanderoit un ſigne, un mot propre qui fixât l'idée qu'on auroit acquiſe.

Mais je ſuppoſe, comme il eſt peut-être vrai, que nous avons aujourd'hui tout autant d'idées que l'homme ſera jamais capable d'en avoir.

Je dis que chacune de ces idées en tout genre a ſon ſigne, ſon mot que je n'ai qu'à prononcer pour apprendre aux autres à quoi je ſonge.

Nous voilà donc fournis des idées de chaque choſe, & des moyens de les exprimer, qui ſont les mots.

Que feſons-nous de ces idées & de leurs mots?

De ces idées, nous en formons des penſées que nous exprimons avec ces mots; & ces penſées, nous les formons en approchant pluſieurs idées que nous lions les unes aux autres : & c'eſt du rapport & de l'union qu'elles ont alors enſemble, que réſulte la penſée.

Penſer, c'eſt donc unir pluſieurs idées particulieres les unes aux autres.

Je ſonge aux charmes d'une femme. Ces charmes, voilà une idée.

Après cela je songe à une femme, autre idée. Je songe à l'effet que ces charmes produisent, autre idée. Je songe à quelque chose d'intérieur en moi, sur qui tombe cet effet : encore une idée.

Mais ce n'est encore-là avoir que des idées ; lions-les ensemble, pour en former une pensée quelconque.

Les charmes d'une femme égarent la raison.

Cette pensée n'est encore que dans mon esprit, & n'est pas exprimée. Comment fais-je pour l'exprimer ? Je me sers du mot qui est le signe de chacune de mes idées.

L'idée de charmes s'exprime par le mot *charmes*. L'idée d'une femme, par le mot d'*une*, & par celui de *femme*.

L'idée précise que j'ai de l'effet que ces charmes produisent s'exprime par le mot d'*égarer*, qui, moyennant la conjugaison que j'en fais, pour marquer le temps, me rend, *égarent* ; & puis l'idée que j'ai de la chose qui est égarée s'exprime par le mot de *raison*.

A l'égard du petit mot de *les*, qui précède celui de *charmes*, & du mot de *la*, qui précède

celui de *raiſon*; ce ſont encore de petites conjonctions qu'on a imaginées, pour aider à la liaiſon des idées entr'elles, & dont nous apprenons l'uſage en apprenant les mots.

De ſorte que j'ai d'abord eu des idées, qui ont chacune leur mot.

De ces idées, j'en ai formé une penſée.

Et cette penſée, je l'ai exprimée, en donnant à chacune de ces idées le ſigne qui la ſignifie.

Ainſi, un homme qui ſçait bien ſa Langue, qui ſçait tous les mots, tous les ſignes qui la compoſent, & la valeur préciſe de ces mots conjugués ou non, peut penſer mal, mais exprimera toujours bien ſes penſées.

Venons maintenant à l'application de tout ce que j'ai dit.

Vous accuſez un Auteur d'avoir un ſtyle précieux. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Que voulez-vous dire avec votre ſtyle?

Je vois d'ici un jeune-homme qui a de l'eſprit, qui compoſe, & qui, de peur de mériter le même reproche, ne va faire que des phrâſes: il craindra de penſer finement, parce que, s'il penſoit ainſi, il ne pourroit s'exprimer que par des mots qu'il ſoupçonne que vous trouveriez précieux.

De ſorte qu'il rebute toutes les penſées fines

& un peu approfondies qui lui viennent, parce que, dès qu'il les a exprimées, il lui paroît à lui-même que les mots propres, dont il n'a pu s'empêcher de se servir, sont recherchés.

Ils ne le sont pourtant pas; ce sont seulement des mots, qu'on ne voit pas ordinairement aller ensemble, parce que la pensée qu'il exprime n'est pas commune; & que les dix ou douze idées, qu'il a été obligé d'unir pour former sa pensée, ne sont pas non plus ordinairement ensemble.

Mais ce jeune-homme ne raisonne pas ainsi; la critique qu'il vous entend faire ne lui en apprend pas tant; elle ne parle que de style & de mots, & il ne prend garde qu'à ses mots.

Qu'en arrive-il? Que, pour avoir un style ordinaire, il n'ôse employer que des mots qu'on a l'habitude de voir ensemble, & qui, conséquemment n'expriment que les pensées de tout le monde; car ces mots ne sont d'ordinaire ensemble que parce que la liaison des idées, dont ils sont le signe, est familiere à tout le monde.

Mais si on lui avoit dit : l'Auteur qu'on accuse d'être précieux sçait bien sa Langue, & ne péche point dans son style : il ne vouloit dire que ce qu'il a dit & il l'a fort bien exprimé : mais ce qu'il a fort bien exprimé, n'est pas bien pensé;

c'eſt un Auteur dont les penſées ſortent du vrai, qui dans les objets, dans les ſentiments qu'il peint, y ajoûte des choſes qui n'y ſont pas, qui y ſont étrangeres, ou qui n'y appartiennent pas aſſez. Il ne ſaiſit pas les vraies fineſſes de ſes ſujets, il les peint d'après lui, & non pas d'après eux: il penſe ſubtilement, & non pas finement: il invente, il ne copie pas. Voilà ſon tort; voilà ce que la critique qu'on fait de lui devroit vous apprendre, & ce qu'elle ne vous apprend pas.

Elle ne parle que de ſon ſtyle, où il n'y a rien à redire. Du moins le vice de ce ſtyle, s'il y en a un, n'eſt qu'une conſéquence bien exacte du vice de ſes penſées.

Qu'elle nous montre donc le vice de ſes penſées, & qu'elle laiſſe-là le ſtyle qui ne ſçauroit être autrement qu'il eſt; car quand cet homme-là penſera mieux, quand il ne mettra rien d'inutile, rien d'outré, rien d'ampoulé, rien de faux dans ſes penſées, il n'y aura conſéquemment plus de vice dans ſon ſtyle, & il paroîtra s'exprimer fort bien, ſans qu'il apprenne pourtant à s'exprimer mieux: car encore une fois, il ſçait ſa Langue, & ne la ſçaura jamais mieux qu'il la ſçait; & pour s'exprimer bien il n'eſt queſtion que de la ſçavoir.

Aussi cet Auteur s'exprime-t-il bien, même en pensant mal.

Mais est-il vrai qu'il pense mal? c'est ce qu'il faut prouver; & s'il y a un reproche à lui faire, il ne peut tomber que là-dessus, & non pas sur le style, qui n'est qu'une figure exacte de ses pensées, & qui, peut-être encore, n'est accusé d'être mauvais, d'être précieux, d'être guindé, recherché, que parce que les pensées qu'il exprime, sont extrêmement fines, & qu'elles n'ont pu se former que d'une liaison d'idées singulieres, lesquelles idées n'ont pu à leur tour être exprimées qu'en approchant des mots, des signes qu'on a rarement vu aller ensemble.

Ne seroit-il pas plaisant que la finesse des pensées de cet Auteur fût la cause du vice imaginaire dont on accuse son style?

Cela se pourroit bien; & sur ce pied-là, l'homme qui pensera beaucoup, donnera souvent beau jeu à ceux qui s'acharnent sur le style.

L'homme qui pense beaucoup approfondit les sujets qu'il traite; il les pénètre, il y remarque des choses d'une extrême finesse, que tout le monde sentira, quand il les aura dites; mais qui, en tout temps, n'ont été remarquées que de très-

peu de gens : & il ne pourra assurément les exprimer que par un assemblage & d'idées & de mots très-rarement vus ensemble.

Voyez combien les critiques profiteront contre lui de la singularité inévitable de style que cela va lui faire ! Que son style sera précieux ! Mais aussi de quoi s'avise-t-il de tant penser, & d'appercevoir, même dans les choses que tout le monde connoît, des côtés que peu de gens voient, & qu'il ne peut exprimer que par un style qui paroîtra nécessairement précieux ? Cet homme-là a grand tort.

Il faudroit lui dire de penser moins, ou prier les autres de vouloir bien qu'il exprime ce qu'il aura pensé, & de souffrir qu'il se serve des seuls mots qui peuvent exprimer ses pensées, puisqu'il ne peut les exprimer qu'à ce prix-là.

Quand elles seront exprimées, il faudra voir si on les entend.

Sont-elles obscures ? Qu'on lui dise alors : il vous a été permis d'unir telles idées, & conséquemment tels mots qu'il vous a plû, pour vos pensées : peu nous importe que telles idées aussi-bien que tels mots soient ordinairement ou rarement ensemble : nous ne demandons pas mieux, même que l'union en soit singuliere, parce que cela nous promet des pensées ou neuves, ou rares,

ou fines; mais vous vous mêlez de faire le grand esprit, d'avoir besoin de cette singularité d'union dans vos idées, & conséquemment dans vos mots, & cela ne vous procure que des pensées qui ne sont pas intelligibles, ou qui peignent les choses autrement qu'elles ne sont, qui y ajoûtent des finesses qui n'y sont pas: pensez donc avec netteté, justesse, &c.

Oh! voilà des reproches sérieux, raisonnés & raisonnables, pourvu qu'on en prouve la justice.

Eh! comment la prouvera-t-on? en examinant chaque pensée, en voyant si elle s'entend; car il faut qu'elle soit nette & claire. Après cela, est-elle allongée, ou ne l'est-elle pas? Pourroit-on la former avec moins d'idées qu'elle n'en a qui la composent, & par conséquent l'exprimer avec moins de mots, sans rien ôter de sa finesse, & de l'étendue du vrai qu'elle embrasse?

Ensuite, est-elle vraie? L'objet qu'elle peint, regardé dans ce sens-là, est-il conforme au portrait qu'elle en fait? par exemple:

L'esprit est souvent la dupe du cœur.

C'est M. de la Rochefoucault qui l'a dit: supposons que cela ne fût dit que d'aujourd'hui par

quelque Auteur de nos jours. Ne l'accuſeroit-on pas de s'être exprimé dans un ſtyle précieux? Il y a bien de l'apparence.

Pourquoi, s'écrieroit un Critique, ne pas dire que l'eſprit eſt ſouvent trompé par le cœur, que le cœur en fait accroire à l'eſprit? c'eſt la même choſe.

Non pas, s'il vous plaît, lui répondrois-je; vous n'y êtes point: ce n'eſt plus-là la penſée préciſe de l'Auteur; vous la diminuez de force, vous la faites baiſſer: le ſtyle de la vôtre (puiſque vous parlez de ſtyle) ne vous exprime qu'une penſée aſſez commune. Le ſtyle de cet Auteur nous en exprime une plus particuliere & plus fine, & qui nous peint ce qui ſe paſſe quelquefois entre le cœur & l'eſprit.

Cet eſprit, ſimplement trompé par le cœur, ne me dit pas qu'il eſt ſouvent trompé comme un ſot, ne me dit pas même qu'il ſe laiſſe tromper. On eſt ſouvent trompé, ſans mériter le nom de dupe: quelquefois on nous en fait habilement accroire, ſans qu'on puiſſe nous reprocher d'être de facile croyance; & cet Auteur a voulu nous dire que ſouvent le cœur tourne l'eſprit comme il veut, qu'il le fait aiſément incliner à ce qui lui plaît, qu'il lui ôte ſa pénétration, ou la dirige

à son profit ; enfin qu'il le séduit & l'engage à être de son avis, bien plus par les charmes de ses raisons, que par leur solidité. Cet Auteur a voulu nous dire que l'esprit a souvent la foiblesse, en faveur du cœur, de passer pour raisonnable, pour possible, pour vrai, ce qui ne l'est pas ; & le tout, sans remarquer qu'il a cette foiblesse-là.

Voilà bien des choses, que l'idée de dupe renferme toutes, & que le mot de cette idée exprime toutes aussi.

Or, si l'idée de l'Auteur est juste, que trouvez-vous à redire au signe dont il se sert pour exprimer cette idée ?

¶ Il y a des gens qui, en fesant un ouvrage d'esprit, ne saisissent pas toujours précisément une certaine idée qu'ils voudroient joindre à une autre. Ils la cherchent, ils l'ont dans l'instinct, dans le fond de l'âme ; mais ils ne sçauroient la développer ; & par paresse, ou par nécessité, ou par lassitude, ils s'en tiennent à une autre qui en approche, mais qui n'est pas la véritable, & qu'ils expriment pourtant bien, parce qu'ils prennent le mot propre de cette idée à-peu-près ressemblante à l'autre, & en même temps inférieure.

¶ Si Montagne avoit vécu de nos jours, que de

de critiques n'eût-on pas fait de son style ! car il ne parloit ni François, ni Allemand, ni Breton, ni Suisse. Il pensoit, il s'exprimoit au gré d'un âme singuliere & fine. Montagne est mort, on lui rend justice ; c'est cette singularité d'esprit, & conséquemment de style, qui fait aujourd'hui son mérite.

La Bruyere est plein de singularités : aussi a-t-il pensé sur l'âme, matiere pleine de choses singulieres.

Combien Pascal n'a-t-il pas d'expressions de génie ?

Qu'on me trouve un Auteur célebre qui ait approfondi l'âme, & qui dans les peintures qu'il fait de nous & de nos passions, n'ait pas le style un peu singulier.

De la Critique.

JE ne suis pas surpris qu'il y ait des gens qui critiquent impoliment, malhonnêtement, injurieusement, & qui aient recours à ce moyen honteux pour donner quelque débit à leurs Livres : il y a de mauvais sujets dans tous les métiers, (si métier peut se dire ici :) ce qui me surprend, c'est que des Approbateurs puissent accorder un passe-

port aux insultes que font ces gens-là, & les laissent maltraiter d'honnêtes-gens, qu'une critique, de quelque part qu'elle vînt, honoreroit toujours, si elle étoit décente; & qui du moins ont cela de respectable, qu'ils n'ont jamais eu de l'esprit contre personne, tout aisé peut-être qu'il leur seroit d'en avoir, même du plus crüel, sans impolitesse, si le plaisir de faire du bruit aux dépens des autres pouvoit être du goût d'un honnête-homme.

Je lus l'autre jour ces mots dans je ne sçais quel Livre où l'on parloit d'un Auteur. *Son style est ridicule; il faut le dire hautement.*

Je demande si ce n'est pas-là parler d'une maniere offensante. De raison, il ne sçauroit y en avoir dans ce verbiage-là, je viens de le prouver. On n'y voit donc qu'une insulte, & une insulte en pure perte pour la raison. Et cette insulte, d'où arrive-t-elle jusqu'à la personne sur qui elle tombe? De l'endroit même par où doivent passer toutes les critiques, pour être purgées de ce qui blessera l'honnêteté; en un mot, de chez l'Approbateur, de chez celui à qui la loi a confié le soin de vous garantir de toute offense à cet égard.

Le Voyageur dans le Nouveau Monde.

DE tous les pays qu'on connoît, il n'en est point assurément de si curieux que celui que j'ai découvert, que j'appelle Nouveau Monde, ou autrement le Monde vrai, & dont je vais faire la relation le mieux que je pourrai.

Par ce Monde vrai, je n'entends pas un Monde plus réel que le nôtre, plus véritablement existant: car de ce côté-là, ce me semble, il n'y a rien à redire au nôtre, & le Pyrrhonien le plus déterminé ne doutera jamais de sa réalité, que par raison de systême, & non par sentiment.

Ainsi, par ce mot de *Monde vrai*, ce sont des hommes vrais que j'entends, des hommes qui disent la vérité, qui disent tout ce qu'ils pensent, & tout ce qu'ils sentent; qui ne valent pourtant pas mieux que nous; qui ne sont ni moins méchants, ni moins intéressés, ni moins fous que les hommes de notre Monde; qui sont nés avec tous nos vices, & qui ne different d'avec nous que dans un seul point: mais ce qui les rend absolument d'autres hommes, c'est qu'en vivant ensemble, ils se montrent toujours leur âme à découvert; au-lieu que la nôtre est toujours masquée.

De ſorte qu'en vous peignant ces hommes que j'ai trouvés, je vais vous donner le portrait des hommes faux avec qui vous vivez, je vais vous lever le maſque qu'ils portent. Vous ſçavez ce qu'ils paroiſſent, & non pas ce qu'ils ſont. Vous ne connoiſſez point leur âme, vous allez la voir au viſage, & ce viſage vaut bien la peine d'être vu; ne fût-ce que pour n'être point la dupe de celui qu'on ſubſtitue, & que vous prenez pour le véritable.

On aura la ſuite de cela dans les Feuilles ſuivantes.

SEPTIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

COMME c'eſt ici la ſuite du dernier article commencé dans la Feuille précédente, nous le continuerons dans cette Feuille-ci, ſans égard à l'interruption.

Mais que gagnerai-je à cela, me direz-vous peut-être? En me feſant connoître les hommes,

vous allez me dégoûter d'eux. Je ne me soucierai plus de leur commerce. Je m'occupe aujourd'hui du soin de mériter leur estime : il m'est doux de l'obtenir, ou de croire l'avoir obtenue ; & je n'en voudrai plus. Je perdrai celle que j'ai pour eux, & qui me fait plaisir. Mon cœur & ma raison rompront avec eux : ne serai-je pas bien avancé? Non, vous dis-je ; laissez-moi comme je suis ; ma condition dans ce monde est de jouir, & non pas de connoître. Je sçais bien en gros que les hommes sont faux ; que dans chaque homme il y en a deux, pour ainsi dire, l'un qui se montre, & l'autre qui se cache. Celui qui se montre, voilà le mien aujourd'hui ; voilà celui avec qui je dois vivre : à l'égard de celui qui se cache, sans doute il aura son tour pour être vu ; car enfin il faudra que tout se retrouve. L'éternité des temps n'est pas toute consacrée au mensonge ; mais ne dérangeons point l'ordre des choses, n'anticipons point sur les spectacles : si, de même que nos corps sont habillés, nos âmes à présent le sont aussi à leur maniere, le temps du dépouillement des âmes arrivera, comme le temps du dépouillement de nos corps arrive quand nous mourons : mais pour aujourd'hui, je m'en tiens à ce que je vois ; gardez vos découvertes ; je ne vous les envie point, &

je vous crois fort à plaindre de les avoir faites.

Moi! point du tout: vous vous trompez; je ne sçaurois vous exprimer le repos, la liberté, l'indépendance dont je jouis. Je n'ai j'amais été si content; je ne me suis jamais diverti de si bon cœur que depuis ma découverte. Je suis à la Comédie depuis le matin jusqu'au soir.

Je vois bien ce qui vous fait peur. Quand vous cesserez d'estimer les hommes, vous ne vous soucierez plus d'en être estimé vous-même, dites-vous, & vous vous imaginez qu'alors il n'y aura rien de si languissant que votre état, que vous périrez d'ennui & de mélancolie; mais vous êtes dans l'erreur, croyez-m'en sur mon expérience.

Vous ne pouvez à-présent regarder les choses qu'à travers votre goût pour le commerce des hommes, qu'à travers la flatteuse idée que vous vous faites de leur estime, qu'à travers tous les intérêts, toutes les passions dont cela vous remue; & vous êtes comme un Amant qui ne voudroit pas qu'on lui prouvât que sa Maitresse est une infidelle, une perfide, & qui diroit: laissez-moi ignorer ce qu'elle est, ne me désabusez point sur son compte; je n'en perdrois peut-être pas l'amour que j'ai pour elle, vous ne m'ôteriez que le plaisir qu'il me fait, & je n'aurois que le désespoir de

l'aimer encore, toute indigne que je ſçaurois qu'elle en ſeroit.

Mais ici, il n'y aura rien de tout cela ; vos paſſions s'en iront, votre amour vous quittera, vous ne le regretterez point : & à la place du plaiſir qu'il vous fait aujourd'hui, vous aurez le plaiſir de voir clair, qui, dans cette occaſion-ci en eſt un pour le moins auſſi ſenſible.

Car ne vous imaginez pas que vous allez haïr le Monde, & le fuir quand vous ſerez éclairé.

Non ; cette méchante humeur-là ne vient qu'à ceux qui, dans le cours de leur vie, ont de jour en jour la douleur de voir que les hommes les trompent ; qui de la douleur paſſent à l'indignation contre ces hommes, de l'indignation vont à la haîne, qui enfin les conduit en droite ligne à une miſanthropie où ils achevent triſtement de vivre, comme s'ils vouloient ſe punir des torts que les autres ont avec eux.

Cela n'eſt pas raiſonnable ; & c'eſt auſſi ce qui ne vous arrivera pas. Je vais inſtruire votre eſprit, ſans affliger votre cœur ; je vais vous donner des lumieres, & non pas des chagrins ; vous allez devenir Philoſophe, & non pas Miſanthrope : & le Philoſophe ne haït ni ne fuit les hommes, quoiqu'il les connoiſſe : il n'a pas cette puérilité ; car, ſans

compter qu'ils lui servent de spectacle, en qualité d'homme, il est lui-même uni à eux par une infinité de petits liens dont il sent l'utilité & la douceur; mais qu'il tient toujours si aisés à rompre en cas de besoin, que son âme en badine, & n'en est jamais gênée; & ce que je vais vous dire vous apprendra à badiner des vôtres, à n'en point avoir de plus incommodes.

Ainsi ne craignez rien; il ne sera ici question, qu'autant que vous le voudrez bien, ni de votre Maitresse, si vous en avez une; ni de vos amis, ni d'aucun de ceux avec qui vous vivez, & à qui le sang & l'amitié vous lient.

Je n'ai point de faits à vous révéler contre ces gens-là. Je n'ai à vous donner qu'une simple relation de mon voyage dans un Monde que j'aurois pris pour le nôtre, sans une seule chose qui le distingue, & qui est l'étonnante naïveté avec laquelle les hommes y disent ce qu'ils pensent. Lisez ma relation, ne fût-ce que pour vous amuser.

Je n'avois encore que vingt-sept à vingt-huit ans, quand une lettre que je reçus m'apprit qu'on me fesoit les deux plus cruelles perfidies que pût essuyer un homme de mon âge.

C'étoit mon meilleur ami qui écrivoit cette lettre à une femme que j'adorois. Sans doute qu'il

m'en écrivoit une en même temps, & qu'il se méprit d'adresse sur les deux lettres.

Celle que je reçus étoit courte; en voici les termes.

« LE Chevalier, (c'étoit moi) va demain à deux » lieues de Paris voir notre ami D.... il en reviendra le soir: on m'apporte un billet de lui, où » il m'invite d'être de la partie; je vais lui répondre que je le veux bien: mais c'est sans conséquence, & demain matin je serai malade. Je n'ai » garde d'y manquer. Ne badinons pourtant point » là-dessus, car j'irai passer la journée avec vous, » Marquise; & si on meurt de plaisir, je n'en » réchapperai pas. Que j'ai d'obligation à D.... de » ce qu'il est à la campagne! Que j'aime le Chevalier de l'aller voir! Que je le trouve aimable » de croire qu'il a votre cœur, de ne sçavoir pas » que je vous adore, & que vous le voulez bien. » A demain, belle Marquise ».

Et par apostille.

« Si par hazard le Chevalier ne partoit pas » demain, il me seroit inutile d'être malade: mais » vous n'auriez qu'à l'être pour lui, & vous porter bien pour moi; & je n'y perdrois rien. N'est-ce » pas, Marquise »?

Je devins furieux à la lecture de cette lettre; & sans m'amuser ni à soupirer, ni à me plaindre, je sortis pour chercher le Chevalier, & lui arracher la vie : projet digne d'un homme qui a perdu l'esprit.

Je le trouvai chez lui, pâle & tenant un billet de la Marquise, où elle l'informoit de la méprise qu'il avoit faite.

Au premier regard que je jettai sur lui, il comprit bien de quoi il étoit question : je sçais ce qui vous amene, me dit-il, vous venez de recevoir une lettre qui n'étoit pas pour vous, & vous êtes instruit. Oui, lui dis-je, sans daigner ajouter rien de plus. Sortons.

Il me suivit, nous allâmes nous battre. Je le blessai, il tomba : & comme il venoit du monde, je m'enfuis, & le laissai nageant dans son sang.

De-là, je me hâtai de retourner chez moi, où je donnai quelques ordres, & je pris quelque argent. Après quoi je partis, le désespoir dans le cœur, & croyant avoir tué le Chevalier, dont je me reprochois la mort, tout indigne qu'il étoit de vivre. Je quittai la France, & me mis à voyager dans les pays étrangers, où je reçus des nouvelles de mon affaire, bien meilleures que je n'en attendois.

Le Chevalier n'avoit été que bleſſé. Ceux que j'avois vu venir à nous, quand je m'enfuis, lui avoient donné du ſecours; il étoit parfaitement guéri, il avoit tu notre combat, & s'étoit dit bleſſé par un inconnu avec qui il avoit pris querelle.

On me mandoit encore que, pendant qu'on avoit travaillé à le guérir, la Marquiſe, qui étoit veuve, avoit épouſé un jeune-homme de bonne maiſon que je connoiſſois, qui n'étoit pas riche, & dont elle avoit preſque ſubitement fait la fortune; ce qui me fut fort indifférent. Tout mon amour s'étoit épuiſé pour elle; il ne m'en étoit reſté qu'une triſteſſe qui venoit de ne ſçavoir plus à qui je pourrois déſormais me fier, puiſque j'avois été trahi par les perſonnes qui m'avoient été les plus cheres, & dont j'avois le plus eſtimé le caractere.

Il ne tenoit donc qu'à moi de revenir en France: mais je ſentis que j'avois encore beſoin d'en être abſent quelque temps, & que je n'étois pas aſſez fort pour revoir ſi-tôt les lieux, où j'avois éprouvé tant de malheurs.

Je reſtai donc dans la ville où j'étois alors, où j'avois fait quelques connoiſſances, avec qui je tâchois de me diſtraire du reſſouvenir de mon aventure.

Parmi ceux que je voyois quelquefois, ſe trou-

voit un homme de diſtinction, étranger comme moi, âgé à-peu-près de cinquante ans, de très-bonne mine, & de la plus belle phyſionomie du monde.

Il me paroiſſoit avoir beaucoup d'eſprit & de raiſon, & je m'empêchois de l'aimer; car je ne voulois plus avoir d'amis, mais je préférois ſa compagnie à celle des autres; & de ſon côté, malgré la différence des âges, il ſembloit ſe plaire avec moi: de ſorte que nous étions ſouvent enſemble, & je n'avois pu me diſpenſer de manger une ou deux fois chez lui.

Je pars après demain pour ma campagne, me dit-il, un jour que nous nous promenions enſemble; voulez-vous y venir? Vous n'avez pas de grandes affaires ici, je penſe; & nous y paſſerons huit jours, plus ou moins, ſuivant le goût que vous y prendrez.

J'y conſentis: il me le propoſoit de ſi bonne grâce qu'il n'y eut pas moyen de s'en défendre; & je lui promis de me tenir prêt pour le jour qu'il avoit arrêté.

Il y avoit déjà trois ou quatre jours que nous étions à cette campagne, quand il me dit: je vous ſurprends quelquefois dans des triſteſſes que je crois étrangeres à votre caractere; il faut que

vous ayez des chagrins : je n'ai pas la curiofité de les fçavoir; mais j'aurois une extrême envie de vous être bon à quelque chofe; & fouvent on fe foulage à dire fes peines aux gens qui nous aiment.

L'air fincere avec lequel il me tint ce difcours me toucha; je n'y réfiftai point.

Oui, lui dis-je; vous ne vous trompez pas, j'ai des chagrins : ils font d'une efpece à pouvoir fe dire; & quand la prudence m'engageroit à les cacher, je fuis perfuadé que je ne rifquerois rien à vous les déclarer.

Je fuis charmé que vous le penfiez ainfi, me dit-il, & vous me rendez juftice. De quoi s'agit-il ?

Là-deffus je lui fis le récit de mon aventure, qu'il trouva auffi cruelle qu'elle l'étoit en effet. Mais ce qui me décourage le plus dans tout ce que je viens de vous dire, ajoutai-je en finiffant, c'eft qu'après ce qui m'eft arrivé, je fens que je n'oferai plus aimer perfonne, & qu'ainfi je dois me condamner à m'ennuyer toute ma vie. Ce n'eft pourtant pas le plaifir d'avoir de l'amour que je regrette, on vit bien fans cela : on n'a que faire de Maitreffe pour être heureux; mais du plaifir d'avoir un ami, comment s'en paffer? N'eft-ce

pas être ſeul dans ce monde, que de n'y avoir pas un cœur à qui l'on puiſſe ouvrir le ſien?

Pas un! ah! c'eſt trop dire, me répondit-il : les honnêtes-gens ſont rares, j'en conviens; mais il y en a.

Par exemple, vous, Monſieur, n'êtes-vous pas un honnête-homme? Ne vous garantiriez-vous pas pour tel? Ne ſentez-vous pas bien que vous êtes incapable d'une perfidie?

Le fond de mon cœur m'en aſſûre, lui dis-je: mais cependant je pardonnerois à quiconque craindroit de ſe fier à moi, & qui, en m'examinant, diroit, il me paroît honnête-homme, & peut-être me trompé-je. Oui, quoique ſa méfiance fût injuſte, je dirois à mon tour : il eſt vrai qu'il a tort avec moi: mais pareille méfiance lui a déjà fait ailleurs éviter tant de piéges; il a eu raiſon de ſe tenir ſur la réſerve avec tant d'hommes qu'il a trouvé faux, & dont il avoit auſſi bonne opinion que de moi, que c'eſt ſageſſe à lui de ne pas ſe livrer plus à moi qu'aux autres; il ne ſçauroit me connoître mieux qu'il a cru les connoître: les hommes ſe contrefont ſi bien qu'il n'y a rien de ſûr avec eux.

Seriez-vous curieux, me dit-il, d'en connoître qui ne ſe contrefont point? Oh! très-curieux, ré-

pondis-je; mais où sont-ils? En avez-vous vu de pareils? Oui, me dit-il: j'ai passé une partie de ma vie avec eux, & ce sera parmi eux que je mourrai. Tel que vous me voyez, ajouta-t-il, j'ai beaucoup voyagé, j'ai fait bien des découvertes; & celle dont je vous parle, quand on est bien conduit, ne demande pas un long voyage. Voulez-vous que j'en recommence un pour vous?

Si vous êtes aussi libre que moi, lui dis-je, & que rien ne vous retienne ici, j'accepte votre offre; & nous partirons quand il vous plaira.

Il n'y a point d'homme plus indépendant que moi, me répondit-il; je suis un étranger qui n'ai ni femme, ni enfants; je ne me suis arrêté en ce pays-ci que pour y être tranquille; j'y loue cette maison de campagne où nous sommes, & celle où je loge en ville: il m'est aisé de les quitter toutes deux; mon bien ne m'oblige à aucune résidence; mes revenus se portent par-tout, & je suis tout prêt à vous tenir parole. Retournons demain à la ville, nous nous y fournirons des choses nécessaires pour notre voyage, & nous fixerons le jour de notre départ; mais en attendant, ajouta-t-il, il ne vous sera pas inutile de lire une assez ample relation que j'ai faite de tout ce que j'ai vu dans le monde où je vous con-

duirai; venez, elle eſt dans mon cabinet, & je vais vous la donner tout-à-l'heure.

Nous allâmes la prendre; & il avoit raiſon de dire qu'elle étoit ample: on auroit fort bien pu en faire trois ou quatre volumes.

Après qu'il me l'eût miſe entre les mains, il tira encore quelques livres forts rares, qui m'étoient inconnus, & entre leſquels il y en avoit un qui avoit pour titre: *l'Hiſtoire du cœur humain.*

Si l'Hiſtorien, lui dis-je, a poſſédé ſa matiere, ce doit être-là un livre bien inſtructif.

Nous l'emporterons avec nous, reprit-il: il faut que nous le liſions enſemble; mettons-le à part, auſſi bien que ces autres livres. Vous y puiſerez la connoiſſance des hommes avec qui nous vivons actuellement, & vous en verrez mieux ce que ces hommes-là ont de commun avec ceux que nous allons trouver. Il eſt bon d'être un peu au fait de notre monde, pour juger ſainement de l'autre; & je vous dirai même que tout homme qui nous connoît bien n'a que faire de voyager pour chercher cet autre monde dont je vous parle: il ſçait à n'en pouvoir douter qu'il exiſte; il croit y être; il le voit: & vous éprouverez dans la ſuite la vérité de ce que je vous dis-là.

Ce

Ce langage qu'il me tenoit me paroissoit obscur : mas je devois avoir l'éclaircissement de ce qu'il me disoit dans le Monde où nous allions, & je ne lui demandai pas de s'expliquer mieux.

J'abrège, pour en venir aux faits les plus intéressants de ma relation.

Nous partîmes quatre jours après cette conversation, ou, pour mieux dire, nous nous embarquâmes : il auroit pourtant pu nous épargner l'embarquement ; car il n'est pas besoin d'aller sur mer, pour trouver les hommes qu'il avoit promis de me montrer : on va fort bien chez eux par terre ; je le compris après.

Mais il avoit ses raisons pour en user ainsi. Un peu de navigation donnoit à notre voyage un air d'importance & de difficulté qui en imposoit à mon imagination, & me persuadoit mieux que je verrois quelque chose de rare & de nouveau.

D'ailleurs cela allongeoit notre chemin, & employoit un temps qu'il me fesoit passer à lire son manuscrit & ses Livres, & à réfléchir tantôt tout seul, & tantôt avec lui sur ce que je lisois.

Vos Livres & nos réflexions, lui disois-je de jour en jour, me réconcilient avec les hommes ; leur commerce n'est pas si dangereux que je l'ai cru depuis mon aventure ; il me semble qu'on peut

en effet vivre avec eux ſans en être la dupe, & qu'il n'eſt pas ſi difficile de démêler ce qu'ils ſont à travers ce qu'ils paroiſſent : c'eſt faute d'attention & d'expérience que je me ſuis trompé ſur les façons de mon ami, & ſur celles de la Marquiſe.

Vous ſongez à épouſer cette femme-là, Chevalier ; & elle eſt aimable, je n'en diſconviens pas, me diſoit-il ſouvent de l'air d'un homme qui s'inquiétoit obligeamment de ce qui m'arriveroit; mais qui s'en inquiétoit tant, que je devois ſentir que c'étoit un jeu : oui, j'avoue qu'elle eſt aimable, mais elle vous aime trop : je n'ai rien vu d'égal à la contrainte où elle vous tient ; ſa jalouſie eſt inſupportable, & je tremble qu'avec tout ſon amour vous ne ſoyez pas heureux avec elle.

Chevalier, je ſouffre votre ami, diſoit de ſon côté la Marquiſe ; mais je vous avertis que je le haïrai : il faut abſolument que vous l'aimiez plus que moi ; car on ne vous voit ici que quand il veut bien ne vous point mener ailleurs.

Voilà de quelle maniere ils s'y prenoient tous deux, pour m'abuſer ; & à préſent que j'y ſonge, eſt-ce que cela ne ſignifioit pas qu'ils s'aimoient, & qu'ils travailloient de concert à m'inſpirer une confiance aveugle ? Où avois-je l'eſprit alors ? car aujourd'hui je n'y ſerois pas trompé. Les

hommes font faux : mais ce qu'ils pensent dans le fond de l'âme perce toujours à travers ce qu'ils disent & ce qu'ils font.

Vous n'en seriez donc plus la dupe, me dit mon homme ? Non certes, lui répondis-je, grâce aux lumieres qui me sont venues & aux réflexions que nous avons faites ensemble. C'est ce que nous verrons en temps & lieu, me dit-il.

Cependant nous continuions notre voyage, & je me trouvois en pays perdu ; car je ne m'orientois pas, je ne sçavois ce que c'étoit que les terres dont nous approchions quelquefois, & je m'en fiois à mon guide.

A la fin pourtant nous entrâmes dans un port, & nous débarquâmes.

A un quart de lieue du Port, étoit une Ville très-peuplée, où nous allâmes loger, & où je fus tout surpris d'entendre parler françois.

Quoi ! lui dis-je, est-ce que nous sommes en France ? Non pas dans la France que vous connoissez, me répondit-il : mais dans celle de ce nouveau Monde où je vous mene, & qui est exactement le double du nôtre.

A ce discours, je jettai sur mon homme un regard inquiet ; & je crois qu'il me passa dans l'esprit que c'étoit un Magicien à qui j'avois affaire.

Quoi qu'il en ſoit, il ſourit de l'inquiétude où j'étois, & qui alloit juſqu'à l'émotion. Vous défiez-vous de moi, me dit-il? Non, repris-je : mais tout ceci me paroît extraordinaire. C'eſt donc ici le Pays où nous allons trouver des hommes vrais.

Oui, me dit-il, nous voici arrivés : mais tout vrais que ſont ces hommes, obſervez-les avec autant d'attention que s'ils ne l'étoient pas ; méfiez-vous d'eux comme s'ils étoient faux ; ſervez-vous avec eux des lumieres que vous avez acquiſes : car quoiqu'ils ſoient vrais, ils voudroient ſouvent ne l'être pas ; ils ne le ſont que par force, & vous vous appercevrez bien un peu des efforts inutiles qu'ils font d'abord pour ſe déguiſer.

C'étoit en allant à la Ville qu'il me parloit ainſi ; & nous y arrivâmes un inſtant après.

A peine y entrions-nous, que je vis de loin un homme qui avoit la figure d'un jeune Officier de mes amis, & qui paroiſſoit me regarder attentivement.

Que ſignifie ce que je vois-là, dis-je alors à mon guide? je jurerois que cet homme-ci eſt de ma connoiſſance ; il reſſemble trait pour trait à un jeune homme avec qui j'ai vécu dans notre Monde, & que je ne crois pas d'humeur à voyager pour faire des découvertes : & ce qu'il y a de ſingulier,

c'eſt qu'il me ſemble que celui-ci m'examine à ſon tour, comme s'il me connoiſſoit auſſi. Apparemment qu'il ſe méprend.

Ne ſoyez point étonné de cela, me répondit mon guide: il n'y a pas une figure d'homme, ni de femme, dans notre Monde, dont vous ne trouviez ici une copie ſi exacte, que vous la prendrez pour l'original. Attendez-vous à ce que je vous dis-là. Tout ce que vous avez connu de gens chez nous, vous croirez quelquefois les revoir ici trait pour trait, comme de leur part ils croiront vous connoître.

Bien plus, c'eſt que tout ce qui ſe paſſe dans notre Monde ſe paſſe ici. L'hiſtoire du nôtre, & l'hiſtoire de celui-ci, c'eſt la même choſe.

Quoi! m'écriai-je, mon aventure avec la Marquiſe s'eſt répétée ici, & il y a un faux ami avec qui une femme appellée la Marquiſe de.... a trahi un homme qui me reſſemble, & qui s'appelle le Chevalier de....? Oui, vous dis-je, me répondit-il; & encore une fois, il en eſt ainſi de tout ce qui eſt arrivé dans notre Monde.

A peine achevoit-il ſa réponſe, que le jeune Officier que j'avois vu de loin accourut à moi les bras ouverts, & vint m'embraſſer avec la familiarité permiſe entre des amis qui ſe retrouvent.

Eh ! c'eſt donc toi, mon cher Chevalier, me dit-il ; je te croyois de retour à Paris. J'ai entendu parler de ton affaire, elle a un peu tranſpiré. Sçais-tu bien que ta Maitreſſe eſt mariée ? que je t'aurois donné de bons mémoires ſur ſon compte, ſi tu m'avois conſulté ? Mais tu ne me feſois pas l'honneur de me confier les ſecrets de ton cœur. Je me marie au reſte ; j'étois venu en ce pays-ci pour y faire quelqu'argent d'une petite terre que j'y ai. Le jeu m'avoit ruiné là-bas. A peine ai-je été arrivé, que j'ai entendu parler de la petite perſonne que j'épouſe, qui eſt jeune, riche & maitreſſe d'elle, & qui étoit aſſiégée de tous les Provinciaux du pays qui ſe la diſputoient, avec des grâces qui n'ont pas tenu contre les nôtres. On les a congédiés, quand j'ai paru ; je m'y attendois : en un mot, je t'invite à ma noce pour la ſemaine prochaine, & à venir dès-à-préſent dîner chez moi, où je veux que tu loges ; cette après-dînée je te ménerai chez ma conquête, à condition que tu ne me l'enleves pas. Monſieur, lui dit mon guide en riant, vous êtes aſſurément fort aimable : mais à votre place, je ne lui ménerois point un homme fait comme le Chevalier : les femmes ſont légeres. Ah, ah, ah ! reprit le jeune homme, en ſouriant auſſi, je me connois,

Monsieur, & les dangers de cette espece-là ne me regardent pas; c'est moi qui les fait courir aux autres.

HUITIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

IL est vrai que ce ne sont pas-là positivement les expressions dont il se servit: mais je rapporte sa pensée; & voilà pour le moins ce qu'il dit, ou ce qu'il vouloit dire.

Tu ne ressembles que de visage à ce jeune Officier que je connois, dis-je en moi-même: mais tu ne penses pas comme lui; il n'est pas si vain que toi.

Et il est certain que celui que j'avois vu à Paris, & qui portoit la même physionomie, ne m'avoit jamais paru si fat que cet homme-ci; j'avois bien entrevu quelquefois qu'il croyoit en valoir un autre; mais de cette bonne opinion de lui-même, si ridicule & si grossierement déclarée, je ne l'en avois jamais soupçonné.

Cependant je n'avois encore rien répondu; je regardois cet homme-ci comme un étranger, &

j'avois de la peine à me conformer à la méprise où je croyois qu'il tomboit à mon égard.

A la fin pourtant, je fis comme mon guide m'avoit recommandé de faire en pareil cas, & je me mis à lui parler comme au jeune-homme que je connoissois : mais à qui, à mon avis, il ne ressembloit que de figure.

Aussi le traitai-je à l'avenant. Oui dà, lui dis-je, je verrai ta Maitresse avec plaisir : mais à condition que j'essaierai de lui plaire, & que, si j'y réussis, tu me le pardonneras; car je te déclare que j'y tâcherai; vois si cela te convient.

Ah, ah, ah! reprit-il en riant encore de pitié sur moi, toute permission au suppliant, Chevalier. Bien plus, c'est que, si tu veux, je t'épargnerai les frais de la déclaration; ce sera moi qui lui dirai : le Chevalier vous aime. Et ce ne sera pas un petit service que je te rendrai au moins; car elle est aimable, & tu pourras fort bien l'aimer tout de bon, je t'en avertis; je t'y exhorte même : il faut que tu grossisses le nombre de ses conquêtes, & celui de mes victoires. Allons, Messieurs, dites à vos gens de vous suivre chez moi : il est heure de dîner; & d'ailleurs, je veux donner au Chevalier le temps de changer d'habit; il faut qu'il s'ajuste.

C'eſt mon intention, lui répondis-je ; & ſans autre compliment, nous nous retirâmes chez lui.

Nous dinâmes. J'allai changer d'habit, & me mettre en état de paroître.

Quand je fus habillé, je rentrai dans la ſalle où nous avions dîné ; & me préſentant à lui : Folville, (c'étoit ainſi que s'appelloit celui dont je ne lui voyois que la reſſemblance :) notre partie tient-elle ? lui dis-je d'un air badin ; regarde-moi, je te donne encore le temps de la réflexion.

Il me ſemble que tu recules, reprit-il ſur le même ton. Mais, Meſſieurs, avez-vous deſſein de faire ici un ſéjour un peu long ? Non, répondit mon ami : nous n'y ſommes que pour huit ou dix jours.

Vous vous trompez, Monſieur, dit Folville ; vous y ſerez bien plus long-temps que vous ne dites ; c'eſt moi qui vous en aſſûre : à moins que vous ne quittiez ce garçon-là, ajouta-t-il en me regardant ; car il va devenir amoureux, & je le condamne à ſix mois de martyre ici, pour m'amuſer.

J'éclatai de rire à ce diſcours, dont encore une fois je ne rapporte pas les véritables termes, non plus que de tous ceux qu'il m'avoit déjà tenus, qu'il me tiendra encore, & que me

tiendront toutes les perſonnes à qui je parlerai.

Et pour achever de m'expliquer là-deſſus : Par ce monde vrai, je n'entends pas des hommes qui prononcent préciſément ce que je leur fais dire ; leur naïveté n'eſt pas dans leurs mots : (j'ai peut-être oublié d'en avertir ;) elle eſt dans la tournure de leurs diſcours, dans l'air qu'ils ont en parlant, dans leur ton, dans leur geſte, même dans leurs regards : & c'eſt dans tout ce que je dis-là, que leurs penſées ſe trouvent bien nettement, bien ingénuement exprimées ; des paroles prononcées ne feroient pas plus claires. Tout cela forme une Langue à part qu'il faut entendre, que j'entendois alors dans les autres pour la premiere fois de ma vie, que j'avois moi-même parlée quelquefois, ſans y prendre garde, & ſans avoir eu beſoin de l'apprendre, parce qu'elle eſt naturelle & comme forcée dans toutes les âmes : langue, d'ailleurs, qui n'admet point d'équivoque ; l'âme qui la parle ne prend jamais un mot l'un pour l'autre ; & qu'on ſe reſſouvienne que c'eſt d'après ce qu'on me diſoit dans cette Langue-là, que je rapporte tous les diſcours que m'ont tenu les perſonnes avec qui j'ai eu affaire. Revenons à mon hiſtoire.

Nous ſortîmes, Folville, mon guide & moi,

pour nous rendre chez la Maitreſſe du premier, où nous trouvâmes très-bonne compagnie d'hommes & de femmes.

Il avoit eu raiſon de dire que cette jeune perſonne étoit aimable; c'étoient de ces traits qui font un viſage plein de douceur & de modeſtie; c'étoient les yeux du monde les plus tendres: tout en elle étoit dans ce goût-là, juſqu'au ſon de ſa voix qui avoit ſon charme particulier.

Obſervez qu'au travers de ces grâces, on démêloit je ne ſçais quelle coquette & modeſte intention de plaire, qui achevoit de ſe manifeſter dans ſa converſation, & qui ſe manifeſtoit d'un air un peu provincial; auſſi la Demoiſelle n'avoit elle jamais eu d'école que ſa Province, dont elle n'étoit point ſortie.

Folville, après que nous eûmes ſalué la compagnie, s'avança vers elle. Mademoiſelle, lui dit-il, je vous amene un de mes amis, que j'ai rencontré ce matin comme il arrivoit; c'eſt un garçon qui a quelque mérite & que j'eſtime aſſez, & je vous demande en grâce de vouloir bien que je vous le préſente; il faut que je lui tienne compagnie, & j'aurois de la peine à le faire ailleurs qu'ici.

Je ne compte pas vous accorder une grâce en le recevant, répondit-elle; un homme fait comme

Monſieur, n'en demeure pas à être ſouffert; on le voit avec plaiſir.

Je répondis à cet accueil le plus poliment qu'il me fut poſſible; elle me regarda beaucoup, mais d'une façon ſi bien ménagée, qu'on n'eût pas dit que c'étoit exprès, ou que ce n'étoit que par attention de politeſſe.

La compagnie étoit nombreuſe, on ſe partagea; les un s'en allerent ſe promener dans le jardin, qui étoit de plain-pied à la ſalle; les autres ſe mirent à jouer.

On me propoſa le jeu; je priai qu'on m'en diſpenſât. Folville fut obligé, par complaiſance, d'être d'une partie de Quadrille, pour tenir la place de Mademoiſelle Dinval, (c'étoit le nom de ſa Maitreſſe) qui ne ſe foucioit point de jouer, dit-elle; & je reſtai tête-à-tête avec elle, aſſez loin des tables où l'on jouoit.

Ce tête-à-tête ne plut point trop au préſomptueux Folville. Pourquoi donc aujourd'hui refuſez-vous de jouer, Mademoiſelle, lui dit-il de loin, vous qui aimez le jeu? Voilà la premiere fois que cela vous arrive? Eſt ce par politeſſe pour le Chevalier? Vous croyez-vous obligée de le défrayer de converſation? Non, Mademoiſelle, non, ce n'eſt pas la peine, ne vous gênez point.

approchez-vous du moins. Chevalier, Mademoiselle fait des façons avec toi, je t'en avertis, afin que tu ne le souffres pas.

A ces mots je me levai, comme voulant la quitter : mais elle me retint, & s'adressant à Folville : que vous étes importun, lui dit-elle! Ne vous embarrassez point de moi. Si vous êtes jaloux, on n'y sçauroit que faire, je ne veux ni jouer, ni m'approcher du jeu ; vos observations me sont désagréables, & vous m'obligerez de ne pas prendre garde à moi. Je me plaîs ici, c'est-à-dire, avec vous, ajouta-t-elle tout bas, en joignant encore à cette apostrophe le regard le plus flatteur. Oui, Monsieur le Chevalier, continua-t-elle d'un ton par lequel elle sembloit vouloir tempérer un peu la force de ce qu'elle me disoit : oui, Monsieur, vous me plaisez, je vous l'avoue ; je vous trouve d'une figure aimable, extrêmement aimable ; & vous le jugez bien à ma façon de vous regarder. Si j'osois, mes regards seroient encore plus intelligibles, mais tout modestes qu'ils sont, je crois que vous ne laissez pas de les entendre. Voyez comme je baisse les yeux, quand vous les surprenez sur vous ; c'est afin que vous concluyez que je prends

plaisir à vous voir, mais que par pudeur je voudrois bien que vous ne les vîssiez pas.

Que mon ami est heureux, lui dis-je, sans faire attention au sens caché de ses discours ; & que tous les hommes qui vous voient doivent envier son sort, Mademoiselle !

Il vous a donc dit que j'allois l'épouser dans quelques jours, me répondit-elle. Oui, Mademoiselle, repris-je ; c'est la premiere nouvelle qu'il m'a apprise. Il est vrai que cela est arrêté, & que tout le monde en est instruit, dit-elle ; mais je ne sçais plus ce qui en sera, je voudrois à présent n'avoir point été si vîte : eh ! dites-moi, Monsieur, est-ce que vous voudriez être à sa place ? Parlez-vous de son bonheur avec envie ? Osez dire ce que vous pensez là-dessus, laissez paroître vos sentiments, je les attends ; je me suis promise, & non pas donnée ; je trouverois bien moyen de rompre. Le goût que j'avois pour ce mariage-là vient de s'affoiblir extrêmement ; il me devient bien insipide, & vous en êtes cause ; plus je vous vois, plus votre ami y perd ; il ne vous vaut pas, il s'en faut bien : allons, un peu de hardiesse, dites-moi quelque chose d'un peu fort, il n'y a encore que vos

yeux qui parlent ; joignez les discours aux regards : il me sera si doux d'être sûre que je remue le cœur d'un homme comme vous, qui a de si bons airs ! Vous revenez de Paris, vous avez vu la Cour, vous sortez de chez ce monde qui a le goût exquis, vous avez dû plaire à nombre de jolies femmes ; & n'eussiez-vous que ces avantages, cela est bien considérable ; il seroit flatteur pour moi de vous toucher ; ce seroit une aventure d'une grande distinction pour mes appas en ce pays-ci ; & peut-être que je vous aime bien autant à cause de cela, qu'à cause de tout ce que vous avez d'aimable.

Là-dessus elle se déganta, comme pour travailler à un petit ouvrage de broderie qui étoit à côté d'elle ; mais c'étoit parce qu'elle avoit la main jolie, & qu'elle étoit bien-aise que je la visse : les femmes, & même les plus sages, ont tant de ces petites industries-là !

Vous n'avez pas vu ma main, me dit-elle : n'est-il pas vrai qu'elle est belle ? que de grâces dans toute ma personne, ajouta-t-elle, comme enchantée d'elle-même ! elles vous frappent assurément ; vous les sentez, vous les admirez, mais trop sourdement ; éclatez un peu davantage. Allons, Monsieur, ouvrez-moi votre cœur ; osez

m'entretenir de ce qui s'y passe; embarrassez-moi, faites-moi rougir en insinuant que vous m'aimez : mon penchant & ma vanité sont pour vous ; parlez, régalez-moi de quelques expressions tendres & naïves.

Folville, lui dis-je, en me menant ici, Madame, ne pas traité en ami. Eh bien ! après ? reprit-elle, en m'agaçant par mille petites singeries de modestie, qui signifioient : cela n'est point encore assez clair, expliquez-vous mieux sans que je m'en mêle. Voulez-vous dire qu'il a exposé votre cœur à un danger dont il ne se tirera pas ? Est-ce cela que vous entendez ? poursuivez.

Sans Folville que j'ai rencontré, ajoutai-je, je ne vous aurois jamais vue, Mademoiselle ; & c'est un étourdi qui ne m'a pas ménagé.

Nous en étions-là de cet entretien si plaisant, quand une Dame qui entra avec son mari nous interrompit. Mademoiselle Dinval se leva pour les recevoir ; d'autres personnes qui se promenoient dans le jardin, arriverent, & la conversation devint générale.

A l'égard de mon guide, dont je n'ai point parlé dans tout ceci, il regardoit jouer.

Malgré tout ce qu'on vient de m'entendre dire

à

à Mademoiſelle Dinval, je n'avois nul deſſein ſur ſon cœur, je me réjouiſſois.

Quant à elle, il eſt certain qu'elle ſe ſentoit du penchant pour moi, ou que du moins, elle croyoit de bonne-foi en ſentir; car cela étoit aſſez équivoque.

Lui plaiſois-je, parce que j'arrivois de Paris, que j'avois vu la Cour, & qu'elle me trouvoit les bons airs du grand monde? Ou bien étoit-ce ma perſonne qu'elle aimoit? C'eſt ce qu'il étoit difficile de décider, & ce qu'elle n'auroit pu décider elle-même.

Quoi qu'il en ſoit, que ce fût ſon cœur ou ſon imagination qui ſe fût allumée pour moi, je fis réflexion que Folville ne gagnoit ni à l'un, ni à l'autre, & je me promis de ne plus retourner chez elle.

Revenons à cette Dame & à ſon mari qui nous avoient interrompus, & aux perſonnes qui, du jardin, étoient rentrées dans la ſalle.

La Dame étoit une perſonne de cinquante-cinq ans, à-peu-près, & peut-être de ſoixante; mais encore de très-bonne mine, avec un peu trop d'embonpoint, & qui, dans la force de ſes charmes, devoit, ſans contredit, avoir été une des plus belles femmes du monde. Elle avoit en-

core des grâces; c'étoient plus des appas âgés que flétris ; qui se passoient, mais qui n'étoient pas passés, & qui, dans cet état, avoient encore de quoi se venger tout doucement de quiconque auroit cru les regarder sans conséquence.

J'aurois, pour le moins, autant aimé cette femme-là, que trois ou quatre jeunes femmes qui étoient présentes. Tout son tort étoit d'être un peu trop ajustée, non pas que son ajustement ne lui allât à merveille : elle n'avoit nul tort à nos yeux, elle ne choquoit seulement que le préjugé où l'on est, qu'une femme d'un certain âge ne doit pas être si galamment parée.

Et la distinction que je fais-là en sa faveur, toutes les femmes de la compagnie la faisoient aussi : elles sentoient bien tout ce qui restoit de merite à cette Dame âgée ; mais elles ne le dirent à personne qu'à moi, à qui elles ne pouvoient pas le cacher, parce qu'elles le disoient dans cette Langue dont j'ai parlé, & que j'entendois.

Ah, la belle robe ! qu'elle siéroit bien à qui n'a que vingt ans, lui dit, dans cette même Langue, une jeune femme, qui n'avoit que l'âge dont elle parloit !

Vous me l'enviez donc, Madame, lui répon-

dit, en rougiſſant la Dame critiquée : il eſt vrai qu'elle eſt belle, & peut-être trop gaie pour les femmes qui ne ſont plus jeunes ; mais je crois qu'elle réuſſiroit encore plus mal aux femmes de vingt ans qui ſont laides : vous m'entendez bien, Madame ?

Et moi, Madame, je crois avec tout le monde, que ce qu'il y a de plus laid à cet égard-là, c'eſt la vieilleſſe ; car avec elle on eſt vieille & ridée : vous m'entendez-bien auſſi ? reprit la jeune d'un air diſtrait : après quoi elle parla à une perſonne qui étoit à côté d'elle.

Et voilà quel fut le dialogue ſecret qu'elles eurent enſemble.

Je me trouvois par haſard auprès de la jeune, & comme elle s'entretint avec moi de Paris ; qu'elle me demanda ſi j'y connoiſſois une Dame de ſes parentes, ſes queſtions & mes réponſes nous mirent tous deux en converſation particuliere.

Elle ne manquoit pas d'eſprit ; mais elle étoit maligne.

Vous avez, lui dis-je, furieuſement mortifié votre voiſine, par l'éloge que vous avez fait de ſa robe, & qu'elle a pris pour une critique contre elle.

Oh ! je ne m'y joue plus, me répondit-elle

en plaisantant; elle m'en a punie ; & je suis bien trompée, si elle ne m'a pas dit honnêtement que j'étois une laide : mais il faut s'en consoler; car elle a peut-être raison : d'ailleurs j'ai le défaut d'être jeune, & toutes les femmes de son âge & de son caractere ont beaucoup d'aversion pour ce défaut-là, à cause de la faveur qu'il s'attire de la part des autres. Sçavez-vous bien que cette femme-ci ne loue que les vieilles, quoiqu'elle n'aime que les jeunes, & qu'elle ne troqueroit pas les antiquités de son visage contre la jeunesse du mien?

Ce qu'elle vous a répondu de malin, ne signifie rien, lui dis-je, & ne sçauroit vous regarder : mais est-elle si vieille, ajoutai-je? Eh! ne le voyez-vous pas, me dit-elle? Il faut donc, repris-je, qu'elle ait été d'une grande beauté!

Oui-dà, répondit-elle; on s'apperçoit bien que cette femme-là a eu des traits. J'ai même entendu dire à une de mes tantes, qui a près de soixante & quinze ans, & qui a passé sa jeunesse avec elle, qu'elle l'avoit vu fort aimable; & je la crois sur sa parole, d'autant plus que ce sont de ces choses qu'on ne peut guères sçavoir aujourd'hui que sur le rapport d'autrui; car vous m'avouerez qu'elle est bien passée.

Pas tant, ce me semble, lui dis-je : je la trouve encore de fort bonne mine ; & son ajustement, qui même devroit être plus modeste, ne lui sied point si mal aux yeux de ceux qui ne sçavent pas son âge. Regardez-la bien, elle est fraîche, elle a des dents, de l'embonpoint, & de la douceur dans le regard. Oui, me dit-elle, ses yeux sont doux, parce qu'ils n'ont plus la force d'être vifs : à l'égard de l'embonpoint, il y a peu de vieilles femmes qui en manquent, il est l'appanage de la vieillesse ; & cette vieillesse a aussi son espece de fraîcheur, qui n'en seroit pas une pour la jeunesse.

Quoi qu'il en soit, lui dis-je, elle n'est pas encore désagréable. J'ai vu des hommes amoureux de femmes aussi âgées qu'elle, & qui ne s'étoient pas si bien soutenues ; car vous m'avouerez aussi qu'elle est bien faite, & qu'elle a le teint beau.

Oui, Monsieur, me dit-elle avec vivacité ; il est vrai qu'à tout prendre, cette femme-là cache son âge, & qu'elle a de beaux restes ; j'en conviens : mais il est pourtant ridicule, quand on date d'aussi loin qu'elle, de venir se présenter en compagnie comme quelque chose d'aimable, sous prétexte qu'on peut effectivement le

paroître encore. Oui, je vous le repète, elle a bonne mine, elle a des yeux, du teint, des grâces; je ne le nierai point; je ne sçais pas comment cela se fait : mais c'est une vérité; & voilà ce qui sauve un peu l'impertinence de sa parure & de ses rubans, & ce qui fait qu'elle soutient cet attirail galant, & pourtant si déplacé dans lequel elle est; mais elle le soutiendra, Monsieur, tant qu'il lui plaira, cela n'empêchera point qu'elle ne soit vieille, & qu'il ne soit sot & extravagant à elle de vouloir nous en imposer à présent avec une figure qui nous trompe, & qui ne continue d'être aimable, toute ancienne qu'elle est, que parce que le temps a glissé sur elle, & que les années n'ont pas fait leur ravage ordinaire sur ce visage qui devroit être usé, & qui est censé l'être. En un mot, un pareil étalage est digne de risée. C'est se moquer des gens. Ne faut-il pas se rendre justice ? Est-ce qu'on a un visage à soixante ans passés ? Je n'ai que vingt ans, moi; je ne sçais pas si je suis aimable, on non; on m'a toujours traitée comme si je l'étois, & il me seroit permis de me persuader que je le suis. Je ne parle pas de beauté, d'autant plus que souvent on n'en a que faire; il y a des physionomies qui s'en passent, & qui, peut-être, n'en valent que

mieux de n'en point avoir. Quoi qu'il en soit, je suis jeune ; & comme jeune, il me seroit pardonnable de vouloir plaire : me voilà dans l'âge où l'on plaît, & où l'on mérite de plaire. Mais si je parviens à l'âge de cette femme-là, que le temps ne m'ait pas plus maltraitée qu'elle, & qu'enfin mon visage puisse encore en faire accroire à ceux qui me verront, & les induire, contre toute raison, à me vouloir autant de bien qu'il me paroît que vous en voulez à cette femme-ci, je leur dirai : Messieurs, vous vous méprenez : telle que vous me voyez, je serois votre ayeule ; mes agrémens ne sont que tricheries ; mon visage est un imposteur, dont vous êtes les dupes ; & il ne m'appartient plus de vous paroître aimable. Voilà, Monsieur, comment je leur parlerai, & je le promets.

Vous le promettez de si loin, lui dis-je en riant, que vous ne vous ressouviendrez plus de votre promesse, quand il sera temps de la tenir.

Ce discours la fit rire à son tour. N'allez pas au reste, me dit-elle, révéler ce que je vous ai dit. J'ai un procès, & le petit homme noir avec lequel elle est entrée, & que vous voyez là-bas, est son mari & mon juge ; elle a du pouvoir sur lui, & pourroit fort bien l'indisposer contre moi.

J'ai beſoin de faveur dans mon affaire; elle n'eſt pas trop bien fondée, à la prendre dans un certain ſens; & ce ſens-là n'eſt pas le plus foible.

Vous feriez donc prudemment de vous accommoder; lui dis-je. Vous avez raiſon, reprit-elle; mais notre Partie adverſe n'eſt pas dans le goût d'un accommodement, d'autant plus que c'eſt nous qui demandons. Et qui demandez ce que vous ſentez ne vous être pas trop dû, lui dis-je doucement. Peut-être bien, répondit-elle: mais on s'étourdit en pareil cas. Le procès vient de mon chef, & je ne veux pas me donner la peine de trop approfondir mon droit, de peur de voir que j'ai tort. D'ailleurs mon mari a plus de crédit que celui contre lequel nous plaidons, & cela tente; c'eſt un avantage dont on eſt bien-aiſe de profiter, pour éprouver ce qui en arrivera; & quand même nous n'aurions pas le droit de notre côté, ſi les Juges nous donnent gain de cauſe, ce ne ſera pas notre faute.

Dans le moment qu'elle tenoit ce diſcours, le petit homme, mari de la belle femme âgée, vint à paſſer auprès de nous, pour aller cauſer dans le jardin avec un autre.

Monſieur, Monſieur, lui dit-elle en l'arrêtant, vous devez nous juger la ſemaine qui vient, &

j'ai envie de m'appuyer auprès de vous de la recommandation de Madame ***, qui étoit sa femme.

Et tout de suite s'avançant vers cette Dame qui nous regardoit : venez, Madame, lui dit-elle ; venez, s'il vous plaît, solliciter mon juge : & si, pour vous y engager, il ne tient qu'à vous donner de l'encens, je ne vous l'épargnerai pas : tenez, en voilà du plus fort. Oui, Madame, venez me recommander à Monsieur ; ce sera la Beauté même qui parlera pour moi. On dit que tout lui cède, essayons son pouvoir ; voyons si elle me fera gagner mon procès. Ce sont-là des yeux bien en état de m'obtenir gain de cause ; ils sont d'une vivacité, d'une douceur..... vous êtes aujourd'hui d'un brillant, d'un resplendissant.....

On aura la suite dans l'autre Feuille.



NEUVIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

Vous riez : mon compliment vous réjouit. Que vous êtes sotte de croire que je vous loue sincerement ! mais j'ai besoin que vous le croyiez. Ce qui me fâche, c'est que réellement vous ne laissez pas que d'être encore assez belle, & qu'à vue d'œil, il n'y a à retrancher de mes éloges que l'excès que j'y mets ; il n'y auroit pas le sens commun à vous flatter d'une beauté si prodigieuse, si effectivement il ne vous en restoit pas un peu ; & c'est de-là qu'il faut que je parte, malgré que j'en aie : je ne fais malheureusement qu'une exagération, & non pas un mensoge ; & voilà de quoi vous rendre bien glorieuse : mais, d'un autre côté, j'espere que cette exagération vous nuira. Vous êtes si éloignée d'être ce que je dis, que cela empêchera qu'on ne voie ce que vous êtes : de sorte que vous y perdrez, que vous serez pourtant contente, & moi vengée.

Oui, Madame, répondit l'autre, je sens la juste

vanité que je dois tirer de vos discours. Il est sûr que vous n'iriez pas parler de beauté sur mon compte, si je n'avois pas du moins de quoi fonder vos compliments. Oui, je suis belle; cela commence par-là: sans quoi vous m'insulteriez grossierement, & ce n'est pas votre dessein: mais voici en quoi vous êtes maligne; c'est que vous croyez qu'il n'y a qu'à outrer vos éloges, & m'en donner beaucoup plus que je n'en mérite, afin de réduire le tout à rien, & le tourner même en critique contre moi: mais vous n'y gagnez rien; car vous n'outrez point: tout me va bien, vous me peignez telle que je suis; & je vous en sçais si bon gré, que je vous en récompenserai comme si vous le fesiez de la meilleure foi du monde. Ne vous inquiétez pas: je prétends que mon mari vous traite avec faveur. Monsieur, servez Madame, je vous en prie; ce sera m'obliger moi-même.

Il se passa bien d'autres scenes assez curieuses chez Mademoiselle Dinval; mais il me tarde d'en venir au plus intéressant de mon histoire, & d'entrer dans le grand Monde; c'est-à-dire, d'arriver au Paris de cette France, dont je parle; ainsi abrégeons sur ces aventures-ci.

Toutes les parties du jeu finirent; la nuit vint.

Folville me mena fouper chez lui, malgré Mademoifelle Dinval, qui vouloit abfolument nous retenir, & à qui il dit que nous avions affaire enfemble.

Quand nous eûmes foupé. As-tu quelques commiffions à me donner pour Paris, dis-je à Folville ? car je t'avertis que nous partons demain, fi Monfieur n'a rien qui l'arrête ici, ajoutai-je en parlant à mon guide, qui me répondit que j'étois le maître.

Comme tu voudras, reprit Folville, d'un air affez content de ce prompt départ; & fi j'ai paru fouhaiter que tu reftâffes quelques mois ici, ce n'eft pas que j'aie tant d'amitié pour toi : car de ce côté-là ton féjour m'eft affez indifférent : je voulois feulement t'apprendre tout ce que je vaux, te montrer la conquête que j'ai faite ici, & te rendre témoin du prodigieux amour que Mademoifelle Dinval avoit pour moi. Voilà quelle étoit mon intention, que je n'ai plus. Ainfi, tu partiras quand il te plaira ; & je te verrai partir encore de meilleur cœur que je ne t'ai vu arriver. Mais tu avois deffein, toi, de féjourner quelques jours ici ; peut-on fçavoir pourquoi tu as changé d'avis ?

A te dire la vérité, répondis-je, c'eft que fi je

demeurois, j'aurois peur de te faire tort: je craindrois que ta Maitresse ne devînt inconstante; & soit goût pour moi, soit pure coquetterie, je lui sentis hier des dispositions qui pourroient te nuire, & qui m'empêchent de la revoir: en un mot, ce seroit mettre ta fortune en danger, que de retourner chez elle. Monsieur te l'avoit bien dit; les femmes sont légeres. Ne badinons point avec leur cœur en fait de fidélité, ne les tentons point: on est presque toujours la dupe de l'épreuve qu'on ôse faire de leur constance.

Je le veux croire, me répondit-il, tout incroyable qu'il soit qu'on puisse m'abandonner pour un autre. Au surplus, n'aies pas la présomption de penser que tu me nuirois dans le cœur de Mademoiselle Dinval: ce n'est pas ce que je crains, moi; ou du moins, si je le crains, ne t'attends pas que j'en convienne avec toi, puisque je n'en conviendrois pas avec moi-même: & en effet, je le répète encore, il seroit en pareil cas, d'une singularité inouie, qu'après avoir vu ma figure, on pût faire quelque attention à la tienne: il y a quelque différence entre nous deux là-dessus, & une différence bien sensible. Non, Monsieur le Chevalier, il n'est pas ici question de goût pour vous: ne vous figurez pas que vous plaisez, qu'on

vous trouve aimable; cela n'eſt pas poſſible, & Mademoiſelle Dinval n'eſt ni ſotte, ni aveugle: mais elle eſt femme, comme vous le dites fort bien, & par conſéquent coquette: voilà en vertu de quoi vous la vîtes hier ſi prévenante. Ce n'eſt pas ſon cœur qui ſe ſoucie de vous, c'eſt ſa coquetterie qui vous agace; & ſi vous vous imaginez autre choſe, vous êtes bien crédule, vous me connoiſſez bien peu, & vous ne vous connoiſſez guères. Ce n'eſt pas que vous n'ayez du mérite; mais il y a bien loin de celui que vous avez, à celui que j'ai; bien loin du caractere du vôtre, au caractere du mien; il y a de vous à moi, à cet égard-là, une diſtance infinie. Croyez-moi, des hommes comme vous diſparoiſſent auprès de ceux qui me reſſemblent. Ce n'eſt jamais par degrès qu'on m'a aimé, moi: c'eſt tout-d'un-coup; & ſi, dans le fond, je pouvois me défaire de je ne ſçais quelle jalouſie que je ne veux pas même appercevoir, & que m'a laiſſé, malgré que j'en aie, l'accueil que Mademoiſelle Dinval vous fit hier, j'aurois un grand plaiſir à vous retenir, pour vous montrer ce que vous êtes en comparaiſon de ce que je ſuis; mais je n'ôſe riſquer de vous donner cette leçon-là; peut-être ne me réuſſiroit-elle pas. Au reſte, il ſe fait tard, & puiſque demain vous

devez ſans doute partir de grand matin, il eſt temps de prendre congé de vous, & de vous laiſſer repoſer. Bon ſoir; n'allez pas vous raviſer & remettre votre départ au moins. Embraſſons-nous dès ce ſoir pour la derniere fois, & que demain, à mon lever, vous ne ſoyez plus ici.

Oui, lui dis-je, il fait jour dès trois heures du matin, & nous ſerons déjà à plus de ſix lieues d'ici, quand tu te leveras.

Tant-mieux, me répondit-il, adieu: donne-moi de tes nouvelles, quand tu ſeras à Paris, n'y manque point: non pas que j'en ſois curieux; quand tu m'oublierois, je ne m'en appercevrois guères; mais comme nous vivons enſemble ſur le pied d'amis, il faut bien que je t'en demande, & que je paroiſſe empreſſé d'en recevoir par reſpect pour cette amitié, qui eſt cenſée nous unir.

Là-deſſus je l'embraſſai, & nous allâmes nous coucher, mon guide & moi, après avoir pris quelques meſures pour notre départ le lendemain.

Que de fatuité dans les jeunes gens de ce Monde-ci! lui dis-je, lorſque nous fûmes ſeuls. Reſſemblent-ils tous à ce jeune homme-ci?

A-peu-près, me dit-il; qui plus, qui moins, comme chez nous. Qu'appellez-vous comme chez nous? m'écriai-je: y avez-vous jamais rien vu de pareil? Vous n'y ſongez pas.

Ne vous ai-je pas déjà dit à plusieurs reprises, me répondit-il, que les personnes de ce Pays-ci sont exactement le double des personnes du nôtre?

Oui, lui dis-je, le double quant aux figures: mais quant à l'esprit & au caractere, je le nie; & le Folville d'ici n'est pas le Folville de là-bas: il n'en a que les traits & la taille.

Il en a tout, reprit-il: le Folville que vous connoissez est précisément tel que celui-ci vous paroît, & n'en differe qu'en ce que vous entendez tout ce que celui-ci pense, & que vous n'avez jamais entendu de l'autre que ce qu'il vous a dit.

Et dans ce Paris, où nous allons, repris-je, je vais donc y trouver la ressemblance de tous les amis que j'ai dans le Paris de notre Monde? Vous l'y trouverez si exactement, me dit-il, que vous croirez être dans notre Paris même: & bien plus, c'est que vous n'aurez pas besoin, pour lier commerce avec eux, de vous informer de l'endroit où ils demeurent, vous le sçavez déjà.

Moi! lui dis-je; eh! comment le sçaurois-je, puisque je ne suis jamais venu ici?

Le Pays vous paroît nouveau, & vous avez raison, me répondit-il; il l'est pour vous: mais ne sçavez-vous pas, par exemple, où loge votre Marquise, dans ce que vous appellez notre Paris?

Sans

Sans doute, repris-je, parce qu'elle est dans un Paris dont je connoîs les différents quartiers.

Eh bien ! me dit-il, ce Paris, où nous allons, n'est pas disposé autrement que le nôtre; & dès que vous sçavez, où votre Marquise loge dans le nôtre, vous sçavez conséquemment où l'autre Marquise loge dans celui-ci ; & vous le verrez.

Vous badinez, lui dis-je : mais hâtons-nous de nous coucher; il ne nous reste tout au plus que quatre heures à dormir, employons-les. Demain, en voyageant, nous plaisanterons tant qu'il vous plaira. Présentement, si je veillois davantage, il n'y auroit résolution de partir qui pût tenir ; je me connoîs, je ne pourrois pas me lever demain matin, & malheur à Folville, si je séjournois encore un jour ici. Nous sommes tous trois retenus pour dîner demain chez Mademoiselle Dinval : il faudroit bien que Folville nous y menât ; car sous quel prétexte s'en dispenseroit il ? & si Mademoiselle Dinval me revoit, peut-être est-ce fait de l'amour qu'elle a pour lui, peut-être acheverai-je de la rendre infidelle sans retour ; & tout vain, tout sot & ridicule qu'est ce Folville-ci, il seroit cruel de ruiner ses espérances : je ne lui veux point de mal, & je serois fâché de lui en faire ; il faut qu'il épouse

ſa Maitreſſe; elle eſt auſſi digne de lui, qu'il eſt digne d'elle.

Je me couchois, en tenant ce diſcours, que je finis par lui dire bon ſoir. Nos gens nous éveillerent le lendemain dès que le jour parut; nous nous levâmes, nous voilà partis.

J'oublie pourtant une choſe, c'eſt qu'au moment que nous partions, le valet-de-chambre de Folville ſe préſenta à nous, pour nous ſouhaiter un bon voyage de ſa part : nous le chargeâmes à notre tour de mille compliments pour lui; & dites-lui, ajoutai-je pour mon compte, que, ſi jamais un haſard pareil à celui qui m'a amené dans ſon Monde, l'amenoit auſſi dans le nôtre.... En voilà aſſez, dit là-deſſus mon guide, en m'interrompant aſſez bruſquement : M. de Folville ne doutera point de notre reconnoiſſance; profitons de la fraîcheur de la matinée, & hâtons-nous d'avancer. Marche, dit-il tout de ſuite à notre Poſtillon, qui obéit ſi promptement, que je n'eus pas le loiſir d'achever ce que j'avois commencé à dire au valet-de-chambre.

Je ne laiſſai pas d'être étonné de la bruſque ſaillie de mon guide; & ne ſçachant à quoi l'attribuer : d'où vient donc, lui dis-je en riant, que vous

m'avez interrompu au milieu de ma période? Ce n'est pas assûrément ni par ennui, ni par impatience, & votre mouvement part sans doute d'une autre raison.

Est-ce que vous ne la devinez pas? me dit-il. Le Folville d'ici; & tous ceux qui vous ont vu, vous ont regardé comme un homme raisonnable; & ils auroient cessé d'avoir cette opinion de vous, si le valet-de-chambre de Folville leur avoit rapporté le discours que vous alliez lui tenir, & que je vous ai empêché d'achever. Imaginez-vous ce qu'ils penseroient d'un homme qui parle d'un autre Monde que du leur, comme s'il venoit de l'Empire de la Lune: Ils croiroient, ou que l'esprit vous a subitement tourné en parlant, ou que vous n'avez eu avec eux qu'un heureux intervalle de raison; d'autant plus qu'ils ne connoissent pas cet autre Monde dont vous entreteniez ce valet-de-hambre. Avez-vous pris garde à la mine qu'il a faite, & combien le préambule de votre compliment lui a paru étrange? Ç'auroit été bien pis, si vous l'aviez fini: il y avoit de quoi nous faire passer vous & moi pour des visionnaires; car on n'auroit pas cru ma tête en meilleur état que que la vôtre; & d'ailleurs, que sçavez-vous si vous ne reviendrez pas ici, & même si vous n'y

resterez pas? J'ôse vous prédire que vous n'en sortirez jamais que fort à contre-cœur.

Jusqu'ici, lui dis-je, je n'ai pas dessein de m'y fixer: cependant j'y resterois volontiers, malgré l'inconcevable ridicule des naturels du pays, si ce n'étoit qu'on préfere sa Patrie à tout autre lieu, & que j'ai une extrême envie de retourner dans notre Monde, pour voir si les personnes que j'y connoîs ont une ressemblance aussi exacte que vous le dites, avec les gens que j'ai déjà vus, & que je verrai encore dans ce Monde-ci: & c'est de quoi je m'instruirai bien vîte, moyennant l'examen attentif que je ferai des caracteres, quand je serai de retour chez nous.

Quoi qu'il en soit, me dit-il, tâchons encore une fois de ne quitter ce monde-ci que le plus tard que nous pourrons, & pour cause; en temps & lieu vous serez de mon sentiment, j'en suis bien sûr.

Il seroit trop long de faire le détail des entretiens que nous eûmes, pour nous amuser pendant le voyage: mais je ne sçavois que penser de mille choses que me disoit mon guide; & je conjecturois seulement qu'il y avoit je ne sçais quoi qu'il me cachoit, & dont m'éclairciroit tout ce que je trouvois d'énigmatique dans ses raisonnements.

Nous ne nous arrêtames pendant la journée que pour boire un coup ſans deſcendre de notre chaiſe, & le ſoir nous arrivâmes à une petite Ville, dont le nom ne m'étoit pas inconnu.

Il y a une Ville de ce nom-là dans la France de là-bas, lui dis-je. Eh! vraiment, me dit-il, ce ſera toujours de même; vous n'ignorez le nom d'aucune des Villes que nous allons trouver ſur notre route, puiſque cette France, où nous ſommes, eſt exactement pareille à la nôtre.

J'éclatai de rire à ce diſcours, ſans bien ſçavoir de quoi je riois, ſinon que je ne pouvois m'accoutumer à des réponſes auſſi extrordinaires que les ſiennes.

La nuit vint, & nous nous arrêtames à une Hôtellerie qui étoit à l'entrée d'un gros Bourg, & qui me parut conſidérable.

A quelle heure voulez-vous ſouper, Meſſieurs? nous dit l'Hôteſſe, de l'air d'une femme accoutumée au plus grand fracas, & qui ſçait diſtinguer ſes gens. Le plutôt qu'on pourra nous ſervir, lui dis-je; car nous ſommes preſqu'à jeun. Nous ferez-vous faire bonne chere? Je l'eſpere, Monſieur, me répondit-elle, je vous donnerai du moins ce que j'ai de meilleur, ſans égard à ce qu'il vous en coûtera; je vous vois une bonne

chaiſe de poſte, qui, jointe aux deux valets-de-chambre de bonne mine avec leſquels vous courez, m'apprend que c'eſt une aubaine qui m'arrive, & qu'il ne faut pas vous ménager ſur la dépenſe; auſſi, Meſſieurs, puis-je vous répondre qu'elle ſera digne de votre train. Nous ſçavons, Dieu merci, les égards qui ſont dûs aux Voyageurs d'un certain air, auſſi-bien que le faſte avec lequel il les faut ſervir; & nous croirions leur manquer de reſpect, ſi nous fesions difficulté de gagner exceſſivement avec eux: ainſi, Meſſieurs, repoſez-vous ſur moi du ſouper que je vous donnerai; il ſera délicat & extrêmement cher, & même ſi cher que vous vous en plaindriez, ſi vous l'oſiez; mais comme je ne gagnerai beaucoup que par conſidération pour vous, la ſatisfaction d'être ſi honorés, vous fera avaler la pilule: les Seigneurs comme vous ſont trop glorieux pour être économes.

Elle nous tint parole; on ne ſçauroit être plus reſpecté que nous le fûmes, c'eſt-à-dire, ni mieux traité, ni mieux volé.

Deux ou trois jours après, nous arrivâmes à ce Paris que j'étois ſi curieux de voir.

Où irons-nous loger? dis-je à mon guide. Deſcendez-moi d'abord en quelque endroit, me ré-

pondit-il froidement, & puis vous vous ferez mener cher vous.

Qu'appellez-vous, chez moi, lui dis-je. Est-ce que j'ai une maison ici? Sans difficulté, reprit-il: il me semble vous avoir entendu dire que vous en aviez une à ce Paris de là-bas, & par conséquent vous en avez une ici, où vous retrouverez les mêmes figures de domestiques que vous avez laissées dans la vôtre. Ne vous ferez-vous jamais à cette idée-là, que tout se passe dans ce Monde-ci comme dans l'autre?

Quoi! lui dis-je, j'ai un chez moi dans cette Ville-ci, & des gens qui m'y attendent? Sur ce pied-là, ajoutai-je, allons-y descendre tout droit, & en arrive ce qui pourra. Je n'aurois jamais deviné que j'avois deux ménages, ni que je vivois ailleurs, pendant que je vivois à Paris. Ce qu'il y a d'heureux à tout cela, c'est que je n'ai point senti que je fesois double dépense: ainsi, je ne regrette point l'argent qu'il m'en coûte sans le sçavoir.

Et en tenant gaillardement ce discours, je dis au Postillon de nous mener en tel quartier, qui étoit le mien, & de s'arrêter en tel endroit.

Il n'y manqua pas; je vis une rue comme la mienne, je crus voir aussi ma maison; la porte

en etoit ouverte. Je congédiai le Postillon, j'entrai; il n'y avoit personne dans la cour: j'entendois pourtant quelque bruit dans un appartement; je monte mon escalier, la porte de ma salle étoit entr'ouverte, & la premiere chose que j'apperçois en entrant, c'est la ressemblance de ma Gouvernante qui étoit à table avec trois autres personnes, & qu'en ce moment un jeune homme d'assez bonne façon tenoit d'un bras embrassée par la tête, pendant qu'il tendoit l'autre à ma Cuisiniere, qui lui versoit du vin dans son verre.

La Gouvernante, de son côté, rioit à gorge déployée. Cette Gouvernante, ou du moins la mienne, étoit une veuve, à-peu-près de cinquante ans, qui étoit avec moi depuis quatre ou cinq ans, & que mes parents m'avoient donnée pour avoir soin de ma maison, pour y mettre l'ordre & l'économie convenable : c'étoit, à ce qu'on m'avoit dit, & à ce que j'avois cru moi-même, un vrai trésor dont on m'avoit fait présent.

Jusques-là, je n'avois rien connu de si sérieux que cette femme: je ne l'avois jamais vu rire, & je pensai la méconnoître, à l'épanouissement de joie où je la vis.

Elle étoit même parée, ajustée, & mise en femme qui fait cas de sa figure, & qui veut plaire.

Quand je dis que je pensai la méconnoître, cela ne signifie pas que je la pris pour ma Gouvernante; je croyois vraiment la véritable bien loin, & je ne convins en moi-même que de la parfaite ressemblance de celle-là avec la mienne.

Cette femme-ci copie mal celle que j'ai laissée à la garde de ma maison, dis-je à mon guide; & mon ménage de ce Monde-ci n'est pas, à beaucoup près, si bien reglé que celui de là-bas,

Vous vous trompez, me dit-il : il n'y a point ici de fausse copie; & l'on se régale dans votre maison, comme vous voyez qu'on se régale dans celle où nous sommes.

Nous n'étions pas encore entrés dans la salle, quand nous parlions ainsi. Je m'étois arrêté à considérer toutes ces figures, dont pas une ne m'avoit encore apperçu, & je ne comptois pas les déranger beaucoup en me présentant; car à chaque instant je perdois de vue les raisonnements de mon guide, & je me regardois toujours comme un inconnu pour tous les gens du pays où j'étois.

Mais quel fut mon étonnement, quand j'entrai, de voir ces quatre joyeux convives se lever honteux & décontenancés; de voir cette Madame Marie qui pâlissoit de surprise, & dont le visage,

auparavant si réjoui, se couvroit d'une confusion égale à celle qu'auroit eu la véritable Marie, si je l'avois trouvée en pareille partie. Quoi! pensai-je en moi-même, on diroit que cette femme-là avoit intérêt que je lui crusse autant de prud'hommie qu'à ma Gouvernante : on diroit d'une hypocrite qu'on démasque.

Hélas! mes enfants, leur dis-je à tous, ne vous troublez point; de quoi vous allarmez-vous? Je ne suis point un fâcheux.

J'eus beau vouloir les rassûrer, il y en eut trois qui s'esquivèrent si vîte, qu'à peine les vit-on disparoître; il ne resta que cette Marie, qui prononça d'abord quelques mots d'excuse sans suite, en balbutiant, & dans la plus sotte contenance. Et puis se remettant un peu :

Monsieur, me dit-elle, c'est mon compere avec qui je me régalois par hasard. Je le vois bien, lui dis-je alors, en prenant un ton plus approchant de celui d'un Maître, comme pour me divertir de la méprise que je croyois qu'elle fesoit; je le vois bien. Mais, Marie, je ne vous avois jamais connu ce compere-là. Il me semble qu'il est bien de vos amis.

Oui, Monsieur, me dit-elle : c'est un garçon qu'il y a long-temps que je connois, qui est de

mon pays, & que j'empêche de venir ici, quand vous y êtes, à cause qu'il eſt jeune & joli, & que vous pourriez ſoupçonner que je l'aime, comme cela eſt vrai: mais il ne falloit pas que vous le ſçuſſiez, parce que cela vous auroit ôté la bonne opinion que vous aviez de moi, & par conſéquent auroit diminué votre confiance; il faut bien ſe ménager un peu dans la vie.

Je ſuis ravi, lui dis-je, de vous voir en ſi bonne diſpoſition: mais il n'y a pas plus de trois ſemaines, ce me ſemble, que vous m'avez écrit que vous étiez malade, languiſſante, & dégoûtée; ce qui a fait que je vous ai recommandé d'avoir grand ſoin de vous, de ne rien épargner pour votre ſanté, & de chercher à vous ragoûter par tout ce qu'il y auroit de plus propre à vous remettre en appétit. Pourquoi donc feigniez-vous cette langueur, & ce dégoût que vous n'aviez pas?

C'eſt, ne vous déplaiſe, me dit-elle, que j'avois envie de me réjouir un peu avec mes amis, pendant votre abſence; & pour ſe réjouir, il en coûte une dépenſe dont je voulois que vous fiſſiez les frais, ſans que vous y trouvâſſiez à redire; & pour cela, je me ſuis imaginée de vous mander que j'étois indiſpoſée, Monſieur;

ſçachant bien que vous m'aimez, que vous me choyez, à cauſe de ma fidélité prétendue ; que vous auriez peur de me perdre, & que vous m'écririez : n'épargnez rien pour vous rétablir. Et puis à votre retour, je devois vous dire : j'ai dépenſé tant, pour tâcher de me ravoir ; & de cette maniere vous auriez payé mes divertiſſements, en ne croyant payer que des drogues, des médecines, & des bouillons ; & j'aurois eu du bon tems, ſans aucun reproche de votre part, ni de la mienne : car je ne ſuis pas ſcrupuleuſe.

Etonné de ce diſcours, & doutant même ſi ce n'étoit pas un rêve : mais, lui dis-je, ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez ma Gouvernante ? Eſt-ce bien vous, Marie ? Suis-je chez moi? Oui, Monſieur, me dit-elle, vous êtes chez vous, & c'eſt moi qui vous parle ; & plût à Dieu que ce ne fût pas moi : car je ſens bien que cette aventure-ci me va faire un grand tort dans votre eſprit ; mais auſſi de quoi vous aviſez-vous de revenir, ſans avertir de votre retour.

Nous en étions-là, quand je vis entrer mon Cocher, qui revenoit ivre, & chancelant.

Comment, coquin, lui dis-je ! je te croyois à ton village. Ne m'as-tu pas demandé la permiſ-

fion de mettre un de tes amis à ta place, pour avoir ſoin de mes chevaux, parce que tu étois obligé, m'as-tu écrit, d'aller voir ton pere qui ſe mouroit.

Eh! pardi oui, me répondit-il, fort naïvement : mais c'eſt que mon pere, avant que de mourir là-bas, eſt venu me voir ici. C'eſt pourquoi je n'ai pas mis à ma place d'autre perſonne que la mienne, pour avoir ſoin de vos chevaux, afin de gagner mon argent moi-même, & d'avoir de quoi boire avec mon pere, à vos dépens; car vous m'avez dit que vous paieriez mon ami, ſans rien rabattre de mes gages : & cela eſt cauſe que j'ai été mon ami moi-même.

DIXIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

Ce Cocher reſſembloit ſi fort au mien, & par le ton de voix, & par la figure; il me repréſentoit ſi exactement le mien, juſques dans l'habit même, (car il portoit ma livrée) qu'il me fut impoſſible d'y tenir davantage.

Monsieur, dis-je alors à mon guide, je ne sçaurois rester dans l'embarras où vous me mettez; en vérité, l'esprit m'en tourne : dites-moi naturellement ce que je dois penser de tout ceci.

Mon guide alors ne me répondit que par un éclat de rire.

Parlez, ajoutai-je, en le pressant; sont-ce-là mes gens? En pouvez-vous douter, reprit-il alors? Mais, lui dis-je en reculant, si ce sont eux, par quelle aventure se trouvent-ils ici, & dans une maison comme la mienne?

Vous les avez laissés chez vous, & vous les y retrouvez; voilà tout le mystere, me dit-il.

Quoi! m'écriai-je; c'est donc ici notre Paris? & vous m'assurez que je suis chez moi! Je m'y perds.

C'est notre navigation qui vous a fait illusion, me répondit-il; vous avez cru que nous allions loin, & que je vous menois dans un pays inconnu. Je vous avois promis un Monde, que j'appellois le double du nôtre. Il y a long-temps que nous voyageons : nous nous sommes arrêtés sur les côtes de France; vous vous êtes imaginé à la descente du vaisseau que nous étions enfin arrivés à ce nouveau Monde; &, préoccupé comme vous l'étiez de cette idée dans laquelle j'avois soin

de vous entretenir, vous avez pris la France & Paris où nous sommes, pour cette France & ce Paris imaginaires, dont je vous disois avoit fait la découverte. Mais que toute illusion cesse : le Folville que vous avez rencontré est le vrai Folville, celui que vous connoissez ; ce sont-là vos domestiques, & c'est-là votre maison. Il est pourtant vrai que je ne vous ai point trompé dans l'essentiel, & que je vous ai tenu parole à l'égard des personnes, si ce n'est à l'égard du pays. Vous n'aviez jamais vu d'hommes vrais ; je vous avois promis de vous en faire voir, & vous les avez vus. Ce ne sont pas d'autres gens que ceux de notre Monde, j'en conviens ; mais ils n'en sont pas moins nouveaux pour vous, puisque vous les avez pris pour des hommes d'une espece différente, & que vous n'en avez reconnu que la physionomie, & non pas le caractere. Les voilà tels qu'ils sont, au reste : & à présent que la lecture des livres que je vous ai donnés, & que les réflexions que vous avez faites en conséquence, vous ont appris à connoître ces hommes, & à percer au travers du masque dont ils se couvrent, vous les verrez toujours de même, & vous serez le reste de votre vie dans ce Monde vrai,

dont je vous parlois comme d'un Monde étranger au nôtre....

Nous interrompons cette hiſtoire, parce que le premier cahier que nous en avons donné, finit ici. Quelques autres papiers viennent enſuite, que nous donnons, comme ils ſe préſentent, conformément à ce que nous avons dit que nous ferons toujours. On verra, dans la Feuille ſuivante, la continuation de l'hiſtoire du Monde vrai, qui nous promet des matieres plus intéreſſantes que les premieres.

¶ Qui eſt-ce qui voudroit prendre ſa partie pour juge ? C'eſt pourtant ainſi que ſe conduit le Déiſte. Lui qui ſe fait ſa Religion à lui-même, il me ſemble qu'il eſt juge & partie dans ſa cauſe ; & garre que la partie ne corrompe le juge.

¶ J'ai quelque part une aſſez plaiſante idée. Une Veuve de quarante-cinq à cinquante ans, encore aimable, fort riche, & ſans enfants, vivoit de maniere à perſuader qu'elle avoit envie de ſe remarier. Auſſi nombre de jeunes gens de bonne maiſon, mais d'une fortune médiocre, eſſayoient-ils de lui plaire, pour pouvoir l'épouſer.

Il y en avoit même quelques-uns parmi eux qui l'aimoient d'aſſez bonne-foi, & qui, peut-

être,

être, l'auroient encore plus fortement aimée, s'ils n'avoient pas ſongé au mariage avec elle : car quand on ne s'attache à une femme que par intérêt, pour l'épouſer, n'eût-elle que dix-huit ans, fût-elle charmante, on eſt toujours plus occupé du deſſein qu'on a, que des appas de la femme ; on ſonge plus à la gagner qu'à l'aimer.

Cependant les Amants de celle-ci ne laiſſoient pas que de l'aimer, malgré la grave intention qu'ils avoient de l'épouſer : mais ſoit qu'elle n'eût du penchant pour aucun d'eux, ſoit qu'elle apperçût dans leurs ſentiments une certaine médiocrité d'amour qui ne la flattoit pas aſſez, elle ne feſoit que s'amuſer de leurs hommages, & ne ſe déclaroit pour perſonne.

Dans ces circonſtances, arrive un Etranger d'environ quarante ans, qui venoit recueillir une ſucceſſion dans la ville où elle étoit.

Il la voit aux promenades, aux aſſemblées, aux ſpectacles ; il lui trouve beaucoup de reſſemblance avec une Dame qu'il avoit vue ailleurs, & qu'il auroit adorée, ſi le haſard ne la lui avoit pas ſubtilement enlevée.

Cette reſſemblance, jointe à ce que cette femme-ci avoit de particulièrement aimable, enflâme ſon cœur pour elle. Le voilà épris ; il cherche à la con-

noître, à lui être préſenté; on le mene chez elle: il y retourne, il lui dit qu'il l'aime, & le dit avec des yeux, avec un feu, avec des diſcours, & d'un ton qui prouvent que cela eſt vrai, & qui la pénetrent elle-même.

Cet Étranger-ci, d'ailleurs, étoit très-bien fait, & de bonne mine; d'un âge où un homme vaut encore ſon prix, & qui mettoit moins de diſtance entre la veuve & lui, qu'il n'y en avoit entre elle & les jeunes gens dont j'ai parlé.

Elle traita d'abord de compliment, de galanterie, tout l'amour qu'il diſoit avoir pour elle, & ne lui donna point d'autre eſpérance que de ſouffrir qu'il l'entretînt de cet amour auſſi long-temps & auſſi tendrement qu'il le voulut.

C'eſt ainſi que ſe paſſerent les premiers jours de leur connoiſſance.

Enſuite elle l'écouta d'un air moins badin, d'un air qui ne ſignifioit plus tant : je vous laiſſe dire; elle paroiſſoit lui ſçavoir meilleur gré de ſes viſites.

Il répétoit toujours qu'il l'aimoit, lui demandoit toujours ſon cœur, ſoupiroit de ne pouvoir lui plaire. Il en dit tant qu'elle lui répondit : vous ne me déplaiſez pas : & puis, vous me plaiſez, & les voilà qui s'aiment, & qui ſongent à s'épouſer.

Convenance de condition de fortune, d'inclination, tout s'y trouvoit, à l'exception de l'âge.

L'Étranger n'auroit pas été trop jeune, s'il n'avoit été queſtion que d'être ſon Amant : mais elle étoit un peu trop âgée pour être ſa femme.

Auſſi ce projet de mariage gâta tout. Ils ne purent ſe hâter de ſe marier. La veuve avoit quelques intérêts à démêler avec la famille de défunt ſon mari, il falloit les vuider avant que de paſſer à de ſecondes noces; cela retarda leur union, & il ſe paſſa un intervalle de temps, pendant lequel l'Amant vit une jeune Beauté, qui n'avoit beſoin de reſſembler à perſonne pour être aimée.

Celle-ci n'étoit pas riche, & n'apportoit preſque pour toute dot que ſes charmes. Et quelquefois c'eſt tant mieux : cela attendrit pour une jeune & belle perſonne; car avec l'amour qu'on prend pour elle, on a encore le plaiſir de pouvoir être généreux avec elle, & de lui faire ſa fortune; & c'eſt un grand attrait que ce plaiſir-là pour les âmes délicates.

Notre Etranger la plaignit d'abord dans ſon cœur, de n'avoir point de bien : il étoit extrêmement riche lui ; & ſans ſon arrangement avec la veuve, il ſentit qu'il auroit volontiers partagé ſon bien avec elle.

Il s'approche, il lui parle, il lui tient les discours les plus obligeants; elle les reçoit avec une modestie attirante. Quand une fille n'est que belle, qu'elle n'est pas riche, elle se fait d'autres ressources, & met à la place du bien qui lui manque des manieres qui engagent les gens, & qui la rendent si aimable qu'on oublie qu'elle est pauvre, & qu'on est même quelquefois bien-aise qu'elle le soit, comme je l'ai déjà dit.

Celle-ci étoit assez habile pout n'avoir précisément que l'espece de coquetterie qu'il falloit dans sa situation; & j'entends, par cette coquetterie, je ne sçais quel air humble & reconnoissant au moindre discours flatteur qu'on lui teneit.

D'ailleurs le Cavalier étoit de son goût, & un peu de penchant pour les gens ne nuit point à l'adresse qu'on emploie pour les attirer.

Il la reçut plusieurs fois; il en vint à la chercher, quand il ne la trouvoit pas, & enfin à ne pouvoir plus se passer d'elle.

Il ne se rendoit plus exactement chez la veuve aux heures où il avoit coutume de la voir : il n'étoit plus impatient de voir finir ses affaires; il lui échappoit même quelquefois de lui conseiller de ne rien hâter : en un mot, ce n'étoient plus les empressements qu'il avoit eus pour elle; il ne

lui parloit plus d'amour, que comme un homme qui se ressouvenoit qu'il falloit lui en parler; il ne s'en avisoit plus que par bienséance.

Elle s'apperçut d'un changement si considérable; elle s'en plaignit; il se justifia moins qu'il ne s'excusa. Quelquefois même il s'ennuyoit de s'excuser, & ne cachoit pas son ennui. Elle le querelloit, il sortoit; c'étoit dire franchement: je ne vous aime plus; & elle le sentit.

Jugez de sa douleur; elle s'informe de ses actions; elle apprend qu'il va souvent en telles & telles maisons; qu'il a de fréquents tête-à-têtes avec une jeune Demoiselle qu'elle ne connoît point, & dont elle ne sçait que le nom.

Cette jeune personne demeuroit pour l'ordinaire à la campagne avec une de ses tantes, & n'avoit même séjourné si long-temps à la Ville, qu'à cause que le Cavalier l'aimoit. Elle vouloit voir à quoi aboutiroit cet amour, qu'il lui avoit enfin déclaré en termes bien formels, & qu'elle eût elle-même préféré à tout autre amour.

Quelle est donc celle qui m'enleve son cœur? disoit la veuve au désespoir. Sans vanité, je ne connois ni fille, ni femme ici, qui me vaille; on ne cite que moi, quand on parle de beauté dans la Ville; nous y avons des personnes assez pas-

ſables, & dont je n'ai pas la jeuneſſe : mais je n'en ai que faire. On ne me la deſire point ; l'âge que j'ai ne m'ôte rien encore ; & j'ai mille avantages que ces femmes n'ont pas. Comment donc ai-je pu perdre cet homme qui m'aimoit tant ? Non : on ſe trompe, il n'aime point ailleurs ; il eſt ſeulement las de m'aimer : ce n'eſt qu'un inconſtant, & non pas un infidèle. Cependant on m'aſſûre que j'ai une rivale ; il faut donc qu'elle ait bien des charmes, puiſque l'ingrat lui en trouve plus qu'à moi. Je veux abſolument la connoître.

Cette réſolution priſe, elle court aux aſſemblees ; elle viſite les perſonnes de la Ville chez qui ſe rend la meilleure compagnie ; elle va dans les temples, aux heures où tout ce qu'il y a de jolies coquettes vont ſe donner en ſpectacle.

Elle a beau chercher, elle ne trouve rien que des figures qu'elle connoît depuis long-temps, & qu'elle ne ſçauroit craindre.

La rivale en queſtion étoit alors un peu indiſpoſée, elle ne ſortoit point de chez elle, & le Cavalier ne la quittoit preſque pas.

A un quart de lieue de la Ville demeuroit un homme qu'on appelloit communément le Magicien, & dont en effet la ſcience avoit été d'un grand ſecours à bien des gens dans une infinité

de cas. On citoit de lui des chofes incroyables; c'étoit un homme extraordinaire.

Notre veuve, qui ne pouvoit fe confoler de la défertion du Cavalier, partit un matin pour aller le confulter fur les moyens de rappeller fon perfide, ou de s'en venger.

Elle avoit même relevé fes charmes de tout ce que la parure avoit pu lui fournir de plus galant, afin que le Magicien en fentît mieux l'indignité du coupable.

Elle arrive chez lui. Vous voyez une femme dans la plus grande & la plus jufte affliction du monde, lui dit-elle; je vais devenir la fable d'une Ville où j'étois adorée il n'y a que fix femaines. Je m'y voyois l'objet de tous les cœurs. Un Étranger y eft venu; il a pris de la paffion pour moi, mais une paffion fi tendre, qu'elle m'a rendu fenfible; & j'allois bientôt l'époufer, quand il a changé tout-d'un-coup, & que j'ai vu l'indifférence & la froideur fuccéder, dans fon cœur, à tout ce qu'on peut imaginer de plus vif & de plus ardent.

Calmez-vous, lui dit le Magicien, qui joignoit beaucoup de raifon & d'adreffe d'efprit à tout ce qu'il avoit de fcience. Dites-moi, Madame, êtes-vous fon aînée, à cet Étranger?

De quelque chose, dit-elle. Eh! Quel âge a-t-il? reprit-il encore.

Trente-cinq ans à-peu-près, dit-elle, quoiqu'elle sçût bien qu'il en avoit quarante; mais elle le fesoit plus jeune, pour se faire moins âgée.

A ces mots, le Magicien tira de sa poche un petit instrument ou de mathématique, ou de magie, qu'il parut consulter pendant quelques moments.

Et puis : vous vous trompez, Madame, lui dit il; le Cavalier dont vous parlez à cinq ans de plus.

Nous sommes donc à-peu-près du même âge, répondit-elle, en rougissant un peu.

Attendez, reprit-il, je vais aussi vous dire le vôtre à une minute près : il n'y a point de baptistaire plus exact, ni plus fidèle là-dessus que cet instrument-ci.

Eh! non, Seigneur, lui dit-elle; venons au secours que je vous demande. A quoi bon chercher son âge & le mien? Ce n'est pas la peine: ne perdons point le temps à une chose aussi inutile.

Pas si inutile, reprit-il doucement : il y a un certain milieu de la vie où un peu plus, & un peu moins d'âge font une grande différence; & ce milieu de la vie n'est pas le même pour les femmes

que pour les hommes. Mais laiſſons ce détail, puiſqu'il vous ennuie. Avez-vous une rivale?

On m'aſſûre qu'oui, répondit-elle. La dit-on jeune? continua-t-il, & voulez-vous que je conſulte l'inſtrument pour ſçavoir ſon âge? Eh! non: Seigneur, s'écriâ-t-elle: venons au fait; car cet inſtrument chicanoit ſon amour-propre.

Eſt-elle jolie, demanda-t-il encore? Je ne l'ai point vue, reprit-elle; mais j'ôſe vous dire, que tout ce qu'il y a de jeunes perſonnes de mon ſexe dans notre Ville me ſont inférieures & me cèdent. Vous pouvez vous-même en ſçavoirquelque choſe; & je n'ai point entendu dire que dans nos campagnes voiſines, il y eût quelque femme qui pût aller de pair avec moi. Tout ce qui me fâche, c'eſt que mon ingrat ne m'a ſans doute abandonnée pour une autre, que par mauvais goût, que par pur caprice.

Vous lui pardonneriez donc, lui dit-il, s'il n'étoit infidèle qu'en faveur de quelque Dame qui vous valût?

Du moins ſeroit-il plus excuſable, dit-elle, la larme à l'œil; mais c'eſt une excuſe que perſonne ne peut lui fournir ici.

Entrons dans mon cabinet, & voyons ce qui en eſt, dit le Magicien: nous y trouverons une

grande glace à travers laquelle j'ai le ſecret de faire paroître toutes les perſonnes qu'on ſouhaite y voir.

Elle le ſuivit dans ce cabinet : il y traça ſur le plancher quelques figures ; après quoi : regardez dans la glace, lui dit-il : vous y verrez, trait pour trait, la perſonne que votre infidèle aime aujourd'hui.

Elle regarde avidement : une jeune Dame de vingt ans, de la phyſionomie la plus modeſte, & la plus intéreſſante y étoit repréſentée tenant un livre à la main.

Quoi ! dit la veuve au Magicien, eſt-ce donc-là celle qu'il me préfère ? & penſez-vous que ce viſage-là puiſſe lui ſervir d'excuſe ? Quelle affreuſe maigreur ! (& il eſt vrai que la jeune Dame manquoit un peu d'embonpoint : mais cela lui donnoit un air plus mignon que maigre.)

A peu de choſe près, ajouta la veuve, ce ſeroit une naine : (c'eſt qu'elle n'étoit pas grande ; mais elle n'étoit pas petite non plus.)

Vous m'avouerez, dit le Magicien, qu'elle a quelque choſe de bien doux. Oui, de ſi doux qu'elle en eſt fade, dit la veuve ; & je lui défie d'avoir de l'eſprit avec cet air-là : vous vous moquez de vouloir me faire remarquer quelque choſe d'ai-

mable dans une pareille nabote; & il n'eſt pas poſſible que mon perfide n'ouvre les yeux, & ne revienne à moi ; ou bien vous me trompez, & vous ne me montrez pas ma rivale.

Attendez, dit-il, je ne vous trompe point; j'y vais de bonne-foi : mais je crois pourtant que vous avez raiſon, que ce n'eſt pas-là ſa Maitreſſe, & que j'ai manqué une formalité dont le défaut eſt cauſe de la mépriſe.

A ce diſcours, il trace de nouvelles figures. C'en eſt fait, dit-il après, j'avois réellement obmis quelque choſe de néceſſaire : mais pour le préſent, c'eſt votre rivale, c'eſt la véritable que vous allez voir : regardez & conſiderez attentivement; car encore une fois c'eſt elle.

Elle jette alors les yeux ſur la glace avec encore plus de curioſité que la première fois; & il y paroiſſoit une autre Dame de vingt-un à vingt-deux ans, à l'aſpect de laquelle le Magicien s'écria : êtes-vous contente? Convenez que celle-ci vous vaut, qu'elle eſt charmante, & que pour cette fois l'excuſe de votre infidèle eſt bien valable.

Qu'entends-je? dit la veuve. Vous trouvez que cette grande figure-là l'excuſe? Vous êtes gagné, Seigneur : il faut qu'il vous ait prévenu en ſa fa-

veur. Mais, dit le Magicien, en insistant, regardez donc avec application cette physionomie si vive, ces grands yeux noirs si bien ouverts, ce tour de visage, cet air noble & spirituel.

Je ne vois rien de tout cela; dit la veuve; l'autre étoit une naine, celle-ci est une géante: (c'est qu'elle étoit grande & bien faite.) Cette physionomie, que vous trouvez vive & spirituelle, ne me paroît, à moi, qu'étourdie, évaporée, & même trop hardie. Est-ce d'ailleurs cet air de présomption, & de vaine gloire que vous prenez pour de la noblesse? ou bien, appellez-vous belle fierté, la rudesse de ces yeux, noirs, il est vrai, mais si grands qu'ils en sont ridicules?

Ridicules! s'écria le Magicien: ils ne sont pas plus grands que les vôtres qui sont très-beaux; &, pour tout dire en un mot, ce sont les vôtres, Madame: c'est vous que vous voyez dans la glace, vous même, telle que vous étiez à l'âge de vingt-un ans: regardez-vous bien, vous ne pouvez pas manquer de vous reconnoître; & je n'osois pas esperer que vous vous méconnussiez. Voulez-vous encore une nouvelle preuve que c'est vous? On vous peignit à vingt-deux ans; vous avez conservé le portrait qu'on fit de vous, & qui étoit parlant: retournez-vous; jettez les yeux sur ce-

lui qui va se présenter à vous; & voyez si ce n'est pas le même.

Ce l'étoit effectivement; elle le regarda, &, sans s'informer par quel hasard on l'avoit apporté chez lui, elle jetta un grand soupir, & ne dit plus mot.

La premiere Dame que vous avez vue dans la glace, lui dit alors le Magicien, est cette rivale pour qui votre étranger a pris de l'amour; elle est dans la fleur de son âge : vous ne l'avez pas trouvé digne de plaire; vous avez méprisé ses grâces : mais jugez de la justice que vous lui avez rendu, par le mépris que vous avez fait de votre beauté même, de cette beauté dont vous êtes pourtant si vaine, que vous croyez actuellement incomparable, & qui en effet n'avoit presque point d'égale, quand vous étiez à l'âge brillant où vous venez de vous voir représentée dans la glace.

Adieu, Seigneur, dit alors la veuve, outrée de ne sçavoir que répondre; vous pouvez me convaincre que j'ai tort, mais vous ne m'en persuaderez jamais.

¶ On parle d'une espece d'incrédules qu'on appelle Athées; & s'il y en a, ce que je ne crois pas, ce n'est point à force de raisonner qu'ils le

deviennent. Quand ils auroient tout l'esprit possible, quand ils en feroient l'abus le plus fin & la plus subtile, ce n'est point de-là que leur incrédulité tire sa force.

Avec beaucoup de subtilité d'esprit, on peut s'égarer, jusqu'à essayer de ne rien croire : mais je crois qu'on n'y parviendra jamais. Il faut encore autre chose pour cela : il faut être fait d'une certaine façon. On ne devient fermement incrédule, que quand on est né avec le malheureux courage de l'être. De ce courage, les uns en ont plus, les autres moins : il se développe plus tard chez les uns, plutôt chez les autres, chez quelques-uns tout-d'un-coup.

Ce courage, le raisonnement ne le donne point : c'est en soi qu'on le trouve ; & il vient où d'une incapacité naturelle de se mettre en peine de la question, d'une indifférence profonde & presque insurmontable pour tout ce qui peut arriver, ou d'une impossibilité comme absolue de se gêner, supposé qu'il fallût prendre un autre parti que celui qu'on a pris.

Otez dans l'Incrédule les choses que je dis-là ; ne lui laissez que son esprit & ses raisonnements ; je lui défie qu'il s'y fie : mais avec ces mêmes choses, il n'a que faire de ses raisonnements ; il

les a de trop pour devenir ce qu'il lui plaira.

¶ Je demandois un jour à un de mes amis, qui étoit garçon à l'âge de soixante ans, pourquoi il ne s'étoit point marié.

J'ai pensé l'être un jour, me dit-il, & je l'ai échappé belle : voici, continua-t-il, ce qui m'est arrivé à cet égard-là.

Après bien des aventures galantes dans ma jeunesse, je devins très-sérieusement amoureux d'une belle fille, qui étoit sa maitresse, comme j'étois mon maître : nous n'avions tous deux ni pere ni mere.

Elle ne fut point insensible, & elle m'aima à son tour : c'étoit un bon parti, je lui convenois : j'avois écarté tous mes rivaux ; & en pareil cas, on finit par se marier. Nous en étions convenus, & le jour fut pris pour passer le contrat.

La veille de ce jour arrêté, j'étois le soir chez elle ; & j'allois la quitter, quand elle appella sa femme-de-chambre, pour lui demander compte de je ne sçais quelle commission qu'elle lui avoit donnée.

Cette femme-de-chambre s'en étoit apparemment mal acquittée, & elle l'en gronda avec assez de dureté. La femme-de-chambre répondit

un peu trop brusquement. L'autre gronde encore plus fort; & enfin si fort, avec tant de furie, & d'un ton qui marquoit un caractere si emporté, que j'en fus surpris; car je la croyois douce : & même à la voir, on eût juré qu'elle l'étoit.

Mais alors je ne vis plus la même personne. De jolie qu'elle avoit coutume d'être, elle étoit devenue laide de fureur, desagréable à voir.

Allons, Mademoiselle, courage, lui dit la femme-de-chambre, en s'en-allant : voilà un bel avis que vous donnez-là sur votre humeur, à Monsieur qui doit vous épouser.

Ma Maitresse pâlit de rage à ce discours; elle en sentit toute la conséquence, & je la vis tentée de battre la femme-de-chambre, & de se jetter sur elle.

Un moment après, elle se trouva mal : on la secourut; & je partis, le cœur blessé & épouvanté de ce que je venois de voir.

Quoi ! dis-je en moi-même, se posséder si peu ! n'avoir pu se retenir devant moi, dans les circonstances où nous sommes ! quelle furieuse !

Je me couchai avec cette idée; elle me roula dans l'esprit toute la nuit. Au point du jour, je pris mon parti; je ne l'épouserai point, dis-je : c'en est fait.

Cette

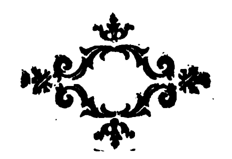
Cette résolution me tranquillisa; & voici ce que je lui écrivis à neuf heures du matin.

« Vous êtes emportée dans votre colere, » j'en eus hier la preuve: je suis furieux dans la » mienne; voyez si ma main seroit un présent à » vous faire. Adieu, Mademoiselle ».

A peine mon Billet étoit-il parti, qu'on m'en apporta un de sa part, dont voici les termes.

« Je me flatte que vous m'aimez encore: mais » je vous prouvai hier que je ne suis pas tou-» jours aimable; & il n'y a pas grand mal à cela, » pourvu que nous restions comme nous sommes ».

Je ne montrai que son Billet dans le monde; je tus celui que je lui avois écrit. Il parut que c'étoit elle qui rompoit; & une année après elle épousa un homme, qu'on dit qu'elle a fait mourir de chagrin.



ONZIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

MA Gouvernante & mon Cocher s'étoient retirés, pendant que mon guide me tenoit ce discours.

Quand il eut fini, je restai quelque temps immobile, & comme absorbé dans mes réflexions : puis, je me mis à rire du meilleur de mon cœur, & de ma crédulité sur ce nouveau Monde qu'il m'avoit promis, & où j'avois cru être, & de la comédie que m'alloient donner désormais les hommes avec qui je vivrois.

Il me tardoit d'étre avec eux, de les entendre ; &, charmé d'avance du plaisir singulier que j'en attendois ; j'embrassai mon guide avec une joie infinie.

Ne remettons point à jouir, luis dis-je : il est de bonne heure, allons changer d'habit & sortons ; courons par le monde.

A peine avois-je dit ces mots, que nous vîmes, de la salle où nous étions, un carrosse s'arrêter à

ma porte, duquel il sortit un de mes parents, qui tenoit une lettre à la main.

Comme il ne pouvoit pas encore être informé de mon arrivée, il me vint une fantaisie qui fut d'appeller Madame Marie, & de lui ordonner d'aller lui parler, sans l'instruire de mon retour.

Nous nous cachâmes, mon guide & moi, dans un petit cabinet à côté de la salle, & d'où je pouvois tout entendre; & ma Gouvernante alla au-devant de mon parent.

Il commença par demander beaucoup de mes nouvelles, & puis: croyez-vous qu'il arrive bientôt? ajouta-t-il: il est fâcheux qu'il soit absent, sa présence seroit ici fort nécessaire; Monsieur un tel est malade depuis hier: (il parloit d'un riche vieillard dont nous étions tous deux les seuls héritiers, & avec qui j'étois alors un peu brouillé: mais qui avoit toujours paru m'aimer plus que ce parent-ci.) Voilà une lettre par laquelle je le presse d'arriver, dit-il à ma Gouvernante; hâtez-vous de la lui faire tenir le plutôt que vous pourrez: tous les moments sont chers, il n'y en a pas un à perdre.

Là-dessus il se retire: je sors du cabinet; & Madame Marie me donne la lettre.

Allez le rappeller, lui dis-je, avant qu'il soit remonté en carrosse; avouez-lui que je suis ici,

que je ne fais que d'arriver : mais que j'avois donné ordre qu'on n'en dît rien, parce que je voulois me repofer.

Et en effet, je crus devoir paroître, pour être plus amplement inftruit de la nouvelle que je venois d'apprendre, & qui m'inquiétoit.

Mon parent remonta, pendant que je gagnois mon appartement avec fa lettre à la main, que je n'avois pas encore lue, & que je venois de décacheter.

D'auffi loin que je le vis, je courus me jetter à fon cou, tenant toujours la lettre.

A juger par cette lettre qu'il m'écrivoit, & qu'il avoit tant recommandé qu'on me fît tenir ; à juger par ce qu'il venoit de dire à ma Gouvernante, par ce vif intérêt qu'il avoit paru prendre à ce qui me regardoit, je comptois qu'il feroit ravi de me voir tout arrivé.

Point du tout : je vis un homme qui pâliffoit en m'abordant : il ne m'embraffa point; ce fut moi qui l'embraffai. Je n'ai jamais vu d'homme fi déconcerté, malgré tous les efforts qu'il fefoit pour ne pas le paroître : on eût dit qu'il étoit pris pour dupe, & on eût dit vrai.

Je ne fis pas femblant de voir fon embarras que je ne fçavois à quoi attribuer ; je lui témoignai

toute l'amitié possible : il n'y répondit que par des mots mal-arrangés, sans suite : je ne vous sçavois pas si près ; je vous croyois bien loin ; vous me déroutez ; je me passerois bien de vous ; quel contretemps ! Voilà tout ce que je pus tirer du fond de son cœur.

Après quoi, me voyant sa lettre à la main : elle est à présent inutile, me dit-il ; si vous la lisiez, vous n'auriez pas lieu d'en être content. Non, lui dis-je, curieux de ce que signifioit son empressement pour la ravoir ; non, laissez-moi la lire, afin que j'apprenne toute l'étendue de l'obligation que je vous ai ; & en disant cela, je la lisois. En voici, mot pour mot, le contenu.

« Eh ! vîte, mon cher Cousin, partez. Hâtez-
» vous de revenir ; je suis bien fâché que, dans
» la lettre que vous avez écrite depuis votre dé-
» part de Paris, vous ne m'ayez point donné
» d'autre moyen de vous adresser ma réponse,
» que de la porter chez vous ; je crains la
» négligence de vos domestiques. Je vais leur
» dire de quelle importance il est que ma lettre
» vous soit promptement rendue. Ce n'est peut-
» être pourtant qu'une fausse allarme que je vous
» donne ici : il n'y a encore rien de si pressant ;
» mais demain, ce soir, tout peut le devenir ; &,

» en pareil cas, mon amitié pour vous ne ſçauroit » être moins inquiette. Notre oncle ſe porte aſſez » mal depuis hier; il me ſemble qu'il eſt extrê» mement baiſſé. Au moment où je vous écris, il » eſt au lit avec un peu de fièvre, & ſon grand » âge me fait trembler pour ſa vie, ſur-tout dans » la foibleſſe où je le vois tombé. Partez donc, » partez, mon cher Couſin; ne remettez pas un » inſtant; tirez-moi de l'inquiétude où vous me » jettez pour vous. Que diantre faites-vous ſi » long-temps abſent? arrivez ».

Le chagrin qu'il avoit montré, en me voyant, ne m'empêcha pas d'être pénétré de reconnoiſſance à la lecture de cette lettre; je me laiſſai aller à ma ſenſibilité, & elle continua de l'embarraſſer.

Je ne vous demande que le temps de changer d'habit, lui dis-je, & puis nous irons chez le malade.

Quoi! tout-à-l'heure? me répondit-il: j'ai peur que vous ne puiſſiez pas le voir; car il eſt dans un étrange état. Eh! il n'a encore, dites-vous, qu'une petite fièvre, lui répondis-je; & je ſuis perſuadé qu'il ſera bien-aiſe de mon retour; nous ſortirons, s'il repoſe, & nous retournerons ſur le ſoir.

J'avertis ici que dans tous les discours que je vais faire tenir aux gens avec qui j'aurai affaire, je ne rapporterai jamais leurs expressions, mais leurs pensées que j'entendois clairement. C'est un avertissement que j'ai déjà donné une ou deux fois, & que je réitere, parce que, si on l'oublioit, on prendroit les récits que je ferai pour des extravagances auxquelles on ne comprendroit rien.

Revenons au cousin. Ma foi! me dit-il, je ne sçaurois vous accompagner; je ne veux point être présent à l'étonnement où vous allez être.

Que trouverai-je donc de si étonnant? lui dis-je. C'est qu'à vous parler franchement, me dit-il, si notre oncle n'est pas mort, il n'en vaut guères mieux. Je l'ai laissé à l'agonie.

Eh! d'où vient ne me le dites-vous pas? m'écriai-je: pourquoi dans votre lettre m'écrivez-vous qu'il n'y a rien de si pressant?

C'est, me dit-il, que, malgré l'extrémité où il se trouve, il pourroit encore différer de quelques jours à mourir; &, cela supposé, si je vous avois mandé qu'il se meurt, vous n'auriez pas manqué de partir sur le champ, dans l'espérance de le voir encore, & peut-être en effet auriez-vous eu le temps d'arriver assez tôt; & il étoit de mes intérêts que vous ne le vissiez pas; qu'il demeurât fâ-

ché contre vous ; qu'il ne vous laifsât rien, ou peu de chofe, ainfi qu'il a fait ; & que j'héritaffe de tout. Voilà pourquoi je vous ai caché fon état, & que j'ai réduit tout fon mal à un peu de fièvre, en feignant pourtant d'en craindre les fuites & d'avoir peur qu'il ne mourût à caufe de fon âge ; le tout afin de vous paroître très-attentif à ce qui vous regarde, & par cette raifon, trop épouvanté du petit mal dont je vous informois ; de façon que vous auriez pris le temps de vous arranger, & laiffé à notre oncle celui de mourir en votre abfence ; fans que vous euffiez pu vous plaindre de moi, quoi qu'il y ait un mois que le mourant traîne ; & fi on vous l'avoit appris à votre retour, j'aurois dit que j'avois pris fa langueur pour une foibleffe ordinaire à fon âge.

Il y a donc long-temps, lui dis-je, qu'il eft malade. Oui, répondit-il ; malade, au jugement de qui auroit voulu vous inftruire bien fidelement ; mais rien que plus infirme qu'à l'ordinaire, au rapport d'un héritier qui trouvoit fon avantage à abufer des termes, & à vous tenir éloigné du bon-homme.

Comme je ne répondois qu'à fes expreffions, & non pas à fes penfées, qu'il ne pouvoit pourtant pas cacher au point qu'on ne les démêlât dans

ce qu'il disoit, je me contentai de battre froid, de supprimer l'accueil, & les remercîments que je lui avois faits; & me hâtant de le quitter: ç'en est assez, lui dis-je, allez à vos affaires, & moi je vais de ce pas chez lui; adieu: & c'étoit en le reconduisant que je lui disois cela; après quoi, je lui tournai le dos sans autre cérémonie.

Cet homme-là m'a bien trompé, dis-je alors à mon guide, qui avoit été présent à notre conversation; mais souffrez que je vous laisse, & que je me hâte de sortir. Le mourant dont il s'agit m'a véritablement aimé; j'en ai reçu mille témoignages de tendresse particuliere: je ne suis brouillé avec lui que par le refus que j'ai fait de conclure un mariage qu'il me proposoit; je ne doute point que mon fourbe de parent n'ait tâché de l'irriter contre moi, & de me perdre dans son esprit; & sans songer à son bien, je souffre au-delà de ce que je puis vous dire de l'opinion qu'on lui a peut-être donné de mon cœur.

Courez-y, me dit mon guide: vos motifs n'ont rien que de généreux & de louable; & j'ai un pressentiment que le Ciel les bénira.

Je m'habillai donc, & me rendis chez le Malade: il n'y avoit qu'un quart-d'heure qu'on l'avoit cru mort, quand j'arrivai; & il étoit alors revenu de

ſa foibleſſe. Tous les domeſtiques m'aimoient, & me virent avec grand plaiſir.

Ils coururent m'annoncer. Quoi! mon neveu! l'entendis-je s'écrier. Puiſqu'il vient, il a donc penſé que j'étois mort; car il y a trois ſemaines qu'il a refuſé de venir.

Moi! mon cher oncle, m'écriai-je à mon tour, en entrant tout-d'un-coup, & en homme pénétré de l'injuſtice du reproche. Eh! qui eſt-ce qui m'a noirci de cette maniere-là auprès de vous? continuai-je, les larmes aux yeux. Qui eſt-ce qui a oſé m'imputer une auſſi lâche ingratitude à votre égard? Monſieur, il n'y a qu'une heure que je ſuis à Paris, & c'eſt dans ce moment que j'apprends votre maladie.

Tout le monde s'écarta pendant que je lui parlois. Quoi! mon neveu, me dit ce tendre vieillard, en me tendant la main: un tel.... qui étoit mon couſin, ne vous a-t-il pas mandé mon état? Je l'en avois chargé: il m'a dit l'avoir fait, & qu'il n'avoit point reçu de réponſe.

Ah! Monſieur, lui dis-je, laiſſons l'homme que vous me citez; je viens de le connoître, & je n'en pourrois parler qu'à ſon déſavantage: il nous a trompés tous deux: il vous a dit qu'il m'avoit écrit; mais il a dû vous dire auſſi que ce n'eſt que d'aujourd'hui.

Je lui fis là-dessus le détail de ce qui étoit arrivé chez moi, quand ce Cousin étoit venu y apporter sa lettre : & la tirant de ma poche, car je l'avois gardée : la voilà lui dis-je, & vous verrez, Monsieur, qu'elle n'est dattée que de ce matin.

Ce bon-homme, convaincu de mon innocence, me serra les mains, pendant que je baisai les siennes en pleurant.

Eh! vîte, dit-il après ; pendant qu'il me reste un peu de force, qu'on rappelle les Notaires, qui n'étoient pas encore sortis; & vous, mon neveu, passez dans une autre chambre, & ne me quittez point : donnez-moi la consolation de vous sçavoir auprès de moi.

Je vous entends, Monsieur, lui dis-je tout naturellement : vous voulez me faire du bien, vous m'en avez fait toute ma vie, & je ne vous empêche point de continuer : mais je vous proteste que ce qui m'en plaît le plus, c'est que cela m'annonce le retour de votre tendresse, & me justifie de tout ce qu'on vous a dit contre moi.

Je m'éloignai après ces mots. Apparemment qu'il changea son testament ; car il me fit son Légataire universel, & ne laissa qu'un legs à mon fourbe de parent, qu'il avoit, à ce qu'on m'apprit, bien mieux traité deux heures auparavant.

On me dit aussi que ce parent étoit venu voir ce qui se passoit : mais que, sçachant que j'étois-là, & qu'on avoit fait revenir les Notaires, il n'avoit. pas jugé à propos de paroître.

A peine mon oncle eut-il congédié les Notaires, qu'il retomba dans sa foiblesse : on m'appella, j'accourus : il n'eut que le temps de me prendre la main, & il expira.

Je ne dis rien de mon affliction, qui fut vive & sincere ; j'aimois véritablement le défunt : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Me voilà héritier d'un grand bien, dont une partie étoit pourtant embarrassée d'un procès, qui, à la vérité, ne pouvoit pas me faire grand tort, de quelque maniere qu'il tournât.

Je reçus quantité de visites après la mort de mon oncle. Il y en eut une qui me surprit : ce fut celle d'un homme de condition, qui avoit une fille pour laquelle je m'étois autrefois senti du penchant. Je l'aurois volontiers épousée; mon oncle même en avoit alors fait parler au pere : mais cela n'avoit pas réussi. Ce pere avoit négligé de nous répondre.

C'étoit un homme glorieux & superbe, qui s'estimoit bien plus que nous, & qui apparemment ne nous jugea pas dignes de son alliance. A

ſon gré, tout ce qu'il y avoit de plus grand la méritoit à peine : il avoit pourtant tort; & nous le valions bien pour le moins : mais il y a des gens dont l'orgueil eſt viſionnaire, & leur ſurfait tout ce qu'ils ſont.

Cet homme ſi fier vint donc me voir, à mon grand étonnement, comme je l'ai déjà dit : je n'avois jamais été qu'une fois chez lui; encore ce n'avoit été qu'en accompagnant une autre perſonne : je l'avois aſſez ſouvent rencontré dans de certaines maiſons, mais ſans lier de converſation avec lui : nous nous contentions de nous ſaluer froidement; & voilà tout.

Je viens, dit-il, vous faire mon compliment ſur la perte que vous avez faite, Monſieur, & je ſuis ſûr que vous ne vous y attendiez pas : mais la ſucceſſion qui vous eſt échue eſt ſi grande, & vous êtes à préſent ſi riche, que je voudrois bien que vous euſſiez encore envie d'épouſer ma fille. J'entends dire qu'on vous offre les meilleurs partis, & que c'eſt à qui vous aura; & je vous fais l'honneur en cette occaſion-ci de vous rendre une viſite, pour voir un peu ce que vous me direz ſur ce projet hardi que vous conçûtes autrefois de devenir mon gendre. Dans ce temps-là, je n'en fis que rire : mais aujourd'hui ce ne ſeroit plus de

même. N'allez pourtant pas croire que je ne vienne ici que pour cela. Figurez-vous plutôt que, tout fier que j'ai droit de l'être, tout diſtingué que je ſuis par le nom que je porte, j'ai pourtant cru vous devoir cette démarche-ci. Vous me direz que nous ne nous connoiſſons guères, & que j'ai eu ſoin de me tenir ſur mon quant à moi avec vous & les vôtres; mais c'eſt à quoi il ne faut pas prendre garde : allons, Monſieur, ſoyons amis. J'eſtimois beaucoup feu Monſieur votre oncle; je le voyois quelquefois à la Cour : il eſt vrai que je ne lui parlois que fort peu : je ſuis en commerce avec ce qu'il y a de plus grand; il avoit des amis moins puiſſants, & d'une conſidération inférieure : je ſuis un homme de grande qualité; je ne le regardois que comme un bon Gentilhomme, & j'évitois de me familiariſer : mais aujourd'hui, Monſieur, les choſes ſont changées, le bon-homme eſt mort, il vous a laiſſé de très-grands biens, & il me valoit, Monſieur, il me valoit : de votre côté, vous valez ma fille, & j'en conviendrai tant qu'on voudra.

Monſieur, lui dis-je, en ne répondant qu'à ſes diſcours, & non pas à ſes penſées; je ſuis très-ſenſible à votre attention; je vous en rends mille grâces, & j'aurai l'honneur d'aller vous en remercier.

Vous avez un procès, ajouta-t-il, en m'interrompant : je veux vous y servir, j'ai du crédit; j'ai du moins bonne opinion du cas qu'on feroit de ma recommandation dans le monde, & je ne négligerai rien pour vous être utile. Mais dites-moi, au reste, n'êtes-vous pas bien flatté de mes honnêtetés ? J'ai compté que vous le feriez, & je ne me suis point trompé, je pense; cela ne sçauroit être autrement. Revenons au motif de ma visite : vous aimiez ma fille, il vous est à présent permis d'aspirer jusqu'à elle : glissez-moi quelque chose qui signifie légérement que vous l'aimez encore: elle n'est pas mariée ; ôsez m'en parler en homme qui voudroit bien être à elle. Ne sçavez-vous pas comment vous y prendre pour entamer actuellement cette matiere ? Eh bien ! je vais l'entamer pour vous, moi : vous allez voir. J'ai pensé remettre ma visite à demain, pour aller voir aujourd'hui ma fille qui est un peu indisposée à la campagne, & à qui j'ai bien des choses à dire : car il y a deux personnes qui me la demandent en mariage; & cela n'est pas vrai : mais je vous le dis, afin que vous me répondiez là-dessus.

Son indisposition est-elle dangereuse, Monsieur, lui dis-je ?.. Oh ! non : je ne sçache pas même qu'elle ait le moindre mal ; & je ne vous parle de cette in-

difpofition que pour amener la converfation fur fon chapitre. Elle eft avec fa mere. Et à propos de fa mere, elle ne vous a vu que deux fois. Vous fçavez qu'elle paffe pour une femme judicieufe ; & vous êtes, de tous les hommes de votre âge, celui dont elle a la plus grande idée : ce que je vous dis pourtant à tout hafard, & fans fçavoir ce qu'elle en penfe; car elle ne m'en a jamais ouvert la bouche : elle m'a chargé, à ce que je dis auffi, de vous marquer la part qu'elle prend à tout ce qui vous eft arrivé ; car il eft bon que vous croyiez que nous nous intéreffons extrêmement à tout ce qui vous regarde, pourvu que vous foyez encore dans le goût d'époufer notre fille : fans quoi j'aurois grand regret à tous les honneurs que je vous prodigue. Je vais après demain les voir toutes deux à la maifon de campagne où elles font, foyez de la partie; venez-y vous fouftraire de l'embarras de vos vifites : qu'en dites-vous? Voilà de furieufes avances que je vous fais; ne réveillent-elles pas votre ambition d'autrefois, cet ancien deffein d'entrer dans notre alliance?

J'accepterois volontiers la partie de campagne que vous me propofez, Monfieur, lui dis-je, fans des affaires indifpenfables qui m'obligent de refter à Paris.

Il prenoit congé de moi ; quand je lui parlois ainsi, & je le conduisois : il m'accabla d'embrassements, d'assurances d'estime ; en me quittant ; me répéta mille fois de songer à sa fille, dont je lui demandois des nouvelles avec un air d'intérêt que je croyois contrefaire, mais qui étoit pourtant plus naturel que je ne pensois ; car dès qu'il fut sorti, cette jeune personne me revint dans l'esprit avec toutes les grâces que je lui avois trouvées.

La certitude de l'obtenir étoit bien tentante : je n'avois rien dans le cœur, & je méditois déjà de la revoir pour achever de me déterminer, quand un de mes amis entra dans ma chambre.

Celui-ci étoit un homme grave & sérieux, & d'une réputation irreprochable du côté du caractere ; estimé généralement comme l'homme du monde le plus vrai, & le plus droit dans tous ses procédés ; & de tous ceux qui le connoissoient, j'étois assurément celui qui en fesoit le plus de cas.

Après quelque léger entretien sur la situation où j'étois : jeune & riche comme vous l'êtes, me dit-il, je crois que vous al'ez être bien recherché. Quelles sont vos dispositions ? Penchez-vous pour le mariage ? je vous le conseillerois.

Je n'en suis pas éloigné, lui dis-je, & vous

m'avez surpris rêvant à une très-aimable personne; c'est Mademoiselle une telle: son pere sort d'ici, qui, à vue de pays, ne me seroit pas contraire.

Mademoiselle une-telle! s'écria mon ami: oubliez-vous qu'on vous l'a presque refusée, il y a quelques années? non, il ne doit jamais être question d'elle pour vous: d'ailleurs, vous pouvez trouver mieux: c'est une fille de condition, j'en conviens, mais pas assez riche: tenez, sçavez-vous ce qui m'amene ici? C'est que, sans faire semblant de rien, sans que vous vous apperceviez que je viens exprès, j'ai à vous proposer la nièce d'un homme en grande Charge; elle n'a pas plus de bien que l'autre, peut-être moins: mais n'importe; laissez-moi dire: vous estimez mes conseils; vous avez de la confiance en moi; vous me croyez d'une intégrité à toute épreuve, & je vais vous prouver, moyennant tout cela, que vous devez épouser cette fille-ci préférablement à l'autre. Je sens pourtant bien que cette préférence n'est pas raisonnable dans le fond: mais je le sens le moins que je le puis; je tâche de me tromper moi-même, afin de vous tromper sans scrupule; parce que j'ai intérêt que vous épousiez cette nièce qui ne vaut pas l'autre. J'ai une affaire de la derniere conséquence, dont le succès

dépend tout entier de son parent, de cet homme en place qui m'a promis de m'y servir, si je pouvois vous porter à ce mariage en question qui ne vous convient pas. Ainsi laissez-vous séduire : car actuellement je vous parle de bonne-foi : je suis parvenu à croire que vous ferez fort bien de faire si mal. Cet homme en place est puissant, accrédité chez les Ministres : vous jouirez de tout son crédit, j'en jouirai aussi ; & il n'y pas à hésiter....

Ici finit totalement l'histoire du Monde vrai.

Apparemment que le Philosophe, à qui l'idée de ce Monde étoit venue, n'a pas cru qu'il fût nécessaire de la pousser plus loin ; attendu, sans doute, que, cette idée une fois donnée, tout le monde peut l'étendre, & s'en imaginer toutes les suites. Passons à autre chose.

¶ Il y a deux sortes d'ambition ; celle d'amasser du bien, celle d'amasser des honneurs. Il y a des gens qui n'ont que la premiere ; d'autres, que la seconde ; d'autres, qui les ont toutes deux. Les premiers sont des avares que je méprise ; ils n'ont point d'âme : les seconds sont des superbes qui en ont trop : les troisiemes sont des âmes ordinaires ; le monde en est plein ; gens qui voudroient de tout, mais rien avec assez d'ardeur.

Les premiers sont toujours en danger d'être

fripons, & le font fouvent: les feconds, quoique généreux, toujours en danger d'être méchants; & le font, quand il le faut: les troifiemes communément n'ont ni affez de force pour être méchants, ni affez d'avarice pour être fripons.

Je ferois tenté d'eftimer les feconds, s'ils n'étoient pas dangereux: les troifiemes ne méritent pas qu'on les remarque: il n'y a que les premiers de méprifables.

FIN.



HOMERE
TRAVESTI,
OU
L'ILIADE,*
En Vers burlesques.



PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

JE ne sçais comment le Public recevra l'ILIADE TRAVESTIE, dans l'opinion qu'on a que *M. Scaron* étoit inimitable dans ces sortes d'Ouvrages; je réponds à cela que le mien n'est point travesti dans le goût du sien; que la lecture de son *Virgile* m'a seulement fourni l'idée de masquer *Homere*, comme il a masqué l'autre; & de travailler dans le même genre, en prenant une autre espece de Comique que celle qu'il a suivie. Si je voulois, Lecteur, je donnerois une comparaison digne d'un Auteur burlesque, & je vous dirois sans façon, qu'un Epagneul & qu'un Bichon sont tous deux du genre des chiens, & cependant d'une différente espece: mais sans le secours de ces deux chiens, vous comprenez sans doute ce que je veux dire.

Toutefois il me prend envie de définir un peu le Comique de *M. Scaron*, pour montrer en quoi il est différent du mien.

Voici comment je m'y prendrai : je trouve que son Burlesque, ou son Plaisant, est plus dépendant de la bouffonnerie des termes que de la pensée ; c'est la façon dont il exprime sa pensée, qui divertit plus que sa pensée même : ses termes sont vraiment burlesques ; mais ses récits, dépouillés de cette expression polissonne, qu'il possédoit au suprême dégré, je doute fort qu'ils parussent divertissants par eux-mêmes.

Secondement, il n'a donné qu'une forme à son Burlesque ; tout est récit, c'est toujours l'Auteur qui parle ; on le voit travailler, on ne le perd point de vue. Je ne dirai pas s'il a bien ou mal fait d'avoir pris cette méthode ; ce ne sont point là mes affaires, & je ne suis point de ceux qui méprisent la marchandise de leur voisin pour vendre la leur.

Voyons à présent la méthode que j'ai suivie. J'ai tâché de divertir par une combinaison de pensées qui fût comique & facétieuse, & qui, sans le secours des termes, eût un fond plaisant, & fît une image réjouissante.

Cette sorte de Comique, quand on l'attrape, est bien plus sensible à l'esprit, qu'un mot bouffon, qui ne fait rire qu'une fois ; car en riant de la pensée présente qu'on lit, on rit encore par

réflexion à la phrase passée qui donne occasion à la phrase suivante ; de sorte que le Comique est toujours présent à l'esprit ; ce ne sont plus les termes que l'on cherche, & que l'on souhaite : c'est comme un dénouement d'intrigue qu'on attend, & dont la suite, que l'on ne sçait pourtant pas, divertit par avance, par les rapports plaisants que l'on sent qu'elle aura avec le commencement.

Pour moi, je crois que l'esprit est bien plus occupé par ce burlesque, que par celui qui n'est que dans les termes.

J'ai évité les récits avec autant de soin, que *M. Scaron* avoit de penchant à les faire ; ou du moins, dans mon Ouvrage, ils sont rarement épars. Ce sont presque toujours mes personnages qui parlent. J'ai tâché que l'on oubliât le Poëte, & que l'imagination du Lecteur se transportât, pour ainsi dire, dans les Armées des Grecs & des Troyens, en crût les Chefs & les soldats vivants, par le mouvement actuel que je me suis efforcé de leur donner. Cela m'a paru produire un effet plus vif.

En un mot, je me suis proposé une espece de plaisant, qui tînt de toutes les especes de Comiques ensemble, croyant que ce mélange formeroit une variété plus agréable que la mo-

notonie continuelle d'une ſeule ſorte de burleſque, fût-elle parfaite.

Bien des gens, regardant le *Virgile Traveſti*, comme un modele dans ce genre, s'imaginent que le délicat agréablement tourné en doit être banni, ſoit parce que la fineſſe le rend peu propre aux expreſſions burleſques, ou qu'il ne provoque pas les ris comme une penſée bouffonne.

Pour moi, je ne ſuis point de leur avis, n'admettant pas pour principe, que le *Virgile Traveſti* ſoit un modele duquel il ne faut point s'écarter. Je l'admets, ſi l'on veut, comme un modèle, en ce qui conſtitue le fond de ces ſortes d'Ouvrages; & j'entends par le fond, un tiſſu d'actions & de paroles même divertiſſantes : mais chacun à ſon gré peut manier ſes ſujets, ſans imiter *Scaron* dans ſa maniere de plaiſanter; & j'appellerai toujours *traveſti*, tout Ouvrage qui, déguiſant un Auteur ſérieux, me le préſentera d'une façon qui me réjouiſſe. Si j'y rencontre une idée dont le ſens me paroiſſe délicat, pourvû qu'elle aït une tournure badine, je ne lui diſputerai pas le nom de *Traveſtie*, parce qu'il ne me prendra pas envie de rire à gorge déployée en la liſant; & je n'irai pas perdre le plaiſir qu'elle me peut faire,

& me ſcandaliſer de l'eſprit que j'y trouverai, en faiſant réflexion qu'il y en a trop pour qu'elle ſoit parfaitement convenable au genre de l'Ouvrage. Je ne dis pas cela, dans la penſée d'avertir qu'on va trouver ici de ces idées; elles ſont trop honorables pour que j'oſâſſe m'en vanter auſſi groſſièrement; mais ſi, par d'heureux haſards, il m'en eſt échappé quelques-unes, je prie le Lecteur qu'elles ne nuiſent point à ma qualité de Poëte Comique dans l'Ouvrage.

Pour éviter les répétitions ennuyantes des *il reprit, il dit, reprit-il*, & pour donner plus de rapidité au ſtyle, on a mis des points à la fin de certains Vers, qui ſignifient que le Vers ſuivant eſt la réponſe à la perſonne qui a parlé dans le Vers précédent.

Il eſt bon maintenant de répondre à une queſtion qu'on pourroit faire : pourquoi n'avoir pas travaillé ſur l'ILIADE D'HOMERE, plutôt que ſur l'ILIADE de M. DE LA MOTTE? C'eſt que celle d'Homere eſt un Ouvrage de trop longue haleine, & que d'ailleurs *M. de la Motte* me ſemble avoir acquis une aſſez grande eſtime dans le monde, pour que l'on ſoit curieux de ſçavoir comment ſes idées, jointes à celles d'Homere, ſeront traveſties. Mais, à parler franchement, le

retranchement qu'il a fait de l'Ouvrage ancien, m'a d'abord déterminé à ſuivre le ſien. Je ne m'en ſuis point repenti; j'ai trouvé dans ſes Vers des endroits ſi excellents, des penſées ſi nobles qu'elles ont fait briller à mon gré le moindre contraſte que je leur ai oppoſé.

Puiſque *M. de la Motte* eſt mon Original, & que je ſuis comme ſon Traducteur, il faut, bien ou mal, dire un mot, & de ſon génie & de ſon Ouvrage : je dis il faut, pour marquer que c'eſt comme une néceſſité à un Traducteur; car, ſans cette précaution, je connoîs bien des gens qui laiſſeroient-là la Préface, pour ne pas entendre parler d'un homme qui eſt trop eſtimé pour qu'ils l'eſtiment.

A mon égard, je vais en parler ſans attention à ce qu'on en penſe généralement dans le monde.

Je ne connoîs point d'eſprit d'un caractere plus eſtimable, & je doute que tous ceux qui le trouvent excellent, ſçachent poſitivement en quoi il excelle : ſa ſorte d'eſprit eſt très-rare; ce ne ſeroit cependant pas celle que je choiſirois, ſi je voulois me procurer l'admiration de la foule.

La compoſition de *M. de la Motte* tient de l'eſprit pur; c'eſt un travail du bon-ſens & de la droite

raison ; ce sont des idées d'après une réflexion fine & délicate, réflexion qui fatigue plus son esprit que son imagination.

Pour mieux caractériser cette sorte de génie, examinons les génies d'imagination.

L'enthousiasme dans les termes fait le plus grand mérite de leurs productions ; dépouillez-les de ce feu séduisant, vous les verrez composées d'un tissu d'idées communes, que l'expression masque si bien, qu'on les prend quelquefois pour des idées sublimes : peu de gens ont de bons yeux, & ne se laissent point éblouir ; peu distinguent l'ornement d'avec la chose ornée : ceux qui se laissent tromper par cet appareil d'expressions magnifiques, sont, à cet égard, ce qu'est une foule de peuple qui, voyant un équipage brillant, traîné par des chevaux richement harnachés, fait d'abord un Prince, ou du moins un gros Seigneur de celui que traîne l'équipage ; le plus souvent ce n'est qu'un homme d'affaires.

L'expression de *M. de la Motte* ne laisse pas d'être vive ; mais cette vivacité n'est pas dans elle même, elle est toute dans l'idée qu'elle exprime ; de-là vient qu'elle frappe bien plus ceux qui pensent d'après l'esprit pur, que ceux qui, pour ainsi dire, sentent d'après l'imagination.

Cette vivacité d'eſprit dont je parle, a cela de beau, qu'elle éclaire ceux qu'elle touche, elle les pénetre d'évidence : on en apperçoit la ſageſſe & le vrai, d'une maniere qui porte le caractere de ces deux choſes, c'eſt-à-dire, diſtincte ; elle ne fait point un plaiſir impoſteur & confus, comme celui que produit le feu de l'imagination ; on ſçait rendre raiſon du plaiſir que l'on y trouve.

Cette vivacité, telle que je la viens de décrire, n'eſt point d'un genre à accepter de ces termes bouillants, & qui ſentent l'enthouſiaſme.

Il lui faut une expreſſion qui fixe poſitivement ſes idées; & c'eſt de cette juſteſſe ſi rare que naît cette façon de s'exprimer ſimple, mais ſage & majeſtueuſe, ſenſible à peu de gens autant qu'elle le doit être, & que, faute de la connoître, n'eſtiment point ces ſortes de génies qui laiſſent débaucher leur imagination par celle d'un Auteur dont le plus grand mérite ſeroit de l'avoir vive.

Mais c'eſt aſſez parler de lui, ma tâche eſt faite à ſon égard; il eſt bon maintenant de dire un mot de ſon Ouvrage en particulier. Jamais la Ville de Troye n'a été plus maltraitée par l'armée des Grecs que ſa pauvre *Iliade* l'a été par les dévots *d'Homere* : je dis pauvre, par un ſentiment d'eſtime & d'amitié pour cet Ouvrage, qui ſeroit enſeveli

ſous les injures, ſi celles que ces turbulents dévots ont lâchées contre lui, peſoient autant que des pierres; mais il me paroît plus difficile de le détruire, qu'il ne l'a été aux Grecs de ruiner Troye. Les amateurs de la *nouvelle Iliade* ont un Achille de leur côté, auſſi vigoureux en raiſon, que l'autre l'étoit en force humaine; il eſt vrai qu'il a été battu, mais ce n'eſt que par des injures, dont les *Homeriſtes* ont comme un arſenal dans leur Homere.

Il a paru un Livre intitulé: *Des Cauſes de la corruption du Goût*, où la Préface de *M. de la Motte* & ſon Ouvrage ſont fort vilipendés. Je me ſçais bon gré de n'avoir jamais lu l'ancienne *Iliade* dans ſon original; car après la lecture *des Cauſes de la corruption du Goût*, Livre fait par *Madame Dacier*, je commence à croire que l'ancienne Iliade eſt pernicieuſe à qui peut la lire: je ne puis penſer qu'une Dame s'irrite aſſez pour ménager auſſi peu qu'elle l'a fait le plus doux de tous les hommes. Ne ſeroit-ce pas qu'en liſant *Homere* on reſpire cet eſprit de férocité qu'il a donné à ſes perſonnages: mais paſſons cela.

La premiere choſe que *Madame Dacier* attaque dans *M. de la Motte*, c'eſt ſa *Préface*: je ne prétends pas la ſuivre, pour la défendre contr'elle;

non pas que je craignîsse de dire rien de trop vif, quoique ma prévention pour cette Préface soit bien égale à celle qu'elle a pour l'Iliade d'Homere ; mais c'est que la discussion seroit trop longue.

Je n'examinerai que de certains endroits au hasard.

M. de la Motte dans sa Préface dit qu'Homere n'a point ménagé de ces surprises intéressantes qui font une impression si vive dans le cœur ; il le prouve, en ce que Jupiter même dans le milieu du Poëme, pour faire parade de préscience & de pouvoir, fait aux Dieux un abrégé exact de tout le reste de l'action ; de sorte qu'on est tenté d'en demeurer là, parce que la curiosité est satisfaite.

Cela est de fort bon-sens ; mais *Homere* n'y trouve pas son compte ; & quoiqu'il ait tort, *Madame Dacier* a des ressources pour le justifier : c'est moins l'exacte raison, à la vérité, que la prévention qui les lui fournit. Mais, dans ses répliques impuissantes pour Homere, elle nous fait du moins une image éloquente & vive de ce que la passion peut faire alléguer pour défendre ce qu'on aime ; (car son estime pour ce défunt de deux-mille ans, vaut bien une passion.) Je crois même que *Madame Dacier* doit me sçavoir bon

gré

gré de parler ainſi, puiſque par ce mot de paſſion, je rends tout d'un coup excuſable les vivacités qui lui ſont échappées contre *M. de la Motte*, & dès-lors on ne regarde plus ces vivacités que comme un modèle parfait des tranſports dont les paſſions ſouvent ſont ſuivies; on les pardonne au cœur qui les reſſent & les exprime, parce qu'on ſçait qu'il eſt violenté.

Mais ſans faire mention de ces vivacités, voici ce que dit *Madame Dacier* pour juſtifier Homere à l'égard des ſurpriſes qu'il n'a point menagées.

« Quand Minerve, dit-elle, déclare que Dio-
» mede va faire de grand exploits, & que Jupiter
» annonce qu'il va relever la gloire d'Agamem-
» non, & qu'un tel Héros va périr, cela n'eſt point
» du tout contraire à la ſurpriſe; car le merveil-
» leux qui naît de cet enchaînement s'y trouve
» toujours. De-là vient qu'on prend tant de plaiſir
» aux Tragédies, dont on ſçait tout le nœud &
» le dénouement; car on oublie qu'on les ſçait,
» & on ſe prête à ces ſurpriſes la derniere fois
» comme la premiere ».

Eh! Madame, on n'a jamais fait expérience de ce que vous nous dites; la nature ne concourt point à juſtifier les raiſons par leſquelles vous juſtifiez Homere; moi, tous les hommes avec moi,

nous méritons toute la ſtupidité qu'on attribue à *M. de la Motte*: mais notre ſtupidité ne nous eſt point reprochable; nous voudrions bien nous convertir en mieux, nous y gagnerions même en mille occaſions.

Quel charme pour nous, ſi Moliere, Corneille, Racine & tant d'autres nous affectoient du même plaiſir, à la lecture réitérée de leurs Ouvrages, qu'ils ont fait à la premiere! Ce qui véritablement eſt beau, la raiſon l'avouera toujours pour beau; le plus ou le moins de ſenſibilité que laiſſera l'habitude de le voir, ne le dégradera point de ce qu'il eſt: mais, Madame, telle eſt la foible nature de l'homme, qu'il s'accoutume & ſe familiariſe avec les choſes les plus belles. La premiere repréſentation d'un médiocre nouveau nous pique & nous intéreſſe plus que le beau réitéré, avec cette différence, qu'on le mépriſe quand on l'a vu. Ne s'ennuie-t-on pas ſouvent avec la Maitreſſe la plus aimable? Enfin, Madame, le plaiſir que nous fait une bonne choſe, n'eſt jamais plus vif, que quand on le goûte pour la premiere fois.

Cette ſatiété naturelle du bon m'engageroit à une haute morale, & j'aimerois fort à la faire; mais ce n'eſt pas ici ſa place: ſans cela, je m'imagine que je prouverois bien que le bon & le beau,

ou le parfait, (comme vous le voudrez) qui se trouve dans chaque chose, ou que nous croyons parfait, puisque l'habitude de le voir nous le rend comme insipide, est une marque infaillible qu'il n'est encore qu'une légere ombre du vrai parfait, qui fixeroit pour jamais notre goût, si nous le voyions; car je crois que l'épreuve du vrai parfait, ou que son caractere seroit de charmer toujours malgré l'habitude d'en jouir.

Mais en ne voulant rien dire là-dessus, je n'ai pas laissé d'entamer matiere. Revenons: vous voudriez donc, dirai-je à *Madame Dacier*, nous prouver qu'on se prête aux surprises des Tragédies de Corneille, les dernieres fois, comme les premieres, & qu'ainsi, quand Jupiter, au milieu de l'ancienne Iliade, annonce les évènements futurs, cela ne doit point émousser notre curiosité, sur-tout lorsque, dans la suite, ces évènements prophétisés sont bien traités. Je vous dis là-dessus que les Tragédies de nos meilleurs Poëtes, toutes belles qu'elles sont, n'ont plus pour nous un agrément si sensible, parce qu'on s'est familiarisé, & avec les surprises de ces Tragédies, & avec le beau qui en est dépendant; & qu'ainsi, toutes charmantes que sont les aventures des Héros d'Homere, (je les suppose telles avec vous)

elles ne piqueront plus notre eſprit de ce premier trait de plaiſir que portent en lui des aventures qu'on ne prévoyoit en aucune façon, & qui naiſſent les unes des autres d'une maniere d'autant plus ſurprenante, qu'elle eſt toujours nouvelle.

Quand je m'attends qu'Agamemnon doit être couvert de gloire, j'aime à voir les moyens que Jupiter prend pour cela; mais j'aimerois mieux le voir glorieux, ſans que je ſçuſſe qu'il le doit être, & c'eſt un plaiſir dont me prive le babil indiſcret de Jupiter, qui dit: Je vais le couvrir de gloire.

De quelque façon que périſſe un tel Héros quelqu'étonnant que ſoit le danger où le Maître des Dieux l'expoſe, la certitude que j'ai qu'il doit y périr, m'ôte la crainte & l'eſpérance dont je dois tour à-tour être agité pour lui: cela retranché, le Poëte perd, auprès de moi, les deux tiers de ſon étalage; & voilà ce que *M. de la Motte* reproche au divin *Homere*. Défaites-vous de l'idée que vous avez, que la repréſentation d'une Tragédie faſſe autant de plaiſir à la derniere fois, qu'à la premiere: il eſt bien vrai qu'elle en fait, ſi elle a des beautés; mais ce n'eſt plus un plaiſir de ſurpriſe: c'eſt un plaiſir de bon goût, qui nous reſte d'après la ſurpriſe que nous a fait la premiere repréſentation. Pour de ſurpriſe, en-

core une fois, il n'y en a non plus que dans mon œil, pour parler le langage de mon Ouvrage Travesti.

De tout cela, Madame, concluez toujours contre *Homere*, si vous le pouvez; car cet Homere est un terrible homme, il débauche la raison des meilleurs esprits.

N'avoit-il pas, comme vous le dites vous-même, débauché celle de M. Despréaux, puisque son zèle pour le Poëte Grec alloit jusqu'à sentir de l'indignation contre *M. de la Motte*, parce qu'il entreprenoit sa *nouvelle Iliade*.

A cette image, ne s'imagineroit-on pas voir un grand Prêtre des Juifs rempli de fureur à l'aspect d'un profane qui souilleroit le sanctuaire de sa présence? Quoi! de l'indignation! est-il bien vrai qu'il en sentît, Madame? Le pauvre homme! Il a bien fait de se hâter de mourir dans son lit, car l'impression du Livre de *M. de la Motte*, & les changements irreligieux qu'il a faits de *l'ancienne Iliade*, l'auroient assurément fait mourir de mort subite à force d'ire & de fureur. Si vous entendiez bien vos intérêts, Madame, dans la querelle touchant Homere, permettez-moi de vous dire que vous vous garderiez de rapporter sérieusement de pareilles choses; elles sont capables d'ôter tout crédit chez

les plus indifférents à l'honneur du Poëte moderne & de l'ancien ; car, sur l'approbation que vous donnez aux emportements de ceux de votre clique, & sur vos vivacités mêmes à cet égard, on ne croira jamais que vous puissiez avoir raison : tant de véhémence, dira-t-on, ne va pas sans illusion.

Malheureusement pour vous & pour la clique, on se confirmera toujours dans ce soupçon d'illusion, quand on verra avec quelle confiance vous combattez *M. de la Motte*, lorsqu'il paroît choqué dans sa Préface, qu'*Hélénus*, *Hector* & *Diomede* étant donnés pour sages, dans *Homere*, il leur arrrive à tous trois de faire les lourdes fautes que voici.

Diomede, secondé par *Minerve*, met en déroute l'Armée Troyenne où combattoit *Hector*, leur ferme appui : que fait le sage *Hélénus* dans cette extrémité, dit *M. de la Motte* ? Il conseille à *Hector* de rallier les Troyens & d'abandonner ensuite le combat, & d'aller à Troye avertir *Hécube* d'offrir un sacrifice ; & que fait là-dessus *Hector* ? Il applaudit à la sagesse d'*Hélénus*, & laisse le champ de bataille libre à *Diomede*, qui dans son absence pouvoit ce jour-là achever de venger la Grece, s'il n'eût fait autre sottise lui-

même. Mais il interrompt ses succès, & il s'arrête à interroger un inconnu, à écouter & raconter des histoires.

Voilà donc trois impertinences que *M. de la Motte* remarque dans nos trois Personnages, *Diomede*, *Hélénus* & *Hector*.

L'avis du sacrifice étoit bon : mais *Hélénus* rève de dépêcher *Hector* pour le commander, lui si nécessaire aux Troyens pressés par *Diomede*.

Hector devoit répondre au sage *Hélénus*. Vous êtes un sot : il suffira pour ce message de quelque Lieutenant qui l'ordonnera de ma part. Mais malheureusement, *Hector* se trouvoit alors dans une intervalle d'imprudence; il loue l'avis, il part lui-même : & *Diomede*, qui s'apperçoit de sa retraite ; *Diomede*, dont le seul *Hector* retardoit un peu les succès, se donne du bon temps quand il est parti ; au-lieu de profiter du peu d'obstacles qu'il trouveroit à tout exterminer, il s'amuse à faire des contes, & à écouter ceux qu'on lui fait. Ne diroit-on pas d'un écolier qui profite de l'absence de son Maître pour badiner ?

M. de la Motte trouve tout cela fort mauvais.

Il mériteroit toutes les injures qu'on lui a dites, s'il n'en étoit pas choqué. Comment défendez-vous Homere? Le voici.

Voilà, dites-vous, un beau coup de filet, d'avoir pris trois Héros en faute! *Helénus*, Prince de grande autorité, parce qu'il est Devin, ne conseille pas à *Hector* d'aller ordonner le sacrifice. Il commande, & dit: *Hector*, vous irez; mais vous n'irez qu'après avoir rassuré nos phalanges, & ranimé le combat. *Hector* alors parcourt rapidement toutes les troupes, ranime leur courage, & rétablit le combat, & il ne part enfin qu'après avoir été témoin de l'heureux changement qui arrive, & qu'après avoir donné ses ordres & excité les siens à toujours bien faire.

Peut-on, vous écriez-vous, éloigner *Hector* avec plus de précaution, & mettre son honneur à couvert avec plus d'art?. Tant d'autres, dit *M. de la Motte*, auroient été bons à ce message. Non, vous écriez-vous, il falloit un homme d'autorité. Quelle noblesse! quelle grandeur de caractere!

A l'égard du loisir que se donne *Diomede*, vous rapportez un long passage de la Poëtique *d'Aristote*, & un *d'Eustache*, qui trouvent tous deux de grandes beautés dans cette action de *Diomede*.

Pour moi, Madame, j'aime mieux penser que cet *Eustache* & qu'*Aristote* ont tort ici, que de m'imaginer que *M. de la Motte* ne sçait ce qu'il

dit : ce n'eſt point parce que *M. de la Motte* la déſapprouve cette action, mais c'eſt qu'il me paroît raiſonnable de la déſapprouver.

Enchaînons, pour ainſi dire, les actions des trois Héros ſuſdits.

Hector eſt ſeul capable de retarder les ſuccès de *Diomede*, qui ravage tout ; de quoi diantre le ſage *Hélénus* s'aviſe-t-il de lui ordonner d'aller faire faire un ſacrifice ? Les Troyens ne ſont-ils pas déjà aſſez battus, ſans chercher à les perdre entierement, en éloignant le ſeul homme qui peut les défendre ? Cela paroît naturel. *Hector*, de ſon côté, s'il a du cœur & s'il eſt ſage, doit déſobéir. Oh ! mais, dites-vous, il ne part qu'après avoir rétabli le combat. Eh ! que ne le rétabliſſoit-il avant que d'en ſortir ? Cet ordre porte un grand charme, puiſqu'il augmente ſon courage & ſa force. Il n'auroit pas été moins ſage, ſi, vouant dans ſon cœur le ſacrifice à *Minerve*, à qui il devoit être offert, il avoit profité du changement qu'il apportoit dans les affaires des Troyens, & continué ſa pointe de peur de la perdre. Point du tout, il part quand il a repouſſé les Grecs, & que les Troyens ont le deſſus ; il part, dans le moment qu'un ſuccès inattendu, après l'extrémité la plus grande, doit l'exciter davantage à combattre, au-lieu d'ex-

poſer ſon armée à une rechûte de malheur en l'abandonnant quand elle eſt un peu rétablie.

Voilà un Général bien ſage, & bien guerrier tout enſemble ! Pour pieux, il l'eſt & l'on ne peut le lui diſputer ; mais c'eſt un pieux ſans eſprit & ſans courage, & je ne reconnoîs plus ici le brave *Hector*. Pourquoi cet *Helenus*, cet homme d'autorité, ne corrigeoit-il pas l'imprudence de ſon premier ordre par un contraire, quand il vit que les affaires des Troyens alloient mieux, grâce au courage d'*Hector* ? Que ne lui diſoit-il ? Votre préſence eſt plus néceſſaire que jamais ; reſtez ici, je vais ordonner le ſacrifice, je ſuis homme d'autorité ſuffiſante, & mon abſence ne ſe ſentira pas comme la vôtre.

Qu'en dites-vous, Madame ? Y auroit-il eu de l'incongruité dans cette réflexion, s'il l'eût faite ? Pour moi, qui ne ſuis qu'un vermiſſeau auprès d'*Homere*, je ne m'applaudirois pas beaucoup, ſi, compoſant *une Iliade*, j'avois fait agir en pareille occaſion trois ſages de la façon que je viens de le dire ; & me citâſſiez-vous cent *Ariſtotes* & autant d'*Euſtaches*, je ne leur oppoſerois que le bon-ſens du public, qui vaut mieux que ces génies, dont la ſubtilité eſt ſouvent une occaſion prochaine d'erreur, & dont l'étendue

même est quelquefois comme un labyrinthe où leur raison s'égare.

Venons à *Diomede*; il ravageoit tout pendant qu'*Hector* étoit présent. Qu'auroit-il donc fait pendant son absence? Il est sans difficulté qu'il devoit triompher de tout.

Mais l'imprudent rencontre un nommé *Glaucus*, qu'il complimente apparemment, puisqu'il s'amuse assez long-temps avec lui, pour entendre & raconter une infinité d'histoires; & cela, parce que *Glaucus* avoit été son hôte, & qu'autrefois l'hospitalité étoit un droit saint. Mais, je vous demande, Madame, le droit d'hospitalité emportoit-il aussi la nécessité de jâser une heure de temps dans une bataille avec son hôte? Et n'eût-il pas suffi que *Diomede* n'eût point frappé *Glaucus*? Falloit-il encore qu'ils s'entretînssent ensemble avec autant de sang-froid qu'au cabaret les pieds sous la table? De quoi s'avisoit donc *Diomede* d'être si religieux, lui qui blessa une Déesse sans scrupule?

Ne diroit-on pas, ou que *Diomede* ne bornoit ses desirs qu'à n'être point vaincu par *Hector*, sans aspirer à le vaincre, puisqu'il se relâche dès que cet ennemi n'y est plus; ou qu'il étoit bien-aise de prolonger la guerre & d'être aux gages d'*A-*

gamemnon, de peur d'aller chez lui planter des choux? Il ne seroit pas le premier Officier Général qui eût agi dans ces vues.

Raconter des histoires pendant une bataille! en bonne-foi, cela paroît-il sesable? Et quelqu'heureuse épisode que fassent ces histoires, quelqu'amusant qu'en soit le tissu, peut-on n'être pas frappé d'une chose qui paroît si éloigné de la possibilité, si contraire au bon-sens? Passé encore quand *Homere* fait dire à chacun de ces Héros une douzaine de phrâses avant de se battre; ces phrâses ont rapport à l'action ils se menacent, ils peuvent être éloignés de la mêlée; c'étoit peut-être alors la coutume de se chanter pouille, quand on pouvoit le faire.

Mais j'assurerois bien que, dans aucun temps, ce ne fut celle de conter des histoires dans une bataille, de parler de généalogie, ni de faire des sentences.

Vous vous écriez cependant, Madame, quel art, quelle noblesse!

Je vous l'avoue; ces exclamations me passent; & je me demande, en les lisant dans votre Livre, si je ne me trompe pas quand je crois que deux & deux font quatre; car cela ne me paroît pas plus clair, qu'il me paroît clair que *Diomede*,

Helénus & *Hector*, n'avoient pas alors un grain de bon-ſens à eux trois.

Mais je quitte la Préface de *M. de la Motte*, où vous voyez bien d'autres bévues, & ne dirai méme que fort peu de choſes ſur la *critique* que vous faites de ſon Ouvrage qui commence par une *Ode* intitulée : *L'Ombre d'Homere* : dont vous faites comme un ſalmigondi, pour en dégoûter les Lecteurs. Pour moi, dans cet état même, je la trouve une matelote d'aſſez bon goût.

Ce qui vous fâche le plus dans cette *Ode*, c'eſt de voir qu'il évoque *L'Ombre d'Homere*, pour en avoir la *Lyre*, & le prier, dites-vous, de ne pas reſpecter ſon Ouvrage.

Mais Madame, vous reprochez par-tout à l'Auteur moderne, qu'il ne prend pas le ſens *d'Homere*; pourquoi tombez-vous dans la même faute à ſon égard? Pourquoi dire qu'il ſe fait prier par *Homere* de ne pas reſpecter cet antique Ouvrage? *M. de la Motte* penſe plus délicatement; la priere qu'il a faite à *Homere* de lui donner ſa *Lyre*, eſt à l'avantage de ce Grec; c'eſt comme s'il lui diſoit : inſpirez-moi ce chant noble & majeſtueux que vous eûtes autrefois; il croit donc qu'il ne chantera dignement, qu'autant que ſon chant ſera tiré d'après celui d'*Homere*.

A l'égard des choſes qu'*Homere* le charge de corriger dans ſon *Iliade*; quand je le mépriſerois *Homere*, il eſt certain, qu'à la lecture de cette *Ode*, cet endroit-là ſuſpendroit mon mépris pour ce Poëte.

Quoi de plus grand que d'entendre ce Grec avouer avec une noble franchiſe qu'il eut des défauts, & recommander qu'on les réforme.

Si l'apparition pouvoit être réelle, ſur ces paroles ſeules d'*Homere*, je le ſoupçonnerois digne de toute ſa réputation ſans l'avoir lu.

Je crois même que cette évocation, dont s'eſt aviſé *M. de la Motte*, ſeroit mal imaginée pour tout autre Poëte, que pour celui que la juſtice ou le préjugé a élevé par-deſſus tous les autres; conviendroit-elle à l'égard de *Lucain* & d'une infinité d'autres ? non : on laiſſera leurs mânes paiſibles; on n'a que faire de les évoquer, pour qu'ils corrigent les défauts de leurs Ouvrages; les beautés qu'ils y ont laiſſées n'intéreſſent point aſſez, pour inſpirer un ſoin qui marque tant d'eſtime.

Il y a des défauts dans les Ouvrages d'*Homere*; mais comme ſon génie ſeul pouvoit créer les beautés, ſon génie en pouvoit corriger les défauts, d'une correction dont la ſageſſe ſoit pro-

portionnée à l'élévation du reste de l'Ouvrage. Est-il éloge plus délicat, plus grand, plus ingénieux ?

Monsieur *de la Motte*, par l'*apparition d'Homere*, après les leçons que le Grec lui a données sur la conduite qu'il doit tenir, semble animé d'un noble orgueil. Mais que cet orgueil est modeste ! ce n'est pas de ses forces dont il présume, c'est de celles que lui a laissé *Homere* en lui donnant sa *Lyre* & en l'instruisant. Cependant, Madame, cet éloge qu'il donne au Grec vous est échappé : j'ôse dire que toute la foule des termes d'admiration dont vous vous servez pour relever ce Poëte le loue peut-être moins noblement, par le peu de proportion que ces termes ont avec la capacité de l'esprit humain, toujours sujet à quelque erreur. Quelque supérieur qu'il soit, cet éloge donne à *Homere* tout ce que vous pouvez lui donner sans lui attribuer ce qu'il ne peut avoir.

A l'égard de *l'Iliade* de *M. de la Motte*, vous y trouvez des petitesses infinies, de mauvaises expressions, des beautés romanesques, mais point de ces beautés mâles, qui sont semées dans *l'ancienne Iliade*.

L'Ouvrage du Poëte moderne a ses défauts;

mais croyez, Madame, qu'il s'en faut bien qu'ils ſoient par-tout où vous les imaginez. On ſent de temps en temps des langueurs dans cet Ouvrage, c'eſt-à-dire, une Poéſie moins fournie d'eſprit, moins préciſe, moins noble; mais il faut avouer auſſi qu'à chaque endroit ſuſceptible de force ou d'agréments, on n'y regrette rien, ou peu de choſe. Pour moi, je trouve qu'il faut avoir eu des reſſources d'eſprit bien grandes, pour plaire autant que *M. de laMotte* a plû dans ſon Ouvrage, qui n'eſt qu'un tiſſu de combats qu'il faut toujours peindre d'une maniere pathétique.

Ce que je dis-là n'eſt point à deſſein qu'on me renvoie la balle; quoique je n'aie eu que des combats à peindre, le ſtyle comique admet plus de variété. Cependant je dirai dans un moment, à mon occaſion, quelque choſe encore là-deſſus.

Parmi tous les endroits de l'*Iliade moderne* que vous reprenez, en voici un que tout le ridicule que vous tâchez de lui donner, n'a pu me rendre déſagréable.

La mer blanchit d'écume, & l'horrible tempête
Des pâles Matelots environne la tête.

Voilà qui eſt heureuſement imaginé! vous écriez-vous. Cela ne doit-il pas nous conſoler de

toutes

toutes les beautés que *M. de la Motte* nous fait perdre ? Vous n'en ferer pas consolée, vous, Madame, qu'un habit magnifiquement brodé d'or ne consoleroit pas, pour ainsi dire, de la perte d'un chausson d'*Homere*, si ses haillons nous étoient restés, ainsi que ses Ouvrages.

Mais que trouvez-vous de si laid dans ces deux Vers ? Le premier commence à nous donner une courte & juste image de la tempête ; l'autre Vers nous en peint l'effet dans les Matelots, d'une maniere qui représente merveilleusement leur effroi.

Des pâles Matelots environne la tête.

L'obscurité de l'air dans une tempête, les éclairs, la foudre qui gronde, les vents qui soufflent avec des mugissements, sont comme un cercle de terreur qui environne la tête des Matelots ; c'est-à-dire, qu'il jette leur esprit dans le désordre, & qu'il leur ôte cette présence d'esprit supérieur à tous évènements, par les moyens qu'elle inspire à ceux que le danger n'a pas étourdis ; tout cela se sent dans ce Vers :

Des pâles Matelots environne la tête.

Et cet *environne* eſt une idée magnifique.

Voici dans *M. de la Motte* l'endroit où Hector croit avoir tué Achille, quoiqu'il n'ait tué que Patrocle, revêtu des armes d'Achille; ce mourant lui dit:

Tu goûtes, dit Patrocle, un plaiſir trop tranquille:
Tu n'as vaincu que moi; redoute encore Achille:
Je meurs content, j'emporte un aſſez digne prix;
Et tu m'honores trop, puiſque tu t'es mépris.

Eſt-il poſſible, dites-vous, que *M. de la Motte* ait jetté une ſurpriſe ſi froide, ſi peu vraiſemblable, ſi injurieuſe à Achille & à Hector, dans un moment ſi vif, & dans une action ſi grande? *Homere* fait bien mieux; il ſuppoſe que l'on prend *Patrocle* pour *Achille*, quand, couvert de ſes armes, on lui voit ſauver les vaiſſeaux, & chaſſer les Troyens juſqu'à leurs murailles; mais après la premiere impreſſion, il eſt reconnu pour *Patrocle*; quelle grandeur dans cette idée!

Là-deſſus, pour ridiculiſer cet endroit de *M. de la Motte*, qui fait durer l'erreur où l'on eſt à l'égard de *Patrocle* juſqu'au moment de ſa chûte, vous citez l'*Arlequin de la Comédie Italienne*, qui, ſçachant qu'on veut lui donner des coups de bâ-

ton, persuade à *Scaramouche* de changer d'habit avec lui : cela fait, l'ennemi d'*Arlequin* prend *Scaramouche* pour lui, le frotte; *Scaramouche*, peu touché des coups, rit en lui-même de son erreur; se découvre & se moque de son ennemi si bien attrapé. Et cet ennemi figure *Hector* dans l'*Iliade de M. de la Motte*, désabusé par *Patrocle* mourant,

> Hector soupire; il semble, à son air abattu,
> Qu'en le désabusant, Patrocle l'a vaincu.

Je doute, Madame, que cette comparaison fasse bien des dupes; je serois au désespoir moi-même d'avoir été si grossierement surpris par un fait qui pût présenter l'image risible que vous lui donnez; je vois seulement que vous sçavez travestir à merveille.

Arlequin est un adroit coquin, qui veut éviter d'être battu aux dépens des épaules de *Scaramouche*, qui ne se doute de rien, & qui comme un sot change d'habit avec lui. Quelle ressemblance cela a-t-il avec *Patrocle*, qui endosse les armes d'*Achille*, & qui bat les Troyens? avec *Achille*, qui, retenu par le dépit, satisfait en quelque chose à la pitié qui le saisit pour les Grecs, en permet-

tant à *Patrocle* d'aller les ſecourir, ſous une figure qui glacera les Troyens de peur, en ranimant ces mêmes Grecs? *Achille* peut-il ici reſſembler à votre *Arlequin* & *Patrocle* à *Scaramouche*.

Patrocle, dans l'*Iliade moderne*, eſt pris pour *Achille*; il fait de grands exploits. *Hector* l'arrête, le combat, le renverſe, & croit avoir triomphé d'*Achille*; mais *Patrocle*, mourant, le déſabuſe. *Hector*, détrompé, reſſent avec tant de chagrin la différence de la victoire, qu'il ſemble,

> à ſon air abattu,
> Qu'en le déſabuſant, Patrocle l'a vaincu.

Vous comparez ici *Hector* à l'ennemi d'*Arlequin*, qui eſt bien ſurpris, quand il voit qu'il n'a frotté que *Scaramouche*; mais cet ennemi eſt ſurpris, non pas en ce qu'*Arlequin* ſera plus difficile à frotter que *Scaramouche*, ou plus méchant que lui; mais ſeulement en ce qu'il s'eſt trompé: au-lieu que la ſurpriſe d'*Hector* tombe ſur la triſte différence qu'il met entre l'ennemi qu'il vient de vaincre & celui qu'il croyoit avoir vaincu. Peu lui importeroit de s'être mépris, ſi *Patrocle* valoit *Achille*.

Cependant je veux, Madame, que la fin de cette ſcène ait quelque rapport avec la ſurpriſe

d'*Hector*. Les plus belles choses peuvent en avoir avec de très-petites; les plus sérieuses avec les plus comiques. Il y a même parmi le peuple en général, & les Princes, une uniformité d'actions qui, séparées des circonstances, du motif, des sentiments qui les font faire, de la maniere de les faire, resteront les mêmes: mais les circonstances, le motif, les sentiments, & cette maniere les métamorphosent entierement: chez le peuple, elles seront risibles; elles seront graves chez les Princes.

Dans votre *Scene Italienne*, la surprise de l'ennemi d'*Arlequin* réjouit. *Hector*, détrompé, m'inspire un noble intérêt pour lui; je partage son chagrin: ce sont cependant deux hommes désabusés. Pourquoi l'impression qu'ils me font est-elle différente, puisqu'ils sont tous deux dans le même cas? Le voici.

C'est que toute la peine de l'ennemi d'*Arlequin* n'aboutit qu'à frotter un coquin, qui, tout roué de coups qu'il est, se moque encore de lui, parce qu'il s'est mépris; encore n'est ce-pas cet ennemi qui réjouit comme désabusé? Sa surprise n'est d'aucun goût, rapportée seulement à sa méprise; elle ne vaut que par les figures de *Scaramouche*, qui croit cet ennemi bien plus attrapé

qu'il ne l'est lui même, après tant de coups de bâton. Voilà des circonstances qui, changées, changeront aussi la face de la surprise. Supposez, par exemple, que cet ennemi trouve de la résistance dans celui qu'il bat, qu'ils se portent des coups mutuels, & que celui qui est attaqué se défende sans sçavoir qu'il est pris pour un autre; supposons à présent qu'un coup de hasard désabuse l'aggresseur, après qu'il aura vaincu; si la victoire est sanglante, le spectateur se sentira émû de compassion pour le vaincu, & peut-être d'indignation contre celui qui s'est mépris; il ne sera cependant pas moins désabusé que l'ennemi d'*Arlequin* dans la *Scène Italienne*; d'où vient cette différence d'impression?

Il est clair que ce sont les circonstances qui font tout.

La surprise d'*Hector*, malgré son air de ressemblance avec celle-ci, nous affecte encore différemment, à cause des différentes circonstances.

Quelles sont-elles?

C'est que *Patrocle* n'est ni *Scaramouche*, qui se laisse battre en tapinois, ni cet homme attaqué par un ennemi inconnu, & qui se méprend. Il est vrai qu'il a les armes d'*Achille*; mais il s'en est couvert avec dessein : ce dessein est grand.

Son combat contre *Hector*, qui l'a pris pour *Achille*, a tenu mon ame attentive à ce qui devoit arriver entre deux Héros, dont l'un croyoit attaquer l'homme de la terre le plus redoutable, & l'autre représentoit seulement cet homme si redoutable ; mais s'efforçoit à le représenter dignement, en excitant sa valeur par tout l'honneur de sa situation.

Les efforts de l'un & de l'autre m'ont fait un portrait vif d'*Achille*, dont l'idée agissoit sur les deux Combattans.

Dans les efforts d'*Hector*, j'ai vu l'image de son estime & de sa crainte ; j'ai vu ce qu'il pensoit d'*Achille*, dans ceux de *Patrocle* ; j'ai vû quelles forces il croyoit nécessaires pour être pris pour *Achille*, quoique couvert de ses armes. Le combat même a eu quelques chose de plus que si *Achille* eût combattu lui-même.

Or, quand *Patrocle* est vaincu, l'impression que nous fait la surprise d'*Hector* tient, pour ainsi dire, de toutes les circonstances du combat ; de même que l'impression de la surprise de l'ennemi d'*Arlequin*, tient des choses qui l'ont précédée.

Hector croyoit combattre contre *Achille*, &

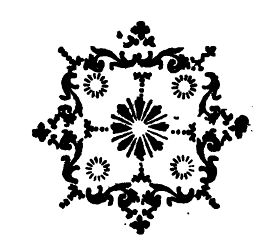
croit l'avoir vaincu ; je partage sa douleur quand il est détrompé : ce n'est pas tout, sa surprise est comme un dénouement, qui, fesant disparoître une erreur injurieuse au courage d'*Achille*, fait, de ce qu'il est, un portrait d'autant plus effrayant pour *Hector*, qu'il voit que, malgré de surprenants efforts, il n'a pu vaincre que son phantôme. L'idée qu'*Hector* s'étoit faite d'*Achille*, croyant le combattre dans *Patrocle* ; celle qu'il doit s'en faire, quand il est désabusé ; ces deux idées font une différence, par laquelle le Poëte restitue, par un coup de maître, ce qu'il sembloit avoir ôté à *Achille*. Je le vois peint dans toute sa grandeur, quand on me dit, parlant d'*Hector* détrompé, qu'il semble,

> à son air abattu,
> Qu'en le désabusant, Patrocle l'a vaincu.

J'admire alors cette grandeur d'*Achille* ; & comment cette impression d'admiration se porte-t-elle dans mon esprit ? C'est à l'occasion de cette circonstance du combat, qui est, qu'*Hector* croyant combattre *Achille* dans *Patrocle*, n'a vaincu ce dernier que par des efforts surprenants, qui lui

font sentir à lui-même combien ils seront au-dessous de la force d'*Achille* : il est aisé, par les autres circonstances, d'expliquer les autres impressions que peut faire la surprise d'*Hector*.

En voilà bien assez ; le serieux commence à m'ennuyer : je finis, en priant le Lecteur de me tenir compte de l'avoir diverti, (si j'ai le bonheur de le faire,) n'ayant à paraphraser qu'un tissu de combats continuels.





ÉVOCATION DE L'OMBRE D'HOMERE.

TOUCHÉ de quelque repentance,
Ou d'un remords de conſcience,
Pour avoir fait un Turlupin,
Du Grec nommé l'Homme divin,
Je diſois, l'autre jour : peut-être, en l'autre Monde,
De ma contre-façon le grand Homere gronde ;
Car enfin, à juger des pieuſes fureurs,
De Meſſieurs ſes Adorateurs,
Ne pas le reſpecter, eſt un forfait énorme.
J'ôſe ici lui donner une groteſque forme.
Si mon œuvre groteſque étoit impiété,
Et ſi j'allois là-bas en être tourmenté !
Le culte des Dévots d'Homere
Peut bien renfermer un myſtere ;
Ce myſtere, à la vérité,
La Raiſon qui ne peut l'entendre,

Etqui,pouradmirer,prétend dû moins comprendre,
L'appelle ridiculité :
Mais aussi, qui dit un mystere,
Dit ce qu'on n'entend point, ou guere.
Ce que dans le Grec même admire le Dévot;
Si l'on lui disoit, qu'est-ce? il resteroit bien sot;
Preuve infaillible, incontestable,
Que cet Homere est admirable;
Admirable d'une façon
Qui passe Madame Raison;
Et si la Raison n'y voit goute,
Son culte est inspiré sans doute.
Ce culte seroit donc une Religion?
Et l'audacieux qui s'en joue,
Pourroit, après sa mort, comme un autre Ixion;
Tourner dans l'enfer une roue:
Mais pour en être plus certain,
Evoquons le défünt Divin.
Sieur Homere, allons, je t'évoque:
Viens me dire si je te choque,
Et si je fais un crime, ou non,
En te donnant un air bouffon.
Paroîs, hâte-toi, je t'en prie...
Oh! finis ta criaillerie,
Dit-il, en paroissant : je veux être pendu,
Si je n'en ai le chef fendu....

Illustre Trépassé, c'est par excès de zèle,
  Repris-je, que je vous appelle;
  Je desire sçavoir de vous,
Si mon style bouffon vous a mis en courroux?...
  Parles-tu de ton badinage,
  Sur l'ILIADE mon Ouvrage?
  Et de ce style de Nigauds,
  Que tu donnes à mes Héros?...
  Oui, divin Mort, c'est cela même....
  Oh! reprit-il, grand Nicodême,
Eh! pourquoi voudrois-tu que j'en fusse offensé?...
  Mon Dieu! dis je, je l'ai pensé.
Certaine troupe ici... Bon! bon! reprit Homere,
  C'est une gent visionnaire,
  Qui m'a pris en affection.
Ne sçais-tu pas qu'ici chacun a sa folie;
Celle de ces Messieurs est l'admiration;
Ecrire un pot-pourri d'imagination,
  Fut autrefois ma frénesie:
  La tienne est de nous railler tous;
Va ton train: les rieurs sont toujours les moins fous.



SOMMAIRE GÉNÉRAL,

Pour l'intelligence de l'Iliade Travestie.

COMME il y a bien des perſonnes à qui les raiſons qui ont fondé la *Guerre de Troye* ne ſont pas connues, on a trouvé à propos de les dire en peu de mots, en y ajoûtant, pour une plus parfaite intelligence, la qualité des Perſonnages principaux qui agiſſent dans le Poëme que j'ai traveſti.

L'enlèvement de la Princeſſe *Hélene* par *Pâris*, eſt l'origine de la *Guerre de Troye*. *Hélene* étoit fille de *Tyndare*, ſœur de *Caſtor* & *Pollux*, femme de *Ménélas*, à qui *Pâris* la ravit. *Pâris* étoit fils de *Priam*, Roi des *Troyens*.

Ménélas, après le rapt d'*Hélene* ſa femme, intéreſſa tous les Princes Grecs à levenger de l'affront qu'il avoit reçu

de *Pâris*. *Agamemnon*, frere de ce Prince insulté, fut élu Chef de l'armée des Grecs.

Homere, en commençant son *Poëme*, suppose que cette Armée est depuis quelque temps devant *Troye*, qu'elle assiége; & après cette supposition, il prend pour sujet de son *Poëme*, la colere du vaillant *Achille*, c'est-à-dire, qu'il célebre tous les maux que cette colere fit à l'armée des Grecs; du nombre desquels étoit *Achille*, avant que son courroux l'en séparât.

Voici la cause de ce courroux. *Chrysès*, Prêtre d'*Apollon*, avoit une fille nommée *Chrysëide*; cette fille étoit au pouvoir d'*Agamemnon*, ou plutôt en étoit esclave. Ce pere, chargé de présents, vint supplier ce Chef des Grecs de lui rendre sa fille; &, pour donner plus de poids à sa priere, il l'en conjura au nom de son Dieu *Apollon*. *Apollon*, ni ses présents, ne toucherent point

Agamemnon; il aimoit l'esclave, & refusa de la rendre.

Chrysès, outré de son refus, en demanda vengeance à *Apollon*. Ce Dieu la lui octroya; le camp des Grecs se trouva soudainement frappé de la peste. Les maux qu'elle causa, firent que *Calchas*, Augure habile, fut interrogé sur les raisons qui l'attiroient; celui-ci qui les sçavoit parfaitement, n'osa les déclarer, de crainte d'irriter *Agamemnon*, au refus duquel les Grecs devoient leurs malheurs. *Achille* le rassura, & lui promit sa protection devant toute l'Assemblée.

L'Augure déclara donc qu'il falloit qu'*Agamemnon* rendît la fille de *Chrysès*, si l'on vouloit calmer *Apollon*, & se voir délivré de la peste.

Atride, qui est le même qu'*Agamemnon*, se fâcha, comme il l'avoit prévu, & ne consentit à rendre sa captive qu'à condition qu'on feroit, pour le dédommager, un nouveau partage du butin

que l'on avoit fait ſur les *Troyens*. *Achille* & lui eurent là-deſſus une conteſtation qui devint querelle violente ; *Agamemnon* menace *Achille* d'aller lui-même enlever de ſa tente une certaine *Bryſéïde*, qui étoit auſſi tombée en partage à *Achille*.

Cette menace, qu'*Atride* exécute dans la ſuite, offenſe à tel point *Achille*, qu'il eſt près de percer le Chef des Grecs de ſon épée : *Minerve* l'arrête ; après quoi il ſe retire loin du camp, après avoir ſouffert patiemment l'exécution de la menace d'*Agamemnon*, ou d'*Atride*.

C'eſt ſur cette retraite qu'eſt fondé tout le ſujet du Poëme d'*Homere* ; il ſeroit inutile de rapporter ici mille incidents fâcheux & une infinité d'autres menues circonſtances, que l'on verra dans la lecture du *Poëme traveſti* : il ſuffit de rapporter les évènements principaux.

Agamemnon mépriſa fort le Prince qui ſe retiroit, & crut qu'il ne ſentiroit jamais ſon abſence : mais *Jupiter* en ordonna

na autrement, par considération pour *Thétis*, mère d'*Achille*, qui le supplia de punir *Agamemnon* de son insolence, & les Grecs de leur lâche complaisance pour ses ordres.

Enfin, les Grecs furent très-maltraités, & l'on ne trouva point de meilleur expédient pour rappeller la fortune, que de tâcher de fléchir *Achille*, & de l'engager à revenir. *Agamemnon*, repentant, lui envoya des Ambassadeurs avec des présents, & les chargea de lui promettre qu'on lui rendroit *Chryséïde*, & que, s'il vouloit, il épouseroit même sa fille. *Achille*, inflexible, ne veut point entendre parler de raccommodement, & les Députés reviennent annoncer la constance de son courroux. Un noble désespoir alors tient lieu de la présence d'*Achille* aux Grecs: mais, malgré leur valeur, tout leur réussit si mal, qu'*Hector* fils de *Priam*, étoit près de les prendre, & portoit déjà le feu jusqu'à leurs vaisseaux, quand *Patro-*

cle, ami d'*Achille*, touché de l'extrémité des Grecs, conjure *Achille* d'aller à leur ſecours. Il n'y conſent point ; mais il couvre *Patrocle* de ſes armes. Ce Prince, ſous la figure d'*Achille*, va combattre les Troyens, renverſe tout ; mais en s'avançant trop, il eſt tué par *Hector*, qui croit tuer *Achille*.

Achille apprend la mort de ſon ami *Patrocle* ; il en eſt au déſeſpoir, & le deſir de venger cet ami, fléchit ſon orgueil, & lui fait oublier ſes motifs de rancune. Il ſe raccommode avec *Agamemnon* : les affaires changent de face, l'épouvante ſe met dans l'armée des Troyens. *Achille* cependant court riſque de périr dans le fleuve *Scamandre*, qui ſouleve ſes eaux. Le Dieu *Vulcain* le délivre du péril qu'il court ; il combat *Hector*, & le tue : & quoique *Homere* ne continue pas ſon *Poëme* juſqu'à la deſtruction de la ville de *Troye*, la mort d'*Hector* ſon défenſeur, fait ſuppoſer qu'elle fut bientôt priſe.



HOMERE TRAVESTI, OU L'ILIADE,

En Vers burlesques.

LIVRE PREMIER.

JE vais chanter, mais sur un ton
Qui doit approcher du bouffon,
Un ton gaillard, un ton comique,
Moitié plaisant, & pathétique,
Gai, sérieux, de tous les goûts;
Un ton qui les rassemble tous,
Un ton enfin qui réjouisse.
Muse, ici rendez-moi service;

Si, pour mériter vos faveurs,
Il faut vous dire des douceurs,
Je vous dirai... fort peu de chose,
Par une très-louable cause:
Car, quand on aime tendrement,
On parle difficilement;
Cependant je pourrai vous dire
Que pour vous seule je soupire,
Et que vous êtes de vos Sœurs,
Seule, l'objet de mes fureurs;
Fureur est bien: ce mot exprime
L'état de tout homme qui rime,
Et je sens même en ce moment,
Que ladite fureur me prend.
Oui, le transport saisit mon âme;
Et le feu bouffon qui m'enflâme,
Va prouver à tous les jaloux
Que j'ai fait fortune avec vous.
Vîte donc, hâtez-vous, ma plume.
Du feu qu'en moi la Muse allume,
Exprimez la grotesque ardeur:
Et vous, écoutez-moi, Lecteur,
Ou détoupez bien vos oreilles,
Pour ne rien perdre des merveilles,
Que je vais chanter d'un Garçon
Très-digne d'être appellé bon;

Si, quand il étoit à la guerre,
Il n'avoit eu trop de colere.
Le vif Achille, (c'eſt ſon nom,)
Que Monſeigneur Agamemnon,
Par un diſcours un peu trop rude,
Mit en ſi grande promptitude,
Qu'à tout pardon rendu rétif,
Et retenant ſon bras oiſif,
Dans l'enfer il laiſſa deſcendre
Mille Grecs qu'il eût pu défendre;
Qui, s'il les avoit protégés,
S'en fuſſent tenus obligés.
Patrocle auſſi quitta ce monde,
Dont Achille eut douleur profonde;
Car il aimoit ce garçon-là
Autant que lui, même au-delà.
Ce fut de Jupin l'ordonnance,
Après la méſintelligence
Des Héros ci-deſſus nommés,
L'un contre l'autre gendarmés;
Mais, Lecteur, qui le pourroit croire,
S'il n'étoit moulé dans l'Hiſtoire?
Car, notre ami, qui penſez-vous
Que fut l'auteur de leur courro[illegible]
Un Dieu de la premiere [illegible],
Apollon, qui, ſur le Par[illegible],

Régit exprès neuf belles Sœurs,
Pour le plaiſir des bons Rimeurs;
A la vérité, pour tout dire,
Ce Dieu n'excita pas leur ire,
Pour faire mal uniquement,
Comme il nous arrive ſouvent.
J'ai lu que, (ſi j'ai ſouvenance,)
Chrysès l'arma pour ſa vengeance;
Que ce fut la raiſon pourquoi
Au Camp des Grecs il mit l'effroi,
Leſquels partagerent la peine
De leur ribaud de Capitaine,
Sans avoir tâté du péché
Dont Apollon étoit fâché.
Chrysès, bon pere de famille,
Pour retirer ſa pauvre fille
D'un eſclavage dangereux
Chez un Patron peu ſcrupuleux,
Malgré ſa goutte & ſon grand âge,
S'en vint au Phrygien rivage;
Car pour lors, des enfants l'honneur
Aux parents étoit fort à cœur;
On avoit auſſi des ſcrupules,
Qu'on trouve à préſent ridicules.
Quoi! pour un honneur en danger,
Courir les mers, & voyager!

On vit dans le temps où nous ſommes
Plus franchement avec les hommes.
On ſe taît, on pardonne tout,
Pourvu que l'argent ſoit au bout.
Comment feroient mille familles,
S'il falloit garantir leurs filles ?
Au ſiecle du viellard Chrysès,
On y regardoit de trop près.
Il vint donc, & crut, le bon-homme !
Qu'en apportant valable ſomme,
Et répandant un ſeau de pleurs,
Il mettroit fin à ſes malheurs.
Ayant d'Apollon la Couronne,
Voici comme aux Grecs il raiſonne.
Oh ! que nous avons eu de mal,
Moi, mon valet & mon cheval,
Pour venir juſqu'à vous, Atride !
Car les chemins ſont bien humides.
Tant y a, bref, que me voici :
Dieu me béniſſe, & vous auſſi.
Si jamais vous renverſez Troye,
J'en veux faire un grand feu de joie :
Je ne dis point ces mots exprès
Pour vous mettre en mes intérêts ;
Non, Meſſieurs, dans cette harangue,
C'eſt le cœur qui conduit la langue ;

Et si je viens pour vous prier
Que vous vouliez bien délier
Les liens que ma fille porte,
Je veux que le diable m'emporte,
Si je conçois le moindre espoir
Qu'en l'argent que vous allez voir.
Tenez, le voilà dans un coffre:
Prenez, mes amis, je vous l'offre;
Et quoique mon maître Apollon
M'ait dit de parler en son nom,
Tout Dieu qu'il est, ne lui déplaise,
Le nom d'un Dieu n'est que fadaise,
Dont la majesté parmi nous
N'auroit pas crédit de cinq sous.
Soit ainsi fait qu'il le demande,
S'écrie alors toute la bande:
L'acte sera religieux,
Et ses écus sont copieux;
Ainsi, par cette complaisance,
Notre bourse, & la conscience,
Ce Vieillard, sa Divinité,
Tout, Messieurs, sera contenté.
  Atride alors, qui se courrouce,
Sa robe avec fureur retrousse,
Et dit, la mettant sous son bras:
Corbleu! l'on ne me compte pas,

Et d'un air après très-ſauvage,
Dont le Vieillard perdit courage,
Dit; ſi tu m'en crois, ton bidet,
Toi, ton argent, & ton valet,
Vous prendrez ſur le champ la peine
De décamper de cette plaine.
Je reſpecte fort Apollon,
Et je crois ton argent fort bon;
Ce dernier-là je ne refuſe.
Pour l'autre, je lui fais excuſe:
De ſa grande divinité
Trop auſtere eſt la volonté.
S'il ne falloit, pour lui complaire,
Qu'une choſe facile à faire,
Par exemple, qu'offrir des veaux;
J'en offrirois cent des plus beaux;
Mais me défaire d'une fille,
Peut-être pucelle & gentille;
Non, tout dévot que je lui ſuis,
En vérité je ne le puis.
Mais, dit Chryſès, l'obéiſſance
Eſt pourtant dûe à ſa puiſſance.
Oh! dit Atride, je paîrai
Cette dette, quand je pourrai.
Ne m'étourdis pas davantage:
Ta fille a ſoin de mon ménage.

Elle eſt eſclave, & le ſera
Tant qu'à moi ſon maître il plaira.
Il me plaît qu'elle ſoit gardée,
Juſqu'à tant qu'elle ſoit ridée;
Que ſon œil, triſte & chaſſieux,
Diſtille & pleure tout des mieux;
Que blanche ſoit ſa chevelure;
Ses dents, chicots ou pourriture.
Il dit: le Prêtre d'Apollon
Penſa s'évanouir, dit-on,
Sans Colin, ſon valet fidele,
Qui lui dit: remontez en ſelle,
Mettez votre eſpoir dans le Ciel,
Qui change l'amertume en miel.
Là-deſſus, Chrysès ſe retire,
Et le pauvre homme qui ſoupire,
Après mille triſtes ſanglots,
Prononce enfin ce peu de mots:
Ma foi! ma fille eſt confiſquée,
Et d'affront ma maiſon marquée.
Apollon, ſi, pour ton honneur,
J'ai fait éclater de l'ardeur,
Et ſi jamais avec ma hache
J'aſſommai, pour toi, belle vache,
Ou fis, juſqu'aux derniers morceaux,
Fumer à ton nez de bons veaux;

Viens ; ma fille, ſi tu *differe*,
Sera femme, & peut-être mere;
Déjà peut-être Agamemnon....
Car enfin, grand Dieu! que ſçait-on?
Le Dieu l'entend: quoi! l'on m'appelle,
Cria t-il, pour une pucelle!
Quel âge a-t-elle?... Elle a vingt ans...
Oh! le miracle eſt des plus grands.
Je cours, pour elle, je te jure,
Mettre tout en déconfiture.
A ces mots, armé de ſes traits,
Ce Dieu, des Cieux deſcend exprès.
Il fait du bruit, chacun s'écrie:
Qu'eſt-ce que cela ſignifie?
Moutons, vaches, chevres, brebis,
Broutant l'herbe, tombent occis.
Mais bientôt le malheur empire,
A ſon tour le ſoldat expire;
L'un tout en parlant reſte mort,
Et l'autre dit, je le plains fort;
Celui-ci tombe à la renverſe,
Quand du vin dans ſa taſſe il verſe;
Celui-ci, ſautant un foſſé,
A l'autre bord eſt trépaſſé;
L'un rend l'âme avec la parole.
Neuf jours enfin, le trépas vôle:

Junon, qui ne peut l'arrêter,
Eſt réduite à beaucoup peſter.
Etre Déeſſe, en telle affaire,
Enrager, n'y ſçavoir que faire,
C'eſt, ma foi, malgré ſes autels,
Se voir au rang des vils mortels.
A la fin, que fait l'Immortelle?
Achille eſt inſpiré par elle.
Il va trouver Agamemnon,
Et puis harangue ſur ce ton:
Or çà, Meſſieurs, je vous aſſemble;
L'eſprit vient, quand on eſt enſemble.
Je ne fais point l'homme important:
Après tout, je le ſuis pourtant;
Mais, chut! & parlons d'autre choſe,
Et de nos maux cherchons la cauſe.
Maître Agamemnon, dites-moi,
De qui bientôt ſerez-vous Roi,
Puiſqu'il faut qu'on enſeveliſſe
Brin à brin toute la milice,
Et puiſqu'il faut que les vivants,
Crainte de mort, quittent les champs?
Vous ſeriez un grand imbécille,
Si vous croyiez prendre la Ville;
La prendrez-vous comme un poiſſon,
Avec filet ou hameçon?

Car, pour la prendre avec des hommes,
Voyez dans quel état nous ſommes !
Le trépas ſaiſit *un* chacun,
Bientôt nous ne ſerons plus qu'un,
Et votre eſprit ſe tranquiliſe !
Eſt-ce frayeur ? eſt-ce bétiſe ?
Eſt-ce tous les deux ? Car enfin....
Sur ce, chacun eſt incertain.
Seroit-ce à moi de vous apprendre
Le parti qu'il eſt bon de prendre ?
N'importe, ſçachez qu'il faut voir
Un Augure qui peut ſçavoir
De quoi ce Dieu là-haut s'aviſe;
Si c'eſt que quelqu'un le mépriſe;
S'il veut des veaux; s'il eſt armé,
Parce qu'il en eſt affamé.
A ce diſcours un vieux Augure,
Qui diſoit la bonne aventure,
Et qui tout auſſi couramment
Qu'on liroit dans un Rudiment,
Liſoit dedans la deſtinée
La part qui nous en eſt donnée;
Le grand Calchas, qui ſur les eaux
Conduiſit tous les Généraux,
S'avance, & dit d'un air affable:
Freres, il m'eſt fort agréable;

Oui, ſans doute, agréable il m'eſt
De parler pour votre intérêt.
Sur la mort donc qui vous moiſſonne,
Vous deſirez que je raiſonne;
Je ſçais la cauſe de cela,
Comme je ſçais que je ſuis-là:
Mais la dire, eſt la mer à boire;
Non pas que longue en ſoit l'hiſtoire:
Mais que je perdrai mon emploi,
Si quelqu'un ne prend ſoin de moi.
Je me brouille avec un Monarque,
Dans les yeux de qui je remarque
Qu'il dit en lui: Quand je pourrai,
Vieux coquin, je te punirai.
Si cependant Achille jure....
Va, va, ne crains nulle aventure,
Répondit alors ce Héros;
Et ſur l'emploi, ſois en repos;
S'il eſt beſoin que je m'explique,
Ne crains Atride, ni ſa clique:
Parle, Calchas, en ſûreté.
J'en jure par la ſainteté
Du Dieu qui te tient à la gorge,
Et duquel ton eſprit regorge,
Ce bras fendra par le milieu
Le ventre du rebelle au Dieu;

Sçache au ſurplus que tes ſemblables,
Calchas, ſe rendent mépriſables,
Quand l'intérêt vil d'un emploi
De leur devoir ſuſpend la loi.
Calchas, honteux à ces paroles,
Dit: Ce ne ſont pas fariboles,
Meſſieurs, vous l'avez entendu;
Tout mutin doit être fendu:
Sçachez donc que votre aventure
Vient de ce que l'on fait injure
Au grand Miniſtre d'Apollon,
Qui s'eſt plaint dans une Oraiſon.
Donnez donc, Monſeigneur Atride,
La clef des champs à Chryſéïde;
Car cette fille eſt le ſujet
De tout le mal que l'on vous fait;
Qu'à Chryſe enſuite un ſacrifice
Rende le Dieu fâché propice.
Atride alors tout furieux,
Lui dit: Taîs-toi, tu feras mieux;
Voyez la belle peccadille
Que de ne pas rendre une fille,
Pour qu'un Prophete de malheur
Diſe que je ſuis un pécheur!
Dès qu'on a fait quelque ſottiſe,
Crac, ce coquin-là prophétiſe.

Chryséïde eſt dans ma maiſon,
Son Dieu ne le trouve pas bon:
Son Miniſtre, par une Antienne,
Apprend qu'il faut qu'elle revienne.
Je l'aimois: ſi c'eſt un péché,
En vérité j'en ſuis fâché;
J'avois, tant la fille eſt aimable,
Deſſein d'être encor plus coupable;
Et j'euſſe après, en temps & lieu,
Tout en gros ſatisfait le Dieu,
Ne voulant faire pénitence
Qu'après une plus groſſe offenſe:
Mais puiſque je n'ai pas le temps
De faire mes péchés plus grands,
Et qu'il faut rendre ma captive,
Je prétends bien, ſi je m'en prive,
Qu'un loyal & riche marché
Me dédommage du péché.
Oui, dit Achille: à ce langage,
On te paîra pour être ſage!
Ce diſcours, ſi bien inventé,
Dis-nous, t'a-t-il beaucoup coûté?
Mon garçon, marque-nous la ſomme
Que tu veux pour être honnête-homme;
Car ſi c'eſt ſérieuſement....
Oh! le diable emporte qui ment...

Mais

Mais que veux-tu que l'on te donne?...
Ha ! je ne veux taxer perſonne ;
Mais, entre nous, trente ducats
Ne vous incommoderoient pas...
Trente ducats, miſéricorde !
Dis plutôt trente bouts de corde
Pour t'étrangler... Ah! par ma foi,
Je n'ai pas plus d'un ſou ſur moi,
Dit Ajax, ou que l'on me fouille ;
A mon égard, qu'on me dépouille,
Dit Ulyſſe, ſi mon gouſſet
En ce moment n'eſt vuide & net ;
Et je dois même un pot de bierre
Au mari de la Vivandiere.
Ma foi la guerre a rendu ſec
L'Officier & le ſoldat Grec...
Qu'il ſoit ſec, ou qu'il ſoit humide ;
Il me faut de l'or, dit Atride.
Quoi! tu recommences encor !
Perds-tu l'eſprit avec ton or,
Dit Achille? Tu me chagrines,
Reprit l'autre, & tu t'imagines,
Étant des Dieux fils ou bâtard,
A leur privilége avoit part.
Faut-il qu'étant près de mes pièces,
Tes inſolentes hardieſſes

M'ôtent un argent qui n'eſt rien,
Et qui m'eût fait beaucoup de bien?
Rendez, dit-on, Monſieur Atride,
Rendez, s'il vous plaît, Chryſéïde...
Mais cette fille eſt le lopin,
Ou la part que j'eus du butin;
Or quand elle ſera rendue,
Ma dite part ſera perdue.
Qu'on mette donc ſur le tapis
Tout le butin que l'on a pris,
Et que de nouveau l'on partage
Chaque uſtenſile de ménage;
Et je prendrai, ſans plus gronder,
Ce qui pourra m'accommoder:
Sans quoi, j'irai, ne vous déplaiſe,
Choiſir chez vous, tout à mon aiſe,
Ou de la fille, ou du magot;
Et ſur le moindre petit mot,
De tous les deux je m'accommode.
  Cela ſeroit vraiment commode,
Dit-on: prendre tout-à-la fois
Vaut encor mieux que faire choix.
Achille alors fit la grimace;
Toi, nous réduire à la beſace!
Me voler chez moi, double fou,
Ce que j'amaſſe ſou ſur ſou!

Ah ! si j'en croyois mon courage,
Il ne t'échoieroit en partage,
Au lieu de fille & de magot,
Que quelques coups d'un bon tricot.
Croyez-moi, vous, Grecs, qu'il commande;
Qu'il reste ici seul de sa bande.
Quand il sera seul, il verra
Que le nez d'un pied lui croîtra.
Braver la mort est une gloire
Qui nous fait vivre dans l'Histoire.
Mais tout glorieux est un fat
De la braver pour un ingrat.
Pour qui moi suis-je, en cette guerre,
Éloigné de ma pauvre mere ?
A-t-on jamais vu les Troyens
Venir fourrager dans mes biens ?
Non vraiment; la mer & son onde
Nous ont mis aux deux bouts du Monde.
Je n'ai que faire de témoin,
Pour voir qu'un bout de l'autre est loin;
Et me voilà, malgré l'espace.
Que le Ciel me fasse la grâce,
De dire chez moi, me voilà,
Tout ainsi que je le dis-là.
Me voilà donc : un cocuage
Est la cause de mon voyage;

Qui plus eſt, quand je ſuis venu,
Le cocu m'étoit inconnu :
A ce cocu je rends ſervice,
Quoiqu'un cocu ſoit un Jocriſſe.
Parbleu ! que me feſoit à moi,
Que ſa femme eût manqué de foi ?
M'en eſt-il, comme ſur ſa tête,
Venu ſur le front quelque crête ?
Serois-je arrivé tout exprès
Pour voir ſes cornes de plus près ?
Dieu ſçait ce qu'il a fallu vendre,
Pour ce beau voyage entreprendre !
Et malgré tout cet embarras,
On me demande des ducats !
On veut reprendre une pucelle !
Qui du butin fut ma parcelle ;
S'il faut que l'on partage encor
Tout ce qu'on a pris, juſqu'à l'or,
Attends la priſe de la Ville.
Qu'alors tes faits & ceux d'Achille,
Après avoir été peſés,
Soient ric à ric récompenſés.
Si l'on t'accorde une guenille
De la plus vieille & laide fille ;
Si ce dont on te fera don
Ne tient, morbleu ! dans un chauſſon,

Je veux qu'un tiſſu de filaſſe
Me coupe l'air en pleine place.
Mais foin de toi, foin du cocu!
Je vais au camp tourner le cu,
Et pour tous les gens de ta clique
Mon bras devient paralytique,
Eux pour qui j'étois aujourd'hui
Ce qu'à des ciſeaux eſt l'étui.
Atride dit : mes camarades,
Entendez-vous ſes gaſconades?
Va, mon ami, marche toujours;
Au diable! après toi ſi je cours.
Que ton bras ſoit toute la vie
Affligé de paralyſie;
Ces Meſſieurs me ſeront témoins
Si j'en avale un coup de moins;
Et quand même on me viendroit dire;
Hélas! le pauvre diable expire;
Je dirois, ſans marquer d'ennui,
S'il expire, tant-pis pour lui....
Mais, Monſieur, c'eſt pourtant dommage....
Bon! il étoit plus fou qu'un page....
Mais il venoit directement
Des Habitants du Firmament...
Il eſt vrai, mais de ſa naiſſance
Il n'eut pour fruit que l'inſolence.

Voilà, l'ami, si tu mourois,
L'épitaphe que je ferois.
Quant à présent, va-t-en bien vîte,
Où tu voudras, chercher ton gîte;
Chryséïde n'a plus de fers;
Mes vaisseaux vont fendre les mers,
Pour la reporter à son pere;
Ou, s'il est absent, à sa mere:
Tandis que l'on ira chez toi
Prendre Briséïde pour moi,
Exprès pour te faire connoître
Que je suis ton chef & ton maître;
Et que tu dises, bien contrit:
Il fait, ma foi, comme il l'a dit.
A ces mots, dans le cœur d'Achille
S'allume & s'irrite une bile,
Qui, changeant le blanc de ses yeux,
Y laisse un jaune furieux;
Quelque temps il reste en silence,
Et l'on lit dans sa contenance
Que l'esprit, rempli d'embarras,
Dit: Frappe, ou bien ne frappe pas.
Mais l'esprit en vain temporise,
C'est toujours le cœur qui s'avise.
Achille eût frappé, quand; tout doux;
Lui, dit Minerve, y pensez-vous?

Car cette prudente Déesse,
Pour arrêter le coup qui presse,
Descendit tout exprès des Cieux,
N'étant visible qu'à ses yeux.
Ah ! vous voilà, dit-il, Madame !
Laissez-moi lui couper sa trame.
Non, dit-elle; son chef à bas,
Monsieur, en serez-vous plus gras?
Junon voyant votre colere,
De peur s'est laissé cheoir à terre;
Ensuite se plaignant bien fort,
Elle a dit : a-t-il frappé fort?
Elle étoit encore étendue,
Quand j'ai vîte fendu la nue,
Pour vous prier qu'en son fourreau
Soit remis votre aigu couteau.
Mais je devrois tirer vengeance,
Pour l'acquit de ma conscience,
Dit-il. Confiez-en l'honneur
Au Ciel, de tout mal le vengeur,
Dit-elle; &, par obéissance,
De courroux faites abstinence;
Jupin vous offre sa faveur.
Mais, dit-il, s'il étoit menteur;
Et si je restois sans salaire,
J'aurois été trop débonnaire;

Et si votre apparition
N'étoit que simple vision?
Avez-vous bien forme & matiere?
Que je tâte.... Quelle maniere!
Laissez-moi donc.... Ventre-saint-gris,
Que ces bras-là sont bien nourris!
Vous n'avez, ô beauté suprême,
Jeûné, Vigile ni Carême.
Quand vous voudrez, disparoissez,
Tous mes scrupules sont passés:
Jamais Déesse si dodue
Ne m'étoit encore apparue.
Pallas alors se retira,
Et le Héros son fer serra.
Mais dans le temps qu'elle s'envôle,
Il reprend ainsi la parole:
Homme sans frein, & sans vertu,
Atride, à qui diable en as-tu?
Il est clair, à qui te regarde,
Que tu souffrirois la nazarde.
Encore, au combat, ce matin,
N'as-tu pas fui comme un gredin?
Un buisson, tant la mort t'étonne,
La nuit, te semble une personne,
A qui tu dis, mourant d'effroi;
Monsieur, ayez pitié de moi.

Tâtant après cette brouſſaille,
On t'apperçoit qui la *chamaille*.
Et qui lui dis.... point de pardon:
Cependant ce n'eſt qu'un buiſſon;
Et Dieu ſçait combien on nous frotte;
Combien de têtes en compotte!
Pendant que tu répands le ſang
Du buiſſon ſouple comme un gant.
Mais ſi nous feſions quelque priſe,
Ma part y doit être compriſe,
Dis-tu : je me ſuis tant battu,
Que mon ſabre en eſt tout tortu....
Mais tu n'as point d'eſtafilade.....
Bon! dis-tu, je ſçais la parade.
Certes on ſe pare aiſément
D'un ennemi ſans mouvement.
Les Grecs, en te laiſſant au monde;
Méritent bien que tu les *tonde*.
Quant à moi, je ſerois honteux
D'être plus long-temps avec eux.
Adieu, ce Sceptre que je jette
Fera juger ſans interprète,
Qu'il fut ſur ſa tige autrefois
Très-vert, quand il étoit au bois.
Il n'eſt plus vert; c'eſt qu'il s'afflige
D'être abſent de ſa chere tige,

Qui le ſoutenoit tout ainſi
Que je vous ſoutenois ici.
  J'étois le tronc, d'où vos courages
Tirerent tous leurs avantages ;
Ces avantages ſont perdus,
Quand moi tronc, je n'y ſerai plus,
  Neſtor qui vit que leur cervelle
S'échauffoit par cette querelle ;
Rhéteur excellent, mais ſi vieux
Qu'il vit enterrer les Ayeux
Du peuple dont il eſt le maître ;
Que par conſéquent il vit naître :
Or, ce Neſtor voyant cela,
Leur tint le diſcours que voilà :
Achille, es-tu donc frénétique ?
Qu'eſt-ce qu'un bras paralytique ?
Pourquoi, toi, maître Agamemnon ;
Fâches-tu ce pauvre garçon ?
Si ce bruit ſe ſçavoit à Troye,
On en feroit un feu de joie.
Un gredin, un bâtard des Dieux ;
Mille autres mots injurieux
D'uſage parmi la canaille ;
Un combat contre une brouſſaille,
Un Sceptre qui s'afflige, un tronc.
Morbleu ! faut-il être ſi prompt ?

Oui, je voudrois pour un bon double,
Que ſans effet paſsât ce trouble.
Mes enfants, rendez-moi l'honneur
Que l'on doit à tout vieux pécheur.
J'ai des ans par-deſſus la tête,
Et ſi, je ne ſuis qu'une bête.
Combien le ſerez-vous tous deux,
Vous qui n'êtes que des morveux!
Mais n'euſſé-je pour tout potage,
Et que ma barbe & que mon âge,
Si je vous dis, Meſſieurs, paix-là,
C'eſt comme un Arrêt que cela;
Pyrithoüs, & Polyphême,
Dryante l'ont penſé de même;
Et par-tout on dit: ce Neſtor
Tout boiteux qu'il eſt, vaut de l'or.
De ces gens-là que je vous nomme,
Chacun d'eux étoit un grand-homme;
Et tout grands-hommes qu'ils étoient,
Voilà de moi ce qu'ils contoient.
J'avois avec eux quitté Pile,
Ma belle & capitale Ville;
Et nous fesions ſociété
De valeur & de probité.
J'ai vu la mort ſans épouvante:
La mort n'eſt pourtant pas plaiſante.

Nous cherchions même le danger,
Tout comme un gueux cherche à manger.
Mais sans m'étendre davantage,
Ils m'appelloient Nestor le sage;
Ainsi dans cette occasion,
Respectez ma décision.
Je dirai que Monsieur Achille
Doit montrer un esprit docile,
Avec Monsieur Agamemnon,
Plus élevé d'un échelon;
Mais sa dignité passât-elle
Le rang d'Achille d'une échelle,
Il n'est pas permis que les Grands
Accablent les petites gens.
Les Dieux à l'un ont donné l'être:
Ils pouvoient mieux faire peut-être;
L'autre d'un homme tient sa chair,
Mais il a rang de Roi sans pair.
Et puisque ce Roi nous commande,
Il faut qu'avec soin il gourmande
Certains appétits d'animal,
Qui pour l'exemple sont très-mal;
Et nous verrons après Achille,
Tel que j'ai dit, humble & docile,
Nous dire avec un air content:
Ma foi, je resterai pourtant.

Atride dit : Tu fais des phrâses
Qui me donneroient des extâſes,
N'étoit que, pendant ton diſcours,
Tu renifles preſque toujours.
Ce que tu dis eſt raiſonnable :
Mais enfin, eſt-il ſupportable,
Qu'un Roi qui tient le Sceptre en main,
Soit, à ſa barbe, dit gredin ?
Et qu'un Officier ſubalterne
Sans ceſſe en ce camp me lanterne ?
Si je ſuis ſi vilipendé,
Mon rang ſera-t-il bien fondé ?
Les Dieux, nous dit-on, l'ont fait naître ;
Eh bien ! leur enfant il peut être :
Fût-il le fils du Firmament,
Je n'y mets point d'empêchement.
Que m'importe quel ſoit ſon pere,
Non plus que Madame ſa mere ?
Il m'importe d'être obéï.
Toi ! je croirois m'être trahi,
Dit Achille, ſi mon courage
Deſcendoit à ſi bas étage ;
Ma Briſéïde & ſes appas
Vont être mis en ton haras.
Je vois que cette armée ingrate
N'en remuera ni pied ni patte :

Mais peut-être qu'un jour viendra,
Auquel jour elle s'écriera :
Quand on souffrit qu'elle fût prise,
Ma foi, l'on fit une sottise.
Qu'on la prenne : mais alte-là,
Sur ce qui reste après cela;
Ou tout d'un coup, tirant mon sabre,
Contre le voleur je me cabre,
Et lui dirai d'un air mutin :
Veux-tu bien t'en aller, coquin ?
Et là-dessus quelques murmures
Firent naître encore des injures.
Sans façon alors les Héros
Se lâchoient de fort vilains mots.
Nos grands Seigneurs ont un langage
Nétoyé de tout brusque outrage;
Mais si leur langage est plus pur,
Leur cœur est plus fourbe, & moins sûr:
Et tout bien compté, je préfere
Les rustiques Héros d'Homere;
Car s'insultant d'un cœur ouvert,
On sçait ce qu'on gagne ou qu'on perd.
Bref, de travers ils se lorgnerent,
Et puis après ils s'en allerent.
Achille dit à ses soldats :
Enfants, retirons-nous là-bas.

De ſon côté, Monſieur Atride
Tira de cage Chryſéide,
Et la friponne, nous dit-on,
Cria : que ne m'y laiſſe-t-on ?
Elle étoit bien-aiſe, peut-être,
De ſe voir dans les fers d'un maître,
Lequel, en cette occaſion,
L'exemptoit d'être caution
D'un certain point dont la tutelle
Eſt peſante à toute pucelle.
Pour elle on apprête un vaiſſeau,
Quoiqu'elle craignît beaucoup l'eau.
Elle part ; Atride s'écrie :
Ne m'oubliez pas, je vous prie...
Non, Monſieur, je m'en ſouviendrai
Le plus long-temps que je pourrai.
Ah ! qu'il étoit bien néceſſaire
Qu'Agamemnon vînt ici braire,
Lui dit Ulyſſe, & qu'il eſt beau
De voir un Roi faire le veau !
Il reprit : qu'on me le pardonne ;
Mes pleurs ne font tort à perſonne ;
Je devrois en être confus,
Il eſt vrai : mais je n'en puis plus.
Alors avec Monſieur Ulyſſe,
Qui de conducteur fait l'office,

La belle Chryſéïde part
Avec proviſion de lard.
L'armée après, purifiée,
De tout corps mort eſt nétoyée.
L'on fait rôtir pour Apollon
Mainte victime qui ſent bon.
Pendant qu'elle rôtit, Atride,
De vengeance toujours avide,
Donne un ou deux coups de ſifflet,
Pour faire venir un valet.
Il vint Taltibie, Euribate.
Que vous plaît-il?... Que l'on ſe hâte
D'aller, dit-il, en ce moment,
Chez Achille le garnement,
Lui ravir une Demoiſelle
Que Chryſéïde l'on appelle.
Ils y vont, en diſant tout-bas:
Il nous rompra jambes & bras.
A l'aſpect du Héros la crainte
Les ſaiſit d'une forte atteinte.
Parle, dit l'un. Oh! parle, toi:
Je ſuis tout palpitant d'effroi.
Raiſonnez donc, leur dit Achilles;
Vous voilà là comme deux Gilles.
Monſieur, c'eſt pour certain tendron....
J'entends, c'eſt pour Agamemnon;

C'eſt

C'eſt Bryſeïde qu'il demande.
Oui, Monſieur, il veut qu'on la rende:
Ainſi, grand Prince, trouvez bon
Qu'on la mette ſur cet ânon.....
Si vous voulez, ſur une âneſſe,
Reprit Achille avec triſteſſe.
Je la rends, & je ne dis mot;
Car j'ai fait ſerment d'être ſot:
Mais je veux qu'un jour votre Atride
De repentir en ſoit ſtupide.
Oui, j'apperçois un avenir.....
D'où le voyez-vous donc venir...?
Je l'apperçois dans ma penſée.....
Mais n'eſt-elle pas abuſée?
Ne feroit-ce pas par hafard,
Une viſion, un brouillard?....
Non. Tous les Grecs prendront la fuite;
Ces mêmes Grecs mourront enſuite.
Quand ils feront en fuite ou morts,
Les Troyens feront les plus forts.
Après, l'on viendra dire: Achille,
Nous ne ſçaurions prendre la Ville;
Et moi, pour réponſe à cela,
Je dirai: parbleu! laiſſez-la.
Mais tant parler eſt bagatelle;
Qu'on amene la Demoiſelle,

Dit-il. L'on cherche un de ſes bas,
Répartit Patrocle un peu bas.
Qu'elle aille, dit-il, déchauſſée:
La commiſſion eſt preſſée,
Et cet Atride eſt un têtu.
Or, un pied chauſſé, l'autre nu,
La fille ayant mangé ſa ſoupe,
Sur un ânon fut miſe en croupe,
Et cria d'un air déſolé:
Mon Dieu! j'aurai le pied gelé.
Alors Achille, qui ſanglotte:
Maugrebleu du ſort qui me plotte!
Dit-il, en allant chez Thétis,
Dont il étoit l'unique fils.
Du plus loin qu'il vit ſa caverne,
Il cria: Maman, on me berne;
Conſolez un fils maltraité,
Qui de plus a le cul crotté;
Car, ma Déeſſe, il eſt étrange
Combien les champs ſont pleins de fange.
Hélas! j'ai, contre un peu d'honneur,
Troqué des jours pleins de douceur.
Suivant l'arrêt des deſtinées,
Je devois vivre cent années,
Et l'on m'avoit donné le choix
De n'en vivre que trente-trois,

A condition d'une gloire
Qui me feroit vivre en l'Hiſtoire.
Sot glorieux, j'ai pris l'honneur,
Et j'ai fait un marché trompeur;
Puiſqu'un Roi, que je donne au diable,
M'a fait un affront effroyable.
  A ces mots, Madame Thétis
Ne répondoit point à ſon fils;
Elle dormoit au fond de l'antre.
D'impatience il jura: ventre.....!
Car, comme nos jeunes Seigneurs,
Qui croyent beau d'être jureurs,
Il saliſſoit ſouvent ſa bouche
De termes chargés à cartouche.
Thétis cependant s'éveilla,
S'étend, ſe frotte, & puis bâilla;
Et dit au bruit qu'il fait. Qui frappe...?
Vous êtes ſourde comme trappe:
C'eſt moi, Maman.... J'y vais, attends....
Parbleu! vous êtes bien long-temps.
Et là-deſſus il recommence
Le récit de ce qui l'offenſe.
Comptez ſur un fils enragé,
Dit-il, ſi je ne ſuis vengé.
Le Ciel t'en préſerve, dit-elle,
Mon fils; car la rage eſt mortelle.

Or, vôlez donc comme un éclair,
Répondit-il, chez Júpiter.
S'il a de la réminiſcence,
Ce Dieu vous doit reconnoiſſance;
Vous l'empêchâtes d'être pris
Des Dieux contre lui réunis,
En intéreſſant Briarée,
Qui de la troupe conjurée
Fit avorter tous les efforts
Par les cent bras de ſon grand corps;
Quoiqu'en vérité, pour tout dire,
Je trouve en cela de quoi rire.
Le plaiſant Dieu de l'Univers,
Qui ſans aide eût ſubi des fers!
Mais quoi qu'il en ſoit, peu m'importe,
Si ſa puiſſance eſt foible ou forte;
Pourvu que Maître Agamemnon
Soit écorché comme un cochon;
Ou bien qu'il reſte ſur la place:
Tout me ſera bon, s'il trépaſſe,
Soit par la gorge ou par le cu,
Pourvu qu'il meure & ſoit vaincu.
Hélas! ſous quelle étoile, Achille,
(Car il en eſt plus de cent-mille,)
Ou ſous quel aſtre êtes-vous né?
C'eſt ſous l'aſtre où l'on eſt berné,

Dit-il. Hélas ! reprit la mere,
J'euſſe aimé mieux ne vous point faire;
Car vous n'euſſiez jamais été
Défunt, non plus que contriſté :
Mais adieu, mon fils ; je m'envôle
Au plus haut étage du pôle,
Et je vais à Monſieur Jupin
Toucher un mot de ton chagrin.
Que le Ciel en paix te maintienne.
Mais attendant que je revienne,
Pour cet inſolent chef des Rois,
Ne fais œuvre de tes dix doigts.
Thétis eſt déjà diſparue,
Sans qu'Achille diſtrait l'ait vue.
Ce fils, quand il ſe retourna,
Ne voyant rien, s'en étonna ;
Et dit, en cherchant l'Immortelle :
Mais où diable ma mere eſt-elle ?
  Cependant Ulyſſe eſt au Port,
Dont Chrysès ſe réjouit fort.
Je vous mene enfin Briſéïde,
Dit Ulyſſe. Ah ! qu'elle eſt timide !
J'ai voulu tantôt l'approcher,
La ſotte a penſé ſe fâcher.
Bref, papa, je vous la rapporte ;
Rendez-la douce & plus accorte :

Si vous trouvez qu'à ſa vertu
Il manque le moindre fétu,
Quoique je ſois un bon apôtre,
Le fétu de moins vient d'un autre.
Mon Dieu! quand il y manqueroit,
Dit-il, qu'eſt-ce qu'on y feroit?
Çà, que les taureaux on égorge;
Mais qu'on leur donne avant de l'orge,
Et que l'on célèbre Apollon,
Pour le moins autant qu'un jambon.
Alors on fait un ſacrifice,
Pour rendre aux Grecs ce Dieu propice;
Après quoi ſuccède un feſtin,
Où chacun, le verre à la main,
Bégaye au Dieu mainte louange,
Que d'un tour bachique il arrange.
Monſieur Ulyſſe à ce banquet
Prit un très-importun hoquet;
Et comme il eſt fort malhonnête
De hoqueter dans une fête,
Il but à la ſanté du Dieu,
Fit un hoc, & puit dit adieu.
Déjà Thétis au Ciel arrive:
Là, prenant une voix plaintive,
Elle dit au grand Jupiter:
Ah, mon Dieu! qu'il fait froid en l'air!

Mais ce n'eſt rien que la froidure
Au prix de ma triſte aventure.
Je n'ai qu'un fils, gars courageux.....
Eh! bien mon enfant, fais en deux.....
Eh! point de quolibet, grand Sire;
Je ne ſuis point d'humeur de rire.
Mon fils un affront a reçu.
Par ma foi, je ne l'ai point ſçu,
Dit-il: mais enfin quel outrage?
Auroit-on vôlé ſon potage?
A-t-il eu quelque camouflet?
A-t-on devant lui fait un pet?....
Non; on a pris ſa Briſéïde....
Ah! c'eſt ce petit fou d'Atride,
Dit-il. Oui, répartit Thétis;
C'eſt lui qui chagrine mon fils:
Au Ciel vengeance cela crie.
Or, mon bon Monſieur, je vous prie,
Que les Grecs & leur Chef battus
S'en-viennent, les bras abattus,
Lui dire, d'un ton triſte & mince:
Ah! que nous voilà ſots, grand Prince!
A quoi mon fils leur répondra:
Qui ſot s'eſt fait, ſot reſtera.
Jupin alors ſon ſourcil fronce,
Et mâche long-temps ſa réponſe.

A ce mouvement de ſourcil,
Thétis ſe dit : que penſe-t-il ?
Corbleu ! ta plainte m'embarraſſe,
Cria Jupin, quittant ſa place :
Chacun des Dieux a pris parti ;
L'un veut bouilli, l'autre rôti :
L'un ſouhaite qu'Atride crève,
L'autre que Priam meure en Grève ;
Maugrebleu ! tout en iroit mieux,
Sans ce nombre infini de Dieux,
Chaque ſaloppe de Déeſſe
Nous en enfante encor ſans ceſſe ;
Et les hommes ſont aſſez ſots,
Pour honorer tant de magots.
Vois-tu, Thétis ? ſi je t'exauce,
Junon va me faire ma fauſſe ;
Elle regarde les Troyens
Tout ainſi qu'un troupeau de chiens,
Duſſé-je à la guenon déplaire,
Je ferai pourtant ton affaire.
Allons, décampe, mon trognon :
Je la ferai..... Crois-tu que non ?
Pour te le confirmer, j'en jure
Par mon Aigle, & par ma figure,
Jurer par mon Aigle & par moi,
Vaut mieux que jurer par ma foi.

Va-t'en... Hélas! répondit-elle,
A vos ferments foyez fidèle.
Jupin reprit, en s'emportant :
Ce difcours eft bien infultant!...
Mais, grand Dieu, jurez-moi par l'onde
Par qui s'oblige tout le monde....
Que veux-tu dire? par cette eau
Que les morts paffent en bateau;
Par le Styx?... Oui, c'eft cela même...
Diantre! le juron eft extrême.
Il faut après, malgré qu'on ait,
Que le ferment ait fon effet.
Eh! bien, foit, par le Styx j'en jure.
O méfiante Créature!
A ces mots, inclinant le chef,
Des Cieux il ébranla la nef;
Et Thétis vôla dans fes grottes,
Sûr moyen d'éviter les crottes.





LIVRE SECOND.

CHACUN, étendu dans ſes draps,
Tâche à dormir, s'il ne dort pas;
Et ſi l'on en veut croire Homere,
Chacun ronfloit deſſus la terre,
Quand Jupiter ouvrant les yeux
Voit que le temps eſt pluvieux.
Mais n'importe, il appelle un Songe,
Qui, tout en répondant, s'allonge,
Et dit, en laiſſant cheoir ſes bras:
Ma foi, je crois qu'il a des rats.
Vôle, lui dit-il, chez Atride:
Dis-lui que tout le Ciel décide
En ſa faveur, & qu'il aura
Ilion, quand il le prendra.
Oh! dit-il, comme vous j'augure
Que, s'il le prend, la choſe eſt ſûre.
Je me trompois, dit Jupiter;
Ce que je veux dire eſt plus clair:
Mais pars, tu m'entends?... A merveilles,
J'ai deux excellentes oreilles.

Il fend l'air, & ce ſonge aîlé,
Eſt déjà ſur le chef pelé
Du ſieur Atride qui roupille,
Et ſonge qu'il gagne codille.
Ce ſubalterne Songe-là,
L'autre étant venu, s'envôla.
Atride entend le dernier Songe,
Et ſon cerveau, comme une éponge,
Reçoit le frauduleux avis
De combattre les ennemis.
Le malin conteur de ſornette,
D'un minois avoit fait emplette;
Lequel reſſemblant à Neſtor,
Servoit à mieux tromper encor.
Il lui diſoit: Jupin, à Troye,
Prétend que tu battes monnoye....
Me gravera-t-on à cheval?....
Oui-dà, tu ne feras point mal.
Atride, à l'équeſtre ſtatue,
La cervelle encor plus émue,
S'éveille dans un grand tranſport,
En diſant : Ah! quel heureux ſort!
Mais ſon réveil fut la ruine
Du pot contenant ſon urine.
Ce pot ſur une chaiſe étoit;
Il chut, quand il ſe tranſportoit;

Sa main y fut un peu plongée,
Ayant été trop allongée.
Elle puoit; Agamemnon
Dit : cette eau-là ne ſent pas bon
Il torche ſa main, il la frotte,
Et prend enſuite ſa culotte;
Appelle à lui, bat le fuſil,
Fume une pipe de bréſil.
Un valet entra dans ſa chambre;
Qui certes ne ſentoit pas l'ambre.
Il ſe boucha le nez, & dit:
Atride a piſſé dans ſon lit.
Avertiſſez mes Capitaines;
J'ai rêvé que, pour mes étrennes;
Dit-il, par mes nombreux ſoldats,
Nous mettrions la Ville à bas:
Et juſtement cette journée
Eſt la premiere de l'année.
Vîte alors ſes habits il prit,
Et ſes bas de travers il mit,
Ainſi que ſa blonde perruque;
Qu'il mit de côté ſur ſa nuque;
Là-deſſus, chez Neſtor il va,
Où toute la troupe arriva.
Du ſilence je vous demande;
Dit Atride à toute ſa bande,

Il nous faut monter à l'assaut....
Mais, Monsieur, le mur est trop haut....
Haut ou bas, c'est la même chose;
Il faut y monter, & pour cause.
Rêvant la nuit, j'ai vu Nestor,
Ou du moins homme ayant son port;
Il me disoit: debout, Atride:
En ta faveur le Ciel décide....
Et ce Ciel que fait-il pour moi?....
D'Ilion il t'établit Roi;
Il veut qu'à cheval la gravure
Sur l'argent te donne posture.
Alors enchanté du cheval,
J'étends ma main dans l'urinal,
Lequel de ma chaise culbute,
Et salit mon bas dans sa chûte;
Ce bas en est encor suant,
Tâtez.... Maugrebleu du puant,
Avec son bas & son urine!
Dit Ulysse en faisant la mine.
Chut! reprit Atride, écoutez;
Si je pue, eh! bouchez vos nez.
Je feindrai d'abandonner Troye.
Si les Grecs en ont de la joie:
Quoi! votre cœur est abattu!
Vous étiez si pleins de vertu!

Leur direz-vous, où diable eſt-elle ?
On n'en voit pas une étincelle.
Alors, tout ſurpris de n'avoir
Qu'un avis contre leur devoir,
Ils en ſupputeront deux-mille
Pour reſter & prendre la Ville.
Le Roi s'aſſit après ces mots,
Et Neſtor lui tint ce propos :
Où diable as-tu pris cette hiſtoire ?
As-tu paſſé la nuit à boire ?
Un pot de chambre renverſé,
Une gravure, un bas ſauſſé ;
Un quidam qui, prenant ma taille,
Vient d'exhorter à la bataille :
Tu verras qu'en faiſant dodo,
Il t'aura pris un vertigo.
Cependant, dans l'incertitude,
Dis-nous, rêves-tu d'habitude ?
Ma foi, dit-il, je n'en ſçais rien ;
Mais je ſçais que je dors fort bien.
Je rêve, pendant la journée,
Sur la dépenſe de l'année ;
A mon épouſe, à mes enfants,
Quand ils ſeront un peu plus grands.
Neſtor dit : La peſte te crève,
C'eſt réflexion, & non rêve.

Quoi qu'il en puiſſe être, je croi
Que les Dieux inſpirent un Roi.
Ainſi, je penſe que ce ſonge
Peut-bien n'être pas un menſonge,
Et qu'il eſt bon d'exécuter
Ce qu'il eſt venu lui dicter:
Mais apprends qu'un homme qui veille
Rêve autrement que qui ſommeille.
  Alors Neſtor on applaudit,
Et l'on crut le bonheur prédit.
Le Camp s'aſſemble; à voir les troupes
Déſerter tentes & chaloupes,
On s'écrieroit : C'eſt un eſſain
Qui va prendre un repas de thyn.
  Agamemnon ſur un banc monte,
Et voici ce qu'aux Grecs il conte,
En tenant ſon ſceptre à la main,
Fameux ouvrage de Vulcain,
Qui, fort ſujet à l'aventure,
De Jupiter fut à Mercure;
Après à Pelops, dont ce Roi
Se ſervoit pour donner la loi;
Et puis, comme pièce volante,
Fut dans les mains de plus de trente;
Et qu'enfin, par un long détour,
Agamemnon eut à ſon tour.

Tenant donc ce ſceptre, il s'avance,
Dit : Me voici, faites ſilence.
Chers amis, pour moi diſpoſés
A vous faire couper le nez ;
O vous ! qui, d'une foi commune,
Croyez ici faire fortune,
Quoiqu'on ait fait ce qu'on a pu,
Vous voyez que l'on a mal cru.
Vous voyez qu'en mille manières
Nous recevons les étrivières :
Ainſi le veut le Dieu des Dieux,
Qui, ſans doute, eût pu vouloir mieux ;
Et qui badine d'un Royaume
Comme d'une balle de paume.
C'eſt Jupin, dont je parle ainſi,
Qui veut qu'on décampe d'ici ;
Qui, voyant le peu d'avantages
Qu'ont eu juſqu'ici nos courages,
Sans doute dit dans ſon courroux :
Tous ces coquins-là ſont trop mous.
D'ailleurs, par la route de l'onde
Il vient un bateau plein de monde,
Gens, au lieu d'arc, portant fuſil,
A qui nous n'irions qu'au nombril.
Ils n'ont pas plus pitié d'un homme,
Qu'un Normand pitié d'une pomme.

Tandis qu'ils viennent d'un côté,
Je crois, pour notre ſûreté,
Qu'il faut nous en aller d'un autre:
C'eſt mon avis, eſt-ce le vôtre?
Depuis neuf ans nous gobons l'air.
Parbleu! ſommes-nous donc de fer?
Moitié de mes gens eſt charogne,
Les vivants ont mauvaiſe trogne.
Regardez Ulyſſe & Neſtor,
Ne ſont-ils pas de couleur d'or?
Hélas! juſqu'à nos pauvres barques,
De nos malheurs tout a des marques.
Pendant que nous ſommes ici,
Nos fronts en ont peut-être auſſi.
Au retour d'un ſi long voyage,
Souvent on trouve un cocuage,
Que les tentations de nuit,
Et l'impatience ont produit.
Il peut n'être pas fait encore;
Mais peut-être eſt-il près d'éclore.
Partons, c'eſt trop d'être battus:
Tâchons de n'être pas cocus.
A ce diſcours, toute l'armée
Frémit & paroît allarmée,
Et chacun dit, d'un ton confus:
Partons, pour n'être pas cocus.

Ce difcours jufqu'à Junon vôle,
Laquelle en perdit la parole.
On dit après qu'elle jura,
Quand la voix elle recouvra.
A Pallas elle courut vîte,
Et cette pucelle hypocrite,
A qui tout mâle déplaît tant,
Alors fe décraffoit pourtant;
Et, s'admirant à fa toilette,
Baiffoit, hauffoit fa gorgerette,
D'une maniere que l'on pût
(Sans penfer qu'elle le voulût)
De fa gorge entrevoir les charmes,
Et puis, que l'on rendît les armes.
C'eft ainfi que la vanité
Fait obftacle à la chafteté,
Et que la fille la plus fage
Cherche pourtant un tendre hommage;
Et puis dit, quand on le lui rend:
Mais voyez donc l'impertinent!
Junon furprit donc la Déeffe,
Au même inftant qu'avec adreffe
Ladite Marion-Friquet
Cherchoit un air chafte & coquet.
Elle prit d'abord une chaife,
Pour lamenter plus à fon aife,

Et dit : J'étouffe, je me meurs.
Que n'allez-vous mourir ailleurs?
Dit Pallas, mais d'une manière
Que l'autre n'ouït rien ou guère:
Puis, Junon ſanglottant toujours,
Tint encor ce piteux diſcours.
  Hélas! ſecourez-nous, m'amie;
Faut-il que, chargés d'infamie,
Les Grecs abandonnent ces lieux?
Les Troyens irreligieux
Nous auront donc fait une offenſe,
Sans qu'ils en faſſent pénitence.
Quoi! Priam, après cent combats,
Pourra mourir entre deux draps!
A l'avenir, Meſſieurs les hommes
Diront de tous tant que nous ſommes,
En termes hardis & ſuccincts:
Ma foi, ce ſont de pauvres ſaints.
Quoi! morbleu! la putine Hélene,
Filant tranquillement ſa laine,
Dira, parlant de Ménélas:
Vous perdez vos pas, Nicolas!
Ces Héros, qui ſont plus de mille,
Qu'on a tués devant la Ville,
Morts pour nous en gens courageux,
Hélas! c'eſt donc tant-pis pour eux!

Non, non, Pallas archivaillante,
Vous dont l'humeur eſt ſi bouillante;
Digne fille de Jupiter,
Prenez votre ſecouſſe en l'air.
Des Grecs courez joindre les troupes:
Courez arrêter leurs chaloupes;
Dites-leur, votre Egide en main:
Où courez-vous donc ſi matin?
Après ces mots, d'un vôl rapide,
Pallas s'envôle au camp d'Atride;
Le premier qui s'offre à ſes yeux,
Fut Ulyſſe le ſonge-creux;
Lequel, alors, comme un Nicaiſe,
S'endormoit fort mal à ſon aiſe,
Le chef appuyé ſur un ſac,
Sa rape en main & ſon tabac,
Lequel tabac tâchoit de prendre,
Pour le raper ou pour le vendre.
Un ſoldat de la garniſon,
Que Pallas appella fripon,
En tirant l'autre par l'oreille,
Qui, ſe ſentant tirer, s'éveille,
Et dit, d'un ton un peu brutal:
Maugrebleu! vous me faites mal.
Pardon, Monſieur, ſi je vous bleſſe,
Répondit alors la Déeſſe;

Ce n'eſt point mon intention.
Ah ! la méchante caution !
Reprit entre ſes dents Ulyſſe ;
Mais, ſoit exprès ou ſans malice ;
Madame, dites ſans façon,
A quoi puis-je vous être bon ?
Hélas ! Monſieur, répondit elle,
Sans vous chercher nulle querelle,
Je vous dirai que, dans le temps
Que vous voyez fuir tous vos gens,
Ronfler deſſus une beſace,
Eſt un ſommeil hors de ſa place.
Mon Dieu ! dit-il, c'eſt la douleur
Que me fait leur manque de cœur,
Qui m'a ſaiſi d'une maniere
A fermer juſqu'à ma paupiere :
Ainſi, dans cette occaſion,
Je ronflois par diſtraction.
Ah ! dit-elle, prenez donc garde
De ronfler ainſi par mégarde ;
Car ſûrement c'eſt fort mal fait
D'avoir un eſprit ſi diſtrait.
Lorſque que vos Grecs prennent la fuite
Sans que la ville ſoit détruite,
Ronfler à force de douleur,
C'eſt être triſte ſans honneur.

Levez-vous, Monsieur, faites rage:
Que cette douleur soit courage;
Et criant de tous vos poulmons
De-çà, de-là, par vaux, par monts,
Criez à la craintive armée:
Eh! que dira la Renommée?
En vous voyant, j'ai d'abord cru
Que le feu vous prenoit au cu.
Vivre est un bien; la sépulture
Est déplaisante à la nature;
Mais d'un poltron tel est le sort,
Qu'il vaut moins qu'un honnête mort.
Allez, Madame, il n'est personne
Qui mieux que moi parle & raisonne,
Dit Ulysse; & je vais crier
Tout aussi-bien qu'un bon huissier.
Là-dessus, le Prince galoppe:
Mais malheureusement il choppe
En voulant sauter un fossé.
Monsieur, vous êtes-vous blessé?
Lui dit Atride qui s'avance.
Non pas grandement que je pense,
Dit-il; je me suis seulement
Cassé tout au plus une dent.
Ah! dit l'autre, j'en suis bien-aise;
Voilà répondre comme un Blaise,

Reprit le pauvre homme édenté,
Qui courut d'un autre côté.
Il vôle aux Grecs, il les conjure,
Et tour-à-tour leur dit injure;
Careſſe l'un ſous le menton,
Donne à l'autre un coup de bâton;
Appelle l'un mon camarade,
Et porte à l'autre une ruade;
Enfin, tant careſſe & tant bat,
Qu'il fait revenir le Soldat.
Et quant aux Chefs, il les gourmande.
Quelle frayeur de contrebande
Vous donne de lâches tranſports?
Avez-vous donc le diable au corps?
Leur dit-il; ah! ſçachez qu'Atride,
Quand il a feint d'être timide,
Vous a, Meſſieurs, vendu du noir,
Pour éprouver votre devoir.
Si vous fuyez, pour récompenſe,
Il vous réſerve une potence;
J'aimerois mieux qu'on m'empalât,
Que de mourir comme cela.
Ah! mes amis, courez lui dire:
Bon, bon! grand Roi, vous voulez rire;
Vous faites le ſot; mais parbleu!
Nous ſçavons que ce n'eſt qu'un jeu.

Ah, ah! notre gaillard de Maître,
Vous & vos tours, allez-vous paître.
Si dans ſes dents quelque brutal
Appelle Ulyſſe un animal,
Il répond à pareille injure:
O vergogne de la nature;
Mais, que la crainte de mourir
Rend expert en l'art de courir!
Brebis galeuſe de la troupe,
Lâche au combat, prompte à la ſoupe;
Diſpoſes-tu de ton deſtin
Comme des choux de ton jardin?
Crois-tu le nom de Chef d'armée
Pareil au nom de la Ramée?
Et trouves-tu qu'Agamemnon
Soit un trop petit compagnon,
Lorſque moi, qu'on appelle Alteſſe,
Je me ſoumets à ſa hauteſſe.
Toute la troupe, là-deſſus,
S'écria: ne vous fâchez plus.
Un chacun enſuite s'aſſemble
Pour un peu conférer enſemble:
Leur bruit reſſemble au bruit des coups
Qu'aux rocs la mer donne en courroux.
Chacun ſe place, on fait ſilence:
Sans ſoupçonner l'impertinence

D'un certain Therſite tortu,
Louche, boſſu, caigneux, têtu.
On dit que du corps les parties,
Quand elles ſont ſi mal bâties,
Dénotent ordinairement,
Par leur vilain arrangement,
Que l'âme y tenant domicile
N'eſt pas non plus bon uſtenſile.
Or, de Therſite il eſt ainſi;
Et ce que j'en ai dit ici
Dénote aſſez, ſans le redire,
Que de ſon âme on peut médire.
Nous liſons que cet animal
Oſoit quelquefois parler mal,
Et d'Ulyſſe & du vif Achille,
Qui le traitoient en imbécille;
Il oſa vomir ce jour-là
Les inſolences que voilà,
Profitant du préſent déſordre
Auquel on prétendoit mettre ordre:
Ventrebleu! Monſieur notre Roi,
Dont impertinente eſt la loi,
Je te dirai, ſans équivoque,
Que ta Majeſté me provoque,
Malgré ma forme de magot,
A ce diſcours qui n'eſt point ſot.

Je dis donc, si tu veux combattre,
Qu'à présent tu peux nous rabattre;
Et faire, en cette occasion,
De nous une soustraction.
L'addition sera petite,
Mais telle que tu la *mérite*;
Car, enfin depuis trop long-temps
Tu jouis des peines des gens.
Nous n'avons, pour dire les choses,
Que les épines; toi, les roses.
L'or & l'argent, & les bijoux
Sont pour toi seul; à nous les coups.
Il est, je gage, dans ta tente,
D'excellents jambons plus de trente:
Tu mangeois, hier au matin,
De ce jambon avec du pain:
Un pétillant vin de Tonnerre
Couloit à longs traits dans ton verre.
Je regardois cette liqueur
Que j'enviois de tout mon cœur,
Et je regardois après elle
Une méchante bagatelle,
Que tu lavois d'une boisson
Dont le puits étoit le poinçon.
Ton valet laissa la bouteille.
Je dis, en me grattant l'oreille:

Si la Fleur pouvoit s'en-aller,
Je tâcherois de la voler.
Ce vol étoit une fadaiſe,
Mais la penſée étoit mauvaiſe:
Et la bouteille ſe ſauva,
Parce que la Fleur l'acheva.
Nous garniſſons ton croc de viandes,
Et ton lit de filles friandes;
Mais c'eſt par trop, Agamemnon,
Nourrir ton appétit glouton.
Que veux-tu qu'en ces lieux on faſſe?
Que nous prenions à la tiraſſe,
Pour le livrer à ton profit,
Un nouvel ortolan de lit;
Ou qu'on te guette, en cette terre,
Le fils aîné d'un pauvre pere,
Qui viendra te dire à genoux:
Monſieur, combien en voulez-vous?
Il faudroit cracher à la face
De qui pour toi fait cette chaſſe.
Vous, Grecs, qui m'écoutez ici,
Il faut vous y cracher auſſi,
Pour avoir à ce méchant homme
Fait gagner mainte & mainte ſomme.
Morbleu! qui vous viſiteroit,
Femmes, ma foi, vous trouveroit.

Si la culotte vous eſt dûe,
Qu'un chacun de vous s'évertue;
Et, ſaluant Agamemnon,
Lui diſe : Adieu, maître fripon.
Là-deſſus, il deviendra blême
Comme un viſage de carême ;
Pourquoi ? Parce qu'il verra bien,
Que ſans notre aide il n'eſt plus rien;
Et qu'il n'aura ni ſou ni maille,
Tréſor, ni filles, ni volaille;
Qu'enfin un homme doit pâlir,
Quand cela vient à lui faillir.
A préſent, ſçait-il l'importance
Et le prix de notre vaillance ?
Et n'a-t-il pas mortifié
Un brave Grec qui fait pitié ?
Ne vient-il pas, le miſérable !
De lui prendre une Eſclave aimable ?
Et ce pauvre homme qui la perd,
Les bras croiſés, a tout ſouffert.
Il n'a pas frotté ſes épaules,
Quoiqu'il eût bien trouvé des gaules.
Il vit encore, & le voilà,
Après des airs tels que ceux-là.
Un jour on lira dans l'hiſtoire
Qui de nos faits fera mémoire :

Celui qui les Grecs gouverna,
Ces Grecs impunément berna.
On voit, que, malgré leurs conquêtes,
Ces gens étoient de grandes bêtes.
Le Chef qui les traita ſi mal,
Fut cependant un animal.
  Taîs-toi, lui répondit Ulyſſe,
O vrai réſervoir à malice!
Je te trouve bien effronté
De prédire la vérité.
Il ſe peut faire que l'Hiſtoire,
De ſon nom faſſe ainſi mémoire;
Et je le veux bien croire auſſi:
Mais je n'en parle point ici.
Créature trop inutile!
Toi, dont le bras eſt immobile,
Qui ne peux payer ton écot,
Qu'en feſant écumer le pot;
T'appartient-il de contredire
Un Roi qui pourroit être pire?
Que t'importe, qu'Agamemnon
Soit un impertinent ou non?
Jamais on ne fit rien qui vaille,
Si l'on écoute la canaille:
Parce qu'un fat a du caquet,
Faut-il qu'il faſſe ſon paquet!

Nous avons tous, enfants, ou femme,
Et je ſçais qu'au fond de notre âme,
Ils ſemblent crier : Mon époux,
Ou mon papa, venez à nous.
Plus d'une fois cette voix tendre
M'a dit : c'eſt trop nous faire attendre.
Mais à ma femme, à mes enfants
Je réponds : Chut ! il n'eſt pas temps.
Il en eſt ainſi du Pilote
Qui maudit & vaiſſeaux & flotte,
Quand, un mois loin d'eux, ſur la mer,
Il s'imagine être en enfer.
Nous autres, depuis neuf années,
Par de contraires deſtinées,
Nous avons devant Ilion
Vu blanchir le poil du menton :
Mais aurions-nous la hardieſſe,
Joignant la honte à la vieilleſſe,
De revenir en nos logis,
Vaincus, en poil ou blanc, ou gris ?
Ah ! Meſſieurs, quel hideux ſpectacle !
Trouvez-vous ici de l'obſtacle ?
Il faut bénir le Ciel de tout,
Et tâcher d'en venir à bout.
De Calchas bientôt le préſage
Doit avoir ſon effet, je gage.

Je vous attefte tous ici,
Héros qui vivez, Dieu merci.
Ayez, s'il vous plaît, fouvenance
D'un certain Samedi, je penfe.
Hélas! il me femble, ma foi!
Que nous y fommes vous & moi;
Nos ferments mêlés de grimace,
De Pâris profcrivoient la race.
Pour l'aller chercher, nos bateaux,
Ce jour-là, flottoient fur les eaux.
Souvenez-vous du facrifice
Que, pour rendre le Ciel propice,
Nous offrîmes en ce jour-là;
Car ce jour contient tout cela:
Souvenez-vous qu'Atride même
Nous avoit régalés de crême,
Et que, pendant qu'on fe lèchoit,
Révérend Calchas attachoit,
Avec une corde, une vache,
Qu'il renverfa d'un coup de hache;
Sous un platane, qu'un ruiffeau
Lavoit bellement de fon eau;
Quand un Dragon, couvert d'écaille,
Qui fit frayeur à la canaille,
Et qu'apparemment quelque Dieu
Avoit mis exprès dans ce lieu,

Sortit, (si j'ai bonne mémoire)
Sortit de dessous une armoire,
Pleine, disoit-on de faux sel,
Et qui même servit d'Autel.
A cet aspect, chacun s'écrie:
Ceci passe la raillerie!
Un gros Dragon comme cela
Ne vient pas pour des prunes là.
Ce Dragon grimpant au platane
Plus haut que n'est deux fois ma canne,
Engloutit nenf petits oiseaux,
Et leur mere sur les rameaux.
Aussi-tôt un autre spectacle
Nous fit à tous crier miracle;
Car ce gros Dragon disparut,
Sans qu'il bougeât ni qu'il courût.
On vit à sa place une roche
A la hauteur de notre cloche.
Pendant que de ce changement
On étoit dans l'étonnement,
Je dis: Ce tour de passe-passe
Vient bien à nous, mais il nous passe.
Calchas alors me dit: Taîs-toi:
Ce tour te passe & non pas moi:
Ce monstre-là, mort de ma vie!
Plus qu'on ne pense signifie.

Neuf francs-moineaux il a mangé,
Et puis en rocher s'est changé.
C'est une chose bien étrange,
Que neuf moineaux un dragon mange!
Mais, devenir après rocher,
L'est encor plus que les mâcher.
Vous autres, vous n'y voyez goute,
Et votre esprit est en déroute.
Moi qui déchiffre le destin,
J'y perds presqu'aussi mon latin:
Cependant, certaine lumiere
Montre à mes yeux une carriere,
Où vous courez malgré vos dents,
Pendant l'espace de neuf ans:
Mais, après la neuvieme année,
J'apperçois Troye infortunée
Tomber ainsi que tomberoit
Quelqu'un qui s'évanouiroit.
J'apperçois des femmes fuyardes
Se hâter d'emporter leurs hardes,
Quand une troupe de soldats
Leur fait mettre la charge à bas;
J'apperçois mainte & mainte gorge,
Dont le sang à longs flots dégorge;
J'apperçois... écoutez-moi bien...
Ma foi, je n'apperçois plus rien.

Voilà, Meſſieurs, comment l'Augure
Prédit la fin de l'aventure :
Nous y touchons, nous y voilà :
J'opine qu'il faut reſter là.
La peur fuit après ces paroles ;
Et dans les âmes les plus molles,
Dans le plus chétif fantaſſin,
La vertu renaît brin à brin.
Pour leur en donner davantage,
Neſtor leur dit : Enfants, courage !
Je vous tiendrois bien des diſcours
Qui ſeroient bons, quoique très-courts ;
Mais, au harangueur n'en déplaiſe,
Sa harangue eſt aſſez mauvaiſe ;
Et je dirai, pour tout bon mot,
Que qui n'agit point eſt un ſot.
Quand nous quittâmes notre terre,
Par un certain coup de tonnerre,
Les dieux puiſſants nous ont promis
La défroque des ennemis.
Sus ! que perſonne ne revienne,
Avant que ſur quelque Troyenne,
De la maniere qu'il voudra,
Il n'ait vengé cet affront-là.
Si quelqu'un s'aviſe de dire :
Mon épouſe vient de m'écrire

Qu'on a beſoin de moi chez nous:
Auſſitôt, rouez-le de coups.
C'eſt à toi, notre Capitaine,
A prendre maintenant la peine
D'arranger des ſoldats vaillants,
Et devenus honnêtes-gens.
Aſſortis tout; que chaque Prince
Commande à ceux de ſa province:
L'ordre eſt tout; il n'eſt rien de tel
Pour qu'un ſecours ſoit mutuel;
Plus aiſément on en diſcerne
Comment un chacun ſe gouverne:
Et quand on a bien diſcerné
Comment chacun s'eſt gouverné,
Si l'on ſuccombe, on peut conclure,
Contre lequel il faut qu'on jure:
Contre le ſoldat ou le ſort,
Qui tout-à-la-fois n'ont point tort.
 Atride reprit: Vieux bon-homme,
Dont jamais la raiſon ne chomme;
O de la Grece le Sauveur!
Et mon bien amé ſerviteur,
Pourquoi faut-il que ta perſonne
Qui penſe ſi bien, & raiſonne,
Soit la ſeule, entre tant de gens,
Dont les conſeils ſont ſi prudents,

Que n'ai-je, Héros en ſageſſe,
Quelques routiers de ton eſpece;
Ah ! que bientôt, par leur moyen
J'aurois le gîte du Troyen !
Qu'on laboureroit bientôt Troye !
Mais, mon Dieu ! j'aurois trop de joie,
Souhaiter d'être ſi joyeux,
N'eſt pas un deſir trop pieux.
La Diſcorde ici fait ravage,
Et moi, qui devrois être ſage,
Hélas ! je ſuis preſque auſſi ſot
Que l'eſt un enfant au maillot.
Un Héros dont la valeur brille,
Je le troque contre une fille;
Mais, que dis-je de ſa valeur ?
Eſt-ce donc un ſi grand malheur ?
On m'a dit qu'il jure & qu'il peſte ;
S'il ne veut pas venir, qu'il reſte.
Soyez prêts ; ce jour de combat
Fera la fortune au ſoldat.
Ah ! têtubleu ! que de richeſſes !
Que l'on va manier d'eſpeces !
Du moins, qu'on boive à ma ſanté,
Quand on aura pris la Cité.
Alors on entend dans l'armée,
Comme un bruit de mer non calmée,

Quand, des vents le Geolier ſurpris,
N'ayant pas ſur eux fermé l'huis,
Contre les rocs ils pouſſent l'onde,
Pour épouvanter tout le monde,
Et le maître du gouvernail,
Dont ils confondent le travail,
Et qui dit : Je me donne au diable,
Si ce vent-là n'eſt effroyable.
Au camp, chacun de ſon côté,
Se diſperſe à ſa volonté ;
L'un s'apprête une perſillade,
Celui-ci mange une grillade
Avec un morceau de pain bis,
Et dit : Dieu me garde de pis !
D'un examen de conſcience,
L'autre fait toute ſa pitance ;
Celui-ci boit dedans ſa main,
Faute d'une taſſe d'étain ;
Celui-là rape, & l'autre fume,
Et celui-ci du bois allume ;
Enfin, l'un tremble & l'autre rit,
Et l'autre ſon Journal écrit.
Atride, avant le ſacrifice
Qui doit rendre le Ciel propice,
Veut qu'aſſiſtent ſix Généraux
Aux ſacrifices des taureaux,

Avant de les tuer, lui-même,
D'une dévotion extrême,
Au milieu des six Chefs élus,
Il dit ces mots, & rien de plus.
Il fait jour : avant qu'il s'en aille,
Que des Troyens la truandaille
Rende, ô Jupin ! sur le carreau
L'âme par où la rend un veau,
Quand, d'un coup à la jugulaire,
Le boucher l'empêche de braire :
Qu'Hector aussi perde son sang,
D'un bon coup de mon sabre au flanc,
Que le vieux Priam, sans ressource,
Se voye aussi couper la bourse ;
Que les poûtres de ses maisons
Servent au foyer de tisons.
Jupin, si ta bonté m'exauce,
(Je te le dis, sans que je gausse ;)
Ma foi, je vais à ces taureaux
Ajoûter encor quatre veaux.
Or, le veau vaut dix sols la livre ;
Et de Barême ayant le livre,
Grand Dieu, tu pourras supputer,
Ce que ces veaux pourront coûter.
Il dit, & Jupiter n'a garde
De dire à ce Roi : Qu'il les garde,

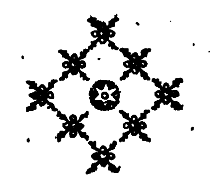
Ce maître Dieu, peu ſcrupuleux,
Accepta tout, hormis les vœux.
Les victimes Atride égorge,
D'un coup de poignard dans la gorge;
Il les met après ſur le feu,
Qui s'en ranime & devient bleu.
Chacun prend ſa part de la viande
Qui lui paroît la plus friande.
Agamemnon, de ſon couteau,
S'empare d'un roignon de veau.
Ulyſſe avec appétit ronge
Un os qu'il a pris de la longe:
Tout en rongeant il dit: Garçon,
J'ai ſoif, apporte-moi du bon;
Car, on rapporte dans l'Hiſtoire,
Qu'en mangeant il eſt ſain de boire.
A vous, Monſieur; buvez auſſi...
Soit; tope & tinque, & grand merci.
Se leve alors Neſtor le ſage,
Entre la poire & le fromage,
Qui dit; Meſſieurs, il eſt vilain
D'ivrogner & d'aimer le vin.
Mais il n'eſt pas vilain d'en boire,
Répartit un certain Grégoire;
Et, quand on eſt dans un repas,
Il faut boire & ne l'aimer pas.

Eh ! dit Neſtor, cette chicane
N'eſt, mon ami, qu'un coq-à-l'âne,
Un ſophiſme qui nous conduit
A grenouiller toute la nuit ;
Nos moments ſont de conſéquence,
Ménageons-les avec prudence ;
Et, pour mettre à profit le temps,
Haranguons, aſſemblons nos gens.
Que c'eſt bien dit ! reprit Atride,
Moi, qui ſur vous ici préſide,
Ma foi, je ne dirois pas mieux
Combien le tems eſt précieux.
Or donc, Héros, je vous commande
Que vous alliez de bande en bande.
Chacun alors court à ſon rang,
Comme un Ecolier à ſon banc,
Minerve montrant une Egide,
Convertit toute âme timide ;
Et le ſoldat plein de valeur,
Se demandoit : As-tu du cœur ?
Oui, camarade, je pétille ;
Au diable ſoit notre famille ;
Je veux corbleu ! loger ici...
Ma foi, j'y veux loger auſſi...
Mais ſi nous mourons ?.. Eh ! qu'importe ?
Feu notre grand'mere eſt bien morte.

On voit souvent des bataillons
De cygnes couvrir les vallons,
Qui battent galamment des âîles
En l'honneur de quelques fémelles,
Et par des cris, ou des chansons,
Racontent leurs tendres raisons.
Echo, témoin de leur ramage,
En rend une parlante image:
Ainsi les cris des Argiens
Pour image ont ceux des Troyens.
Agamemnon est à leur tête;
Il semble aller à la conquête:
Son air, au bas un peu cagneux,
Sans ce, seroit celui des Dieux:
Et ce fut son maître de danse,
Lequel, selon toute apparence,
N'avoit, lui montrant à danser,
Pas pris soin de le redresser:
Mais ce défaut désagréable
Ne l'en rend pas moins respectable:
On se dit seulement tout bas:
Le haut fait un peu honte au bas.
Alors Iris la Messagère,
Pareille aux vents, ou plus légère,
Au Palais de Priam s'en va,
Dans lequel Dame Iris trouva

Des Officiers Troyens l'élite :
Et prenant les traits de Polite,
Fils cadet de Monsieur Priam ;
Son Envoyé jadis à Siam,
Elle parla donc de la sorte,
Après qu'elle eut fermé la porte.
  Eh ventrebleu ! c'est radoter
Que paisiblement consulter :
Etes-vous donc dans une Eglise,
Pour qu'ainsi l'on se tranquillise
Contre les efforts du Troyen,
Qui, je crois, la forceroient bien ?
Ce que je dirai n'est point fable :
Autant qu'il est de grains de sable
Dans le fond du vaste Océan,
(Voyez combien ce fond est grand !)
Eh bien ! autant notre adversaire
Conduit, ma foi, de gens de guerre.
Mais encore, me dira-t-on,
Combien seroient-ils, mon Garçon ?
A cela je ne puis que dire ;
Sinon, Messieurs, que l'on veut rire ;
Car je n'ai point, en vérité,
Les grains de l'Océan compté :
Mais quand ils seroient davantage ;
Le nombre vaut-il le courage ?

Je me préfere, avec mon cœur,
A trente coquins ſans honneur.
Vous voilà là tout immobile.
Que diantre ! où va prendre la Ville.
Allons, alerte, ſieur Hector...!
Par ma foi ! je penſe qu'il dort.
Monſieur, tirez-le par l'oreille....
Ce n'eſt pas la peine, il s'éveille.
Ah ! dit notre Hector en bâillant:
Je vous entends tout ſommeillant.
Çà, çà, que l'on ouvre les portes:
Je vais arranger les cohortes,
Et ſoyez certains que, dans peu,
Les ennemis verront beau jeu.





LIVRE TROISIEME.

N'AVÉZ-VOUS jamais vu des grues,
Qui, volant à deux pieds des nues,
Paſſant les mers, dans la ſaiſon
Qu'en uſage vient le manchon,
Vont avec bruit ſur le Pigmée ?
Des Troyens connoîtra l'armée,
Quiconque aura pu voir de près
De ces oiſeaux le nombre épais.
De nos Troyens la troupe avance
Avec beaucoup d'impatience.
S'avance, à ſon tour, l'autre camp,
Dans un tumulte bien moins grand.
Mais, dans une humeur de carnage,
A faire autant ou davantage.
Sous lui la plaine, d'un bruit ſourd,
Semble en trouver le poids trop lourd.
S'éleve encore une pouſſiere
A côté, devant & derriere,
Qui, le cachant, fait qu'un chacun
Paroît double, & n'eſt pourtant qu'un.

Bientôt les camps ſont face à face,
Et ſe voyant font la grimace.
Il eſt permis de grimacer
Contre qui vient nous agacer.
Vers l'ennemi Pâris s'avance:
Son air eſt plein de ſuffiſance;
Et dans ſa main tenant un dard,
Marche vêtu d'un léopard....
N'allez pas, Lecteur, je vous prie,
Croire le léopard en vie;
Ce léopard étoit en peau
Depuis les pieds juſqu'au muſeau.
Mais, quoiqu'il ne ſoit qu'en fourrure,
Pâris, vêtu de ſa figure,
Croit que ſon cœur aura ſa part
Du courage du léopard.
Il n'eſt pas le ſeul dans ce monde,
Qui ſur l'habit ainſi ſe fonde.
Maint faquin richement orné,
Dans ſon équipage traîné,
D'un vrai Grand théâtrale image,
Digne, à ſes yeux, d'un humble hommage;
Se contemplant en léopard,
N'en a que la peau de haſard.
Pâris, abuſé par la ſienne,
S'approche; allons, que quelqu'un vienne,

Dit-il aux Grecs ; & qui viendra,
Pour l'autre monde partira.
Ménélas entend ces paroles :
Je ne voudrois pour dix pistoles,
Réplique-t-il à notre sot,
Que tu n'eusses pas dit ce mot.
Maître Gascon, ôse m'attendre ;
Je ne veux que le temps de prendre
Mon coutelas, quoiqu'un bâton
Suffit pour te faire raison :
Et là-dessus entrant en lice,
Il n'y trouva qu'une écrevisse ;
Un petit fat qui reculoit
A mesure qu'on l'appelloit.
Avance, dit son adversaire....
Parbleu ! je me tue à le faire,
Répondit-il... Mais, où vas-tu ?
S'avance-t-on montrant le cu ?
Pendant ce temps, notre jeune homme,
Qui tremble & craint qu'on ne l'assomme,
S'avançoit si rapidement,
Qu'il recule jusqu'à son camp.
Alors le brave Hector l'arrête :
Ah, lâche ! as-tu perdu la tête ?
Lui dit ce frere avec fureur.
Notre Pâris, dans sa frayeur,

Croit

Croit voir Ménélas, il s'écrie :
Monsieur, pardon, je vous en prie !
Vous êtes cocu, mais enfin
C'étoit un arrêt du Destin.
Moi cocu ! répondit son frere,
Corbleu ! d'où sçais-tu ce mystere ?
  A ce mot, le poltron Pâris
Reconnut qu'il s'étoit mépris ;
Et lui dit, en prenant haleine :
Non, non, Hector ; sortez de peine :
Vous l'êtes, ou ne l'êtes pas ;
Mais, je parlois de Ménélas.
La peste soit de l'aventure !
Voyez l'impertinent Augure,
Dit Hector ! oh ! que l'on fit mal
De mettre au jour cet animal !
Que n'as-tu fini ta carriere
En te noyant dans la riviere ?
Dis-moi, de quoi t'avisois-tu
D'aller si loin faire un cocu ?
O traitresse & fatale pomme !
Que tu fais tort à ce pauvre homme !
Vénus qui de toi la reçut,
Pendard, en ta faveur conçut,
Pour récompenser ton hommage,
Le dessein de ce cocuage.

Elle eut la Pomme, & toi l'honneur
D'un Epoux tout rempli de cœur.
Du bien d'autrui faire largesse,
N'est pas le fait d'une Déesse.
Si Vénus t'eût payé du sien,
On ne pouvoit en dire rien.
Et quand elle t'offrit Hélene:
Madame, ce n'est pas la peine;
Falloit-il, à ce compliment,
Lui répondre civilement:
Mais, sans chercher si loin des charmes;
A travers mille & mille allarmes;
Ma foi, vous m'en avez montré
Qui seroient assez à mon gré.
Elle eût dit: je sçais me connoître;
Mais enfin vous êtes le maître:
Et vous pouvez, jeune berger,
Vous exempter de voyager.
C'est-là le prix qu'un galant homme
Eût tiré du don de la pomme;
Sur-tout, se connoissant poltron,
Comme vous l'êtes, mon mignon.
Mais sans vous sentir de courage,
Vous entreprenez le voyage!
Sans honneur, & sans bonne-foi,
Vous volez la femme d'un Roi!

Et n'ayant le cœur intrépide
Que pour une action perfide,
Vous tournez le cul sans façon,
Quand le courage est de saison!
Et c'est bien prendre votre bisque;
Car votre vie étoit en risque.
Le violon dont vous raclez,
Vos chansons, vos cheveux bouclés,
L'excellence de votre face,
Rien ne vous eût obtenu grâce;
Et vous eussiez, malgré vos vers,
Fait le plongeon dans les enfers.
Craignez, pourtant, d'y prendre gîte;
Car dans le courroux qui m'agite,
N'étoit notre fraternité.....
Calmez votre esprit irrité,
Dit Pâris; par ma foi j'ai honte;
Voyez la rougeur qui me monte;
Et jugez que cette rougeur
N'est pas-là sans un peu de cœur.
Oui, j'ai fui devant tout le monde,
Et je mérite qu'on me gronde,
Il m'a pris un certain effroi,
Qui me disoit: prends garde à toi.
Si pourtant vous m'en voulez croire,
Vous n'en tirerez point de gloire,

Jusqu'à ne faire point de cas
De ma face & de mes appas.
Vous sçavez (& chacun l'avoue)
Que, quand du violon je joue,
On dit, en entendant le son:
Ah, mon Dieu ! l'habile garçon!
Si je vais dans la grande rue,
Dès qu'on jette sur moi la vue,
J'entends qu'on dit, par-ci, par-là:
Commere, avance, le voilà.
La Commere avance, & s'écrie:
C'est un morceau qui fait envie;
Je remarque son bel œil bleu,
Pour que mon fruit en tienne un peu.
Les gens qui sont loin, de leur poche
Tirent des lunettes d'approche.
Tout cela je le cite ici,
Sans aucun orgueil, Dieu merci;
C'est seulement pour en conclure
Que ma beauté, ma chevelure.....
Avec tes appas, & ton port,
Frere, ce que tu dis m'endort,
Répartit Hector.... Patience,
J'en étois à la conséquence.
Par mon discours, on voit fort bien,
Que de nous nous ne tenons rien;

Que, si les Dieux, pour ton partage,
T'ont fait un présent du courage,
Ces mêmes Dieux m'ont fait présent
De ce minois si ravissant;
Et qu'il faut qu'Hector souvienne
Que sa part, mise avec la mienne,
Sont deux parts, si je sçais compter;
Qu'en nous nous devons respecter....
Ta conclusion n'est pas claire,
Et ne sçauroit me satisfaire,
Reprit l'autre. Oh! dit le poltron,
Vous trouverez le reste bon.
Je prétends donc, s'il est possible,
Être à tout danger insensible;
Avoir du cœur & des appas,
Enfin, combattre Ménélas.
Pendant quoi, vous & les armées,
Qui de ce vont être informées,
Verrez, assis sur votre cu,
Mon combat contre ce cocu.
Peux-tu, dit l'autre, t'y résoudre?
Oui, parbleu! je veux en découdre,
Reprit-il. Eh bien! de ce pas,
J'en vais avertir Ménélas,
Dit Hector, qui prit sa secousse
Si violemment, qu'il en tousse.

Tout en touſſant il arriva.
Un Grec lui cria. Qui va là?
C'eſt moi.... Qui, moi?.... C'eſt ma perſonne,
Ah! vous avez l'humeur bouffonne,
Répondit-on? en ce moment,
On tira ſur lui bruſquement.
Que veut, diſoit-on, ce viſage?
Vient-il encor nous faire outrage?
Nous morguer comme ſon cadet,
Et fuir après comme il a fait?
Eh! mais, je n'y puis rien comprendre,
Crioit-il: daignez donc m'entendre;
Du moins, avant que je ſois mort,
Voyez ſi j'ai raiſon ou tort.
C'eſt fort bien penſé; qu'il avance,
Reprit Atride avec prudence.
S'il eſt tué, vous voyez bien
Qu'il ne pourra nous dire rien.
A ces mots, tous ſes traits ceſſèrent,
Vers lui quelques Grecs s'avancerent.
Çà, dit-il, puiſque me voilà,
Ordonnez que l'on crie holà.
Mon frere vers vous me députe,
Pour ſçavoir ſi l'on veut qu'il lutte
Contre Ménélas, dont le front
Eſt par lui taché d'un affront;

Quoiqu'à vrai dire, cette offenſe
Eſt de petite conſéquence.
Cet accident eſt un écot,
Que doit tout mari, ſage ou ſot;
Et Ménélas, qui s'en irrite,
D'une ſimple dette s'acquitte.
Et ſi, pour chaque Ménélas,
Il falloit lever des ſoldats,
Il en faudroit nombreuſe bande,
Pour tel qui parmi vous commande.
Mais, bref, chacun à ſon eſprit:
Un cocu jure, & l'autre rit.
Quoi qu'il en ſoit, Monſieur mon frere
Veut en ce jour finir la guerre,
Par un combat contre celui
Dont le front vous arme aujourd'hui;
Et le vaincu, ſans qu'il en gronde,
En s'en-allant dans l'autre Monde,
Et ſans rancune & ſans ſouci,
Laiſſera Dame Hélene ici,
A celui dont le cimeterre
L'étendra de ſon long par terre;
Et par ce ſeul homme étendu,
Le calme nous ſera rendu.
  Après ces mots, l'on fait ſilence,
Et Ménélas alors s'avance:

Soyez, dit-il, le bien venu.
Mais, Monſieur, vous ſuis-je connu ?....
Oui, dit l'autre, d'un air honnête,
Otant ſon chapeau de ſa tête;
Et quand je ne connoîtrois pas
L'illuſtre Héros Ménélas,
De ce nez la noble ſtructure,
Malgré cette large couture,
Marque un Atride à qui vous voit,
Et même, né du côté droit.
C'eſt, dit l'autre, un air de famille.
Chacun de nous par le nez brille.
Mais, Monſieur, laiſſons-là mon nez:
Vous dites donc que vous venez
Pour m'apprendre que votre frere
Veut d'un ſeul coup finir la guerre ?
Ah ! j'y conſens de tout mon cœur ?
Car la perte de mon honneur
Eſt une perte ſi cruelle,
Que ſouvent ma pauvre cervelle,
Quand elle y penſe mûrement,
Tombe dans l'aſſoupiſſement.
Ah! Monſieur, depuis cette perte,
De la peine que j'ai ſoufferte
Si je vous contois la moitié,
Ma foi, je vous ferois pitié.

La plupart de tous mes ſemblables,
Dont les épouſes ſont aimables,
Ont ſouvent de lâches raiſons
Pour s'endurcir à leurs affronts.
Dans un pays qu'on nomme France,
Le cocuage eſt bonne chance:
Mais moi, qu'en avois-je beſoin ?
Je vous en prends même à témoin.
Hector, oyant cette parole,
Lui dit: que le Ciel vous conſole.....
Le brave homme! dit Ménélas;
Pâris ne lui reſſemble pas.
Enfin, que votre Seigneurie
S'en retourne, je vous en prie,
Informer Pâris ſon cadet
Que je lui prête le collet.
Vous, au ſoleil comme à la terre,
Et nous, au maître du tonnerre,
Immolons tous quelque morceau,
Ou de brebis, ou bien de veau;
Et ſur ce pieux ſacrifice
Nous établirons l'édifice,
Autrement dit, le fondement
D'une paix à chaux & ciment.
Mais afin que cette paix dure,
Il eſt bon que Priam la jure;

Car dans une telle action,
On a besoin de caution;
Et l'usage est, que la Vieillesse
En sert toujours à la Jeunesse.
Laquelle, dans son premier feu,
Promet beaucoup, & tient fort peu.
Oyant ces mots, tous les Gendarmes
De plaisir en versent des larmes.
Ah! disoient-ils, sans cette paix,
Nous n'en réchapperions jamais;
Par ma foi, concluons en somme,
Que Ménélas est un bon-homme.
Mettant après armure à bas,
Aux tentes ils vont à lents pas:
Le champ Grec du Troyen s'approche;
Chacun tient ses mains dans sa poche;
Et sans songer aux coups passés,
On s'y dit: Monsieur, avancez....
Comment va la santé? dit l'autre....
Fort bien; & comment va la vôtre?
En ce moment, Madame Iris
Les traits de Laodice a pris.
Laodice *autem* étoit fille
Du vieux Priam, & si gentille,
Qu'elle valoit, ou peu s'en faut,
Dame Hélene, sans un défaut.

C'eſt qu'elle avoit, nous dit l'Hiſtoire,
Deux malheureuſes dents d'ivoire;
Ce qui, comme l'on voit, marquoit
Que de deux dents elle manquoit.
Iris, en cette reſſemblance,
Vers la belle Hélene s'avance;
Qui dans ce même inſtant, dit-on,
Se raccommodoit un jupon;
Ou qui, ſi l'on en croit Homere,
Traçoit l'image de la guerre
Qu'un cocu, du diable tenté,
Feſoit pour ſon chef inſulté;
Cocu, qui tel étoit par elle
Et cependant cette infidelle,
En traçant, ſe diſoit tout bas:
Voyez l'effet de mes appas!
Iris ſe préſente à ſa vûe,
Et civilement la ſalue:
Venez, dit-elle, ſuivez-moi.
L'autre reprit: voyons pourquoi.
Vous ſçavez combien les armées,
L'une & l'autre étoient animées;
Oh bien! Madame, ces deux camps
Sont auſſi doux que des enfants.
Comme des veaux, les gens de guerre,
De leur long étendus à terre,

N'ont non plus l'air de s'en vouloir,
Que vous l'avez d'un entonnoir.
Sans doute un Dieu, ſans nous le dire,
Se mêle de calmer leur ire.
Mais, voici le plus curieux,
Que vous verrez de vos deux yeux:
Ménélas, & cet honnête-homme,
Qui vous gagna pour une pomme;
Oh bien! cet homme & votre époux
Se battront pour l'amour de vous;
Et quoique tous les jours, Madame,
Souvent à deux ſoit une femme,
Ces deux Meſſieurs, plus délicats,
Ne veulent point être en ce cas.
Qui remportera l'avantage
Vous poſſédera ſans partage;
A moins chez lui qu'Amour fripon
N'aille gliſſer un compagnon.
A ces mots, l'inquiette Heléne:
Que dans ce monde on a de peine!
Dit elle; & ſe couvrant après
D'un voile, pour ce, fait exprès,
Ajouta, feſant la pleureuſe:
Je ne ſuis qu'une malheureuſe!
Sans doute ce diſcours venoit
D'un repentir qui la gênoit;

Mais ſouvent remords, dans la femme,
Eſt foibleſſe, & non vertu d'âme.
Et là-deſſus, avec Ethra,
Chagrine elle ſe tranſporta
Au rempart où le vieux Monarque
Priam, avec des Chefs de marque,
Diſoit: Meſſieurs, que fera-t-on?
Faut-il faire la paix ou non?
Ces Meſſieurs-là, pleins de ſageſſe,
Grâces au défaut de jeuneſſe,
Diſoient: Suivant nous, vous ferez,
Grand Roi, tout comme vous voudrez.
  Quand on vit donc Madame Hélene,
Chacun dit: eſt-ce-là la Reine?
Oui certes, reprit un vieillard....
Quoi! celle pour qui ce cornard?...
Et oui, parbleu! c'eſt elle-même;
Sa beauté vraiment eſt extrême....
Comment donc, extrême! Junon,
Près d'elle, a l'air d'une guenon.
Quoique vieux, la petite ſotte
M'attendrit & me ravigotte:
C'eſt bien dommage, en vérité,
Qu'elle ait manqué de chaſteté.
Oh! dit l'un, quand on eſt ſi belle,
C'eſt le diable qu'être fidelle!

Ma femme eſt laide comme un cu,
Mais, je n'en ſuis pas moins cocu.
L'autre dit : quand on la regarde,
Son œil au fond de l'âme darde
Un feu qui pénétre ſi fort,
Qu'il reſſuſciteroit un mort....
Oui, mais ce n'eſt qu'un feu volage;
Qu'éteint d'abord notre grand âge;
C'eſt comme un ſimple éclair qui luit
Dans les ténèbres de la nuit :
Mais, je conviens que ſa figure
Réveille & pique la nature;
Et j'avoûrai qu'en ce moment
J'ai quelque brin de ſentiment :
Que le Grec qui veut qu'on la rende
Nous fait une ſotte demande !
Et j'excuſe fort le Troyen
Qui recule, n'accorde rien.
Mais à parler bonne morale,
Cet amour, qui, comme la gale....
Ah ! dit Priam, d'un air badin,
Laiſſons la gale & le farcin.
Venez, approchez-vous, ma fille :
Car vous êtes de ma famille;
Et ſi nous nous battons pour vous,
Quand nous mourrons, tant-pis pour nous.

Il s'en faut prendre au ſort ſiniſtre,
Qui ſur ſon diable de regiſtre,
Ecrit ce ſoir, ou ce matin,
Par arrêt, de moi le deſtin:
Un tel Troyen, privé de vie,
Fera plus de pitié qu'envie.
Mais un homme, quand il eſt mort,
Eſt à l'abri des coups du ſort.
N'en parlons plus, ma chere Belle,
Et prenez-moi cette eſcabelle.
Quel eſt là-bas certain Guerrier,
Qui rompt un morceau de papier,
Lequel va ſervir, je le gage,
De mouchoir à vilain viſage?
Ce Guerrier n'eſt pas au ſurplus
Si grand qu'un autre qui l'eſt plus;
Et ſans ſon dos qui fait la voûte,
Il feroit mieux bâti ſans doute:
Mais on lui démêle un minois
Qui pourroit ſervir à des Rois.
De quoi vous mettez-vous en peine?
Lui répondit la belle Reine:
Ah! pour moi votre queſtion
Eſt de dure digeſtion;
Oui, je la ſens là qui m'accable.
Cela, dit-il, eſt admirable!

Mais pourquoi, comment & par où
L'avez-vous là comme un caillou?
C'eſt qu'en l'entendant, mon cher pere,
Je rêve que je ne vaux guère;
Quand vous la faites, je me dis
Que grand coquin eſt votre fils;
Que coquine je ſuis peut-être,
Autant que coquin il peut être:
Que c'eſt ce fils qui m'a vaincu:
Que Ménélas eſt un cocu.
Oui, mon papa, je m'en accuſe,
Et ſans détour & ſans excuſe.
Mon Dieu! ne criez pas ſi haut!
On le ſçait tout autant qu'il faut;
Dit Priam, & la bienſéance
Veut que vous gardiez le ſilence.
Si toute femme, ainſi que vous,
S'accuſoit, que ferions-nous tous?...
Ah, grands Dieux! que ne ſuis-je morte?...
Eh! pourquoi parler de la ſorte?...
C'eſt que je ne ſerois pas là,
Si j'étois morte avant cela.
Celui dont vous parliez, mon pere,
De mon pauvre époux eſt le frere;
Agamemnon le Général,
Qui tantôt bien, & tantôt mal,

Conduit

Conduit les Grecs & leur courage ;
Et qui d'ailleurs eſt en ménage.
  Heureux, heureux, Agamemnon !
Plus heureux, s'il étoit garçon,
Dit Priam à cette réponſe ;
De ſon bonheur je n'ai pas l'once.
Je me reſſouviens qu'autrefois
Bien des ſoldats ſuivoient mes loix ;
Je défendois lors la contrée
Du Mygdon & du ſieur Otrée :
Leſquels, honnêtes-gens auſſi,
M'en ont dit ſouvent grand merci.
Une mutine d'Amazone
Vouloit les culbuter du Trône :
Mais j'avois moins de fantaſſins
Qu'il n'a de Grecs ou de coquins ;
Coquin eſt un nom ordinaire,
Qu'on donne à qui nous eſt contraire.
  Priam, après ce beau diſcours,
Au camp des Grecs lorgnoit toujours ;
Il remarqua Monſieur Ulyſſe.
Qu'eſt cet homme dans le ſervice,
Tirant curedent d'un étui ?
Atride eſt bien plus haut que lui.
C'eſt qu'il eſt plus petit qu'Atride,
Dit-elle, l'œil encore humide ;

Ulysse, mon pere, est son nom.
Mais est-il Grec, Suisse ou Breton ?...
Je sçais, sans avoir souvenance
Dans quel endroit il prit naissance,
Que de Laërte il est le fils,
Et qu'il est né de son pays.
Mais, soit sur terre, ou soit sur l'onde,
Que cet Ulysse vint au monde;
Quand de lui quelque avis on prend,
Cet avis est le plus souvent
Une pensée après laquelle,
Il faut, ma foi, tirer l'échelle.
Il sçait, comme avec un filet,
Dans les cœurs pêcher un secret.
Il vous induit à la bêtise
De lui parler avec franchise:
Il vous écoute, & puis après,
Crac, le poisson est dans ses rêts.
Ah! que voilà bien la malice
De celui qu'on appelle Ulysse,
Répondit alors Anténor,
Lequel n'avoit rien dit encor!
Il me rendit un jour visite;
J'avois une éclanche de cuite;
Ménelas en étoit aussi.
Je dis: vous souperez ici.

Au Conseil après nous allâmes,
Où Priam & moi nous parlâmes;
Non pas mal, mais point assez bien
Pour qu'on pût s'écrier en rien.
Ménélas reprit la parole,
Et nous fit une parabole,
Qui fit juger que son esprit
N'étoit ni vaste ni petit;
J'en eusse estimé les pensées,
Mais elles étoient trop forcées;
Et Priam me disoit tout bas:
Ma foi, je ne les comprends pas.
Ulysse alors fit sa harangue;
Corbleu! quelle maîtresse langue!
On crut, en voyant son air niais,
Que son discours seroit mauvais.
On disoit dans un sourd murmure:
Ah! quelle diable de figure!
Mais, quoiqu'il eût les pieds poudreux,
Linge sale, & de plats cheveux,
Aussi-tôt qu'il ouvrit la bouche,
Chacun de nous demeura souche.
Nous étions comme des souris,
Que, comme un chat, il avoit pris.
Il nous fit des discours de soie,
Qui, comme avec une courroie,

Garotoient l'eſprit de façon
Que l'on crioit: Il a raiſon.
Lecteur, tu te laſſes, peut-être,
De Priam, qui veut tout connoître;
Mais ce bon Prince étoit fort vieux,
Et par conſéquent curieux.
Ah! grâce à Dieu! ſa bouche eſt cloſe;
Et nous allons dire autre choſe.
Mais, que nous veut Hélene encor?
Où ſont donc Pollux & Caſtor?
Quoi! pour un pauvre cocuage,
Me refuſent-ils leur courage?
Où ſont de Leda ces deux fils?...
Madame, ils ſont enſevelis....
Eh mais! mon Dieu! c'étoient mes freres!...
Eh mais! quand ils ſeroient vos peres,
Tous vos cris ſeroient ſuperflus...
Eh bien! Monſieur, n'en parlons plus.
Je vois deux Hérauts qui s'avancent;
Écoutons un peu ce qu'ils penſent.
Pour aſſurer la paix, grand Roi,
Viens jurer, & donner ta foi.
Eh! pourquoi faut-il que je jure?...
C'eſt que Pâris, ta geniture,
Va ſe battre avec Ménélas....
Mais, s'il y trouve le trépas?...

Il en mourra ; le beau mystere !...
Mais un fils mort chagrine un pere.
J'y cours pourtant. Après ces mots,
Il fait atteler ses chevaux ;
Monte sur son char, & sanglotte,
Et dit : Que le charriot trotte,
Et qu'on m'apporte mon manteau,
Car je crois qu'on aura de l'eau.
Chacun cria : Dieu le ramene !
Le pauvre homme a bien de la peine !
Déjà ce Prince est au camp Grec,
Qu'il n'a pas desserré le bec.
Ulysse alors vers lui s'avance,
Et lui fit une révérence ;
Et Priam, quand il descendit,
Sa révérence lui rendit.
L'eau sur sa main lui fut versée,
Morbleu ! dit-il, elle est glacée...
C'est une eau sainte, lui dit-on...
Oh ! reprit-il, soit sainte ou non,
Je n'en veux plus, elle est trop froide :
La belle eau ! qui rend la main roide.
Le vin est après répandu...
Vaudroit-il pas mieux l'avoir bu ?
Dit-il ; le Maître du tonnerre
L'aimeroit mieux dans nous qu'à terre.

Messieurs, j'ai plus vécu que vous;
Mais, ma foi, vous êtes des fous.
  Au front de chaque agneau qu'on tue,
On enfonce une pointe aigue;
Chacun de la laine en sa main,
Ainsi qu'un bouquet, tient un brin.
Ce détail, quoique bagatelle,
L'ardeur de ces Chefs renouvelle:
Un brin de paille, offert aux Dieux,
Est respectable aux gens pieux.
  Toi, dit Atride, dont la foudre
Fait d'un homme un morceau de poudre;
Et toi, vif & brillant soleil,
Qui toujours *rime* à nompareil;
Vous aussi, Madame la Terre,
Notre commune & bonne mere;
Vous, Messieurs les vilains Torrents
Du pays des Mânes errants,
Soyez témoins de ce qu'on jure;
Et remarquez bien le parjure....
Ulysse interrompit le Roi.
Tenez, vive la bonne-foi,
Dit-il! ce soleil, ce tonnere,
Ces torrents, & notre grand'-mere,
Sont une pauvre caution
Pour les gens sans religion;

Y joignît-on encor le diable,
Malgré ce ferment effroyable ;
Malgré le diable & tous les dieux,
Je dis que bonne-foi vaut mieux.
  Si Ménélas tue * Alexandre,
Priam promettra de lui rendre
Sa femme, que Monfieur Pâris
Tient comme fienne en fon logis.
Il faut que Ménélas fuppofe
Que ce logis n'eft autre chofe
Qu'un hôpital ; car aujourd'hui
La coutume eft toute pour lui.
Mais fi ce Pâris le culbute,
Qu'il vienne à mourir de fa chûte ;
Alors, fa femme, quoiqu'à lui,
Reftera la femme d'autrui.
Mais, vieux Priam, point de chicane ;
Point de fineffe ; ou, Dieu me damne,
Je ne donnerois pas un fou
Du chef qui tient fur votre cou ;
Car fi vous n'étiez pas fincere,
On le coupe net comme un verre ;

* Alexandre eft Pâris.

Et vous sçavez qu'un chef à bas
Est un infaillible trépas.
Vos enfants & votre Pergame,
Tout rôtira, tout sera flâme;
Vos femmes même rôtiront.
Je m'attends qu'elles nous diront:
Est-il permis qu'ainsi l'on vexe
Un foible & respectable sexe?
Nous leur répartirons: pourquoi
Avez-vous un fripon pour Roi?
Si je vous chante pouille, Sire,
C'est uniquement pour vous dire,
Et vous convaincre qu'un coquin
Jamais ne fera bonne fin.
Cela vous touchera, peut-être,
Si vous aviez dessein de l'être.

Après ces mots, d'un coup mortel,
La victime meurt à l'autel;
Le sang coule, & chacun s'écrie:
Monsieur Jupin, l'on vous en prie,
Hélas! ayez la charité
De répandre le sang gâté;
(Gâté veut dire ici parjure
De qui donne parole & jure;
Mais qui dit, si malheur m'advient,
Le diable emporte qui la tient).

Oui, grand Jupin, faites en ſorte
Que ſa femme ailleurs on tranſporte.
Qu'il diſe, la voyant partir:
Ah! les cornes me vont ſortir.
  Priam, après cette parole,
Dit: ce combat-là me déſole.
Mon pauvre fils va s'eſcrimer,
Peut-être ſe faire aſſommer.
Ah! Meſſieurs, en pareil rencontre,
Le cœur bat tout comme une montre...
Comment! feroit-il tique tac?
Dit Ajax, prenant du tabac.
C'eſt donc comme un moulin, bon-homme?
Oui, Monſieur, c'eſt tout ainſi comme:
Mais, ſoit montre ou moulin, mon fils
Se battra comme il l'a promis.
Adieu, je n'ai pas le courage
De voir des combattants la rage;
Car, quand je vois du ſang verſé,
Je deviens comme un trépaſſé.
Mais ſi mon fils avoit du *pire*,
Si le deſtin veut qu'il expire,
De grâce, Monſieur Ménelas,
Du moins qu'il ne languiſſe pas.
Il s'en-va, plein d'inquiétude,
En diſant; le cas eſt bien rude;

Sire Anténor eſt avec lui,
Qui meurt pareillement d'ennui.
Monſieur, prenez un peu la peine
De voir en quel lieu de la plaine
Sera le combat ſingulier
De l'un & de l'autre guerrier,
Dit Hector à Monſieur Ulyſſe,
Qui déjeûnoit d'une ſauciſſe;
Et tenons auſſi deux billets
Dans un de nos chapeaux tout prêts.
Le mien eſt percé, reprit l'autre;
Ainſi, Monſieur, prenons le vôtre:
A l'égard du ſuſdit combat,
Il ſe doit faire en pays plat;
Voyons un peu qui le commence.
Le camp alors eſt en ſilence;
Chacun des Grecs dit en ſecret:
Ma foi, Pâris aura ſon fait.
Ah! favoriſe, Dieu ſuprême!
Un pauvre cocu, ſi tu l'*aime*;
Regarde ſon chef en pitié,
Il en a trop de la moitié:
Que Pâris ait enfin ſon reſte,
Ainſi que le billet funeſte.
Mais les cocus apparemment,
Sont peu chéris au firmament;

Car, Jupin ſourd à leur priere,
En uſa d'une autre maniere,
Puiſque Pâris doit commencer
Le combat qui ſe va paſſer.
  Pâris, dit-on, en ſauta d'aiſe,
Et dit, Viens çà, que je te baiſe,
Hector; lequel, de ſon côté,
Je crois, avoit déjà ſauté.
Vois-tu, dit l'autre, ma cuiraſſe?
Penſes-tu qu'on me la fracaſſe?
Ma foi, dit-il, je n'en ſçais rien;
Mais cela ſe pourroit fort bien.
Et que dis-tu du cimeterre?...
Je dis qu'il traîne juſqu'à terre....
Et que dis tu du bouclier?
Crois-tu qu'on le faſſe plier?
Et de ce caſque ſur ma tête,
De l'aigrette qui fait la crête?
De ce dard, Hector, qu'en dis-tu?...
Ce que j'en dis, qu'il eſt pointu....
Et que dis-tu de mon courage?...
Ah! j'en dirois bien davantage,
N'étoit, mon Garçon, que j'ai peur
Qu'il ne vous manque un peu de cœur.
  Ménélas vint; chaque adverſaire
De regards s'envoie une paire,

Qui vouloient dire, ou peu s'en faut,
Mon Dieu ! que je te haïs, maraud !
Pendant qu'un chacun se les darde,
Le spectateur qui les regarde
Dit, de haîne les voyant pleins :
Voilà des drôles bien malins !
Pâris prend un dard & le lance ;
Et s'écria : garre la panse !
Mais, zeste, l'épais bouclier
Sauva du coup notre Officier....
Ah ! vous visez à la bedaine,
Lui dit alors ce Capitaine....
Vous, mon bon Monsieur, dites où
Vous visez à me faire un trou,
Répondit Pâris, qui s'abaisse,
Se tourne & se hausse sans cesse ;
Ajoûtant : Si ce cocu-ci
Pouvoit ne m'attraper qu'ici !
Mais, il me tire à la visiere.
(Cet ici marquoit son derriere).
Le Grec, avant que de tirer,
Jupiter voulut implorer.
O puissant arbitre du monde !
C'est sur toi seul que je me fonde ;
Et fondé de cette façon,
C'est l'être mieux qu'une maison.

Fais que ce dard attrappe & touche
L'endroit par où Pâris se mouche;
Que pénétrant jusqu'au cerveau....
Pâris, de peur, cria tout beau!
Le trait partit.... La malepeste!
Il a percé jusqu'à ma veste,
Dit alors notre homme visé;
Si je n'avois un peu biaisé,
Je crois, ma foi, que ma tripaille
Restoit sur le champ de bataille....
Tu vis encor? dit Ménélas....
Eh! pourquoi ne vivrois je pas?...
Prends donc garde à ce coup d'épée;
Paf, ah! mon attente est trompée;
Mon fer est brisé, ton airain
S'oppose à l'effort de ma main....
Mais, vraiment! exprès je le porte,
Pour qu'il en use de la sorte,
Dit-il; pendant que l'ennemi
Blasphémoit, en diable & demi,
Contre le grand Dieu du tonnerre,
Qu'il appelle un malin compere.
Il vaut, dit-il, autant prier
Ou sa pantouffle ou son soulier.
J'ai prié ce Maître du Monde,
D'une piété sans seconde,

Et j'en ſuis ſi bien exaucé,
Que j'en obtiens un fer caſſé.
Le tour eſt digne d'un eſpiegle;
Peſte ſoit du maître & de l'Aigle!
Il ſaiſit, après, du Troyen
Le caſque, en ſerre le lien.
Le Troyen étranglé, s'écrie:
Ah! faute d'air, je perds la vie.
Je croyois bien qu'on me tueroit,
Mais, non pas qu'on m'étoufferoit.
Mon cher Monſieur, prenez Hélene,
Et rendez-moi ma pauvre haleine;
Prenez deux livres de mon ſang,
Pour une ou deux onces de vent.
C'étoit fait, le bel Alexandre
Dans les enfers alloit deſcendre;
Mais Vénus coupa le cordon
Qui ſerroit le cou du garçon.
Il s'enfuit, en laiſſant le caſque,
Et diſant: voyez le fantaſque!
En vérité, voyez par où
M'avoit pris ce diable de fou!
Ménélas à ſon tour s'écrie:
Qu'eſt-ce que cela ſignifie?
Je n'ai point rompu le lien,
Et je ne tiens plus le Troyen.

Il eſt là-deſſous un myſtere,
Que je ne comprends point ou guère.
N'eſt-ce point encor Jupiter
Qui me fait enrager en l'air?
N'importe, courons ſur notre homme,
Il eſt encor temps qu'on l'aſſomme.
Que diantre! je ne le vois plus!
Oh! pour le coup je ſuis confus!
Celui qui l'a fait diſparoître,
En fait de tours eſt paſſé maître.
Vénus le déroboit aux yeux
De cet ennemi furieux,
Et l'avoit mis dans un nuage,
Comme un oiſeau dans une cage.
Cette Déeſſe l'aimoit fort:
Après tout, avoit-elle tort?
Il avoit nommé l'Immortelle,
De trois Déeſſes la plus belle.
Tout le monde ſçait bien cela:
C'étoit ſur la montagne Ida.
On ſçait auſſi que qui dit femme,
Dit ſouvent une mauvaiſe âme;
Ame fourbe, ſans probité.
Mais, ſi vous louez ſa beauté,
Oh, parbleu! c'eſt une autre choſe:
L'éloge la métamorphoſe;

Sa vanité met le flatteur
Dans une éternelle faveur.
Elle eſt, pour lui, ſincere, bonne.
Faut-il de l'argent? elle en donne;
Et ſouvent même elle ſe rend,
Plus à l'éloge qu'au penchant.
Oui, Lecteur, la choſe eſt ſi ſûre,
Qu'une femme, à cette peinture,
En me liſant, d'un air bouffon
Dira: le coquin a raiſon.
  Vénus de Gréa prit la mine,
Sa loupe, avec ſa courbe échine.
Gréa, Meſſieurs, avoit un art
Egale à la nature; car,
Traçât-elle ſur une toile
Un arbre, un poiſſon, une étoile:
Parbleu! s'écrioit un chacun,
Nature & cela, c'eſt tout un.
Souvent elle amuſoit Hélene,
Qui travailloit de même en laine,
Et qui, pour badiner auſſi,
L'appelloit viſage rouſſi;
Vieille puante, ou bien charogne,
Citrouille, & quelquefois carogne.
  Vénus, avec ces jolis traits,
Dont elle ſe maſquoit exprès,

Aborda

Aborda la Princesse Hélene,
Lui sourit, & lui dit: Ma Reine,
Mon Dieu ! que vous avez d'appas !
Mais, ne vous ennuyez-vous pas
Dans votre chambre ainsi seulette ? . . .
Non, je me fais une cornette . . . .
C'est fort bien fait; mais vous pouvez
Faire mieux, si vous me suivez . . .
Quoi ! pour aller à la guinguette ? . . .
Non; mais dans un lieu, ma poulette,
Où vous allez trouver l'Amour,
Et Pâris qui vous attend pour . . .
Tenez . . . Je vois, à votre mine,
Que votre petit cœur devine.
Suivez-moi; ce pauvre Garçon
M'a tant dit: Viendra-t-elle ou non ?
Et si tendrement il soupire,
Dit qu'il souffre tant le martyre,
S'est mis tant de poudre aux cheveux,
Décrassé tant une heure ou deux,
Que l'on diroit que chaque Grâce
A léché plusieurs fois sa face . . .
Ah ! mon Dieu ! s'il étoit ici,
Je la lécherois bien aussi,
Dit, en l'interrompant, la Reine,
Qu'un si tendre portrait entraîne.

Mais alors certaine ſplendeur
Dans Gréa lui fit belle peur.
Elle reconnut la Déeſſe....
Ah! le vilain tour de fineſſe!
Cria-t-elle: Où me conduis-tu?
Mon pauvre honneur eſt-il vendu?
Eſt-ce en Bourgogne, ou bien au Maine,
Que tu vas me mener, vilaine?
L'Amant eſt-il blanc, ou tanné?
Combien d'écus t'a-t-il donné?
Du moins, aurai-je un équipage?
Me mettra-t-il en mon ménage?
Le Ciel ſoit béni: mais je veux
Que l'entretien ſoit généreux;
Et puiſque j'en aurai la honte,
Je prétends y trouver mon compte...
Mais, que dis-je? Non; Ménélas,
Je me remets entre vos bras;
Dût celui qui vous fit vos cornes,
En avoir un chagrin ſans bornes.
Je veux, puiſqu'il eſt mon époux,
Qu'il ſoit cocu tout comme vous:
S'il eſt vrai qu'un clou chaſſe l'autre;
Son affront lavera le vôtre.
Et toi, dont la divinité
Veut trafiquer ma chaſteté,

Va, je t'abandonne Alexandre.
Peut-être qu'il voudra s'en pendre :
Mais, s'il en avoit le dessein,
Dis-lui combien il est vilain
De voir un homme de famille
Dont la figure en l'air brandille.
Va-t-en, Vénus; retire-toi....
 Comment ! vous vous moquez de moi,
Dit la Déesse courroucée,
Figure courte & ramassée !
Mais, voyez un peu sur quel ton
Le prend cette Dame Alison !
Quelqu'un qui l'auroit entendue,
Eût cru que je l'aurois vendue,
Et que j'allois, tout de ce pas,
Au Marchand livrer ses appas :
J'en suis encor toute honteuse.
Qui, moi ! passer pour une gueuse,
Pour un Mercure féminin,
Pour encor pis qu'une Catin !
Ah ! mon Dieu ! qu'aux chastes oreilles
Nuisent des injures pareilles.
Depuis la tête jusqu'aux pieds,
Mes sens en sont mortifiés.
La pudeur n'est point à la mode ;
Aussi n'est-elle pas commode.

Voyez, moi, pour en avoir eu,
Dans quel état mon cœur s'eſt vu!
Pourtant, petite babillarde,
Vous vous en alliez ſans ma garde:
Vous demandiez s'il étoit beau,
Si blanche ou noire étoit ſa peau;
Et du prix de votre perſonne
Vous compoſiez déjà, friponne.
Quand je l'ai pris ſur un haut ton;
Je vous donnois du galbanon,
Reprit Hélene: mais, Déeſſe,
N'avez-vous pas fait là Lucrece?
Paſſez-moi ma feinte frayeur,
Et je vous paſſe la pudeur.
Vous avez raiſon, ma petite;
Toute femelle eſt hypocrite,
Reprit Vénus; & rarement
Rougit-elle ſincerement.
Or, tandis qu'elles s'entretiennent,
Près d'Alexandre elles parviennent;
Je veux dire Monſieur Pâris,
Qui repoſoit ſous des lambris.
Quand il les vit, il vint vers elles,
Et leur dit: Dieu vous gard', les belles.
A quoi Vénus lui répondit:
Dieu vous gard', comme il l'avoit dit.

Cette Déesse toute bonne,
Dit : Je ne veux gêner personne;
Vous voilà tous deux dans ce lieu;
L'Amour est avec vous, adieu.
Eh ! dit Pâris, restez, Madame;
Vous êtes une étrange femme...
Ah ! si j'allois vous prendre au mot,
Dit-elle, vous seriez bien sot !
Adieu. Là-dessus, elle vôle,
Et perça les voûtes du pole.

Hélene d'abord battit froid,
Se tint debout, l'autre tout droit.
Elle ne dit mot, lui de même;
L'ennui d'Hélene étoit extrême.
Par bonheur, il éternua;
Là-dessus elle salua,
En lui disant : Dieu vous bénisse.
Grand merci, dit notre jocrisse,
Dont le nez dégouttoit de l'eau,
Et qui n'ôta point son chapeau.
Un moment après, il s'essuie,
Et dit : Par ma foi, je m'ennuie;
Petite femme, amuse-moi.
Alors elle reprit : Qui? toi?
Que j'amuse un Jean de Nivelle,
Poltron autant qu'une femelle !

Et qui dit, loin de Ménélas :
Je lui romprois jambes & bras :
Et lorsque l'adversaire arrive,
Demande grâce, & puis s'esquive !...
Je redoutois peu son effort,
Dit-il : mais je craignois la mort :
Je redoutois sa large épée,
Qui de mon sang se fût trempée :
Car, quant à lui, par la corbleu !
Je ne le craignois que fort peu.
Grâces à Dieu, j'ai du courage ;
Mais je soutiens qu'un homme sage,
Quand il juge qu'il va périr,
Doit mettre sa gloire à courir.
Ma chair à présent seroit blême,
Mon visage seroit blasphême ;
Je ferois peur à vos beaux yeux ;
Allez, je vis ; cela vaut mieux.
Minerve conduisoit sa lame ;
Je l'ai bien vu ; la bonne Dame !
Peut-être qu'un jour Jupiter
Contre lui conduira mon fer ;
Mais, dût mon corps être voirie,
Que m'importe ? je vous en prie,
Quand une fois j'aurai péri,
Que je reste sain, ou pourri,

Que le ver jusqu'aux os me ronge:
Et que m'importe? Quand j'y songe,
Tout cela, si vous m'aimez bien,
Est peu de chose, & même rien.
Pourquoi diantre rester muette,
Pendant qu'on vous conte fleurette?
Répondez-moi quelque douceur...
Ah! petit larron de mon cœur,
Tout aussi-tôt, répondit-elle...
Ah! reprit-il, ma perronnelle;
Si nous disions deux mots d'hymen?
Elle lui répondit Amen.
Là-dessus, elle le regarde
D'une façon toute mignarde,
Fit un soupir, puis un faux pas...
Le reste je ne le sçais pas.
Bon, bon! racontez-nous le reste,
Va dire un Lecteur peu modeste;
Il doit être divertissant...
Oui, ce reste est assez plaisant;
Mais, plaisant de certaine sorte,
Mon petit Monsieur, qu'il importe,
De peur d'une tentation,
De vous taire leur action....
Eh! mais, Auteur, je vous assûre
Que c'est curiosité pure,

Et non aucun mauvais desir
D'y prendre un défendu plaisir...
Bon! le diable, à son ordinaire,
Vous trompe encore en cette affaire,
Et vous fait croire, l'animal,
Que vous n'y voyez aucun mal...
Oh ! voilà bien de la morale.
Achevez ... Le cas est trop sale.
Plus de replique, mon Lecteur...
Oh ! le maudit esprit d'Auteur !

Cependant notre cocu gronde,
Et brutalise tout le monde;
Il va redemandant Pâris,
Disant : Où diable l'a-t-on mis?...
Pourquoi nous dire des sottises?
L'avons-nous mis dans nos chemises?
Répondit tout le camp Troyen.
Quelqu'un dit : cela se peut bien.
Je soutiens que non, dit Atride,
Qui du cas sagement décide :
Mais enfin qu'il y soit, ou non,
Puisqu'il fuit ainsi qu'un poltron,
Il est vaincu : de-là j'infere
Qu'Hélene doit être à mon frere.





LIVRE QUATRIEME.

DANS la Salle du Firmament,
Les Dieux étoient en ce moment;
Et là, le ventre à table ronde,
Parloient des affaires du monde.
Hébé, la bouteille à la main,
Disoit; Qui veut un doigt de vin?
Le vin, quand on en boit chopine,
Ragaillardit l'humeur divine.
On vint à parler d'Ilion:
L'un, en s'essuyant le menton,
Dit, avant de vuider son verre:
Que je plains cette pauvre terre!
Moi, je voudrois que la Cité,
Disoit l'autre, fût vigne ou pré.
De ces discours la différence,
Fait voir, que, malgré leur puissance,
Ils ont, pour tout droit, plus que nous,
D'être de plus durables fous.
Jupin dit: parlez donc, ma femme....
Que ne m'appellez-vous, Madame?

C'eſt l'uſage entre honnêtes-gens....
Oh parbleu ! je ſuis du vieux temps....
Mettez-vous, dit-elle, à la mode...
Mais elle eſt ſotte, & peu commode...
Mais le mot eſt bien plus poli....
Je le crois; mais j'ai pris mon pli.
Les Grands ont banni les manieres
Cordiales & familieres :
On ſe dit, Madame & Monſieur ;
C'eſt, il eſt vrai, ſe faire honneur :
Mais, la Madame accoutumée
A n'être plus femme nommée,
Familiere avec ſon Amant,
Met en oubli le Sacrement.
Or donc, ma femme ; & vous, ma fille,
Qui n'êtes laide ni gentille,
(Ces termes de ſincérité
Sont encor de l'antiquité ;)
Vous, des Grecs ſi bonnes amies,
Pourquoi donc, s'il vous plaît, mes mies,
Les bras croiſés, avez-vous vu
Combattre le fameux cocu ?
Lorſque Vénus la pareſſeuſe,
Même un petit brin vicieuſe,
Dont en hyver comme en été,
Le corps eſt, à midi, gîté ;

Plus molle enfin que de la chiffe,
Sauve ſon Pâris de la griffe
D'un Gars qui feſoit, ſans pitié,
Sortir ſa langue d'un bon pied;
Vous deux, pendant ces aventures,
Que faites-vous ? des confitures.
Faites-en donc juſqu'à demain.
Mais enfin, peſons le deſtin
Des gens de la Grece & de Troie.
Faut-il qu'ils ſe mangent le foie ?
Faut-il, dans un ſonge hableur,
Tromper encor des gens d'honneur ?
Pour moi, j'ai ſçu dès pere & mere,
Qu'un Dieu devoit être ſincere :
Chez lui, pourtant, Agamemnon
A dit : Jupin eſt un Gaſcon.
Mais, trève enfin de Gaſconnade.
  Ah, mon Dieu ! la ſotte enfilade !
En toute occaſion, Monſieur,
Vous taire eſt toujours le meilleur,
Dit Junon. Et moi, dit Minerve,
De vous fâcher, Dieu me préſerve :
Par reſpect ma bouche ſe taît,
Mais vous êtes un franc benêt.
Dame Junon lui dit encore :
Monſieur, celui qui vous honore,

Par ma foi, n'honore, en deux mots,
Que le grand Maître des nigauds.
Eh! pourquoi rompre ma vengeance,
Contre une malheureuſe engeance,
Que j'ai dans une averſion
Qui paſſe imagination?
Quoi! des gens qui mettent des crêtes
Sur de très-reſpectables têtes,
De telles gens vous touchent plus
Que des infortunés cocus!
Ma foi, l'infortune eſt légere,
Reprit Jupin... Mais, mon cher pere,
Chacun n'eſt pas, ſur de tels coups,
Auſſi philoſophe que vous,
Dit Pallas. On ſe mit à rire;
Dame Junon ne ſçut que dire;
Et Jupiter un peu honteux,
Dit: nous voilà payés tous deux.
Puis il ajoûte encor: Ma femme,
Si vous êtes une Madame,
Je vous jure qu'en vérité
Madame a le cerveau gâté.
Que vous a donc fait cette Ville,
Pour tant échauffer votre bile?
Vous direz que Pâris n'a pas
Bien ſçu le prix de vos appas;

Que toujours vous gardez mémoire
Qu'il dit : Vous avez la peau noire,
Vénus eſt plus blanche que vous:
D'ailleurs, vous avez le poil roux;
Votre hanche eſt un peu trop groſſe;
Votre allure tient de la roſſe.
Eh! pourquoi, dit Junon alors,
Anatomiſez-vous mon corps?
J'ai tort, dit-il; mais, chere épouſe,
Qui de Vénus êtes jalouſe,
Ces défauts, ces infirmités,
Ne ſont-ce pas des vérités?
N'êtes-vous pas un peu citrouille?....
Voyez comme il me chante pouille!
Bel & bon chien, quand tu me pris,
Tu me marquois moins de mépris.
Jupin dit: Ne cherchez point noiſe;
Rayez ces termes de grivoiſe:
Junon, ſoyez femme de bien;
Le reſte, auprès de ce, n'eſt rien.
Eſt-il beau, tous Dieux que nous ſommes,
D'être les aſſaſſins des hommes?
Il eſt bon de les châtier;
Mais, d'aller d'un eſprit ratier....
Briſons là-deſſus, mon compere....
Tenez, la voilà qui va braire

Dit Neptune. A ces mots, Junon :
J'aimerois mieux faire un garçon,
S'écria-t-elle, que d'entendre
Parler un animal à pendre.
Quoi ! moi la femme, moi la sœur
De ce nigaud de harangueur,
Je ne puis ruiner Pergame,
Moi qui le veux, moi qui suis femme !
Au-lieu de redouter mon nom,
Parlant de moi, l'on dira : bon !
Il est vrai, c'est une Déesse ;
Mais, ma foi, la pauvre diablesse
A moins de pouvoir que n'en a
La ravaudeuse que voilà.
 Alors, elle versa des larmes.
Ah ! dit Jupin, que de vacarmes !
Que, sans le sexe féminin,
Seroit heureux le masculin !
Si vous n'avez une grondeuse,
Il vous échoit une joueuse :
Et si le jeu ne lui plaît pas,
Mal défendus sont ses appas.
Est-elle honnête, elle est bigotte ;
Est-elle sçavante, elle est sotte.
Bref, la femme est un animal
Dont on ne peut que parler mal.

Mais enfin, à l'égard de Troie;
Eh bien! qu'elle ſoit votre proie.
Courez, en faveur d'un cocu,
Mettre au Troyen la fourche au cu.
Alors, auſſi vîte, dans l'onde,
Qu'un caillou qui part de la fronde,
Minerve plonge en un inſtant
Sous la forme d'un aſtre ardent.
Là-deſſus on eſt en conteſte,
Si ce n'eſt pas ſigne de peſte:
Tout le monde en eſt ébaubi,
Et dit: voyez-vous ce rubi?
Encore une métamorphoſe;
Et Pallas s'en ſervit, à cauſe
Qu'il falloit ſe montrer aux yeux
De Pindare le chaſſieux.
Quelle figure employa-t-elle,
D'un garçon, ou d'une femelle?
Prit-elle un caſque, ou bien un froc?
Homere ne nous dit point hoc.
De Lycaon la géniture
Voudroit-il de la ſépulture
Sauver ſon nom & ſon ſurnom?
Dit-elle. Il reprit: Pourquoi non?
Mais, comment?... Avec une flèche,
De laquelle il peut faire brèche

Dans la panse de Ménélas,
Que son Barbier râse là-bas.
Mais avant, qu'il ne vous déplaise
De promettre quelque fadaise
A certain Dieu, quoique fripon,
Nommé le Seigneur Apollon....
Oh! s'il ne tient qu'à lui promettre;
Pour dans nos intérêts le mettre,
Reprit-il, on lui promettra;
Mais au diable qui rien tiendra!
Car je n'ai (raison fort valable).
Veau, ni vache, encor moins d'étable.
Il prend son carquois, à ces mots;
Et dit: lui tirerai-je au dos?...
Si vous voulez, dans le derriere,
Dit-elle; qu'y fait la maniere?
Son arc aussi-tôt il tendit,
Et contre son corps le roidit.
Mais, Madame, je fais peut-être,
Dit-il, une action de traître;
Car le pauvre homme ne sçait pas
Qu'il va tomber du haut en bas.
Avant que la flèche je darde,
Crions-lui: Monsieur, prenez garde!...
Ce seroient des cris superflus;
Car vous ne l'attraperiez plus.

Il eſt vrai, dit-il: puis il tire.
L'homme eſt mort, ou bien il expire,
Cria-t-il: mais il s'abuſoit;
Car Pallas le trait conduiſoit,
Et l'avoit affoibli de ſorte
Qu'un quart de ſa force étoit morte.
C'eſt ainſi qu'autour du berceau
Du poupon qui dort comme un veau,
Une mère écarte la mouche
Qui lui voudroit piquer la bouche;
Et dit, le chaſſant de la main :
Mais, voyez ce maudit couſin!
Cependant, au ſein le trait frappe;
Mais, légerement il attrape.
L'autre dit: De par Belzébut,
Prend-on mon poitrail pour un but?...
C'eſt quelque coup de mal-adreſſe,
D'un qui, ne viſant qu'à la feſſe,
Dit Ulyſſe, a tiré plus haut
Qu'il ne devoit, & qu'il ne faut...:
Eh! que le bon Dieu vous béniſſe!
Haut ou bas, n'eſt-ce pas malice?
Voyez que de ſang répandu!
C'eſt tout autant de ſang perdu.
Alors Agamemnon arrive,
Son âme eſt plus morte que vive:

Mon cher frere ! s'écria-t-il,
Eſt-ce un coup d'arc, ou de fuſil,
Qui te fait dénicher du monde ?
Ou bien ſeroit-ce un coup de fronde?
Ce ſont de vilains coups tous trois....
Fût-ce d'une féve ou d'un pois;
Fût-ce d'une mâchoire d'âne,
Je ſuis bleſſé.... Mais, eſt-ce au crâne?...
Peſte du ſot! non, c'eſt au cu...
Eh ! tu te fâches, mon cocu!...
C'eſt qu'il déplaît, quand on trépaſſe;
Que ſotte demande on nous faſſe,
Dit l'autre. Alors Agamemnon
Répondit: taîs-toi, mon garçon;
Ce coup part d'une main Troyenne,
Main ſacrilége, main payenne,
Dont les doigts, de goutte crochus,
Seront au bout d'un bras perclus.
Ah! nation diabolique!
Qui des coups dans le ſein applique
D'un pauvre innocent Officier,
Qui ſuivoit tout droit ſon ſentier.
Que votre Priam ſe ſouvienne
Qu'il a mis ſa main dans la mienne;
Qu'en lui ſerrant, le vieux [illegible]
Me dit: Vou[illegible]

Ce vin qu'on a versé sur terre,
En l'honneur du Dieu du tonnerre;
Ces veaux dont on coupa le cou,
Action dont il rit, le fou!
Cette bonne-foi si promise,
S'en souvient-il, la barbe grise?
Eh bien! ces serments & ces veaux,
Du vin qu'on a versé les pots;
Enfin, sur la gent hérétique,
Tombera toute la boutique.
La gent, le Prince & la Cité,
Le tout ensemble culbuté,
Comme on dit, cul par dessus tête;
Mon frere, vengeront ta crête.
Chacun de ce sera témoin:
Mais, que cette culbute est loin!
Et que la mort de près talonne
Ton honnête & chere personne!
Les Grecs diront, voyant ton sang,
Que diable faire dans le camp?
Où tout d'un coup, sans qu'on y pense,
On reçoit un coup dans la panse.
Si l'on quittoit ce lieu fatal,
Diront-ils: feroit-on si mal?
Mais, de retour à notre terre,
Qu'avez-vous fait de votre frere,

Me dira-t-on? Je l'ai laissé
Mort, inhumé dans un fossé,
Répondrai-je ... Ah! dans la patrie,
Vous deviez porter sa voirie;
Et nous eussions fait aujourd'hui,
Un beau convoi digne de lui.
A son tour, le Troyen superbe,
Venant se promener sur l'herbe,
Mettra ces mots sur son tombeau:
Cy-gît celui qui passa l'eau,
Pour tirer raison d'une insulte
Qui du cocuage résulte:
Cy-gît donc un pauvre cocu,
Qui bien plus long-temps eût vécu;
S'il eût, oubliant sa vengeance,
Souffert son mal en patience.
Il s'écria de tout son cœur,
En trépassant: foin de l'honneur!
Et nous, en voyant sa carcasse,
Qui pue en diable en cette place;
Nous crions de notre côté:
Foin de ce cornard infecté;
Foin de son frere &. de l'Armée,
Qui disparut comme fumée:
Et qui, fuyant fort à propos,
Du défunt nous laissa les os,

Qui ſont à préſent pourriture,
Laquelle finit l'aventure.
Oui, frere, c'eſt deſſus ce ton,
Que l'on feroit ton oraiſon.
Mais, que plutôt mon chef blanchiſſe;
Qu'en ma cave mon vin s'aigriſſe;
Que plutôt mille cors aux pieds
M'empêchent de porter ſouliers,
Avant que cette gent marouſle
De toi raiſonne ainſi pantouſle.
Ah! mon frere, dit Ménélas,
Votre vin ne s'aigrira pas;
Et ſi ce n'eſt par la froidure,
Vos pieds n'auront nulle aventure;
Et votre nuque reſtera
Tout comme elle ſe trouvera;
Car, malgré le coup d'arbalête,
Mon âme à partir n'eſt pas prête:
Je la ſens inſenſiblement,
Se remettre en ſon logement.
Peut-être qu'en ſecret la vôtre
Maudit le retour de la nôtre.
Vous héritiez d'un bon lopin,
Si l'on m'eût mis dans du ſapin:
Et la douleur, quand on hérite,
Eſt ſouvent douleur hypocrite.

Mais je vivrai, grâces aux Dieux.
Chacun lui répondit tant mieux.
Allez, Monſieur, prenez courage,
Et que tout héritier enrage.
Machaon après arriva,
Lequel la bleſſure étuva.
Ce Machaon étoit habile
Pour les débordements de bile;
Mais, nous dit-on, fils de haſard,
Et d'Eſculape le bâtard.
Avoit-on un pied dans la barque
Où chaque trépaſſé s'embarque,
Et la Parque, avec ſon ciſeau,
Vous envoyoit-elle au tombeau;
Il ſçavoit ſauver votre trame
Des mains de la méchante femme.
Il ſçavoit, malgré ſes efforts,
Renfoncer l'âme dans ſon corps:
Et Madame la meurtriere
Remettoit dans ſa couteliere
Ce vilain diable d'inſtrument
Qui nous ôte le mouvement.
Du ſein de notre homme il arrache
Le trait, & le ſang en détache.
Ménélas un peu grimaça,
Mais le tout ſans cri ſe paſſa.

Machaon mit ſur la bleſſure
Baume excellent pour la coupure;
Et dit : J'en mets pour un écu...
Comment! s'écria le cocu,
Ma foi, la liqueur eſt trop chere...
Mais, Monſieur, dit l'Apothicaire,
J'en ai toujours reçu cela...
Oh! n'importe; reprenez-la....
Soit, mais payez-moi donc la doſe;
Eh! mon Dieu! c'eſt ſi peu de choſe!
Que diantre! dit Agamemnon,
On vous paîra bien, Machaon;
On mettra l'article au mémoire.....
Vraîment, vraîment, voilà l'hiſtoire:
Ce beau mémoire & du papier
Dont on ſe ſert pour s'eſſuyer,
(Vous comprenez ce que je penſe,)
Sont tout deux de même importance.
Cependant, malgré le ferment,
Chacun s'arme dans l'autre camp,
Et chacun dit: quand c'eſt par force
Qu'à ſa foi l'on donne une entorſe,
Et quand c'eſt par néceſſité,
Il n'y a point d'impiété.
On a bien promis de tout rendre,
Après la chûte d'Alexandre;

Mais, lorſqu'ainſi chacun juroit,
Nous comptions qu'il triompheroit.
Il arrive tout le contraire.
Tenir, n'eſt donç plus notre affaire.
Pendant qu'ils diſcouroient ainſi,
Agamemnon parloit auſſi.
Dans tous les rangs il court, il vôle;
Ils avoient donné leur parole,
Dit-il ; mais vous voyez pourtant
Que ce n'eſt pas argent comptant.
Allons, Meſſieurs, que l'on ſe venge....
Mais, Monſeigneur, il eſt étrange,
Cria quelqu'un, qu'inceſſamment
Il faille répandre du ſang.
Car c'eſt le ſang, lorſque j'y penſe;
Qui nous maintient dans l'exiſtence;
Et ſi nous en purgeons nos corps,
C'eſt autant de cadavres morts.
A ces mots répondit Atride:
Ah! la vilaine âme timide!
O de la terre vil fardeau!
Liêvre tremblant, ou poule d'eau!
Veux tu qu'avec une maſſue,
Aſſis ſur ton cu, l'on te tue?
Veux-tu dans ton lâche deſtin,
Reſſembler au timide dain?

Veux-tu mourir comme une bête,
Tandis que le Troyen s'apprête
A te faire paſſer la mer
A coups de bâtons ou de fer?
Ces deux bras que tu laiſſes pendre,
Ne ſont-ils pas pour te défendre?
N'as-tu pas deux mains & dix doigts?
Ce diſant, il vient aux Crétois,
Leſquels portoient ſur leur viſage
Des ſignes certains de courage;
Et diſoient en levant les mains:
Parbleu! nos chefs ſont bien lambins!
  Le Roi vaillant qui les commande,
Avoit rangé toute la bande.
Grand Roi, lui dit Agamemnon,
Vous êtes un joli Garçon,
Je dis le plus joli du monde,
Avec votre perruque blonde;
Au ſurplus, vous avez du cœur...
Oh! je ſuis votre ſerviteur;
Mais jamais, quoique petit Sire,
De moi je ne ferai médire.
Vous ſçavez, dit l'autre, combien
Je vous eſtime, & veux du bien;
Qu'avec vous, mon âme, peu fiere,
N'eut point de porte de derriere;

Eh ! Monſieur, que faire à cela ?
Prenez-moi tel que me voilà.
Autrefois je fus un compere
Qui mit Euritalus par terre.
J'avois alors un bras de fer,
Preſque toujours le pied en l'air ;
Certes, ma douleur eſt extrême
De n'être pas encor de même :
Mais il n'appartient qu'aux ſeuls Dieux
De vivre ſans devenir vieux.
J'étois plus vif, je ſuis plus ſage.
Tel eſt des hommes le partage ;
N'acquérant point de qualité,
Qu'en perdant d'un autre côté.
Mais, ne pouvant vous être utile
Par la force d'un corps agile,
Monſieur, je le ferai du moins
Par mes conſeils & par mes ſoins.
Si l'on ne feſoit rien qui vaille,
Pendant le temps de la bataille,
De toutes parts j'irai crier,
Qu'il eſt fort vilain de plier ;
Et des ſoldats réglant l'adreſſe,
Je leur dirai : Belle Jeuneſſe,
Voulez-vous tirer comme il faut ?
Tirez plus bas, ou bien plus haut.

Dieu te maintienne dans ton zèle,
Dit Atride à ce Chef fidèle;
Puis court aux Céphaloniens,
Campés près des Athéniens.
Ménesthée & Monsieur Ulysse,
Qui commandoient cette milice;
Debout comme des innocents,
Parloient de pluie ou de beau temps.
L'un disoit: à voir ce nuage,
Je crois qu'on aura de l'orage:
A quoi l'autre lui répartoit,
Que le nuage s'écartoit.
Atride dit: mort de ma vie!
Laissez-là votre Astrologie.
O toi! fils d'un Prince fameux,
Qui mourut podagre & goutteux;
Et toi, papa de Télemaque,
Faut-il, pendant qu'on nous attaque,
Que vous soyez dans un repos
Qui ne convient qu'à des nigauds?
Chaque Grec un Troyen assomme:
C'est assommer chacun son homme;
Et pendant tout ce mouvement,
Vous observez le firmament!
D'un camp faire un observatoire,
C'est être peu jaloux de gloire,

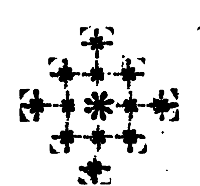
A ce discours, une rougeur
D'Ulysse augmente la couleur;
Sur Atride un regard il jette,
Aussi pointu qu'une sagette;
(Je veux dire que ce regard
Sembloit percer de part en part;)
Et dit: je crois, Dieu me pardonne,
Que tu veux railler ma personne,
Et celle de cet homme-ci,
Qui vaut la tienne, Dieu merci!
Quoi! moi nigaud! Quelle malice!
Non, morbleu! je m'appelle Ulysse.
Offense-t-on ainsi deux Rois?
Va, parle mieux une autre fois;
Si tu l'oses, grand Nicodême,
Viens voir notre valeur extrême.
Ah! Monsieur, ne vous fâchez pas,
Dit Atride, d'un ton plus bas;
Quand j'ai parlé, j'ai cru bien faire....
Non, tu feras mieux de te taire....
Eh bien! soit, dit Agamemnon,
Devenu doux comme un mouton.
Dorénavant, je vous assûre
De ne plus employer l'injure,
Et de vous traiter, mes enfants,
Comme on fait les honnêtes-gens.

Alors, il court à Diomede,
Qui prenoit un petit remede,
Et dont le ventre conftipé
Avoit befoin d'être trempé.
De la guerre qu'on renouvelle;
Il n'avoit eu nulle nouvelle.
Atride, quand il s'approcha,
Contre lui bien fort fe fâcha.
Ah! quelle Diable d'attitude!
S'écria-t-il, d'un ton très-rude;
Jadis, ton pere, dans un camp,
Prenoit-il donc un lavement?...
Je ne fçais ce que fit mon pere,
Lui répondit l'autre en colere,
Et qui fefoit tous fes efforts
Pour ne pas tout lâcher dehors.
Mais, en repos laiffe-moi rendre
Ce que tu viens de me voir prendre:
Confidere qu'il n'eft point temps
De venir quereller les gens,
Quand ils ont... Alors, il s'écrie:
Vîte un baffin, je vous en prie.
Bouchant fon nez, Agamemnon
Reprit: ah! le puant garçon!
Sténélus dit: eh bien! qu'importe!
Que n'allez-vous près de la porte?

Si vous n'eussiez tant clabaudé,
Il l'auroit plus long-temps gardé.
Pourquoi lui parler de son pere
A l'occasion d'un clystere?
Si Monsieur son pere eut du cœur;
Son fils manque-t-il donc d'honneur?
C'est donc à dire, qu'à ton compte,
L'Enfant à son papa fait honte?
Et cet injuste sentiment,
D'où te naît-il? D'un lavement.
Diomede à cette parole:
Laisse-là cette tête folle,
Dit-il, à l'ami Sténélus:
Le voilà bien assez confus.
D'ailleurs le motif qui l'anime,
Rend sa sottise légitime;
Et de la Grece l'intérêt
Le fait étourdi comme il est.
Combattons pour toute replique.
Diomede alors prend sa pique;
Dit, la branlant avec fierté:
Or çà, dites la vérité;
N'est-il pas vrai que ma personne
Frayeur & courage vous donne?
Lorsque les flots sont bien émus;
Et que les vents soufflent dessus,

Ils frappent de mainte ſecouſſe
Le fier rocher qui les repouſſe ;
Et vont, après leur vain effort,
De la mer inonder le bord.
Or des Grecs il en eſt de même ;
Leſquels, dans leur fureur extrême ;
Se lancent ſur le camp Troyen,
Dont l'effort ne leur cède en rien.
Le ſoldat, plein d'obéiſſance,
Dit: chut, feſons un peu ſilence ;
Car le bruit fait qu'on entend mal
Ce qu'ordonne le Général.
Ici, quelque bien qu'on le faſſe,
Tout diſcours eſt hors de ſa place.
Les Troyens bien différemment
En agiſſent dedans leur camp.
Chez eux, égal eſt le courage :
Mais la rumeur en eſt l'image ;
Et chacun en mille façons,
De ſon goſier tire des ſons.
Du ſeul aſpect de ſon Egide,
Pallas rend tout Grec intrépide ;
Et le Dieu même des combats
Du Troyen conduit les ſoldats.
Déjà la grêle des dards vôle ;
L'un meurt, & l'autre le conſole :

Et celui-ci, voyant son sang,
Maudit & l'un & l'autre camp.
Le Troyen, jaloux de la vie,
Insensiblement cède & plie;
Déjà même il tournoit le dos,
Quand, Apollon cria: Marauds!
En fuyant, trouve-t-on la gloire?
Tantôt vous aurez de quoi boire.
A présent, rendez coups pour coups....
Oui; mais, grand Dieu, soutenez-nous....
Aussi ferai-je. A sa promesse,
Aux cœurs revient la hardiesse,
Et les Dieux, voyant ces combats,
S'écrioient: Corbleu! quels soldats!





LIVRE CINQUIEME.

NOUS avons dit que Diomede,
Pour sa santé, prit un remede;
Lequel remede ce Héros
Rendit, assez mal-à-propos,
Au nez d'Atride, en sa présence;
Ce qui fut une irrévérence.
Mais, c'étoit par nécessité
Qu'il commit l'incivilité;
Et l'homme même le plus sage,
S'il a du lavement l'usage,
Dira, quand on en a pris un,
Qu'il est tellement importun,
Que souvent, comme Diomede,
Par force on lâche le remede.
Mais qu'il y fût contraint ou non;
Tant y a, bref, que ce garçon
Eut ce jour tant de vaillandise,
Que la postérité surprise,
A qui la rapportera bien,
Dira; Ma foi, je n'en crois rien.

Ce fut de Pallas la guerriere,
Qu'il eut cette ardeur meurtriere.
Le preux Hector, voyant ses coups,
Dit: ce coquin nous tuera tous.
Eh! Messieurs, si c'étoit Achille
Qui viendroit attaquer la Ville.
Non, dit-on; mais, si ce n'est lui,
Ce quidam le vaut aujourd'hui.
Pendant qu'Hector ainsi raisonne,
Notre homme n'épargne personne.
Si quelqu'un arrête ses pas,
Il dit: Ne t'ôteras-tu pas?
A quoi si-tôt lui répond l'autre:
Eh! Monsieur, ma place est la vôtre.
Tel, avant que de l'avoir vu,
Pensoit être fort résolu,
Qui, lorsque Diomede avance,
Dit, épouvanté de sa lance,
Et de frayeur se laissant cheoir:
Ah! le vilain visage à voir!
Chacun sçait de quelle maniere
Un fleuve, ou bien une riviere,
Malgré ses digues & ses ponts,
Va se répandre à gros bouillon,
Quand il a fait un grand orage,
Dans un pays de labourage.

Sur quoi le ruſtre conſterné,
Dit: le Village eſt ruiné.
Diomede, avec ſa rapiere,
Eſt tout un avec la riviere:
Il vôle; & le Troyen s'enfuit,
A meſure qu'il le pourſuit.
Cependant, un certain Pindare
Oſa fort bien lui crier, garre!
Diſant: Parce que nous fuyons,
Tu nous prends donc pour des coyons?
Chacun craint que tu ne l'attrapes,
Parce qu'en mal-adroit tu frappes.
Voilà ce qui fait qu'on te fuit.
Mais, vois-tu le Soleil qui luit?
Oui, dit l'autre; en quoi peut me nuire
Que je le voie, ou non, reluire?
C'eſt, notre ami, que tu le vois,
Dit-il, pour la derniere fois;
Mais, en revanche, tout-à-l'heure
Tu verras la ſombre demeure....
Toi, tu vas voir que, par ce coup,
Tu ne verras plus rien du tout,
Dit Diomede qui s'avance,
Déſireux de percer ſa panſe.
Quand Pindare, qui ſe preſſa,
D'un trait au bras droit le perça.

Ah ! s'écria notre Gendarme,
Qu'un trait eſt une vilaine arme !
Voyez comme de trente pas
Cela vient vous percer un bras !
Dans l'inſtant, ſur Pindare il vôle,
Qui, pour lors ſoumis, le cajole;
Lui dit, voyant ſon bras levé :
Quoi ! je mourrois ſur le pavé?...
Ce ſcrupule eſt une fadaiſe,
Dit l'autre; à terre ou bien en chaiſe,
Qu'importe quand on rend l'eſprit?....
J'aimerois mieux mourir au lit,
Répondit-il.... Mais, Diomede
Dit, ton trépas eſt ſans remede;
D'ailleurs mon bras, toi trépaſſé,
Sera, me ſemble, moins bleſſé.
Là-deſſus, malgré ſon ſcrupule,
Il lui perça le ventricule;
L'autre dit : Maugrebleu du ſort !
J'étois vivant, me voilà mort.
Mais, pendant qu'il aſſomme & tue,
Autre part Hector s'évertue;
Et triomphant de leur côté,
Chacun deux ailleurs eſt frotté.
Hector apperçut Diomede,
Sous qui le Troyen plie & cede;

Et cet intrépide garçon,
Comparable alors au bondon
Qui bouche le trou d'où bouillonne
Le vin fugitif d'une tonne,
Pour dire ainſi, ſert de furet
Au mal que Diomede fait.
Si Diomede étoit Rodrigue,
J'euſſe fait d'Hector une digue:
Digue eût été mieux que bondon;
C'étoit la rime, & la raiſon:
Mais que diable! il eſt difficile
De les abonner à ſon ſtyle.
Si tu t'en plaignois, ô Lecteur!
Eh! par plaiſir, deviens rimeur;
Si tu ne plantes-là l'ouvrage,
Et ne dis mille fois: J'enrage.....
Mais, bref, il ſuffit, & ceſſons.
Il me ſemble que nous diſons
Que, ſi Diomede eſt Rodrigue,
Hector l'arrête ainſi que digue;
De quoi ce Héros tranſporté
Dit: Qui? moi, me voir arrêté!
Près d'Hector, le Troyen s'aſſemble;
Ce qui fait qu'ils ſont joints enſemble.
Notre courage étoit au bas,
Lui diſoit chacun des ſoldats;

Mais, à préſent, mon Capitaine,
Mon âme de valeur eſt pleine.
A ce leur répondit Hector:
Mon Dieu! vous la perdrez encor....
Non, non, marchez avec audace.
Alors, on diſputa la place...
Recule... Non ferai, ma foi!...
Corbleu! j'avancerai ſur toi.
Que de ſang! un coup d'arbalête
A celui-ci lardoit la tête.
L'un crioit, ſe voyant manchot:
Quand on n'a qu'un bras, qu'on eſt ſot!
Bellonne en l'air dit, ſuſpendue:
La canaille aſſez bien ſe tue;
Puis, interrogeant le Deſtin:
Du combat quel ſera la fin?
Diſoit-elle..... Ma foi, Madame,
Répliquoit-il, ceux de Pergame
Se battent parfaitement bien,
Les Grecs ne leur cèdent en rien;
Et tout Deſtin que l'on m'appelle,
En vérité la choſe eſt telle,
Que je ſuis fort embarraſſé
Sur le choix d'un favoriſé.
Si pourtant je n'ai la berlue,
Je crois que l'affaire eſt conclue:

EtDio mede tout là-bas
Termine enfin mon embarras.
Par la jarni! quels coups il donne!
Il faut que sa lame soit bonne.
A cela Mars dit: Par ma foi,
Quelquefois je crois que c'est moi.
Pendant ce discours, que de vies
Par Atride, Ulysse, ravies!
Et par Monsieur Ajàx l'aîné,
Lequel avoit déboutonné,
Non pas son habit, mais sa manche,
Par cette raison que l'on tranche,
Lorsque l'on a le bras tout nu,
Bien mieux que quand il est vétu.
Ménélas à son tour échigne,
Assomme, renverse, trépigne.
Qu'il fesoit beau voir ce cocu,
Par qui le Troyen est vaincu!
Il rencontra le jeune Adreste:
En le voyant, l'autre dit: Peste!
Je suis mal à mon aise ici:
Mais, j'ai des jambes, Dieu merci.
Là-dessus, il fuit, & notre homme:
Je te suivrai jusques à Rome,
Lui dit-il; &, malgré cela,
L'autre fuyoit par-ci, par-là:

Mais par malheur, un tronc de hêtre
Dans sa course accrocha sa guêtre ;
Il tombe, & dit en trébuchant :
Le diable emporte le Marchand
Qui me vendit ces demi-bottes
Pour préserver mes bas de crottes.
Puis se tournant vers Ménélas :
Monsieur, ma chûte n'en est pas ;
Permettez que je me releve ;
Et qu'après, la peste me crève !
Si je chicane sur ma mort,
En cas que je retombe encor.
Laissez moi prendre ma secousse. . . .
Non, non, dit le Héros qui tousse ;
Envain tu m'as tant harangué,
Je suis parbleu ! trop fatigué. . . .
Hélas ! Monsieur, lui dit Adresse,
Vous auriez des forces de reste. . . .
Oh ! que diable le temps se perd,
Dit Ménélas, levant son fer ;
Déjà tu devrois être en terre. . . .
Ah ! vous feriez mourir mon pere.
S'il me sçait seulement blessé,
Je le garantis trépassé.
Je conviendrai bien que vos cornes
Vous donnent un courroux sans bornes.

Être cocu n'eſt pas plaiſant :
Mais, quand j'aurai perdu mon ſang,
Conſidérez que votre tête
N'en perdra pas la moindre crête ;
Et, tout le temps que vous vivrez,
Que toujours cocu vous ſerez.
Outre ce, mon pere eſt fort riche ;
Il eſt vrai qu'il eſt un peu chiche :
Tel fut toujours le cœur humain :
Plus on a, plus on eſt vilain.
Mais malgré ſon âme vilaine,
Si vous me mettez à la chaîne,
Je gage qu'il vous enverra
La ſomme d'or qu'il vous plaira ;
Pourvu pourtant que cette ſomme
N'excede pas le prix d'un homme ;
Et qu'en patron plein de bonté
De peu vous ſoyez contenté.
Car, Monſieur, ſi l'on n'y prend garde,
Il dira fort bien : qu'il le garde.
Ménélas alors arrêté :
Si tu diſois la vérité,
Reprit-il ; je crois, ſur mon âme,
Que j'aurois pitié de ta trame.
Or, cette pitié-là, c'étoit
La ſomme d'or qui le tentoit.

Dans ce temps reculé, les hommes
Etoient faits comme nous le sommes :
Jamais de vertus à crédit ;
L'homme n'est bon qu'à son profit.
Ménélas lui fesoit donc grâce....
Maugrebleu ! je veux qu'il trépasse ;
Et mon frere, pour un écu,
N'oubliera pas qu'il est cocu,
Lui dit Atride.... Eh ! mais, qu'importe ?
Pourquoi criez-vous de la sorte ?
Que je m'en ressouvienne ou non,
Cela nuit-il à ce garçon ?...
Oui, dit-il, puisque cet Adreste
Est de cette race funeste
D'où sortit le mauvais pendard
Par qui vous êtes un cornard ;
Ainsi, j'ai raison de conclure,
Que toute la race parjure,
Jusques même au maternel sein,
Si nous pouvons, doit prendre fin.
C'est parler d'or, reprit son frere,
Qui repoussa l'autre en colere,
Et dit au Sire Agamemnon :
Mon frere, assommez le garçon.
Volontiers, répondit Atride,
Qui, charmé d'en être homicide,

Luì dit, en lui perçant le ſein:
Trépaſſe donc, maître coquin.
Pendant ce temps, Neſtor le ſage,
Des Grecs reveillant le courage,
S'écrioit par-tout: mes enfants,
Voulez-vous être triomphants?
Ne dépouillez nulle charogne;
Que battre ſoit votre beſogne.
Où ſont donc ces charognes-là,
Dit un ſoldat paſſant par-là?...
C'eſt le Troyen que je veux dire,
Reprit-il; de qui, ſans médire,
Je puis bien appeller le corps
Charogne, l'âme étant dehors.
Que votre butin ſoit la gloire....
Mais ce butin ne fait pas boire,
Lui répondit un fantaſſin,
De ſa nature enclin au vin.
Neſtor dit: Je vois par ta trogne,
Que tu n'es qu'un vilain ivrogne:
Mais enfin, pour tes intérêts,
Combats, & tu boiras après.
Ne trouveras-tu pas à Troie,
Et du vin & de la monnoie?
Chacun aura-là ſon tonneau....
Oui; mais, je ſuis réduit à l'eau,

Si cette Ville n'eſt pas priſe;
Et j'aurai fait une ſottiſe,
De n'avoir pas, quand je l'ai pu,
Mis le corps des Troyens tout nu....
Au diable ſoit le mercénaire!
Répondit Neſtor en colere,
Et qui dit, en tournant ailleurs:
Mon Dieu! qu'il eſt de lâches cœurs!
  Cependant les gens de la Ville,
Comme on dit, ſouvent feſoient Gille;
(Parlez, mon bien-aimé Lecteur,
Ce mot vous fait-il mal au cœur?
Il n'eſt pas bon, je le confeſſe;
Mais il paſſera dans la preſſe:)
Or donc le Troyen ſe ſauvoit,
Et dans la Ville s'eſquivoit;
Quand Hélénus, le ſage Augure,
Cria, déchirant ſa véture:
Soldats, Officiers, Généraux!
Vous n'êtes tous que des marauds.
Il eſt vrai, repondit Énée,
J'ai bien fait toute la journée;
Il ſe trouve que ſur la fin
Je fais un acte de coquin....
  Eh bien! venez à repentance;
Lui dit Hélénus qui s'avance....

Oui, Monsieur ; mais si mon remords
Alloit nuire au bien de mon corps ;
Si quelque coup de cimeterre
M'alloit de mon long mettre à terre :
Tout Officier qui fuit, a tort ;
Mais c'est bien pis, quand il est mort....
Eh ! dit-il, le trépas, mon Prince,
Est un malheur d'autant plus mince,
Que, quand un homme est trépassé,
Pour lui tout malheur a cessé....
  Je n'eus jamais, reprit Énée,
D'un trépassé la destinée ;
Et je serois un animal
D'assurer qu'il est bien ou mal :
Mais qu'il soit bien, ou rien qui vaille,
Je m'en retourne à la bataille ;
Et vois bien qu'Hector, que voici,
Veut bien y retourner aussi...
Ah, mon Dieu ! la belle parole !
Permettez que je vous accolle,
Dit Hélénus, tout transporté
De leur voir tant de fermeté.
Ce sont les Dieux (oui, je le gage)
Qui vous inspirent ce courage.
O qu'heureuse cette nuit fut
Où votre maman vous conçut !

Et cent fois plus heureux encore
Le moment qui vous vit éclore!
En vous voyant, les Dieux, entr'eux,
Disoient : Conservons ces morveux,
Par qui les Citoyens de Troie
Seront toujours tenus en joie,
Et qui sauveront leur Cité
D'encombre & de calamité.
Vîte, allez, percez ces canailles
Tout comme on perce des futailles;
Percez-les : peu nous importe où
Vos dagues leur feront un trou :
Soit au ventre ou bien au derriere,
Soit au poitrail, à la visiere,
Courez vîte, & leur faites voir
Ce que vaut un bon désespoir.
Qu'Hector après aille en la Ville;
Et que, d'une façon civile,
Il prie Hécube sa maman
De s'en-aller dévotement
Faire à Pallas un sacrifice :
A condition que, propice,
Elle fera que l'animal,
Diomede, pour nous fatal,
De ses deux pieds ensemble boite,
Et soit perclus de la main droite.

N'oubliez

N'oubliez pas que, ſans la main,
Il feroit boiteux bien en vain.
Que d'un porc ſoit le ſacrifice,
Et qu'on m'en garde la ſauciſſe,
Par droit d'avis; ſans quoi Pallas,
Pour vous ne ſe remuera pas....
Mon Dieu! l'on ſçait qu'en chaque offrande
La part du Prêtre eſt la plus grande;
Et que toujours de tes pareils
Intéreſſés ſont les conſeils,
Lui dit Hector..... Mort de ma vie!
Un tel avis n'eſt pas folie,
Dit l'autre; une Divinité
Dans ma poitrine l'a porté...
T'a-t-elle inſpiré la ſauciſſe,
En te dictant le ſacrifice?
Dit Hector au ſieur Hélénus,
De la réponſe un peu confus.
Après quoi, notre Capitaine
S'en retourna dedans la plaine,
Et dit, aux Piétons fuyards:
Enfants! voyez-vous mes regards?
Oui, dit-on, quand on vous regarde...
Oh bien! ces regards que je darde,
Dit-il, ſont autant d'aiguillons
Pour exciter vos cœurs coyons.

Il avoit raiſon, ſon armée,
Par ſes vifs regards animée,
Fit dire au Grec, qui reculoit,
Que quelque diable s'en mêloit.
Non, dit l'un, c'eſt un Dieu peut-être...
Par ma foi, qui que ce puiſſe être,
Reprit Ulyſſe, fût-ce un Dieu,
D'un malin diable il nous tient lieu.
C'eſt ainſi que dans toutes choſes
Nous voyons des métamorphoſes,
Leſquelles font qu'un ſage humain
Dit: ici-bas rien n'eſt certain.
Hector, en voyant ce ſpectacle,
Tant qu'il put s'écria: Miracle!
Et dit, quand il fut enroué,
Un peu plus bas : Dieu ſoit loué.
Se tournant après vers Enée:
Monſieur, finiſſez la journée,
Ajouta-t-il; pour moi je cours
Prier Pallas de ſon ſecours.
J'y joindrai les vœux de ma mere....
Pourquoi pas ceux de votre pere?
Reprit l'autre d'un ton pieux....
C'eſt qu'entre femmes, tout va mieux;
Que d'ailleurs ma mere eſt bigotte,
Et que mon pere un peu radote.

Nous avons dit que du Troyen
Le ſort alloit de mal en bien.
Diomede, par ſa ſottiſe,
Pour comble encor le favoriſe.
Si ſes coups il n'eût ſuſpendu,
Le Troyen eût été tondu.
Vous allez voir comment la bête
Nuiſit lui-même à ſa conquête.
Un certain Glaucus le trouva;
Qui lui dit: eh! comment vous va?
Diomede alors lui réplique:
Toujours ſujet à la colique.
Je vous plains beaucoup, dit Glaucus;
Mais il en eſt que je plains plus.
A propos, il eſt bon qu'enſemble
Un brin d'amitié nous aſſemble.
Ils s'aimoient, dit-on, nos ayeux,
Comme le pruneau de leurs yeux.
Dit-on prunelle, mon compere?...
Oui, dit l'autre, pour l'ordinaire....
Oh bien! ſoit prunelle, ou pruneau,
Ils buvoient force vin ſans eau.
S'il étoit ici de quoi boir:.
Je vous conterois leur hiſtoire;
Je dirois par quel accident
Mon ayeul perdit une dent.

Et quand j'aurois parlé du nôtre,
Je ferois l'hiſtoire du vêtre;
Lequel un jour, courant un cerf,
Se foula, nous dit-on, un nerf.
Ce n'eſt-là qu'une bagatelle:
Mais un jour, mouchant la chandelle,
Le pauvre Diable ſe brûla;
Je crois même qu'il la ſouffla....
Oh! dit l'autre; ſans la brûlure,
Je rirois de cette aventure.
C'eſt ainſi que notre Héros
Perdit ſon temps mal-à-propos;
Sur quoi les Grecs diſoient, en peine;
Où diable eſt donc ce Capitaine?
Hector à Pergame courut.
Tout auſſi-tôt qu'il y parut,
Une jeune Beauté l'approche...
Voici, dit-il, qu'on me raccroche;
Puis il ajoûte: En vérité,
J'ai fait un vœu de chaſteté;
Mais, que n'attendez-vous la brune,
Si vous voulez chercher fortune?....
Elle reprit: Voyez un peu
Ce qu'il veut dire avec ſon vœu;
Je voulois ſeulement apprendre
Si mon Amant pour moi ſi tendre,

Eſt mort, ou bien s'il vit encor....
Fouillez-moi plutôt, dit Hector.
Là-deſſus une femme arrive,
Qui cria d'une voix plaintive:
Gros-Jean vit-il?... Il eſt bleſſé...
Je l'aimerois mieux trépaſſé.
Mon frere, dit une autre femme,
A-t-il eu quelque coup de lame?...
Il a bien reçu quelque trou,
Reprit-il, mais je ne ſçais où....
Et mon fils? s'écrie une mere....
Votre fils eſt avec ſon pere....
Ils ſont donc tous deux ſur leurs pieds?...
Oui, s'ils n'en ſont eſtropiés.
Peſte ſoit de la babillarde!
Priez plutôt que Dieu les garde;
Madame, & ne demandez plus
S'ils ſont droits, ou bien étendus.
Alors il quitta la cohue,
Et tourna dans une autre rue;
Il arriva dans ſon Palais.
Hécube y prenoit des œufs frais...
Hélas! l'aſpect de ta figure
M'eſt dit-elle, d'un triſte augure.
Depuis douze heures, je n'ai mis
Bien de Dieu dans mon corps, mon fils;

Qu'un demi-ſtier de vin de Baune,
Et de ces deux œufs frais le jaune.
Mais, mon fils, puiſque te voilà,
Je vais bientôt vomir cela;
Car ton retour me dit, ſans doute,
Que notre camp eſt en déroute...
Ne dégobillez rien, maman:
Attendez du moins un moment;
Car vous voyant ainſi tout rendre,
A mon tour, il me pourroit prendre,
De dégoût, un ſoulevement
Qui conduit au vomiſſement:
Adieu, faites un ſacrifice....
Eh! fais-le toi même, Jocriſſe....
J'ai répandu du ſang gâté,
Dit-il; j'en ſuis enſanglanté:
L'offrande feroit effroyable,
Et les Dieux l'enverroient au Diable.
Je pars, qu'on s'adreſſe à Pallas...
Mais pourquoi n'y feras-tu pas?..
Je rendrois tripes & tripaille,
Si j'allois voir votre mangeaille,
Sortir, dit-il, de votre corps,
Par de très-dégoûtants efforts.
Offrez un porc avec un voile....
Sera-t-il de ferge, ou de toile?...

Que diable! il sera comme sont
Lés autres voiles qui se font:
Mais du porc mis en sacrifice,
Sur-tout conservez la saucisse.
C'est pour Hélénus le gourmand,
Qui n'en fera qu'un coup de dent...
Mais à Pallas quel discours faire?..
La prier qu'elle vous éclaire,
Et qu'elle chasse ces vilains,
Les Grecs qui bouchent nos chemins.
N'oubliez pas qu'on l'intercede
Exprès, afin que Diomede,
Cul-de-jatte, des bras perclus,
Ne bouge & ne massacre plus.
Adieu... Mais, mon cher enfant, reste...
Non pas, reprit-il, malepeste!
Vos œufs, peut-être en ce moment,
Vont être être vomis salement.
Adieu, je vais joindre mon frere,
Que vous pouviez, vous & mon pere,
Vous abstenir de mettre au jour....
Il est vrai; mais lorsque l'amour
Tente un tendre époux pour sa femme...
Eh! l'amour est un sot, Madame;
Voyez, s'il vous plaît, le beau fruit
Que ce tendre amour a produit!

Au moins si ce grand misérable
Eût péri contre un banc de sable ;
Ou s'il étoit mort en Argos,
On eût plaint sa chair & ses os :
Nous ne serions pas, pauvres hommes !
Dans les beaux draps blancs où nous sommes.
Là-dessus, Sieur Hector sortit ;
Et Madame Hécube partit,
Pour aller acheter un voile
Tissu de la plus fine toile.
Un quidam, qui se trouva là,
Dit : le bel achat que voilà !
A quel usage ? La Déesse
A qui ce dit voile s'adresse,
Peut-elle le mettre en hiver ?
Prenez le plus chaud, & moins cher.
Voyez le Conseiller de neige !
Dit une femme du cortége ;
Laissez dire ce cul-crotté,
Madame, il servira l'été.
L'achat fait, la sage Prêtresse,
Humble servante à la Déesse,
Théano, fille d'Anténor,
Dit : il nous faut un porc encor.
Oui ! le voici qu'on nous amene,
Lui répondit alors la Reine.

Après, au Temple de Pallas
La bande marcha de ce pas ;
Mais par une raiſon très-forte,
On ne put en ouvrir la porte ;
C'eſt qu'on n'en avoit point la clef.
Lors, Théano dit : Par mon chef!
Vous & moi, nous ſommes, Meſdames,
Un troupeau de bien ſottes femmes !
Qu'on aille chez le Serrurier,
Qui loge près de ce Barbier.
On y courut ; cet homme arrive ;
Il étoit ſou comme une grive,
(Je dis quand elle a bien repu.)
Théano dit ; cet homme a bu ;
Il ne pourra, je vous aſſûre,
Trouver le trou de la ſerrure....
Plaît-il? Que parlez-vous de trou?
Répond alors notre homme ſou.
Confiez-vous en moi, la Belle ;
Et puis, s'approchant plus près d'elle :
Me croit-on aſſez mal-adroit
Pour...? Notre ami, tenez-vous droit.
Il reprit : parlez mieux m'amie ;
Je ne fus tortu de ma vie,
Et je ne ſuis, de mon métier,
Qu'ivrogne & maître Serrurier.

Un de la bande alors s'avance,
Qui lui dit : Point d'impertinence ;
Maître Jean ; ouvrez-nous cet huis...
Oui-dà, Monſieur, ſi je le puis.
Alors, notre Serrurier tâte...
Ecoutez ſi vous avez hâte,
Dit-il, en lâchant un hoquet :
N'attendez-pas que j'aye fait,
Entrez. A ces mots, la Prêtreſſe
S'écria : Qu'eſt-ce que l'ivreſſe !
Cependant l'homme tant tâta,
Qu'à la fin ſon crochet butta.
Il ouvre. A peine eſt-on au Temple ;
Que chacun, ſe donnant l'exemple,
Fit, ſur toute ſorte de ton,
Un très-lugubre carillon.....
Eh ! mais, mon Dieu ! dit la Prêtreſſe ;
Veut-on aſſourdir la Déeſſe ?
Sçachez que tous vos cris de chien
Ne ſerviront ici de rien :
Ainſi, fermez vos grandes bouches,
Et ne bougez non plus que ſouches.
Alors, ſe mettant à genoux,
Elle dit : Minerve, aide-nous.
Puiſque c'eſt toi, ma bonne Dame,
Qui ſur ſes pieds maintiens Pergame ;

Fille admirable de Jupin,
Garde-nous de l'extrême faim.
Reçois cette petite offrande.
Si ta grandeur étoit gourmande,
Nous avouerions bien qu'un pourceau
N'eſt pas, Déeſſe, un don fort beau.
Mais je te donne ma parole,
De joindre à cette faribole
Une centaine de gigots
De moutons, de vaches, de veaux;
Si le gigot de Diomede,
Contre lequel je t'intercede,
Peut être au combat ſi froiſſé,
Qu'il vaille un gigot fracaſſé;
Ou bien, ſi tu conſens qu'il meure,
Pour le plus tard, dans un quart-d'heure;
Car tu ne peux qu'à nos dépens
Le laiſſer vivre plus longtems.

J'ai lu qu'au Ciel Dame Minerve
Répondit : Que Dieu m'en préſerve;
Jetter, pour un vilain pourceau,
Un tel Héros ſur le carreau!
Non, non! l'offrande eſt trop petite.
Si les cent gigots que l'on cite
M'étoient ſacrifiés comptant,
Je n'y répugnerois pas tant.

Pendant que le pourceau l'on tue,
Sieur Hector, au bout de la rue,
De Pâris trouva le Palais,
Qu'il bâtit, dit-on, à grands frais.
L'Architecte y plaça des salles
Presqu'aussi grandes que des halles;
Et de plus, chaque cabinet
Avoit son lit & tabouret.
La maison avoit six étages,
Où logeoient autant de ménages;
Et de tous ces appartements,
Pâris retiroit six-cents francs;
Y logeoit aussi sa famille,
Lui, sa femme, avec une fille,
Et n'occupoit que le donjon,
Pour louer toute la maison.
Dans ce moment, Madame Hélene
Y faisoit filer de la laine.
Pâris disoit, en se bottant:
Que ce minois est enchantant!
Ce disant, le faquin lambine,
Et ne met jamais sa bottine.
Hector arrivant là-dessus,
Lui dit: Je ne vous comprends plus...
Pourquoi? Suis-je incompréhensible?...
C'est qu'il ne paroît pas possible

Qu'un Gentilhomme auſſi bien né
Porte un cœur tant efféminé.
Quoi ! tandis pour lui qu'on ſe tue ;
Plus tranquille qu'une tortue,
Pâris feſant le langoureux,
Perd le temps en des contes bleus !
Maugrebleu ! laiſſez-là Madame...
Eh ! mais, mon frere, c'eſt ma femme ;
D'ailleurs, elle a de ſi beaux yeux !...
Je dis, moi, qu'ils ſont chaſſieux ;
Et, tant les miens la trouvent laide,
Qu'elle eſt d'amour un vrai remede.
Oui, Madame, en ce moment-ci,
Je vous trouve le teint rouſſi ;
Et ſi mon frere ne le penſe,
Ses yeux font une extravagance.
Tous deux du combat de retour,
Vous ſerez belle comme un jour :
Mais le combat, mon pauvre frere,
Doit ſeul en cet inſtant vous plaire.
Bras fracaſſés, têtes, jarrêts,
Morbleu ! voilà de beaux objets ;
Et non pas un petit viſage,
Qui vous amollit le courage ;
Un minois, un colifichet,
Qui du cœur eſt le trébuchet.

Allons, Pâris, qu'on m'accompagne;
On nous attend dans la campagne.
Si, comme vous, quelque soldat
S'absentoit ainsi du combat,
Exprès pour regarder sa femme,
Vous l'appelleriez un infâme;
Et nommeriez, avec raison,
Ladite femme une guenon.
Or çà donc, moi qui vous exhorte,
Lorsque j'appelle de la sorte
Madame Hélene que voici,
Je dis que j'ai raison aussi.
Je dis que j'ai raison encore
De vous nommer une pécore;
Un infâme; par la raison
Qu'en nommant ainsi le poltron;
Le Troyen que je viens de dire,
Vous en parleriez sans médire.
Pâris à ces mots répondit:
Ma guenon autant m'en a dit.
Vous pensez, peut-être, mon frere;
Que le trépas peut me déplaire.
C'est le tombeau qui me fait peur;
J'eus pour lui toujours de l'horreur.
Être étendu dans une biere,
Par un vilain coup de rapiere;

Être ſeul, & ne dire mot,
Ma foi, c'eſt un état bien ſot.
D'ailleurs, ma derniere défaite
Dans la confuſion me jette:
Mais, c'en eſt fait; tous vos propos
Font revivre en moi le Héros.
Allez devant, je vous aſſûre
Que je vais vétir mon armure...;
Bon! à quoi ſert le vêtement
A qui craint tant le monument? ...;
Tenez, lui répondit notre homme,
Soyez très-certain que j'aſſomme
Ce qui devant moi s'offrira....
Mais rien ne s'y préſentera,
Si vous ne vous offrez vous-même...
Bien entendu, grand Nicodême;
Pourrois-je donner le trépas
Aux lieux où je ne ſerois pas?
Hector s'en-alloit; mais Hélene
Lui dit: Vous avez tant de peine!
Vous ſuez, repoſez-vous là...
Oh! c'eſt ma ſanté que cela,
Reprit-il... Hélas! mon beau-frere;
Dit-elle en ſe mettant à braire,
Ma mere, en me feſant, eut tort
De n'accoucher pas d'un corps mort.

Ou, qui l'empêcha, moi grouillante,
De m'étouffer en l'eau bouillante;
Ou me jetter dans un *égoût*,
Ou dans l'onde une pierre au cou?
Je ne ferois qu'une voirie,
Mais bien des gens feroient en vie.
Vous direz, puifque j'ai vécu,
Que je devois faire un cocu.
Suppofons donc ce cocuage
Qui m'a mis hors de mon ménage;
Pourquoi ne fut-ce pas par vous
Que fut fait cocu mon époux?
Ou pourquoi, vous Hector que j'aime,
N'étiez-vous pas l'époux vous-même?
Je ne verrois pas mon deftin,
Joint à celui d'un vrai gredin;
C'eft Pâris, fans nommer perfonne.
Hector dit tout bas: La friponne!
Je ferois parbleu! bien marri
D'être ce bienheureux mari....
Que penfez-vous là? dit la Reine....
Ce que je penfe, Dame Hélene?
Que fi j'euffe été votre époux,
Ma tête en tenoit, entre nous;
Et qu'au chef de Pâris, peut-être,
A fon tour, cornes pourront croître...

Quand

Quand cela feroit, Sire Hector,
Croyez-vous que j'eusse si tort?
Mais à l'égard de vos semblables,
Non, Monsieur, ils sont trop aimables...
Aimable? Eh! mon frere est si beau!..
Suis-je amoureuse de sa peau?
J'estime plus une belle âme...
Le traître animal qu'une femme!
Répondit Hector, à part soi;
Puis, dit après: Excusez-moi.
Depuis cette derniere attaque,
Je n'ai point vu mon Andromaque.
Je sors; envoyez-nous Pâris,
Je vais voir ma femme & mon fils...
Votre fils va-t-il à l'école?...
Non, dit-il. Là-dessus il vôle.
Un seul valet étoit chez lui;
Qui dit: Madame meurt d'ennui..;
Que fait-elle?... Elle s'est troussée
Pour aller à la porte Scée.
On nous est venu dire ici,
Dans un discours en racourci;
Que le Grec étrippoit nos hommes.
Madame alors mangeoit des pommes,
Le visage de pleurs trempé:
Eh! mon Hector est étrippé;

Il me ſemble voir une lance
Qui lui fait un trou dans la panſe.
Foin des pommes ! je n'en veux plus,
A-t-elle dit : & là-deſſus,
Elle a couru vers cette porte,
Où je crains qu'elle ne ſoit morte.
A ce diſcours, Hector y fut.
Dès que ſa femme l'apperçut,
Elle fit un cri formidable...
Corbleu ! vous criez comme un diable ;
Lui dit-il... Eh ! c'eſt de tranſport,
Cher homme ; je te croyois mort !..
Non, grâce à Dieu, ma pauvre femme.
Ma chair tient encore à ſon âme ;
Une ſeule contuſion
A moleſté leur union.
Mais pour te dire adieu, j'arrive ;
Car ſi cette âme fugitive,
Alloit déguerpir par haſard
Par le trou que peut faire un dard ;
Ma femme, avant que je trépaſſe,
Du moins, il faut que je t'embraſſe.
Andromaque alors toute en pleurs,
Lui dit : Viens m'embraſſer ailleurs,
Et ne va point à la bataille,
Pour inſulter une canaille,

Qui, mal-adroite, & ſans pitié,
Te pourfendroit par la moitié.
Chaque jour, je dis e moi-même :
Mon Hector expirant & blême,
Peut-être, par un coup de fer,
Va cheoir, les quatre pieds en l'air.
Me faudra-t-il, maudite bête,
Toujours friſſonner pour ta tête ?
Sçais-tu qu'un traître de cocu,
Ménélas, promet un écu,
A qui pourra tenter la gloire
De t'ôter, non pas la mâchoire ;
Mais bien d'icelle l'action
Qui du pain fait la fraction ?
Ah ! mon Dieu, que je ſerois neuve,
A faire le métier de veuve !
Tiens, tiens, regarde cet enfant,
Lequel me ſuce juſqu'au ſang.
Si tu meurs, le fils, & la mere
N'auront plus d'époux ni de pere ;
Je dis de pere, & tu ſçais bien
Qu'en cela je n'impoſe en rien.
Ah ! grands Dieux ! lorſque j'enviſage
L'affligeant état du veuvage,
Je ſens qu'un lit eſt bien affreux,
Quand, dans ce lit, on n'eſt plus deux !

Jadis, le ſanguinaire Achille
Tua mon pere en une Ville....
Eh bien! comment la nomme-t-on?...
Je ne me ſouviens plus du nom.
Il l'enterra, dit-on, lui-même,
D'une magnificence extrême:
Mais quand un corps eſt enterré,
A quoi lui ſert d'être honoré?
Avec quelqu'éclat qu'on enterre,
On n'a de gîte que la terre.
Il tua de ſa propre main
Mes freres d'un coup au grouin!
Ma mere, en qualité d'eſclave,
Fit ſon lit, éplucha la rave;
Tout cela, ſans qu'il la *payât.*
Il eſt vrai qu'il la renvoya.
(Mais il eſt fort déſagréable
D'avoir ſervi quelqu'un à table;
N'en déplaiſe à ces grands Seigneurs,
Qui jadis furent ſerviteurs.)
Puis de condition ſortie,
Diane la priva de vie;
Et dans un mouvement trop prompt,
D'un trait la coucha de ſon long.
J'ai donc vu ma mere couchée.
Dieu ſçait combien j'en fus fâchée!

J'ai vu mon pere en ſon tombeau,
Qui vraiment me parut fort beau.
J'ai vu.... qu'ai-je vu donc encore?...
Ma foi, dit Hector, je l'ignore....
J'ai vu même, tout en un tas,
Mes freres après leur trépas:
Mais de cette piteuſe hiſtoire,
Je n'avois pas plus de mémoire,
Depuis le don de votre main,
Que de ce que j'ai fait demain.
Je vais bien perdre davantage,
Perdant le chef de mon ménage....
Mais, à t'entendre ainſi pleurer,
Je croirois qu'on va m'enterrer,
Dit Hector....Eh! mon Dieu! mon homme,
Je tremble qu'on ne vous aſſomme.
Ajax ſous ces murs s'eſt montré....
Mais il s'eſt vîte retiré....
Qu'importe? Reſtez à Pergame,
Pour y défendre votre femme.
Montrez en cette occaſion
Votre amour, votre affection;
Que je ſois témoin oculaire....
Mon Dieu! que vous ſçavez bien braire!
Mais quand vous brairiez mieux encor,
Un roc eſt moins ferme qu'Hector:

Et de vos pleurs il se soucie,
Comme en hyver d'une roupie.
Voulez-vous qu'avant d'être mort,
D'un défunt j'imite le sort?
Vous sçavez qu'Hector l'on me nomme,
Ce qui veut dire un galant-homme.
Or, ce nom, si je reste-là,
Ne signifieroit plus cela.
Je veux qu'une prochaine chûte
Notre pauvre Ilion culbute;
Que pere & mere culbutés,
En tombant se cassent le nez:
Eh bien! ma femme, que m'importe,
Si le Ciel le veut de la sorte?
Vous verrez Hector généreux,
Dire à cela; tant-pis pour eux.
Ce n'est pas-là que gît le lièvre.
Mais je me sens presque la fièvre,
Quand je pense qu'un vilain Grec
Viendra pour vous baiser le bec,
Et, que sa Captive rendue,
Il s'écriera:... Qu'elle est dodue!
Par la jarni! que l'animal
Qui nous fit à tous tant de mal,
Avoit une belle épousée!
Alors vous serez caressée;

Et ſi vous pleurez, il dira
Que pis encore il vous fera.
Hector, après cette parole,
Pleure, lamente, ſe déſole;
Et quand il regarda ſon fils,
Il penſa faire de grands cris.
Il veut l'embraſſer: mais, au caſque,
Il prend ſon papa pour un maſque,
Et ſembloit dire, en ſa frayeur:
Mon Dieu! que vous me faites peur!
Sieur Hector l'ôte, & dit enſuite:
Dieux! ſi notre Ville eſt détruite,
Du moins que ce mien ſucceſſeur,
Puiſſe un jour vivre avec honneur!
Et que ſur-tout, nul cocuage
Ne ſe gliſſe dans ſon ménage;
Qu'il vive ainſi que j'ai vécu,
Sans fuir, & ſans tourner le cu.
Il le rend enſuite à la mere,
Qui de rechef baiſa le pere;
Lequel dans ſa douleur lui dit:
Je crois que le Ciel m'a maudit.
Adieu, mon fils! Adieu, ma femme!
Priez bien pour qu'aucune lame,
En traverſant mon pauvre corps,
Ne l'ajoûte aux cadavres morts.



LIVRE SIXIEME.

JE crois, Messieurs, que tout le monde
Sçait, quand un navire est sur l'onde,
Que si les vents ne l'aident pas,
Ma foi, c'est un grand embarras.
Le Matelot, qui se tourmente,
Dit : diable soit de l'eau dormante !
Mais si le vent vient là-dessus,
Le Matelot ne jure plus ;
Il s'écriera, bien au contraire :
Pardi ! voilà bien notre affaire.
Or, les fils de Priam le vieux,
Sont comme ces vents précieux.
Le Troyen, à ce qu'il me semble,
Au Matelot aussi ressemble,
Quand il voit venir dans son camp
Lesdits fils de Monsieur Priam.
J'assûre, sans choquer personne,
Que la comparaison est bonne ;
Et qui n'en sent la vérité,
Est d'un esprit bien hébété.

Pour vous, Lecteur, ou je m'abuse,
Ou vous ne serez pas si buse.
Hector un brin escarmoucha;
Et s'arrêtant il se moucha;
Mouché qu'il fut... Mort de ma vie!
Le plus fort des Grecs je défie,
Cria-t-il. A ce discours-là,
Un des Ajax dit: me voilà;
Je suis le plus fort de la troupe,
Sur-tout quand j'ai mangé ma soupe,
Ajoûte-t-il, d'un air badin,
De peur de passer pour trop vain.
Nos deux hommes vont donc combattre;
Chacun d'eux en valoit bien quatre.
Allez Troyens, disoit Hector,
Sire Ajax est un homme mort....
Et l'autre: Hector, défunt & *havre*,
Dans un instant sera cadavre.
A ce répondit chaque camp:
Mon Dieu! ne vous vantez pas tant.
Là-dessus, le combat commence:
Ajax le nez d'Hector offense;
Le Troyen, d'un coup d'esponton,
Du Grec écorcha le menton.
Alors, on leur cria: Mes Princes,
Ces coups-là sont un peu trop minces;

Laissez-là la pique & le dard;
Battez-vous avec le poignard.
Ils dirent: C'est une maniere
De se battre trop meurtriere,
On veut bien être un peu blessé,
Mais non pas rester trépassé.
Notre rapiere peut suffire,
Avec un redoublement d'ire.
Et nos deux Héros, ce disant,
Mirent aussi flamberge au vent.
Le pieux Ajax, de voix basse,
Dit: Hector, écoutez de grâce.
Ma foiblesse est qu'un fer pointu,
Sans bouton, ne m'a jamais plû....
Ma foi, je n'y sçaurois que faire,
Lui répondit son adversaire;
Et j'avoûrai bien, sans façon,
Que j'y voudrois bien un bouton.
L'impudence seroit extrême
De qui ne diroit pas de même.
Tout homme est poltron dans le cœur:
Mais le brave étouffe sa peur.
Chacun alors tente victoire;
Puis Hector, désireux de boire,
Se retirant, dit: Sire Ajax,
J'ai bien soif; la nuit tombe: *pax*.

J'y consens, lui répondit l'autre;
C'eſt votre intérêt & le nôtre.
Chaque camp dit, en parlant d'eux;
Ils ont, ma foi, bien fait tous deux.
Hector, d'un coup de cimeterre,
A bien donné du nez en terre...
Mais votre Ajax, preſque vaincu,
Eſt auſſi tombé ſur le cu.
Meſſieurs, convenons d'une choſe:
Qu'un jour entier on ſe repoſe;
Afin que nous ayons le temps
D'enterrer tous ces corps puants.
On en convint, la nuit entiere
Se paſſe à faire un cimetiere;
Et lorſque le ſoleil parut,
Chaque peuple au Camp accourut.
Tout le monde ſoupire & pleure,
Pendant l'eſpace d'un quart-d'heure;
Et chacun dit, en gémiſſant:
Qu'eſt-ce de nous, ſans notre ſang?
Ah! que je plains ce pauvre diable!
Voyez comme il eſt effroyable!
Quand un homme meurt malgré lui,
Dans ſes traits on voit ſon ennui.
D'une autre part, celui-ci rôde,
En tenant un pot plein d'eau chaude...

Que veux-tu faire de cela?...
J'en veux laver ce grouin-là,
Tout rempli de ſang & de boue...
Ventrebleu! comme il fait la moue!
Ce drôle, ou je me trompe fort,
Eſt malin, même après ſa mort.
Jamais, dit l'autre à ce langage,
Un défunt ne fit bon viſage:
Quoi qu'il en ſoit, il m'eſt avis
Que ce malin mort eſt mon fils.
L'un crioit près de cette place:
Mon frere, tu fais la grimace;
On voit, quand tu rendis l'eſprit,
Que tu le rendis par dépit.
Mais, mon enfant, que diable y faire?
Ce que je puis eſt de bien braire,
Et de jetter dans un foſſé
Ta figure de trépaſſé.
Pendant ces cris, Neſtor le ſage,
Dit: Laiſſez-là ce badinage:
Et ſans aller pleurer au nez
De ces viſages de damnés,
Amis Grecs, faites des murailles,
Au lieu de ſottes funérailles:
Retranchez-vous d'un bon rempart.
L'avis étoit d'un vrai renard;

Car, n'eût été cette muraille,
Tenant un bon brandon de paille,
Monsieur Hector, le lendemain,
Les eût menés, ma foi, bon train,
(Je dis de la paille allumée,
Qui fesoit & flâme & fumée.)
A ce, vous me direz, Lecteur:
C'étoit donc pour leur faire peur?
Ou vous nous donnez une bourde;
Car fût-ce même une falourde:
Vouloit-il mettre au Grec battu,
Le feu, comme l'on dit, au cu?...
Non, il vouloit réduire en flâmes,
Et flotte, & cordages, & rames.
Tout cédoit; Minerve & Junon
Maudissoient l'homme & son brandon;
Disoient aux Grecs: Tournez la face...
Oui, pour rester dessus la place.
Non, non: ce lucifer Troyen
Verse assez de sang, sans le mien.
Il est aisé d'en voir la preuve;
Il semble, mardi! qu'il en pleuve;
Et pour surcroît, le Dieu Jupin,
(J'ai pensé l'appeller Flandrin,)
Fait devant lui marcher la foudre.
Qui donc oseroit en découdre?

Voyez Diomede là-bas,
Comme diable il double le pas!...
De quel côté fuit donc cet homme?...
Maugrebleu! du côté de Rome?...
Et de quel côté Rome est-il?...
Qu'en sçais-je? Du côté du Nil.
(J'ai dit Rome, par fâcherie;
Mais, mes Déesses, je vous prie,
Ne m'interrogez plus ainsi:
Car je vais m'esquiver aussi.)
La nuit survint, les Grecs sans elle,
En avoient bien avant dans l'aîle;
Le moindre bruit, c'étoit Hector
Qui fesoit dire: Je suis mort.
Chacun des Chefs, l'âme abattue,
Planté tout comme une statue,
Disoit, en lâchant un soupir:
C'est pour le coup qu'il faut mourir!
Il leur venoit mille pensées,
Mais tout en un bloc entassées:
Et ma foi, dans un si grand tas,
On ne se détermine pas.
Mais Atride étoit le plus triste;
Car il dit: Le Ciel nous assiste;
Ce qu'aucun n'avoit encor dit:
Puis il voulut qu'on se rendît,

(J'entends, tous les Chefs, dans sa tente,)
Où d'une mine pénitente,
Et le nez même un peu morveux,
Il profera ces mots piteux:
Quand ce seroit impertinence,
Je veux dire ce que je pense.
Ma foi, Jupin est un gascon,
Qui nous donne du galbanon.
Chacun eût gagé sa chemise,
Que cette Troye eût été prise;
Et si l'on eût osé gager,
La chemise étoit en danger.
C'est pourtant un tour de Jean-fesse,
Que de ne pas tenir promesse;
Et, n'en déplaise au Dieu Jupin,
Tout Dieu qui ment est un gredin.
Quand j'ai l'audace de le dire,
De lui je ne veux pas médire,
Il fait ce qu'il lui plaît; & nous
Sommes faits pour porter les coups.
Voilà mon avis, & j'ajoûte,
(Ce qu'on approuvera sans doute;)
C'est qu'il faut, plantant-là l'honneur,
Nous enfuir de tout notre cœur.
A ces mots, Atride éternue:
Mais chacun tient bouche cousue.

Tous les Chefs, par trop consternés,
Ne font nul honneur à son nez.
  Diomede, seul de la bande,
Lui dit : Ma douleur est trop grande,
Pour payer votre éternûment
De l'ordinaire compliment.
J'eusse bien dit : Dieu vous bénisse ;
Mais vous me semblez si jocrisse,
Si troublé, si lâche & si sot,
Que je n'ai pu vous dire un mot.
De grâce excusez ma maniere
De parler par trop familiere ;
On sçait que je suis un garçon
Fort ennemi de la façon.
Hier, parlant à ma personne,
Vous l'appellâtes bien poltronne ;
Je n'en jurai point, Dieu merci :
Oh bien ! n'en jurez point aussi.
  Çà donc, répondez par chapitre.
De Chef vous portez le grand titre :
Mais, quoique ce nom soit fort beau,
Autant vaut celui de Garreau,
Le nom d'un rustre de campagne,
Si la valeur ne l'accompagne.
Ce Chef sera, si nous fuyons,
Le Chef d'un troupeau de coyons.

Après

Après cela, voyez, gros âne,
Si c'eſt à tort qu'on vous condamne.
Gros âne eſt un terme trop fort;
J'avoûrai qu'en cela j'ai tort:
Mais vous êtes le maître, au reſte,
De fuir ce camp comme la peſte,
Avec Meſſieurs tous ces nigauds,
Qui ſont plantés ſur leurs ergots.
Fuyez, ſi vous n'avez la crampe.
Pour moi, dans ces lieux-ci je campe,
Avec Sthénélus, qui, je croi,
Voudra bien reſter avec moi....
Oh! ſi chacun quitte la rade,
Cherche, dit l'autre, un camarade.
Je ne veux point l'être à ce prix.
Tiens, je ſuis comme la brebis;
Si l'une court dedans la plaine,
Le reſte court la pretantaine.
  Neſtor à ces mots répondit:
Diomede a pourtant bien dit.
Oui, mon enfant; Dame Nature
Te fit de dons bonne meſure;
N'en euſſes-tu que la moitié,
Tu ne me ferois pas pitié.
Comment diantre! un homme à ton âge
Être ſi vaillant & ſi ſage!

N'aurois-tu pas quelque ſecret
Par qui ce prodige ſe fait ?
N'aurois-tu pas, à l'amiable,
Fait quelque pacte avec le diable ?
Tu ſerois cadet de mes fils.
Cependant, tout vieux que je ſuis,
Tes avis vaudroient ceux du pere,
Et de feu ma femme, ta mere.
(Je dis ta mere, car enfin,
Il eſt fort clair & très-certain,
Que ſi ton corps, par aventure,
Eût été ma progéniture,
Ma femme, par ce dit haſard,
De ton corps eût produit ſa part.)
Mais ces choſes ſont fariboles,
C'eſt-à-dire, diſcours frivoles;
A ton conſeil, que je crois bon,
J'en ajoûte un de ma façon;
Conſeil, enfant de la prudence,
Que ce cerveau par excellence,
Plus fort que vos cerveaux de chien,
Juge être notre unique bien.
Voulons-nous triompher de Troie,
Et la rendre enfin notre proie ?
Que d'entre nous les vilains mots,
De brutaux, cornards & de ſots,

Ainsi que l'indigne menace
De se dévisager la face,
Soient désormais, par charité,
Bannis à perpétuité.
Apprenez que, de telle insulte,
Toujours dans nos cœurs il résulte
Un levain de méchante humeur,
D'où résulte aussi le malheur.
Ne perds un mot de la harangue
Que fait ici ma docte langue,
Atride ; car ton chef trop prompt
Auroit besoin d'un peu de plomb ;
Et le dicton de tout le monde
Est qu'en vif-argent il abonde.
Si Jupin t'a fait Général,
Apprends de moi, gros animal,
(Ma langue, ici trop indiscrette,
Transgresse la loi qu'elle a faite :
Mais, pour correctif de ce mot,
Je dirai que je suis un sot.)
Crois que ce n'est pas pour des prunes
Qu'il t'a confié nos fortunes ;
Que c'est afin que mes avis
Par ton ordre ici soient suivis,
Et qu'à toi-même tu te dises,
Quand tu feras quelques bêtises,

Agamemnon, en vérité,
Tu mérites d'être bâté.
Par exemple, au ſujet d'Achille,
N'en as-tu pas trop cru ta bile?
Ce pauvre diable de garçon
Dans ſa tente avoit un tendron.
Je te dis: petite cervelle,
Eh! laiſſe-là cette pucelle.
Mais point du tout, malgré mes dents,
Tu l'as fait prendre par tes gens.
Ce guerrier, depuis ta folie,
N'a pas donné ſigne de vie.
Il s'eſt campé, je ne ſçais où,
Par une autre action de fou.
Que cent fois le diable t'emporte,
D'en avoir agi de la ſorte!
Sans la peur d'être cru brutal,
Je t'appellerois gros cheval;
Mais, ma foi, ta tête eſt trop dure,
Pour l'amollir par une injure.
Si tu veux ravoir ce guerrier,
Il faut un peu t'humilier....
Quoi! faudroit-il baiſer la terre?...
Non, l'acte ſeroit trop auſtere?...
Mais il faut bien honnêtement
Lui faire faire un compliment,

Et lui donner un bon fromage,
Que lui présentera ton Page;
Nous dirons tous, après cela:
Ah! l'honnête-homme que voilà!
Que ne m'a-t-il, par aventure,
Dit aussi quelque grosse injure?
Peut-être aussi m'eût-il baillé
Quelque fromage persillé.
Atride dit: O vieux bon-homme!
Ton discours est tout ainsi comme
Est un certain.... Par la corbleu!
Que quelqu'un de vous m'aide un peu.
Nestor dit, d'un ton un peu rude:
Laisse-là ta similitude;
A quoi bon faire le docteur,
Pour ennuyer ton Auditeur?....
Or çà donc, plus de parabole.
Je ne dirai qu'une parole:
Oui, notre Achille est un garçon
Qui vaut, lui seul, un bataillon;
Mais valût-il une bataille,
Je gage toute ma mitraille,
Fût-il plus Diable qu'il n'est noir,
Que nous le reverrons ce soir.
Et si l'on veut sçavoir la cause,
Ou la raison qui fait que j'ôse

Parier contre qui voudra,
Que l'on m'écoute, on la ſçaura.
J'ai vingt grands vâſes dans un coffre,
Qu'à ce garçon je veux qu'on offre.
Ces vâſes ne ſont que d'étain;
Mais Dieu ſçait combien il eſt fin!
Douze jolis courſiers encore,
Moitié blancs, & couleur de More,
Qui ſeroient plus prompts que des vents,
S'ils pouvoient devenir vivants....
Mais s'ils ſont morts, reprit Ulyſſe,
Pourront-ils être de ſervice?...
Ils ne ſont ni vivants, ni morts,
Reprit Agamemnon alors....
Que ſont-ils donc!... Ils ſont de pierre;
Mais fabriqués d'une maniere,
Que, ſur ma foi, le Char des Dieux
Ne pourroit être attelé mieux.
Outre ces préſents, douze filles;
Mais, Meſſieurs, tellement gentilles
Que la femme de ce cocu
Près d'elles ſeroit gratte-cu.
(Ce diſant, il montroit ſon frere;
Qui penſa s'en mettre en colere.)
Eh bien! notre Achille aura tout,
Dit-il.... On reprit: C'eſt beaucoup....

D'ailleurs, je lui rends Briséïde,
Ajoûte encor le Sieur Atride....
Oui, mais dis-nous la vérité.
Du morceau n'as-tu point tâté?...
Non, Messieurs: car elle a la gale;
Et toute galeuse est fort sale.
Malgré cela, j'avoûrai bien
Que cet accident-là n'est rien,
Et qu'une fille aussi charmante
N'en devient pas plus dégoûtante.
D'ailleurs, eût-elle le farcin,
Quand j'avois pris un peu de vin,
Je me sentois pour la galeuse
Une pente fort amoureuse.
J'ignore, étant si fort tenté,
Comment diable j'ai résisté.
Galeuse ou non, je la lui donne;
Et je pense, Dieu me pardonne,
Que, malgré ses appas galeux,
J'eusse enfin satisfait mes feux.
D'ailleurs, s'il épouse ma fille,
Il entrera dans ma famille;
De quoi, Messieurs, il s'ensuivra
Que par-là mon gendre il sera.
Palsembleu! je ne puis mieux faire....
Qui te dispute le contraire?

J'ai cru t'oyant parler ainsi,
Que ta femme en seroit aussi....
C'est fort bien dit, mon camarade;
Mais s'il brusquoit mon ambassade,
S'il chantoit pouille aux députés,
Ou s'il alloit leur rire au nez,
Et qu'il leur dît d'aller au Diable...
Oh ! cela seroit effroyable !
Reprit Nestor : il pourra bien
De tout cela ne prendre rien;
Maudire un tant soit peu la fille;
Et le reste de la famille;
Et, le prenant d'un air hautin,
Peut-être t'appeller coquin :
Mais tes Députés, je l'assûre,
De lui n'auront aucune injure.
Au reste, s'il ne venoit pas,
J'avoûrai moi-même en ce cas,
Qu'il seroit (à lui n'en déplaise)
Plus grossier qu'un porteur de chaise,
Et je croirois alors son cœur
Un morceau de chair sans honneur.
D'ailleurs, il faut qu'il considere
Que je serois presque son pere,
Dit Atride... Discours de chien,
Dit Nestor; l'âge n'y fait rien,

Butord : car, tous les jours, j'enrage,
Quand je vois un homme vieux d'âge
Prétendre qu'un jeune garçon
Lui ſoit inférieur en raiſon.
Ulyſſe alors dit : Je t'en prie,
Neſtor, point de criaillerie.
Le Sieur Ajax, Phénix & moi,
Nous allons de la part du Roi,
Avec ſes dons trouver Achille,
Et je haranguerai d'un ſtyle,
Qu'il faudra, ſatisfait du Roi,
Qu'il vienne, ou qu'il diſe pourquoi.
Mais, Meſſieurs, pour qu'il ſoit propice ;
Offrons du vin en ſacrifice...
Offrons de la... J'ai penſé dire,
Répondit Neſtor avec ire.
Prétendez-vous donc, s'il vous plaît,
Le rendre encor plus vain qu'il n'eſt ?...
Mais, Neſtor, un rien vous chagrine.
D'où vous vient cette humeur mutine ?
Le mot que vous nous avez tû,
Pour un galant-homme eſt trop crû...
C'étoit du bran : oui, je l'avoue,
Dit Neſtor en feſant la moue ;
Mais laiſſons-là ce vilain mot ;
Car qui le répete eſt un ſot.

Partez... Ils trouverent Achille,
Qui, pour évacuer sa bile,
Mâchoit, alors pour déjeûné,
De la rhubarbe & du sené.
Comme il étoit mélancolique,
Patrocle, son ami, s'applique
A l'égayer d'un carillon,
Qu'il fesoit avec un chaudron.
A vous dire le vrai, j'ignore,
Et même aucun ne sçait encore
Si nos gens virent le Guerrier,
Ou s'il les vit tout le premier.
Mais, quoi qu'il en soit, il se leve,
Et leur dit: La peste me creve,
Si je croyois que vous vinssiez
Avant que vous arrivassiez.
Je vous rends grâce de la peine.
Mais, qui diable ici vous amene?
Je devine votre dessein:
C'est en mémoire de mon vin,
Que vous avez quitté la troupe,
Pour venir manger de ma soupe.
Vous seriez tous trois bien confus,
Si je disois: Je n'en ai plus.
Mais quoiqu'Atride je haïsse,
Sçachez, Ajax, Phénix, Ulysse,

Que contre lui j'ai du courroux
Bien plus que d'amitié pour vous.
Allons, Patrocle, qu'on apprête
Un repas à dix sols par tête.....
Monsieur, il est tout préparé....
Oui; mais le vin est-il tiré?....
Oui, Seigneur, dans un pot de terre....
Ah! pour des gens qu'on considere,
Un pot de terre est un vaisseau
Qui n'est ni gracieux, ni beau;
Il faudroit le mettre en bouteilles...
Seigneur, c'est parler à merveilles:
Mais un petit empêchement
A ce s'oppose absolument.
Je n'en ai point... Bon! dit Ulysse;
Un pot fait le même service.
A table alors chacun s'assit,
Et chacun de son mieux y fit.
Entre le fromage & la poire,
Le même Ulysse dit: A boire,
En ajoutant, quand il eut bu:
Parbleu! mon ventre a bien repu.
Or çà, dis, notre frere Achille,
Feras-tu toujours l'imbécile?...
Moi, je ne l'ai jamais été...
J'ai voulu dire l'entêté...

Mais c'eſt toujours une ſottiſe...
Oh! la derniere eſt plus de miſe.
Sçache donc, & n'en doute pas,
Que les Grecs chus du haut en bas;
Ou, ſi tu veux, que leur fortune
Plus en déclin que n'eſt la Lune,
N'eſt pas plus grande au champ de Mars,
Que l'eſt un pâté de deux liards.
Nous avions fait des fortereſſes:
Mais que les armes ſont traîtreſſes!
Ces fortereſſes, mon garçon,
Ne ſont que de l'onguent miton:
Je crois qu'on dit miton mitaine...
C'eſt l'uſage, mon Capitaine,
Reprit Achille ſérieux;
Miton mitaine eſt cent fois mieux.
Puis Ulyſſe ainſi continue:
Si tu ſçavois comme on nous tue!...
Eh! que ne vous défendez-vous?...
Bon! Jupin, piqué contre nous,
Avec l'éclair & ſon tonnerre,
Nous pourſuit & nous déſeſpere.
A tout cela ſe joint Hector,
Qui nous fait bien du mal encor.
Croirois-tu qu'un brandon de paille
Nous a fait perdre une bataille?...

Un brandon de paille ! Et comment ?
C'étoit donc par enchantement ?...
Non, la chofe eft fort naturelle ;
Le fieur Hector, armé d'icelle,
S'en vint pour brûler nos vaiffeaux ;
Alors, nous autres, vrais nigauds,
Dîmes, reculant en arriere :
Il veut nous rôtir le derriere ;
Et chacun, de ce convaincu,
S'enfuit pour garantir fon cu.
Rends-nous donc, camarade Achille,
Les Dieux qui maintiennent fa Ville ;
Car, s'ils reftent de fon parti,
Culs & vaiffeaux, tout eft rôti.
Sçais-tu bien comment ce vifage
Parle à préfent de ton courage ?...
Non ; mais dis-moi la vérité....
Eh bien ! on nous a rapporté
Qu'un jour jafant comme une pie ;
Il t'appelloit une toupie....
Mais que veut-il dire par-là ?...
Ce qu'il veut dire ? le voilà :
C'eft qu'il prétend, à ce qu'il penfe,
En t'en donnant la reffemblance,
A force de te fouetter,
Te faire auffi pirouetter.

Souffriras-tu donc cette injure?
Vouloir fouetter ta figure!
Ah! viens rabattre son caquet;
Viens, viens lui donner son paquet.
Hélas! sans toi, loin de sa femme,
Chacun de nous va rendre l'âme.
Que mourir hors de sa maison,
Sans nul espoir de guérison,
Est une chose bien fâcheuse!
Ah! que ton âme généreuse,
A tant de maux ayant égard,
Craigne de nous aider trop tard.
Nous défunts, tu diras peut-être:
Mon Dieu! j'étois pourtant le maître
D'empêcher que ces pauvres corps
N'appartinssent à des gens morts.

Hélas! rappelle ta mémoire:
Ton pere un jour te menant boire,
Te dit, en te versant du vin,
Qu'il étoit laid d'être mutin.
Mon fils, ajouta ce pauvre homme,
Venez, pelez-moi cette pomme,
Et retenez exactement
Ce que je dis présentement.
Vous aurez de la renommée:
Mais, mon fils, c'est de la fumée.

Vous verserez beaucoup de sang,
Mêlé de pur & de puant.
Minerve, & Junon la criarde,
Vous tiendront en leur sainte garde.
Vous combattrez pour un cornard;
Mais, mon enfant, si par hasard,
On alloit vous mettre en colere,
Souvenez-vous que votre pere,
Vous dit, en vous versant du vin,
Qu'il étoit laid d'être mutin.
Si votre bras quelqu'un égorge,
Dites en lui coupant la gorge:
Je vous égorge, en vérité,
Par la pure nécessité.
Alors, mon cher enfant, je gage
Que, vous fesant un bon visage,
Il s'écriera.... De mon vainqueur
Oh! que modeste est la valeur!
Bref, enfin, mettez-vous en tête,
Qu'il sied mal de faire la bête;
Suivez tout droit le grand chemin;
Et laissez le reste au Destin.

Le grand chemin, mon cher Achille,
Est d'avoir un cœur plus facile;
Le grand chemin, brave garçon,
Te conduit vers Agamemnon.

Là, tu diras à sa personne :
Va, grand butor, je te pardonne.
Le chemin dont je parle ici,
Ton pere t'en parloit aussi ;
En fût-ce un autre, cher Achille ;
Tout chemin conduit à la Ville.
Le sieur Ulysse, après ces mots,
Montra les dons fort à propos ;
Et puis dextrement il ajoûte :
Tu haïs Agamemnon, sans doute.
Je t'avoûrai bien, en effet,
Que c'est un fort mauvais sujet ;
Et que, si la bête étoit morte,
Nous dirions tous : peu nous importe.
Tous tant que nous sommes ici,
Sommes braves gens, Dieu merci ;
Et ma foi, si tu ne nous *aime*,
Nous t'en dirons fort bien de même.
De toi si nous n'avions besoin,
Tu t'en irois courir bien loin,
Avant qu'aucun, je t'en assûre,
S'en vînt haranguer ta figure.
Pour les Grecs n'exécute rien :
Mais, ton honneur n'est pas un chien.
Comme point d'argent point de Suisse,
Apprends du très-prudent Ulysse,

Que

Que la Gazette ne dit mot
De tout guerrier qui n'eſt qu'un ſot.
Or, tu le ſeras, (je le prouve,
Et ſans que l'on me déſapprouve,)
Si tu laiſſes le Sieur Hector
De toi ſe goberger encor.
Il ſe croit, quand il ſe regarde,
Une Divinité bâtarde,
Un échappé du Firmament;
Or ſus, viens donc en ce moment,
Exprès pour lui faire connoître
Qu'il eſt échappé de Bicêtre.
Dis-lui: quand vous croyiez cela,
Maître Achille n'étoit pas là.
  A ce diſcours, reprit Achille,
J'en vaux bien comme lui deux-mille;
Mais pour répondre à ton diſcours,
Tes harangues plaiſent toujours.
Je ne te rendrai pas le change;
Car, pour l'ordinaire je mange,
Lorſque je fais de longs propos,
En parlant, la moitié des mots.
D'ailleurs, je polis peu mon ſtyle:
Celui qui s'offre, je l'enfile;
Et n'y donnant aucun apprêt,
Je le rends tout comme à Dieu plaît:

Mais, je parle comme je pense,
Sans entremêler de nuance;
Et, comptant tout par le menu;
Ma bouche dit le vrai tout nu.
Pour toi, ta langue le déguise
Et le met du moins en chemise:
Mais chacun fait comme il l'entend.
Atride est un coquin: pourtant,
Je l'ai servi comme mon pere.
Il est vrai qu'il est mon compere:
Mais après tout, s'il est le mien,
Ne suis-je pas aussi le sien?
Avec lui, qu'on aime à combattre;
Qu'on ait du cœur autant que quatre,
Ou bien qu'à force de tuer,
Un pauvre homme vienne à suer;
Que l'on arrache, en la bataille,
A l'ennemi tripe & tripaille;
Qu'on perde une goutte de sang,
Ou qu'on en perdre plus de cent;
En perdît-on, mardi! chopine,
Le faquin fait toujours la mine:
Est-on bon ou mauvais soldat,
Il sert à tous le même plat.
Moi, par exemple, moi brave homme;
Moi qui l'ai servi, Dieu sçait comme!

Qui, ſans être déharnaché,
Me ſuis ici cent fois couché;
Moi qui me ſuis mis dans la crotte,
Quelquefois juſqu'à moitié botte,
Et qui n'ai, de par tous les Dieux,
Pas pris le temps d'aller aux lieux;
Moi, moi qui mis tout en déroute,
Quand vers lui je faiſois ma route;
Moi qui brûlois une maiſon,
Comme un autre brûle un tiſon;
Ce moi qui, ferraillant ſans ceſſe,
Pour lui, pour vous, & pour la Grece,
Ai fait dix mille eſtropiés,
Par les jambes & par les pieds,
Sans compter mille autres bleſſures,
Au ventre, au dos, dans les freſſures;
Ce moi qui fis trembler Hector,
Qui devrois être couſu d'or,
Et qui n'ai pas, ſur ma parole,
Peut-être plus d'une piſtole:
Ce moi, Meſſieurs, qu'a-t-il reçu?
Rien du tout, que du pied au cu.
Il m'étoit échu Briſéide;
Et tout récemment votre Atride
M'a pris cette part du butin,
Quoiqu'il ait bien un magaſin

De filles, d'habits, de vaiſſelle.
Moi, je n'avois qu'une femelle;
Cette femelle il me la prend
A la barbe de tout le camp.
Et ſans qu'aucun de vous lui crie:
Vous faites une étourderie;
Pas ſeulement un ſeul holà:
Et moi je ſouffrirois cela!
Non, Meſſieurs, la foudre m'écrâſe,
Si déſormais je ſers cet âze.
Aze eſt un âne, mon lecteur....
Oui, pour nn mauvais rimailleur...;
Oh! vous parlez bien à votre aiſe....
Eh! pourquoi mettre une fadaiſe?...
Eh! pourquoi tous les jours met-on
Bien du mauvais, & peu de bon?
Vous n'auriez jamais de quoi lire,
S'il falloit toujours bien écrire;
Si la rime ne pèche pas,
Le ſens aura de l'embarras;
Si le ſens eſt net, la penſée
Sera plate, ou par trop uſée:
Enfin, le mortel ne fait rien
Sans jonction du mal au bien.
De ce raiſonnement j'infere
Que le critique doit ſe taire;

Dire, en lifant un mot vilain :
Lhomme a moins tort que fon deftin.
Revenons : le Seigneur Achille
Dit donc qu'il étoit inutile
De faire de plus longs difcours,
Et qu'il refifteroit toujours...
Quand vous vous mettriez en chaife,
Comme on fait, quand on foutient thefe;
Prêchaffiez-vous un fiecle entier,
Je fuis un diable de ratier;
Et quand d'un deffein je m'entête,
J'en chauffe tellement ma tête,
Que l'on m'écorcheroit tout vif,
Sans changer mon efprit rétif....
Vivre en paix, eft fi délectable !...
Oh ! la gloire eft bien plus aimable !...
La gloire! où font donc fes appas?...
Sont-ils à perdre jambes, bras?
Maudite en foit la fantaifie !
Parlez-moi d'une longue vie,
Non d'un homme à jambe de bois,
Qui vient vous conter fes exploits.
Phénix alors lui dit : Écoute :
Mon difcours te plaira fans doute....
Non. Si c'étoit une chanfon,
Paffe ; mais pour une oraifon....

A ces mots, Ajax se courrouce;
Laissons-là cette barbe rousse,
Dit-il, & retournons-nous-en,
Camarade, dans notre camp.
Sans saluer ils le quitterent,
Et puis au camp ils raconterent
Ce que répondoit le mutin.
A ce la troupe dit : Enfin,
Nous sommes frits; mais Diomede
Cria : J'y trouve du remede.
Qu'il aille au diable, mes amis,
Aussi bien que nos ennemis....
Par ma foi, répondit Atride,
Assez plaisamment il décide.
Achille iroit à Lucifer,
Même à tous les Diables d'enfer,
Eh palsembleu! que nous importe
Que Lucifer, ou non, l'emporte?
Soit aux Diables ou bien aux Dieux,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Ainsi, mon pauvre Diomede,
Si tu n'as pas d'autre remede,
Nous sommes tous fort mal en pied....
Tais-toi, car tu me fais pitié,
Répondit l'autre; mon langage
Vous dit qu'il faut prendre courage.

M'entends-tu bien, gros animal?
Oui, j'entends: mais tu parles mal.



LIVRE SEPTIEME.

LA nuit, Meſſieurs, on ne voit goutte;
Je crois que perſonne n'en doute:
Or donc, dans cette obſcurité,
Ulyſſe, l'expérimenté,
Dit: Amis, voulez-vous m'en croire?
On voit combien la nuit eſt noire.
Laiſſez-nous, Diomede & moi,
Aller au camp des Grecs.... Pourquoi?
Mon Dieu! pour une bagatelle....
Mais vous irez donc ſans chandelle?...
Aſſurément; car mon deſſein
Eſt d'aller tranſpercer le ſein,
Ou bien le ventre, (peu m'importe;
Si la perſonne reſte morte,)
De quelques-uns des ennemis,
Qui ſeront peut-être endormis.
Je prends, pour cette ſérénade,
Diomede mon camarade;

Parce qu'il eſt homme de cœur....
Oh ! vous me faites trop d'honneur.
Allez, Seigneur, Dieu vous béniſſe,
Répondit-on au Sieur Ulyſſe.
Ils y vont, & trouvent Rheſus
Qui dort, mais ne s'éveilla plus;
Car jamais nul ne ſe réveille,
Suppoſé pourtant qu'il ſommeille,
Si le trépas inattendu,
En dormant, défunt l'a rendu.
Pluſieurs gens, qui ronfloient encore,
Ne virent plus lever l'Aurore;
Et, ſurpris par un coup de fer,
Se réveillerent dans l'enfer.
Ulyſſe, après ce grand carnage;
Dit: ſi nous prenions l'équipage
De Rhéſus avec ſes chevaux,
Seroit-ce une action de ſots?
Non, dit l'autre; bien au contraire,
Sots ſerions de ne le pas faire.
Dans les deux camps, dès qu'il fit jour,
La diſcorde vint faire un tour.
Cette fiction-là veut dire,
Que chacun la guerre reſpire;
Et par le Diable, & par les Dieux;
Atride juroit, furieux,

De ne pas ce jour lâcher prise,
Que la Ville ne fût surprise :
Mais, aussi bon jureur que lui,
Hector dit : Je veux aujourd'hui
Réduire les vaisseaux en cendre,
Ou bien, morbleu ! je veux me pendre...
Quoi ! vous pendre avec un licou ?
Mais ce seroit mourir en fou....
Bon ! un homme saisi de rage
Cherche bien à mourir en sage !
Déjà s'approchent les deux camps,
Et je ne sçais combien de gens,
Chûs d'une mort presque subite,
S'en vont traverser le Cocyte,
Et disent, en le traversant :
Je n'ai pas vu couler mon sang.
On sçait, quand un combat commence,
Qu'il a par degrés sa croissance ;
Mais quand celui-ci commença,
De toutes parts on trépassa.
A gauche, à droite & dans le centre,
On entendoit s'écrier, ventre !
Ou bien l'on entend quelquefois :
Mon Dieu ! j'ai perdu mes cinq doigts !
Vous sçavez, lorsque l'on moissonne,
Que, pourvu que la faux soit bonne,

Le bled tombe, Dieu sçait comment !
Oh bien ! au Diable soit qui ment,
S'il s'en faut de la moindre maille,
Que la moisson & la bataille
Ne soient un ; pour mieux dire, égaux ;
Ainsi que le fer & la faux.
Jupiter voyant la tuerie,
Dit : C'est comme une boucherie ;
Les deux partis me font pitié :
Mais pourtant j'ai plus d'amitié
Pour un des deux... Pour lequel est-ce ?
Répondit Junon la Déesse ?
Seroit-ce pas pour le Troyen?...
Mais, attendez.... je n'en sçais rien...
C'est donc pour le Grec ? Mais, ma femme ?
Laissez-moi consulter mon âme....
Peste du fou ! ne sent-on pas
Ce qu'on aime, ou l'on n'aime pas?....
Eh bien ! que le Diable m'emporte,
Si mon cœur le sent de la sorte....
Va, va, c'est pour Agamemnon
Que t'a pris cette affection...
Tu l'as trouvé, c'est pour lui-même.
Alors, son bonheur fut extrême ;
Et par lui tout est culbuté,
Sur le ventre & sur le côté.

Peut s'en faut, voyant cette chûte,
Qu'à mon tour je ne me culbute
De courroux, & non pas de peur;
Car je suis trop homme d'honneur,
Dit Hector, qui voit dans plaine
Ses gens courir la pretantaine.
Il crioit de tous ses poulmons:.....
Maudits cent fois soient vos talons!
Et pourquoi, nos talons maudire?...
C'est, répondit-il avec ire,
C'est parce que vous les montrez,
Quand vous devez montrer le nez....
Il est vrai; mais on nous le coupe,
Répondit la fuyarde troupe;
Et plus le braillard s'écrioit,
Plus ladite troupe fuyoit.
Malgré cette fuite timide,
Quelqu'un pourtant arrête Atride:
Même en blessant Iphidamas,
Il s'écrie: Ah, mon Dieu! le bras!...
Seroit-ce un soudain *rhumatisse*?
A ce cri, répartit Ulysse....
Non, vraiment c'est un vilain trait,
Dit-il, qui blessure m'a fait.
Là-dessus, la blessure il montre,
En ajoutant: Si je rencontre

Qui m'a tiré ſans m'avertir,
Il pourra bien s'en repentir . . .
Eſt-ce toi qui ſagette *darde* ? . . .
Hélas ! Monſeigneur, je n'ai garde . . .
Je n'ai qu'un eſponton en main :
Mais, c'eſt peut-être mon couſin . . . .
Oh ! ventrebleu, fût-ce ta tante ;
Mon âme ne ſera contente
Qu'en te voyant mort étendu.
Le Troyen alors fut fendu.
Il en fendit, ce Capitaine,
Encore une demi-douzaine ;
Après leſquels, il dit aux ſiens :
Ma foi, Meſſieurs, je m'en reviens.
A votre tour fendez le reſte ;
Tout mon ſang coule dans ma veſte :
D'ailleurs un vilain cor au pié
Me le rend tout eſtropié.
Je me ſuis bien couvert de gloire ;
Gardez en, s'il vous plaît, mémoire,
Et dites à tous nos ſoldats
L'offenſe qu'on m'a faite au bras.
De mon ſang vous verrez les gouttes,
Si vous enfilez ces deux routes ;
Et peut-être y trouverez-vous
Le triomphe avec quelques coups . . . .

Mais cette derniere trouvaille,
Dit Ajax, ne vaut rien qui vaille.
Et Diomede dit alors:
Parbleu ! tu flattes bien ton corps;
Est-il de rose sans épine?
Quoi! pour quelque coup sur la mine,
Laisser le sang d'Agamemnon
Tout ainsi qu'un sang de cochon.
Hélénus, surnommé Baptiste,
Et moi, le suivrons à la piste,
Et nous louerons ce sang versé,
Si pourtant il n'est effacé.
Il courut, après ces paroles.
Mais que nos desseins sont frivoles!
Il ne se cassa pas le cou,
Car il ne fut pas assez fou:
Mais Hector le blesse à la tête,
D'un coup de fer fort mal-honnête;
Car on nous dit que de côté
Ledit coup de fer fut porté,
Au-lieu qu'il devoit être en face...
Au diable du sang soit la trace!
Dit-il, en recevant le coup.
J'y perds le mien, & puis c'est tout.
A l'aspect de son sang qui coule,
Le plus brave Grec devint poule.

Ah ! Messieurs , notre Général ,
S'écrioit chacun , est fort mal....
Mon Dieu , tant-pis ! prenons la fuite ;
Et par qui voudra soit détruite
Cette diablesse de Cité ,
Qui tant de sang nous a coûté ?
  Après ces mots le Grec recule....
Mais votre fuite est ridicule ,
Cria , je pense , Télamon.
On lui dit : Taîsez-vous , oison.
  Hector , qui voit leur épouvante ,
En tua lui seul plus de trente ;
Et tant qu'il put aux siens cria :
Mes chers amis , Alleluya.
Les bons Troyens qui l'entendirent ,
Alleluya lui répondirent.
  De leur côté pendant ces cris ,
Les Grecs crioient : Nous sommes frits ;
Le tout , courant bride abattue.
Malheur à qui fit la tortue ,
Ou malheur à qui fut boiteux :
Je pense qu'il en périt deux ;
Ou deux , ou trois , que nous importe ?
Des Grecs , enfin , chaque cohorte ,
Pour à l'abri mettre son corps ,
Sans marchander rentre en ses Forts....

Vous n'en ſçavez pas davantage,
Dit Hector, qui pourtant enrage
De les voir ainſi cantonnés,
De crainte d'être aſſaſſinés.
Ce tour d'adreſſe eſt un peu fade,
Dil-il, avec fanfaronnade;
Car notre Hector, de temps en temps,
Se railloit un peu trop des gens:
Vîte, allons, qu'à bons coups d'épée,
Cette muraille ſoit frappée.
(Mais Hector étoit un badin;
La battît-on juſqu'à demain,
Fût-ce même à grands coups de hache,
Jamais muraille que je ſçache,
Ne tomba par de pareils coups.)
Il eſt vrai, Lecteur, entre nous,
Ma plume a fait une ſottiſe.
Mais laiſſons-la, puiſqu'elle eſt miſe;
Et la connoiſſant, Dieu merci,
Je puis la corriger ici.
Voici ce que je voulois dire:
C'eſt qu'Hector, ce généreux Sire,
Ordonna qu'on s'armât du fer,
(Ceci me paroît aſſez clair,)
Afin qu'armé de cette ſorte,
On courût aſſiéger la porte,

Ou bien les portes dudit Fort,
Dont le Grec, de peur d'être mort,
Pénétré de chaudes allarmes,
S'étoit muni contre les armes.
Un Chef Grec, au travers d'un trou,
Fesoit mille contes de fou;
(Je dis d'un trou de la serrure :)
Au Sieur Hector chantoit injure,
Et lui disoit, qu'étant Troyen,
Son vilain nom rimoit à chien.
Ce Chef étoit Idoménée,
Lequel aussi railloit Énée
Sur sa naissance de bâtard;
Mais c'est un crime du hasard.
Le fils d'Anchise, pour réponse,
A coups de pied la porte enfonce.
Digne fils du Dieu Jupiter,
Sarpédon tient en main son fer,
Pour tuer Ajax, qui, sans honte,
Tout au plus haut d'une tour monte.
Je te jetterai des cailloux,
Lui disoit ce Grec en courroux.
Fussent-ils gros comme une meule;
Quand tu m'en casserois la gueule,
Répondoit le fils de Jupin,
Je me moque de ton grouin.

Mais,

Mais, morbleu ! je veux te pourfendre....
Vous pourriez fort bien vous méprendre.
Or, Lecteur, pendant ces discours,
Chaque parti se bat toujours,
Toujours le Troyen escalade.
Et l'un disoit : ... Mon camarade,
Au nom de Dieu, baisse ton dos...
Oui, mais quitte donc tes sabots...
Soit... Morbleu ! je veux que tu t'ôtes,
Tu m'as presque enfoncé les côtes.
Mais en vain celui-là pestoit,
A bon compte l'autre montoit ;
Il en culbutoit par douzaine,
Qui rendoient l'esprit dans la plaine,
Et qui, de rage, aux fantassins,
S'écrioient : Montez sur mes reins ;
Et puisque vous êtes en vie,
Vengez-nous, je vous en supplie...
Et que diantre, êtes-vous donc morts ?..
Oui, quant à l'égard de nos corps.
De son côté le Roi de Pile
Disoit : Mon bras est inutile ;
L'âge me rend tout impotent,
Mais ma langue est bonne pourtant.
C'est elle, ô Grecs ! c'est cette langue
Laquelle à présent vous harangue,

Qui lui dit: apprends, maître fou,
A chanter pouille par un trou;
Et le pauvre Monſieur Ulyſſe
Par Hector le fut à la cuiſſe;
Lequel Hector, après ce coup,
Triomphe & vient à bout de tout.
Sarpédon deſſus les murailles
Dit aux Grecs qu'ils ſont des canailles;
Et les Grecs, malgré cet affront,
N'ôſent lui ſoutenir que non:
Mais chacun d'eux ſeulement trotte,
Et fuit pour regagner la flotte.
Voyant leur déſordre fatal,
Ces pauvres Diables ſont bien mal,
S'écria le grand Dieu Neptune;
Je veux rappeller leur fortune.
Auſſi tôt de Monſieur Calchas
Il prit le minois maigre ou gras;
Car s'il eût parut ſous ſa forme,
On eût dit: attends-moi ſous l'orme.
Le rang d'un homme reſpecté
Fait plus que la Divinité.
Il s'avance après, ſous ce maſque:
O grand nigaud! ô taille flaſque!
Dit-il, d'un ton un peu fauſſet,
A Monſieur Ajax le cadet;

Toi, ſon aîné qui ſi bien trotte,
N'as-tu pas fait dans ta culotte?
N'as-tu pas fait, manque de cœur,
Ce qu'on y fait quand on a peur?
Quoi! fuir ſans avoir de bleſſures!
Ah! Monſieur, j'ai deux meurtriſſures
Au bras... Qu'eſt-ce qu'un bras meurtri?...
Mais mon camarade a péri;
Nous pouvons reſter ſur la place,
Et nous ſommes ſeuls de la race.
Ah! reprit Neptune, chanſons
Que toutes ces belles raiſons,
On vous croit de la vaillantiſe;
Du moins ayez-en par feintiſe.
Courez vîte attaquer Hector;
Et ſi vous rencontrez la mort,
Eh bien! enfants, vaille que vaille;
Ce n'eſt qu'un haſard de bataille;
Quoi qu'il en ſoit, ſur mon honneur,
Vous défunts, n'ayez plus de peur.
Là-deſſus notre Dieu s'échappe.
Le diſcours qu'il a fait me frappe,
Dit le cadet à ſon aîné.
L'autre dit: il nous a berné,
Mais à cela près, il raiſonne
Mieux que jamais n'a fait perſonne.

Dit l'autre, & mon corset brodé.
Mon visage est-il bien fardé?
Prends mon bavolet de Maline,
Cours-y donc, peste de lambine!
Attends, je crois que mes cheveux
Sont peut-être un peu trop crasseux:
Défais le cordon qui les lie.
D'où vous vient donc cette saillie?
C'est que je veux, lui dit Junon,
Brider Jupin comme un oison;
L'amouracher de ma personne.
Ah! dit Iris, la chose est bonne!
N'êtes-vous pas sa femme? ... Eh bien!
C'est qu'une femme ne sent rien.
Mon Dieu! ne te mets point en peine.
Tout comme il vous plaira, ma Reine.
Alors Iris tout apporta,
Et Dame Junon s'ajusta.
Votre gorge fait trop la tripe,
Cela sent un peu sa guenipe.
Oh! pour donner desir impur,
L'air de guenipe est le plus sûr:
Mais il me manque quelque chose;
Dans mes cheveux mets de l'eau-rose;
Bon: suis-je passablement?
Réponds, & point de compliment.

Tenez, ſans ce nez de béçaſſe,
Et votre gorge un peu mollaſſe;
Sans ce pied un peu trop pattu,
Ce tour de taille un peu tortu;
Sans la grandeur de votre bouche,
Laquelle à vos oreilles touche,
Vous feriez bien, en vérité,
La plus gracieuſe beauté.
Tout beau, tu me flattes, m'amie.
Oh non! je vous parle en amie.
Laiſſe-moi faire, dit Junon;
Je ne ſuis encor que guenon.
Mais quand de Vénus la ceinture
Aura ceinturé ma figure;
Sur moi quoiqu'elle l'emporta,
Lorſque Pâris nous viſita,
Elle aura près de moi la mine
D'un petit ſouillon de cuiſine.
   Notre Déeſſe, après ces mots,
S'en-alla tout droit à Paphos;
Dit à Vénus: Ma chere Dame,
Etes-vous obligeante femme?
J'appelle obligeante, en un ſens,
Vous l'êtes bien pour vos Amants;
Et, ſans vous flatter, l'on peut dire,
Que, ſi vous calmez leur martyre,

La paix qu'entre Thétis & lui,
L'Océan dérange aujourd'hui.
J'ai bien une oraiſon en poche,
Laquelle du ſublime approche,
Où je dis d'un ſtyle très-fin :
Que vivre en noiſe eſt fort vilain;
Mais malgré cette vilainie,
Pour que la noiſe ſoit bannie,
Il faudroit à mon oraiſon
La ceinture pour aiguillon.
Vénus, alors par un ſourire,
Prévint ce qu'elle avoit à dire,
Et dit, après avoir ſouri:
Ah ! qu'heureux eſt votre mari !
Vous êtes belle comme un Ange.
Combien vous coûte cette frange?
Mon Dieu ! que votre Cordonnier,
Madame, entend bien ſon métier!
Vous vous moquez de moi ; je penſe,
De m'emprunter mon aſſiſtance.
Comment donc ! vous crevez d'appas,
Depuis le haut juſques en bas.
Votre peau, j'en conviens, eſt brune ;
C'eſt la couleur la plus commune;
Vous avez, ſoit dit entre nous,
Une couture & mille trous,

Que vérole, qui tout ravage,
A gravés ſur votre viſage:
Avec ces marques de laideur,
Une autre que vous feroit peur.
Souvent, quand je vous examine,
Je dis: Quelle chienne de mine!
Elle plaît malgré tout cela,
Avec ce chien de minois-là.
Si ce minois à cracher contre
Plaît malgré la laideur qu'il montre;
Dites, Madame, en vérité,
Avez vous beſoin de beauté?
Si j'abandonne ma ceinture,
J'aurai la plus ſotte figure!
Mais, quoi qu'il en ſoit, ſotte ou non,
Prenez-la, Madame Junon.
Lecteur, vous demandez peut-être,
Ce que ce tiſſu pouvoit être;
Homere nous dit là-deſſus....
Ce dont je ne me ſouviens plus;
Et ſans doute que ſa penſée
Sur ce point doit être ſenſée.
Mais la Motte, Auteur délicat,
Nous en fait un fort joli plat.
Il le définit un ſymbole;
Moi, je l'euſſe appellé la colle

Qui fait que le cœur d'un Amant
A l'amour s'attache aiſément;
Ou, ſi vous voulez, de la glué
Par qui ſon âme eſt retenue.
Ledit Auteur ajoûte encor
Que ce tiſſu vaut un tréſor,
Pour faire briller la prunelle
Ou d'un mâle ou d'une femelle.
Sur quoi chacun d'eux dit après:
Mon Dieu! qu'il, ou qu'elle a d'attraits!
Il ajoûte que, ſans grimace,
On rit par lui de bonne grâce;
Que par lui ces tons de nigaud,
Qu'en fait d'amour avoir il faut,
Ces tons de pitoyable bête,
Que l'on fait en penchant la tête,
Sont de vrais tons de roſſignol,
Touchants comme ut re mi fa ſol.
Par lui ſeul la tendre ſornette,
Qui de raiſon eſt vuide & nette;
Bref enfin, par lui réuſſit
Un ſot qui ne ſçait ce qu'il dit;
Auſſi-bien que ces tours d'adreſſe,
Après leſquels une Maitreſſe
Dit, en ſongeant à ſon Amant:
Mais ce jeune homme eſt trop charmant!

Alors ce penser, qui la touche,
Lui fait venir l'eau dans la bouche.
C'eſt par ce tiſſu ſi frippon
Que l'on ſçait pleurer ſans oignon :
C'eſt par lui qu'une femme adroite,
Diſant, ôtez-vous, vous arrête.
De lui nous viennent ces mots-là :
Fi donc ! Monſieur, laiſſez cela.
De Junon la face & la taille
Valurent de plus une maille;
La maille étoit ce qu'entre nous
Eſt une pièce de vingt ſous.
Des Jeux, des Ris, toute la troupe
Lui ſautoit, nous dit-on, en croupe.
Où diantre eſt, cria Cupidon,
Sa couleur de cul-de-chaudron ?
Et là-deſſus vers elle il vôle,
La mord, la pince, & la cajole;
Et Venus, le viſage en feu,
Dit, enrageant : Voyez un peu
Comme il m'abandonne & s'abuſe !
Amour répondit, pour excuſe :
Je ſuis ſorti de mon devoir;
Mais vous êtes ſi laide à voir,
Que Dame Junon, ou je meure,
Qui fut guenuche tout-à-l'heure,

Me ſemble avoir, depuis ce don,
Mis ſur vous ſon air de guenon.
Junon, de tant d'attraits nantie,
Vers Lemnos eſt déjà partie.
Là, dans un antre, le Sommeil,
Dieu fort ennemi du Réveil,
Ou ſur le dos ou ſur la panſe
Etendu, ronfle à toute outrance.
Junon avec grand bruit entra,
Et par l'oreille le tira:
Dieu des Pavots, lui cria-t-elle,
Tenant en main une chandelle,
Réveillez-vous, Maître ronflard.
Eh! que diable eſt-il donc ſi tard?
C'eſt Dame Junon la Déeſſe....
Eh bien! que me veut-elle? Qu'eſt-ce?
C'eſt qu'avec moi Maître Jupin
Va faire le mari badin:
Après notre badinerie,
Endormez-le, je vous en prie.
Alors, le Dieu plus éveillé:
Avez-vous donc aſſez piaillé?
Dit-il; là-deſſus il la lorgne
D'un œil ouvert, & l'autre borgne;
Vous prétendez, me dites-vous,
Que j'aille endormir votre époux,

Tout

Tout aussi-tôt que le Nicaise
Avec vous se sera fait aise ;
Soit dit tout bas, votre Grandeur
Ici manque un peu de pudeur.
L'aveu que vous venez de faire,
Ne m'étoit pas fort nécessaire ;
Car il m'apprend une action
Qui m'induit à tentation.
Qu'il soit passable, ou ridicule....
Vous souvenez-vous bien d'Hercule ?....
A dire le vrai, pas beaucoup.....
Je fis cependant un sot coup
A l'occasion de ce drôle,
Dont se sent encor mon épaule.
La nuit, ce chien de loup garou,
Revenoit de je ne sçais où,
Monté, je crois, sur une mule....
Vous en voulez à cet Hercule....
Ah ! c'est le fils de Jupiter ;
Et le faquin étoit sur mer.
Enfin, soit sur l'onde ou sur terre,
Jupin étoit fort en colere.
Avec la main & les cinq doigts
Vous caressâtes mon minois.
Vous m'appellâtes mon bon-homme ;
Me fîtes présent d'une pomme ;

Me dîtes d'endormir Jupin :
Moi, je vous crus comme un faquin :
J'allai me percher ſur ſa tête,
Et l'étendis comme une bête.
Alors le pauvre Hercule en mer,
Vous vit ſur lui lancer l'éclair....
Comment, uſer de violence
Avec gens de ma conſéquence !
Quoi ! le propre enfant de Jupin
Des poiſſons ſeroit le butin !
L'on ôſe déclarer la guerre
A la ſubſtance de mon pere !
A l'aide, au meurtre, je ſuis mort.
Comme il crioit cèla bien fort,
Jupin s'éveille, & dit : Carogne,
Voilà donc de votre beſogne !
Vous voulez noyer mon bâtard ;
Et le Sommeil, ce Dieu pendard,
M'abbat, ainſi qu'un Nicodême
D'un aſſoupiſſement extrême !
Moi, qu'il connoît être ſi prompt,
Il m'a couché tout de mon long !

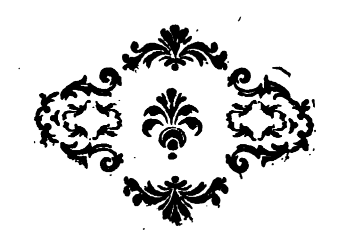
Alors, Jupin, ſur mes épaules,
Rompt une canne avec ſix gaules.
La Nuit, qui m'a chéri toujours,
Vint là-deſſus à mon ſecours.

Junon lors interrompt Morphée,
Lui dit : aimez-vous Pasithée ?...
Si je l'aime ! par la corbleu !
De toute ma force de Dieu....
Eh bien ! ce sera votre femme....
Plaît-il ? Que dites-vous, Madame ?...
Que, si vous endormez Jupin,
Vous l'aurez pour femme demain...
Oh bien ! vous pouvez être sûre
Du succès de votre aventure ;
J'endormirois, pour tel lopin,
Monsieur le diable avec Jupin.
Là-dessus, ils s'en vont ensemble,
Au pas, en poste, ou bien à l'amble,
Jusqu'à l'endroit où Jupiter
Etoit perché, je crois, en l'air.
Bon jour, mon homme, lui dit-elle,
Mais d'un air d'adroite femelle,
Qui du sein ôte le mouchoir,
Pour engager l'œil à le voir ;
L'avertit de son faux voyage,
Pour un peu tâter son courage.
En bégayant il répondit :
Pour toi, tout le cœur me bondit !
Et là-dessus, le Dieu la flatte,
Et de la bouche & de la patte ;

Mais d'un air qui lui fait juger
Que plus loin il veut l'engager.
Fi donc, fi donc! répartit-elle,
Vous croyez carésser Sémele....
Il ne s'en faut presque de rien
Que vous ne la vailliez très-bien,
Dit-il; alors il continue....
Mais, nous sommes dans une nue.....
Oh pardi! fussions-nous dans l'eau....
Mais, mon mari, seroit-il beau
Qu'on vît notre badinerie?...
Eh! reprit-il, je vous en prie,
Mon bouchon, mon petit grouin;
Votre beauté m'a mis en train.
Fi donc! répondit la Déesse;
Mais d'un ton de demi-Lucrece:
Fi! vous allarmez ma pudeur....
Eh! de quoi diantre a-t-elle peur?
Si mon amour demande à rire,
Peut-elle y trouver à redire?
Jupin n'est-il pas votre époux?
Allons, mon trognon, rendez-vous....
Ah! mon Dieu! quelle extravagance!
Ne peut-on sans impertinence,
Se voir, s'aimer avec plaisir?...
Non, quand il naît certain desir,

Lequel attendriſſant notre âme....
Mais, rends-toi, ma petite femme,
Dit-il, en prenant un baiſer;
Quand on ſouffre, on ſçait mal cauſer;
Tiens, ta longueur m'eſt une amorce:
Ma foi, je te prendrois par force.
Elle reprit d'un air touchant:
Attends ce ſoir en nous couchant....
Oh! ce ſoir n'eſt pas mon affaire,
Dit-il d'un ton un peu colere,
D'un ton d'époux un peu groſſier;
(Car un époux ſçait mal prier.)
Junon, le lorgnant d'un œil tendre:
Vous ne voulez donc point attendre?
Reprit-elle, en jettant ſa main
Sur l'épaule du ſieur Jupin;
Un peu plus de délicateſſe
Eût arrêté votre tendreſſe.
Alors, d'un geſte plein d'appas,
Sur ſa tête elle paſſe un bras,
Dans le nuage elle chancelle.
Et le pied manque à l'immortelle.
Alors, il la.... ma foi, Lecteur,
Je ſuis un trop modeſte Auteur;
Ce qui ſuivit eſt un myſtere
Mauvais à dire, & bon à faire.

Tant y a que Maître Jupin,
Las & recrû s'endort enfin ;
Pendant quoi, la ville de Troie
Pensa des Grecs être la proie.
Jupin éveillé se fâcha,
Et de travers ses yeux ficha
Sur Junon la méchante Dame,
Et lui dit : peste de la femme !
Il ranime après le Troyen,
Qui pour lors se défendit bien.





LIVRE HUITIEME.

LES Troyens, que Jupin excite,
De Grecs peuplerent le Cocyte;
Cocyte eſt un vilain endroit,
Où l'on n'eſt aſſis, ni tout droit.
A ce raiſonnement peut-être,
Vous direz: comment peut-on être?...
Par ma foi, je ne ſçais pas bien
D'un défunt quel eſt le maintien:
Mais quand on n'a plus de figure,
On ne peut avoir de poſture;
Le Lecteur, s'il a de l'eſprit,
Le croira comme je l'ai dit.
Le bon Monſieur Patrocle pleure
Sur les Grecs, & ſur la demeure
Où les envoyoit l'ennemi:
Et ſur les pleurs de ſon ami,
Pleure à ſon tour Monſieur Achille,
En ajoûtant: Dis-moi donc, Gille;
Pourquoi larmoyer comme un veau?
A l'honneur de quel ſaint cette eau

Qui de tes yeux, Nigaud, diſtille?
L'autre reprit: hélas! Achille!...
Eh bien! Hélas! dis-nous, qu'as-tu?
Eſt-ce que quelqu'un t'a battu?
Ton pere eſt-il un mort ſans vie?
Ou bien au mien l'a-t-on ravie?...
Non, ce ſeroit tant-pis pour eux,
S'ils étoient trépaſſés tous deux;
Mais je pleure nos camarades,
Morts ſans avoir été malades;
A moins qu'un coup de fer porté
Ne ſoit un défaut de ſanté....
Quoi! gémir ſur une canaille!
Sur la plus fine truandaille
Qui fut jamais deſſous les Cieux,
Faire piſſer ainſi ſes yeux!
  Ce mot eſt bien bas; mais qu'y faire?
C'eſt qu'Achille étoit en colere;
Quand on eſt en courroux, l'on dit
Tout ce qui nous vient à l'eſprit.
De là vient qu'on jure le diable,
Terme qui paroît effroyable
A tous ceux qui dans leur bon-ſens;
Sont d'ordinaire honnêtes-gens.
  Patrocle dit: cette Canaille,
Ne valût-elle qu'une maille,

Le demi-quart d'un quart de fou,
Je soutiens que tu n'es qu'un fou;
Et quand jamais l'on ne pardonne,
On est bête, & non pas personne:
Or, tu ne lui pardonnes pas;
Ergò, personne tu n'es *pas*.
Cet argument en rien ne cloche;
Mais, dis-moi, peste de caboche!
Voudrois-tu que de chaque Grec,
La mort fermât le triste bec?
Ils tombent drû comme la pluie....
Oh! finis, ton sermon m'ennuie....
Dût-il encor plus t'ennuier,
Il me plaît à moi de crier.
Oui, tel que l'on pend à la Grève,
Avec moins de justice crève,
Que tu ne crèverois ici,
Comme tu crèveras aussi....
Vraiment, l'augure est agréable!...
Eh! taisez-vous, homme pendable;
Allez voir Maître Agamemnon,
Au bras blessé d'un esponton...
Tu ments; car c'est d'une arbalête...
Eh! qu'importe, mauvaise bête,
De l'esponton ou bien du dard?
En êtes-vous moins à l'écart?

Ah ! mon Dieu ! que c'eſt bien dommage
Que vous ayez tant de courage,
Puiſqu'à ce pauvre Agamemnon
Il ne ſert non plus qu'un chiffon !
La rancune, m'allez-vous dire,
De tous ſes malheurs vous fait rire;
Mon cher Monſieur, la paſſion
Suppoſe un homme ſans raiſon;
Et puiſqu'il s'agit de rancune,
Sçachez de moi qu'elle en eſt une.
Vous allez ajoûter encor:
Si je ne le venge d'Hector,
Pour ſes enfants je me deſtine.
Pardi ! l'idée eſt bien maline !
En vérité, qu'importe à lui,
S'il vient à mourir aujourd'hui,
Qu'un jour à venir ſa lignée
Reçoive une aide à lui rognée ?
Peut-être même, par haſard,
Ne laiſſera-t-il qu'un bâtard :
Mais, m'échauffer eſt inutile;
Avec un têtu comme Achille :
En a, par ma foi, bien menti,
Qui dit que les Dieux l'ont bâti;
Et je gagerois ſur ma tête,
Que ce n'eſt que d'une tempête,

Ou bien d'un vilain flot mousseux,
Que provient cet enfant hargneux...
Voyez donc la belle origine,
Dit Achille, fesant la mine !
Patrocle, voyant son dépit,
Tout aussi-tôt lui répartit:
Je suis un sot, & toi de même;
Pardonne : ma douleur extrême
Fait que je parle, en vérité,
A-peu-près comme un hébété:
Je chante pouille à ta figure,
Et tout cela c'est douleur pure;
C'est un excès d'affliction,
Non pas méchante intention.
Crains-tu la mort ? Je ne t'en blâme;
Rien n'est tel qu'un corps avec âme:
Rien n'est plus doux que de pouvoir
Boire & manger, & se mouvoir.
Mais du moins prête-moi tes troupes,
Pour aller sauver nos chaloupes;
Ton morion, ton bouclier,
Ta cuirasse, & ton baudrier.
Les Troyens, me croyant toi-même,
En auront le visage blême,
Et s'écrieront, doublant le pas:
Un défunt vaut qui ne fuit pas.

A ces mots, Achille soupire :
J'aurois bien des choses à dire,
Repliqua-t-il ; mais mon discours
Auroit des récits trop peu courts.
Je n'en dirai qu'une trentaine...
Il suffiroit d'une douzaine...
Le nombre, mon fils, n'y fait rien,
Sinon dans un discours de chien.
Mon dépit, ma haîne & ma gloire,
Seroient trois chefs de mon mémoire ;
Ils sont tous trois, ces motifs-là,
Que ma valeur a fait holà ;
Car d'ailleurs, lorsque j'ai bû pinte,
Mon âme n'est non plus atteinte
De l'épouvante du trépas,
Qu'un chat l'est à l'apect des rats.
Mais Atride, (lorsque j'y songe,
Souvent en l'air des coups j'allonge ;
Et l'autre jour, tant j'étois fou,
Je croyois le blesser au cou.)
Or donc, mon ami, cet Atride
N'a-t-il pas pris ma Briséide ?
Cet Atride, Chef si brutal ;
A qui je suis en tout égal :
Assurément il n'est personne
Qui ne sçache que la Couronne

Que porte le chef du coquin,
Ne soit un présent de ma main....
Cette Couronne que tu *cite*,
Outre qu'elle est par trop petite,
N'est, tu le sçais, que de laiton;
Ainsi ce n'est pas un grand don...
Oui; mais le pouvoir que lui donne
Cette si chétive Couronne,
Ce pouvoir est-il de laiton?
Réponds-moi, parle... Vraiment non...
Et ces peuples, par ma vaillance,
Que j'ai soumis à sa puissance;
Peuples dont j'ai perdu le nom,
Leur défaite est-ce du laiton?
Est-ce du laiton que la peine
Que j'ai pris pour ce Capitaine?
Briséïde & tous ses appas,
Que j'avois, & que je n'ai pas;
Fille du genre des pucelles....
Vous en sçavez bien des nouvelles....
Oui, je gagerois tout mon sang,
(Et vous êtes un médisant;)
Fille enfin qui si bien concerte;
Est-ce du laiton que sa perte?
Cependant, malgré tout cela,
Vous parlez pour ce faquin-là;

Peu s'en faut que les étrivieres
Ne soient le fruit de vos prieres?
Mais enfin je vous aime trop.
Allez, ingrat, courez le trot.
Prenez ma cuirasse & mes armes,
Et rengaînez vos sottes larmes;
Jamais, j'en jure mon honneur,
Je ne vis de si laid pleureur:
Faites seller mon cheval pie.
Eh quoi! toujours votre roupie!
Cours, ami, secourir le Grec;
Va, marche; que ton œil soit sec.
Si quelque coup ta main applique,
Que ce coup-là soit sans réplique;
J'entends par-là qu'il soit si fort,
Que le battu soit comme mort;
Et qu'en t'examinant, l'on dise,
Ce drôle-là, dans sa chemise,
Tient & renferme un Officier,
Qui vaut autant qu'un Charcutier.
Cours; & vous, Gendarmes de Troies,
Qui faites fuir comme autant d'oies,
Ou bien comme autant de lapins,
Un nombre de quelques coquins;
Ajax, Atride, je les nomme:
Vous verrez les armes d'un homme

Qui ne voyoit que votre cu,
Dès que vous l'aviez apperçu.
Va, poulet; mais jamais n'oublie,
Que mourir est une folie:
Garde d'encombre & de méchef,
Cet étourdi, mais aimé chef.
Si par hasard une arbalête,
Venoit à menacer ta tête,
Tout au plus vîte, mon garçon,
Fais sans scrupule le plongeon.
Tu me diras que c'est un geste
Qu'un homme de valeur déteste;
Mais on déteste plus encor
L'affreux accident de la mort.
Chassant Hector vers ses murailles,
Prends garde que dans tes entrailles
Quelque fer ne soit introduit;
Car le fer en cet endroit nuit,
Aussi bien que dans la poitrine,
Que de fond en comble il ruine.
Mon Dieu! s'il m'étoit annoncé
Que mon Patrocle est trépassé,
D'abord je répondrois: Quel conte!
C'est une fable qu'on raconte....
Non, Monsieur, c'est un fait certain....
Mais, est-il mort d'un coup au sein....

Juſte à deux doigts près de l'aiſſelle;
Je dirois à cette nouvelle:
Peut-il être reſſuſcité?...
Non, Monſieur... Je ſuis donc gîté;
En effet, maudiſſant l'armée,
Mon âme, ainſi qu'une fumée,
En jettant un ſoupir d'ennui,
Déguerpiroit de ſon étui.
  Sire Achille, après ces paroles,
Dit encor quelques fariboles;
Car, quand ſes diſcours étoient longs,
Sur la fin ils n'étoient pas bons.
  Dudit Seigneur l'Infanterie,
Ainſi que la Cavalerie,
Miſes en ordre dans un camp,
Promirent de verſer du ſang,
Au moins chacun une caraffe:
Mais où diable eſt la rime en affe?
J'ai mis ce mot étourdiment;
Mais, Lecteur, je t'en fais ſerment,
Au diable ſois-tu, ſi j'en uſe:
Ainſi que ta bonté m'excuſe.
On rapporte que les chevaux
Henniſſoient de tous leurs naſeaux.
  Cependant le camp Grec décampe:
Nul, par bonheur, n'avoit la crampe;

Car

Car la crampe eſt un maudit mal,
Qui, quand il faut fuir, eſt fatal.
Ajax ſeul défend ſa * ſentine,
Qu'Hector d'une valeur mutine,
Malgré, bon gré, vouloit avoir.
Ah! parbleu! le plaiſant vouloir,
S'écrioit Ajax dont la lance
Du Troyen viſoit à la panſe.
Rends-toi, lui répondoit Hector;
Rends-toi, morbleu! vivant ou mort...
T'appartiens-je donc pour me rendre?
Dit Ajax, qui, pour ſe défendre,
Montroit de temps en temps les dents;
(Car cela fait frayeur aux gens.)
Tu n'aurois pas une manchette,
Diſoit-il. Après il ſe jette,
Tantôt ſur un, tantôt ſur deux,
Nommant Chef & Soldat des gueux.
A peine a-t-il dit la ſottiſe,
Que ſon fer en ſes mains ſe briſe.
O fourbiſſeur, maître fripon!
Qui m'as vendu ce fer pour bon,

* C'eſt un petit Bateau.

Cria pour lors ce vaillant homme.
J'ai de cent sols donné la somme;
Ce sont cent sols jettés dans l'eau.
Mais où diable est donc mon chapeau?
Derechef Sieur Hector lui crie:
Oh! je n'entends pas raillerie;
Rends-toi, par la jarni! rends-toi: ....
Rends-moi mon couvre-chef, à moi,
Dit-il; n'est-il pas malhonnête
De vôler l'abri de ma tête?
Veux-tu que, faute de chapeau,
Il me prenne un rhume au cerveau?
Ce disant, notre guerrier lorgne
Quelqu'un qui veut le rendre borgne;
Il prit sa secousse & s'enfuit,
Non sans faire beaucoup de bruit.
Voyez, dit-il, quelle maniere!
Attenter contre ma visiere!
Si je n'avois fui ces fripons,
J'irois désormais à tâtons.
De loin Achille voit sa fuite,
Joint ses deux mains, & dit ensuite:
De se sauver il a bien fait;
Car il étoit borgne en effet:
Et perdre un de ses yeux, est, certe,
Une très-affligeante perte;

Ne fût-ce que pour la laideur
Que laissa toujours ce malheur.
Va, Patrocle, cours à son aide;
Aux maux des Grecs porte remede;
Et vous, mes braves fantassins,
Gardez-vous d'être Quinze-Vingts.
Après ce discours il embrasse,
De son ami qui part, la face;
Je veux dire qu'il le baisa,
Et qu'en même temps il pressa
Sa poitrine contre la sienne;
Dont l'autre: Par la jarniguienne!
Dit-il, vous me serrez trop fort....,
La chose étant ainsi, j'ai tort,
Répondit-il: puis il le lâche,
Et Patrocle aussi se défâche.
(Défâcher, est-il bon François?
Je m'en suis servi maintefois
Dans les discours de bouche à bouche;
A tout risque ici je le couche:
Si par hasard il n'est pas bien,
Un mot dans un Livre n'est rien).
Poursuivons: Patrocle s'avance;
Il recommande la vaillance,
Chemin fesant, à ses soldats,
Disant: Mardi! ne lâchez pas.

Sçachez, dit un à fiere mine,
Que nous ne lâchons que l'urine....
A propos, tu me fais penser
Que j'ai grand besoin de pisser,
Répondit notre Capitaine,
Qui pisse au milieu de la plaine;
Et sa troupe, voyant cela,
Pour pisser aussi, fit holà.
Comme ils étoient beaucoup de monde,
Très-copieuse fut leur onde,
D'autant plus encor qu'un chacun
Avoit mis l'urine en commun.
(Quelqu'un dira, je le parie,
Que l'article est coyonnerie:
Mais, il faut bien tout rapporter,
Quand on se mêle de conter).
Les Phrygiens crurent qu'Achille
Revenoit attaquer leur Ville;
Quel parti prendre, dit Hector?...
Le parti d'éviter la mort,
Dit l'étonné garçon d'Anchise;
Ce parti, c'est de lâcher prise....
Oui; mais quelle honte pour nous!...
D'accord; mais recevoir cent coups
Vous paroît donc à votre compte,
Moins malhonnête que la honte.

Pour moi je ſoutiens qu'un manchot
Eſt, autant qu'on peut l'être, ſot.
De ces diſcours on peut conclure
Combien d'Achille la figure,
(Car il n'étoit là qu'en portrait)
Sur le Troyen feſoit effet,
Puiſqu'au ſeul aſpect de ſa mine
Un chacun ſauva ſa ſentine,
Puiſque ſa ſeule viſion
Du courage eſt l'extinction.
(Viſion, portrait & figure,
Aſpect, reſſemblance, encolure,
Sont bonnet blanc, & blanc bonnet:
Qu'importe, ſi le fait eſt net?)
Patrocle au milieu d'eux s'élance,
Et vit bien à leur contenance,
Qu'un grain de millet ſeulement
Leur eût bouché le fondement.
(Je pouvois dire le derriere;
Mais la façon eſt trop groſſiere:
Ou qu'au Troyen, preſque vaincu,
Un grain d'orge eût bouché le cu;
Et je gage que ma penſée
Ne ſçauroit mieux être énoncée.)
Patrocle, entr'eux pouſſant ſon char,
Tua le fils d'Amiſodar.

Mais, ô Lecteur, il faut vous dire,
Quel homme c'étoit que ce Sire:
Il nourrissoit un gros dragon,
De la figure d'un goujon;
Et ce dragon fesoit trois bêtes,
Id est, trois corps, avec trois têtes.
Par ainsi c'étoient trois dragons
Distribués en trois goujons;
Mais pour nourrir ce monstre énorme,
Du corps il en coûta la forme
A je ne sçais combien de gens,
Qu'il dévoroit avec ses dents.
Des vaisseaux éteinte est la flâme,
Qui leur eût rôti jusqu'à l'âme;
Je ne parle ici que des Grecs,
Qu'on eût vu bien-tôt raisins secs.
(Rien n'est si sec que telle grappe,
Si ce n'est d'un gascon la cappe.)
Or, quand ils virent que le feu
Ne consumoit plus, ou très-peu;
Pardi! transportons à Pergame,
Crierent-ils, ladite flâme.
Le tour est bien imaginé,
Leur répondit Ajax l'aîné:
Mais pour aller jusqu'à la Ville,
Il faut bien assommer un mille,

Ou du moins neuf-cents ennemis.
La brûlerons-nous à ce prix,
Répartit alors Mérionne ?
Oui-dà, Meſſieurs, la choſe eſt bonne,
Pourvu que neuf-cents d'entre nous
A neuf-cents donne de bons coups;
Mais des coups, dont nul ne réchappe,
Si chacun de nous ſon coup frappe;
Amis, moi qui vous parle ici,
Qui frapperai le mien auſſi;
Moi, qui m'appelle Mérionne
Le velu, je vous cautionne
Que vous verrez chûs ſur le nez
Neuf-cents Troyens fort bien comptés.
Eh vîte ! allons, qu'on s'évertue;
Voici que mon Troyen je tue.
Le gaillard uſoit de petun!
Meſſieurs, reſte à neuf-cents moins un.
Patrocle encore les exhorte;
Chacun au carnage ſe porte.
Il en mourut, ſur mon honneur,
Plus de la moitié de frayeur.
Celui-ci ſe ſauvant, culbute,
Et meurt frappé d'un pied de brute;
(Brute veut dire ici cheval,
Dont le coup de pied eſt brutal;)

L'autre, d'un coup de javeline,
Prend d'un défunt posture & mine.
Celui-ci, de son char versé,
De six pieds de long est glacé;
L'autre rend les abois dans l'onde,
Et donne au diable tout le monde.
L'un fuyant, demande quartier,
Parce qu'il va se marier :
Mais Patrocle, aux cris de cet homme,
Par pitié, le frappe & l'assomme,
Et dit: Tu ne sçauras jamais
Quel est le bien que je te fais.
Bref enfin, il n'est plus personne
Que ce faux Achille n'étonne;
Il ôse franchir les fossés :
Mais où va-t-il montrer son nez?
Hélas! arrête, misérable!
Pour toi le cas est trop risquable;
Laisse-là ces fossés maudits,
Où sont retranchés ces bandits.
Tu vas perdre ton existence.
Eh, mon Dieu! garde souvenance,
De ce qu'Achille en te quittant
Te dit, & recommanda tant.
Ne t'a-t-il pas dit, dans ton ventre,
Que si quelque vilain fer entre,

Ce fer à tes tripes nuira.
Arrête ! car il t'en cuira.
Mais point, le malheureux galope;
N'eſt-il pas poſſible qu'il chope ?
Dit Sarpédon, fils de Jupin,
Qui ſe ſouffletta le grouin.
En ſe diſant.... Vilain infâme !
Vous fuyez donc comme une femme !
(Encore en un certain combat,
La femme eſt-elle bon ſoldat.)
Tout-à-coup, alors il s'arrête;
Et pour avoir la bouche nette,
Il cracha; quand il eut craché,
Il dit : Oh ! que je ſuis fâché !...
Auriez-vous, notre Capitaine,
Quelque bleſſure à la bedaine ?
Ou ſeroit-ce du ſang mâché,
Qui vient par vous d'être craché?...
Non, non, ce n'eſt ſang ni bedaine,
Dit-il; mais c'eſt la pretantaine
Que je vous vois courir à tous,
Qui met mon eſprit en courroux.
A ce, reprit un de la troupe,
Qui portoit au front une loupe,
Cette pretentaine, Seigneur,
Ne doit point vous tenir au cœur;

La raiſon qui fait qu'on s'eſquive,
Eſt la raiſon qui veut qu'on vive ;
Qui veut ençor que du danger
Chacun tâche à ſe dégager.
Regardez-moi ce diable d'homme,
Qui fend un chef comme une pomme;
Et convenez qu'en courant fort,
Nous n'avons pas un ſi grand tort....
Mais cet homme enfin n'eſt qu'un homme....
Oui; mais Pierre Achille il ſe nomme;
Ce qui veut dire en bon François,
Quatre ou cinq, ou pour le moins trois....
Voulût-il dire une douzaine,
Mon courage vers lui m'entraîne,
Reprit le vaillant Sarpédon;
Sa mort ſera de ma façon.
 Auſſi-tôt Patrocle il aborde,
Lui dit qu'il méritoit la corde,
D'avoir tué tant de Chrétiens;
(Je me méprends, tant de Troyens:)
Ajoûtant : Si dedans ma troupe
Quelqu'un avoit eu de l'étoupe,
Je t'aurois, avec un licou,
Etranglé par ton chien de cou :
Mais, grand chenapant, cette épée,
De ton ſang largement trempée,

Sans t'étouffer par le chifflet,
Fera, je crois, le même effet.
  Alors il pousse une estocade :
Mais l'autre, prompt à la parade,
Lui dit : Tu n'es qu'un mal-adroit.
Ce disant, il lui coupe un doigt,
Et je crois que c'étoit le pouce.
A son tour, Sarpédon le pousse,
En s'écriant, d'un ton brutal :
Ah ! qu'un doigt coupé fait de mal !
Tu le paîras de ton oreille.
Il la lui trancha par merveille ;
Et Sarpédon dit à son tour :
Mon Dieu ! si j'en devenois sourd !
  On voit, par les coups qu'on se donne,
Que la victoire pour personne
Ne paroissoit pencher encor :
Elle fit cependant un mort.
Sarpédon à la fin chancelle.
Apporte donc une ficelle,
Dit Patrocle, d'un ton railleur ;
Eh quoi ! tu changes de couleur !
  Voyant presque son fils sans vie,
Jupiter fait le Jérémie :
Mon fils, dont le pere est divin,
Crève donc comme un vil humain ! ...

Mais, dit Junon, tout homme en vie
Eſt fait pour être un jour voirie,
Comme nous autres ſommes faits
Pour vivre & ne crever jamais.
Vous ſçavez fort bien que c'eſt l'ordre,
Sur vous ne donnez point à mordre:
Point de foibleſſe, mon mari....
Cependant je ſuis bien marri!...
Ah! ſoutiens-moi, ma pauvre femme!
Il me ſemble que j'ai vu l'âme
Sortir du corps de Sarpédon....
Bon! bon! c'eſt une viſion....
Eh! de grâce, vois s'il remue....
Patrocle, en ce moment le tue....
Eh bien! ma femme, eſt-il tué?...
Il meurt.... Le Ciel en ſoit loué.
Voir, entre le ziſte & le zeſte,
Un mourant dont l'âme conteſte,
Avant d'aller au creux manoir,
Eſt un ſpectacle laid à voir....
Ah! dit-elle, il reſpire encore....
Le diable emporte la pécore;
Il n'agoniſe ſi long-temps
Que pour faire ſouffrir les gens....
Entends-tu bien comme il appelle
Au ſecours ſon ami fidèle?

Effectivement, Sarpédon
Harangua Glaucus ſur ce ton,
Avant que dans l'empire ſombre
S'en allât demeurer ſon ombre :
Glaucus ! hélas ! mon cher Glaucus !
Ma foi, ton ami n'en peut plus,
Et le plus anodin clyſtere
Feroit autant que de l'eau claire.
O de mes féaux le meilleur !
Je meurs ton humble ſerviteur.
Quand je te parle de la ſorte,
Si je ments, le diable m'emporte.
Au nom de Dieu, venge ma mort :
Celui qui me la donne a tort ;
Car en vérité, c'eſt dommage
De tuer un homme à mon âge.
Au reſte, ami, porte le deuil,
Et fais dépenſe d'un cercueil ;
Fais auſſi graver ſur ma bière,
Que je mourus ſur mon derriere.
Adieu donc, bon jour, & bon ſoir.
L'autre lui dit, juſqu'au revoir.
Et puis auſſi-tôt il s'écrie :
Eh quoi ! ta chair ſera pourrie !
Et ton corps, qui ne bougera,
Dans un jour, au plus tard, pûra

O puanteur inévitable !
Tu saisiras donc mon semblable !
Et moi, dans un si grand malheur,
Je n'ai pas un gros de vigueur :
Un vilain coup au mésenterre
Me laisse le seul droit de braire ;
Un âne en feroit bien autant :
Mais son chagrin seroit moins grand.
Grand Apollon ! sois à mon aide :
Ce mort, quoique charogne laide,
Fut sur ses pieds tout comme moi,
Et peut être aussi-bien que toi.
Dans ce chemin-ci qui traverse
Ce défunt chut à la renverse :
Quand il fut chu, il m'appella ;
J'accours, j'arrive, me voilà :
Il me semble avoir la berlue,
De le voir froid comme laitue ;
Et je ne puis venger sa mort,
Qu'il m'a dit qu'il souffroit à tort.
On croiroit que, d'une voix pie,
Lui dit Hector, tu *psalmodie*.
Au mort il ne faut plus penser.
Va vîte te faire panser ;
(Quoique d'un coup au mésentere,
A vrai dire, on ne guérit guère.)

Si tu crèves, dans un tombeau
Je mettrai tes os & ta peau,
Si clos, qu'il feroit bien étrange,
Si jamais aucun ver te mange.
Quant à l'égard de ton ami,
Crois trépassé son ennemi;
Et la chose est tellement faite,
Qu'on peut la mettre en la Gazette.
  Là-dessus Hector se rendit
A l'endroit où Patrocle il vit.
D'abord doucement il l'approche,
Et deux coups de pied lui décoche....
Dans quel endroit?... Je n'en sçais rien;
Suffit qu'il les appliqua bien.
Patrocle retourna la tête,
Et l'appella gros mal-honnête;
En effet il étoit fort gros
Par le derrière de son dos.
  Hector, fâché de cette injure,
L'appella fils de créature.
L'autre reprit d'un air hautain:
Maman fut donc une Pu....?
Vous en avez menti, Jean-logne.
Alors il le frappe à la trogne.
Chaque camp voyant leur courroux,
Dit: Laissons battre ces deux foux.

Un trait commença la bataille,
Lequel trait ne fit rien qui vaille.
Patrocle bouillant de dépit,
Dit: Mort! & puis son arc rompit;
Prit Sarpédon par la criniere.
Hector, par le pied de derriere,
Le prit aussi de son côté,
Dont le mort fut tout éreinté;
Et se disputant de la sorte
Cette pauvre charogne morte,
On dit, hélas! qu'elle rendit
Le dernier repas qu'elle prit.
Jupin voyant cette débacle,
S'écrie: ah le piteux spectacle!
Par ma foi, j'ignorois encor
Qu'on se vuidoit après la mort:
Ce dernier accident m'assomme.
Mon fils fut un vigoureux homme!
Et l'on voit par cette action,
Qu'il fesoit bien digestion!
Cet aspect mes regards outrage.
Que de sang il fonde un nuage,
Et fesons rouler mon canon
En l'honneur de mon Sarpédon.
Tombe alors de sang une ondée,
Dont un chacun d'une coudée

Eut

Eut le nez long d'étonnement,
Et dit ; Ah ! Messieurs, c'est du sang !
Ce miracle-là manifeste,
Sans doute, une chose funeste,
L'autre dit : Ne seroit-ce pas
Quelque Dieu que l'on saigne au bras ?
Ou bien de sang quelque palette,
Que du haut de la voûte on jette ?...
Ce seroit donc du sang gâté,
Quoique d'une Divinité ? ..,
Fût-ce le sang du diable même,
Dit Hector d'une rage extrême,
Patrocle, ou plutôt ce coquin,
N'en mourra pas moins de ma main.
  Va, va, ma main vaut bien ta patte ;
Reprit Patrocle, qui se gratte ;
(Car je suis maître d'ajouter
Qu'il eut le temps de se gratter.)
Hector, à ce discours, réplique :
Tiens, tout ce sang-là pronostique ;
Ou prouve que le cœur d'Hector
Aux yeux de Jupin vaut de l'or,
Alors sur Patrocle il s'élance,
Et du dernier se romp la lance,
Hector ne fut ni fou ni sot ;
Car criant : te voilà capot,

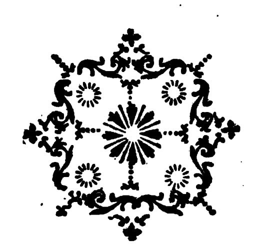
Sans attendre aucune réponse,
Dans son sein l'épée il enfonce.
Patrocle, en trébuchant, cria:
Ma foi, mon âme est à *quià*.
Le Troyen, le croyant Achille,
Fit sa harangue dans ce style;
(Car c'étoit la mode pour lors
De haranguer vivants & morts:)
Eh bien! notre ville de Troie
N'est pourtant pas un feu de joie.
Tu trépasses, si tu n'es mort,
Et la Ville est debout encor;
Et debout sera, je l'assûre,
Aussi long-temps que ma figure
Se soutiendra sur ses deux pieds.
Les tiens, sans être estropiés,
Sans corps, & sans crampe, & sans goutte,
(Car ils sont sains, ou je m'en doute,)
Comme vrais pieds de vieux cheval,
N'ont pu porter leur animal.
Et ta maman, où diable est-elle?
Tu n'en as donc point de nouvelle?
Par la mardi! qu'elle braira,
Et qu'elle me divertira!
Entre nous c'est une drôlesse
Qui t'a mal tenu sa promesse.

Patrocle alors fit un ſoupir,
Et dit, avant que de mourir :
Je veux parler en conſcience....
Eh bien ! quoi ? qu'eſt-ce ? ... Patience !
Ce n'eſt que moi, pauvre braillard,
Que vient de tuer ton poignard....
Ce n'eſt que moi ! Que veux-tu dire ?
As-tu, mourant, le mot pour rire ?...
Non, mon enfant ; ce n'eſt que moi....
Vraiment ! je vois bien que c'eſt toi....
Mais, ce moi, c'eſt une parole
Reſſemblante à la parabole ;
C'eſt que ce moi n'eſt point celui
Que tu crois crever aujourd'hui.
Enfin, ce moi n'eſt point Achille :
Ainſi, ton diſcours ſur ta ville,
Et ſur Dame Thétis auſſi,
Eſt un ſot conte, Dieu merci.
Achille ſe porte à merveilles ;
Donc malheur à tes deux oreilles !...
Oh ! que je ſuis un grand mâtin,
D'avoir pris pour Dieu S. Crépin,
Dit Hector, qui, baiſſant la lance,
A d'un vaincu la contenance.
Et toi, vaurien, n'as-tu pas tort ?...
Je ne dis mot, car je ſuis mort,

Dit Patrocle, qui rendit l'âme,
Pendant qu'Hector lui chante gamme;
Qui de dépit le dépouilla,
Et par intérêt le fouilla,
Lui prit une fort belle montre,
Que l'autre avoit eu de rencontre;
Une vieille paire de gants,
Un tire-bouchon & six blancs.
Le vaillant Ajax s'en désole,
Et dit; Messieurs, ce qu'il lui vole
De droit nous appartient à nous;
Peut-être a-t-il trouvé cent sous.
Cent sous, dans le temps où nous sommes,
Vous le sçavez, valent cent sommes.
Ce fripon-là vous fait-il peur?
Allons, ventrebleu! de l'honneur.
Il s'avance, à ces mots, lui-même;
Le carnage devint extrême;
Et Jupiter, pour le finir,
Un nuage noir fit venir,
Ajax au désespoir s'écrie:
Suis-je aveugle? mort de ma vie!
Je voyois, ce semble, un Troyen,
Et maintenant je ne vois rien.
Qui va là?... C'est Jean Mérionne...
La nuit on ne connoît personne;

Mais je pense m'appercevoir
Que l'on me vole mon mouchoir!
Ou bien, c'est quelque main Troyenne
Qui prend ma poche pour la sienne;
Tout beau! mais le coquin s'enfuit.
Par la jarni? la sotte nuit!
Maître Jupin, à ma priere,
Rends-nous de grâce la lumiere!
Cadedis! si je vois un brin!
Fais ce que tu voudras, Jupin.
Là-dessus, le jeune Antiloque,
Dont l'habit étoit tout en loque,
S'en vint vers le fils de Thétis...:
Patrocle est-il mort?... Oui... Tant-pis.
Cependant son corps on emporte,
Gardé, je crois, d'une cohorte;
Hector, pire qu'un enragé,
Voudroit, dit-il, l'avoir mangé.
Hélénus dit à ce langage:
Tu le hais donc jusqu'à la rage?
Crois-moi, mon ami, ce propos
N'est pas fort digne d'un Héros.
Ne lache plus cette sottise....
Toi, ne lâche plus de bétise,
Lui répondit le Sieur Hector;
Quand je parle ainsi de ce mort,

Ce n'eſt pas que je lui deſire,
Puiſqu'il eſt défunt, un ſort pire:
Je l'aime autant là qu'au gibet....
C'eſt la même choſe en effet:
Mais pourquoi montrer tant de rage?...
Ah! le voici: c'eſt par courage,
C'eſt que je ſuis au déſeſpoir
Qu'on ait prétendu le revoir.
Je m'écrie à cette inſolence,
Par un ſentiment de vengeance,
Comme ſi j'étois enragé:
Oui, je voudrois l'avoir mangé.





LIVRE NEUVIEME.

LE Grec, pour fuir, prend sa secousse,
Parce qu'Hector est à sa trousse,
(On dit à ses trousses, je croi;
Mais l'autre est plus juste pour moi.)
Achille lorgnant Antiloque,
Dit: Je veux que le loup me croque,
Si, quand même on ne m'eût pas dit
Que mon ami Patrocle est frit,
De nos Grecs la fuyarde armée
Ne m'en eût pas donné fumée.
Il ajoûte ensuite: O destin!
Falloit-il être si malin?
O vieille diablesse de Parque!
Voilà comme tu nous *démarque*:
Ma mere me l'avoit bien dit,
Id est, me l'avoit bien prédit.
Elle m'apprit, la pauvre femme,
Qu'un de nos Guerriers rendroit l'âme;
Guerrier le plus vaillant de tous,
Excepté moi qui parle à vous.

Par où la rendra-t-il, ma mere,
Lui dis-je, en me mettant à braire?
Elle reprit qu'il la rendroit
Par où son âme s'enfuiroit.
 Achille, après ladite plainte;
De pleurs versa bien une pinte,
Pinte, mesure Saint-Denis;
Après ces pleurs il fit des cris;
Et l'on ne lit pas dans Homère,
S'il en poussa beaucoup ou guère:
Cet Auteur marque seulement
Qu'il en eut un grand enroûment;
Et que, prenant son cimeterre,
Il en mit la garde par terre;
En prit la pointe de la main;
Et la tourna contre son sein.
Il dit après: Je crois qu'elle entre
Plus facilement dans le ventre.
Il la mit donc en cet endroit,
En tâtant le nombril du doigt;
La portant ensuite à sa gorge:
Il vaut bien mieux que je m'égorge;
Dit-il; ce sera plutôt fait.
On ne sçait s'il se fût défait,
Sans Antiloque, qui s'écrie:
Eh! mon Dieu! point de singerie;

Le Diable peut bien nous pouſſer,
Quand nous feignons de nous percer.
Achille, ſans daigner l'entendre,
Pouſſe des cris à pierre fendre.
Juſqu'aux oreilles de Thétis
Parviennent ces lugubres cris.
On diroit, tant il s'égoſille,
Qu'on l'écorche comme une anguille;
Dit cette Déeſſe à ſes ſœurs;
Puis verſant un filet de pleurs:
Puiſque mon pauvre garçon crie,
Crions auſſi, je vous en prie.
Auſſi-tôt l'on s'égoſilla,
Ou, ſi vous voulez, l'on piailla:
Pleurons maintenant, reprit-elle,
De ce que je ſuis immortelle...
Comment donc l'immortalité
N'eſt-elle pas félicité? ...
Non, pour qui ſon âme veut rendre;
Ou bien, lorſque l'on veut ſe pendre;
Par exemple; que d'un licou
Je ſuſpende mon divin cou;
Et que je jette après l'échelle;
Vous verrez ma forme immortelle
Brandiller une éternité,
Sans rendre un eſprit agité:

Au-lieu que, ſi cette figure
Etoit propre à la ſépulture,
On voit que j'aurois l'agrément
De finir un maudit tourment;
Car enfin, mes ſœurs, j'aime Achille,
Et je crois qu'il eſt inutile
De dire à combien de karats;
Je l'aime, ou je ne l'aime pas:
Mais ma facilité de braire
Marque que je ſuis bonne mere.
Souvent quand il étoit petit,
L'innocent piſſoit dans ſon lit;
J'eſſuyois tout cela moi-même,
Avec une tendreſſe extrême.
Je l'élevai, quand il fut grand,
Comme on fait un fils de Traitant.....
Qu'eſt-ce donc qu'un Traitant, Déeſſe?
Eſt-ce un Roi?.. Non : pas même Alteſſe;
C'eſt un Sujet à qui le ſort
Donne moyen d'avoir de l'or:
Mais ce don, il ne le mérite
Que quand ſa naiſſance eſt petite;
Premiere diſpoſition
Qui le rend digne de ce don.
Il faut que, par Dame Nature
Son cœur, propre à toute aventure,

Fléchisse même sa pudeur
Jusqu'à l'emploi de serviteur,
Et bien d'autres menus ouvrages,
Qui du bonheur sont les étages;
C'est par de si rares talents
Que se font les heureux Traitants.
Mais revenons à notre histoire.
De mon garçon j'ai vu la gloire
S'élever en un si haut point,
Que de plus haute il n'en est point;
Et presque haute, sur mon âme,
Que l'est la Tour de Notre-Dame.
Le paralelle que j'en fais,
Est fort juste, quoique mauvais.
J'ôse bien dire davantage;
Si l'on étoit Dieu par courage,
Les autres Dieux jusqu'à Jupin,
Près de lui seroient du fretin.
De quoi lui sert sa vaillantise?
Moins que sa premiere chemise;
Car un trépas précipité
Doit le jetter sur le côté....
Mais, s'il tomboit d'une autre sorte?...
Eh! mes compagnes, que m'importe?
Si, tombant, d'une autre façon,
Son esprit sort de sa maison.

Il me ſemble qu'il va le rendre ;
Et je vois ſes gigots s'étendre ;
(Car, ſur le ventre ou ſur le dos
Un mourant étend ſes gigots.)
Hier, cette funèſte image
Me dégoûta de mon potage ;
Je n'en humai que le bouillon ;
Tant j'eus regret à ce Garçon !
Encor, s'il mouroit de vieilleſſe ;
Ou ſi, pour prix de ſa prouëſſe,
Avant ce prompt trépaſſement ;
Il vivotoit tranquillement.
Mais point : le chagrin qui le mine
Le rend plus ſec qu'une étamine . . . .
Dites plutôt qu'il l'a rendu
Plus ſec que ne l'eſt un pendu.
Rien ne l'eſt plus qu'un corps, je penſe,
Qui fit ſéjour à la potence.
Thétis répondit : il eſt vrai ;
Mais le portrait en eſt trop laid.
Là-deſſus l'Immortelle ajoûte :
Compagnes, mangeons une croûte ;
Puis nous irons dans ce moment
Donner un peu d'allégement
A ce malheureux Capitaine
Dont la pauvre âme eſt dans la peine.

Cela fait, la Déeſſe part
Dans une conque ou dans un char ;
On nous dit qu'elle appella roſſe
Un des animaux du carroſſe ;
C'étoient, je crois, ſix maquereaux
Qui lui ſervirent de chevaux.
(A ce mot, je vois quelques Dames,
Contrefeſant les chaſtes âmes,
Ou bien chaſtes de bonne-foi,
S'écrier, en liſant : Pourquoi
Lui donner de tels attelages ?...
Point de courroux, femelles ſages,
Chacun ſçait bien qu'un maquereau
Eſt un poiſſon nâgeant dans l'eau.
Perſonne, j'en conviens, n'ignore
Qu'il en eſt d'une eſpece encore
Bien différente de ceux-ci ;
Mais je n'en parle point ici.
Pourquoi votre délicateſſe
Déniche-t-elle une autre eſpece ?
Oui, par deſſein, ou par haſard,
Six maquereaux traînoient ſon char ;
Elle arrive, & voit ſon Achille,
Qui tenoit des diſcours d'un ſtyle
Qu'aſſurément les puiſſants Dieux
Devoient trouver fort peu pieux,

Il juroit, & ſa bonne mere
Dit, l'entendant: Veux-tu te taire!
Quoi! blaſphèmer contre Jupin,
Ce Dieu de qui tu tiens le pain!
Pardi! te voilà bien malade,
Pour faire une capilotade
De tous les Dieux du Firmament,
Comme tu fais, dit ſa maman!
Comme un vrai loup-garoup tu *crie*:
Parce qu'un Patrocle eſt ſans vie.
Il faut traiter pour ce trépas,
Maître Jupin du haut en bas!
Il faut que ta langue le fronde,
Lui le meilleur enfant du monde!
Poſons qu'il ſoit un animal,
Mon fils, en es-tu moins brutal?
Que n'a pas fait pour ta figure
Ce Dieu contre lequel tu *jure*?
Le camp des Grecs me fait pitié,
De tant de ſang il eſt noyé!
Va-t'en voir un peu le viſage
Des morts étendus au rivage;
Tu verras quelle mine ils font....
Qu'ils faſſent celle qu'ils voudront:
Qu'importe à moi leur morte face?
Je me doute de leur grimace....

Mais leur face de trépassé,
Ils l'ont pour t'avoir offensé;
Par Jupin, contre qui tu grognes,
Ils sont devenus des charognes....
Mais fussent-ils rongés des vers,
Moi, je n'y gagne, ni n'y perds.
Que me fait à moi, je vous prie,
Un vilain tas de chair pourrie?...
Mais ce tas bien-tôt infecté,
N'est là, que pour t'être absenté;
Et ce Dieu que ta langue offense
A tant honoré ton absence,
Que chacun a dit, trépassant:
Si ce mâtin étoit présent,
Ou s'il eût bien voulu nous suivre,
Maugrebleu! j'étois homme à vivre,
Ou bien à mâcher de mes dents,
Encore une douzaine d'ans.
Ce mâtin, mon fils, c'est toi-même;
Ainsi, vois combien Jupin t'aime!...
Que je maudirois de bon cœur
Le service, & le serviteur!
Qu'ai-je affaire du sang qu'il verse?
Il me semble que l'on me berce,
Quand on me dit que cet effroi
S'est au camp répandu pour moi.

Il faut que Jupin dans ſa tête
N'ait pas plus d'eſprit qu'une bête,
Pour penſer qu'un millier de corps
M'honorent beaucoup d'être morts ;
Quand il permet que mon intime,
Qui ſous ma figure s'eſcrime,
Soit lui-même un morçeau du tas
De ces corps froids par le trépas.
Bien mieux eût valu que la terre
Fût miſe en morceaux comme un verre ;
Que les Dieux, & que leur cité,
Le tout enſemble culbuté,
Par des accidents effroyables
Fuſſent allés à tous les diables.
Mieux vaudroit que ce maître fou
Se fût cent fois rompu le cou ;
Mieux vaudroit, Dieu me le pardonne ;
Que vous fuſſiez morte, ma bonne ;
Que ma race n'eût point été,
Que de voir ce garçon gîté.
Mon bouclier & ma cuiraſſe
Sont auſſi reſtés ſur la place ;
Non pas qu'ils ſoient morts, mais enfin ;
Hector les a pris pour butin.
O Ciel ! je verrai donc ce drôle,
Portant l'une ſur ſon épaule,

Mé

Me dire : Cavalier, holà !
Vois-tu cette cuirasse-là?
Vois-tu ce bouclier, beau Sire ?
Et moi je ne sçaurai que dire,
Sinon : les choses que je *voi*,
Monsieur, étoient n'a-guere à moi.
Cependant mon papa Pélée,
Dont la rime est tête pelée,
Quand il encourut le hasard,
Vous épousant, d'être cornard,
Les eut des Dieux. Jour déplorable !
Auquel naquit un misérable,
Qui, tout ainsi qu'un malotru,
Devoit être laissé tout nu ;
(Je dis tout nu, car ma chemise,
Quoiqu'elle soit toile de frise,
Et ce pourpoint de drap usé,
Duquel le galon est passé,
Sans eux l'on verroit mon derriere ;
Mais un Officier sans rapiere,
Sans ses armes, quoique vêtu,
A dire vrai, montre le cu.
Or, voyez la belle figure
Que je fais en cette aventure !)
C'est cependant par Jupiter
Qu'on me voit ce morceau de chair.

Votre amitié pour moi, ma mere,
Voudroit que je fusse à refaire:
Mais point de remede à ce mal;
Me voilà. Le desir brutal
Qui de mon pere poussa l'âme
A m'ébaucher avec sa femme,
Fut un desir, en vérité,
Qu'il devoit bien mettre à côté.
(A côté! ce mot-là veut dire,
Qu'il dut l'effet s'en interdire.)
Mais enfin, me voilà bâti;
Tel que de vous je suis sorti.
Je mourrai bien tôt; eh! qu'importe
Que ma forme grouille, ou soit morte;
Si, devant que quitter mon sac,
Je puis transpercer l'estomac,
Ou, pour le moins, avec adresse,
Passer mon fer dans l'entrefesse;
En un mot, embrocher celui
Par qui meurt Patrocle aujourd'hui?
A cela, répondit la mere,
L'embrocher n'est pas nécessaire;
Car il faudroit viser bien droit,
Pour rencontrer juste l'endroit,
Outre que sale est la maniere
De viser un homme au derriere....

Mais enfin, quelque coup qu'il ait,
Je le garantis d'esprit net.
Hélas ! mon cher fils ! il me semble,
Tant l'avenir fait que je tremble,
Et tant pour toi craint mon amour,
Que l'on ne m'embroche à mon tour....
Pourquoi donc vous croire embrochée ?...
Cela vient d'être trop fâchée
De sçavoir qu'un coup de hasard
Te donnera bien-tôt ta part.....
Que ne la tiens-je tout-à-l'heure,
A condition qu'Hector meure !
Patrocle est mort ! après ce coup,
Mérité-je d'être debout ?
Ah ! j'étois tenté de me pendre,
De n'avoir pas sçu le défendre ;
C'étoit fait, si je n'avois cru
Qu'on n'estime point un pendu.
Que de Grecs sont en l'autre Monde ;
Dont la moitié peut-être en gronde ;
Et, traversant le Phlégéton,
Ont peur de la face à Caron !
Tous tant qu'ils sont, ils pourroient être
Aussi vifs que Dieu les fit naître ;
Et, s'ils n'étoient trépassés tous,
Ils seroient vivants comme nous.....

Ce que tu dis, mon cher Achille,
A croire n'eſt pas difficile....
Mon Dieu ! j'entends diſant cela,
Qu'ils feroient comme nous voilà :
Si, devant qu'ils fuſſent ſans vie,
Cette main-là leur eût *ſervie*.
Mais mon diable de chef têtu
A rendu mon bras ſans vertu.
Je diſois : Si je me retire,
Agamemnon aura du *pire* ;
Et, ma petite vanité
Me le repréſentant frotté,
Je lui criois, tranſporté d'aiſe :
Voyez ſi c'eſt une fadaiſe,
Monſieur, que de m'avoir bravé ;
Vous êtes à demi-crevé,
Et votre carogne d'armée
D'épouvante eſt toute pâmée ;
Vous avez ſur la gueule, vous :
Ainſi ſont châtiés les fous :
Et, plus ſot qu'un fondeur de cloche,
Vous voyez que votre caboche
Renferme & contient un eſprit
Qui vous rendra ſouvent contrit.
Pour moi, mon enfant, je m'en zeſte.
Puiſſe périr encor le reſte !

C'étoit-là le raiſonnement
Que je feſois tout ſeul, maman;
C'étoit l'invention du Diable:
Mais à préſent, plus ſociable,
Je vais trouver Agamemnon,
Et lui parlerai ſur ce ton:
Parle donc, hé! mon camarade.
Oh! que ton eſprit eſt mauſſade,
D'avoir le mien tant courroucé!
Tu mérites, pour le paſſé,
De coups de canne une douzaine;
Mais baſte! ce n'eſt pas la peine.
Je vois fort bien, ſi je le fais,
Que tu le trouverois mauvais;
Et cela ſeroit de querelle
Une matiere encor nouvelle:
Ainſi, te connoiſſant trop ſot,
Je ſupprimerai le tricot.
Là-deſſus, à voix élevée,
Ton âme s'eſt donc eſquivée?
Dirai-je à Patrocle gîté:
Serois-tu là-bas tourmenté?
Mon très-cher féal, à ton Ombre
S'il n'eſt arrivé nulle encombre,
Tu dois, dans ce lieu ſouterrain,
Trouver le trépas bien benin:

Mais si le diable te tourmente,
Ma foi, ton âme mécontente,
(Je ne dirai point Dieu merci)
Doit être en terrible souci.
Bref enfin, c'est pour toi, j'en jure,
Qu'en oubli je mets mon injure;
Et pour venger ton pauvre corps,
Que je vois là parmi les morts.
Le dessein que tu viens de prendre,
Est, dit Thétis, d'un ami tendre:
Mais, mon enfant, il faut t'armer,
Avant que t'aller escrimer;
Car je tremble qu'on ne fracasse
Quelque membre de ta carcasse....
Avec mon bâton à deux bouts,
Je sçaurai me parer des coups....
Mais ce n'est pas là la défense
D'un homme de ta conséquence.
Il feroit beau qu'un Officier
Fût armé comme un Chaudronnier!
Sois en repos, cette journée,
Et demain, dans la matinée,
Vulcain lui-même te fera
Une armure qui conviendra.
Adieu, mon fils... Adieu, ma mere;
Je vous suis, tout comme à mon pere,

Ce qu'ordinairement l'on met
Au bas d'une lettre ou billet.
Cependant Hector le Gendarme
Au camp des Grecs porte l'allarme;
Il tient Patrocle en son pouvoir,
Et les Ajax veulent l'avoir.
A mon gré, l'un étoit Jean-logne,
De disputer une charogne ;
Et l'autre deux fois archi-fou,
Que d'exposer son chien de cou,
Pour emporter une voirie
Déjà plus d'à-moitié pourrie.
Je l'aurai.... Non, ce sera moi...
Pourquoi t'appartient-il à toi?
Et pif, & paf, boute, & courage;
Le sieur Hector crioit: J'enrage.
Mais un mot de comparaison,
Peindra mieux l'ardeur du garçon:
Il faut, pour ce, qu'on s'imagine
Que d'un lion il a la mine,
Lequel veut un mouton manger,
Contre l'avis de son berger.
Plus on le suit, plus on l'assaille,
Plus il veut en faire ripaille;
De ses assaillants le dépit
Redouble encor son appetit;

Si l'on veut, lui sert d'échalotte,
(Cette reprise n'est pas sotte ;
Je soutiens, & je suis certain
Que l'échalotte croît la faim.)
Hector est donc tout ainsi comme;
Achille voit de loin son homme.
Par la ventrebleu ! c'en est trop,
Dit-il, en prenant le galop.
Ce Guerrier, au champ de bataille,
Fit un hem ! dont chacun tressaille;
Le cœur d'Hector fit tiquetac ;
Il dit : Mon Dieu! quel estomac !
Qui diantre touffe de la sorte ? . . .
Achille . . . Le Diable l'emporte,
Ce trente-six côtes vient donc ;
Pourquoi son corps n'est-il pas tronc ?
Il écoute, & reprit ensuite ;
Essayons un peu de la fuite,
Quelquefois elle réussit ;
Et, pour prêcher d'exemple, il fuit,
Le camp Troyen aussi déloge,
Comme fait, au son de l'horloge,
Une troupe de polissons,
Auxquels un pédant fait leçons,
Si nous les suivions, dit Achille . . . .
Oh ! la poursuite est inutile,

Reprit Ajax; car le Troyen
Sçait courir parfaitement bien....
Mais je cours encor mieux.... J'en doute,
Et d'ailleurs on ne voit plus goute.
Quand les Troyens dans leur Cité
Se trouverent en sûreté,
Priam convoqua l'assemblée,
Et demanda si la mêlée
Avoit été fâcheuse ou non;
Ce qu'Hector avoit fait de bon;
S'il ne lui manquoit point de membre....
O Monarque en robe-de-chambre,
Lui répondit Polydamas;
Le voilà qui vient de là-bas:
Mais, Sire, apprenez notre histoire;
Nous avons acquis une gloire,
Et c'est d'avoir, tant qu'on a pu,
En s'enfuyant, montré son cu...
Quoi! par mépris pour l'adversaire?...
Non? c'est pour n'avoir pu mieux faire...
La belle gloire que voilà!
Dit Priam à ce discours-là....
Oui, c'en est une, puissant Sire;
Mais c'est que j'omets à vous dire,
Que l'on n'a pu nous attraper,
Quoiqu'on courût pour nous frapper.

J'ai cependant, je le confeſſe,
Senti qu'on me lardoit la feſſe;
Sans m'arrêter, j'ai dit: Fripon,
Prends-tu mon cul pour un chapon?
Mais laiſſons ma feſſe, grand Prince,
Car c'eſt un entretien trop mince;
Tout ce que je puis dire encor,
C'eſt que bien bas eſt notre ſort.
A propos, Sire, dans la ville,
A-t-on ſçu le retour d'Achille?
Non.... Eh bien! ſçachez-le de moi....
On a donc bien eu de l'effroi?...
L'entendre, le voir & le craindre,
Courir d'une viteſſe à peindre;
En racourci, voilà, Seigneur,
Le portrait de notre frayeur.
Et pour moi, Sire, je conſeille,
Me crût-on bête à longue oreille,
De reſter déſormais ici,
Où nous ſommes bien, Dieu merci;
Car ce drôle, ſur ma parole,
Ne nous pro net pas poire molle.
A ce langage Sieur Hector
Dit: Vous êtes un ſot, Mylord;
Car poire molle, ou poire dure,
Y joigniſſiez-vous ſa pelure,

Soit mouille-bouche, ou bon chrétien,
Une poire, en un mot, n'eſt rien.
Mon avis eſt que l'on feſtine,
Et qu'on vuide cette cantine;
Et, malgré tout votre caquet,
Que l'on faſſe un bon ſaupiquet
De ce qui reſte de l'éclanche,
Dont nous ſoupâmes tous Dimanche.
Et quant à l'égard de celui
Qui vous épouvante aujourd'hui,
Compagnons, je porte une lame
Qui ſçait du corps ſéparer l'âme
Avec une dextérité
Dont mainte carcaſſe a tâté.
Qu'on ne ſe mette point en peine,
Et rempliſſons notre bedaine.
Vous voilà bien épouvantés,
Parce qu'il a montré ſon nez!
A ces mots il prit une coupe,
But à la ſanté de la troupe,
Et dit: Voilà d'excellent vin....
Oh diantre! il eſt d'un bon terrein,
Lui répondit certain ivrogne,
Dont cent rubis ornoient la trogne.
A ſon tour le fils de Vénus
Cria: Meſſieurs, vive Bacchus.

Pendant que le Troyen ſirotte,
Qu'il met du vin ſous ſa calotte,
Achille, de ſon ami mort
Lamentoit triſtement le ſort....
Monſieur, permettez qu'on l'enterre,
Car cet aſpect vous fait trop braire;
D'ailleurs, de vos lugubres cris
Tous ces Meſſieurs ſont étourdis.
Il dit: on ne voit rien encore,
Et ma douleur ne fait qu'éclore;
Voyant enterrer ce garçon,
Je crierai bien d'un autre ton:
Mais cet autre ton je le garde;
Après qu'avec ma hallebarde,
J'aurai, de l'aſſaſſin Hector,
D'un homme vivant, fait un mort.
Déjà chez Vulcain Thétis entre;
Je crois qu'il logeoit dans un antre,
Je n'en ſuis pas trop bien inſtruit;
Mais la mépriſe en rien ne nuit.
Elle dit, entrant dans la forge:
Mon Dieu! que j'ai mal à la gorge!
Mon Forgeron, n'auriez-vous rien
Qui pût m'y faire un peu de bien?
Oui; j'ai, je penſe, votre affaire;
C'eſt du ſirop de capillaire.

Mais à propos du Dieu Vulcain,
Il avoit forgé de ſa main
Nymphes allantes & venantes,
Machines des plus ſurprenantes ;
Sur cela Monſieur Jupiter
Fut jaloux du batteur de fer.
A ces effets de ſa ſcience,
Il ajoûta l'intelligence,
Afin qu'on dît, les regardant :
Oh ! je ne m'étonne plus tant
Du beau mouvement de ces femmes ;
Eh ! les coquines ont des âmes !
Ce Dieu Faber dit à Thétis :
Comment ſe porte votre fils ?
J'ai toujours aimé la famille.
Que vous étiez belle étant fille !
Quand vous n'aviez que dix-huit ans ;
On vous eût miſe là-dedans :
(Je crois que l'on entend de reſte,
De ce *là-dedans* le vrai geſte.)
Hélas ! lui répondit Thétis,
Patrocle eſt mort ; & mon cher fils.....
J'entends, Madame, il s'en déſole ;
Eh bien ! que le Ciel le conſole,
Je ſuis ſon humble ſerviteur :
Mais que ferois-je à ſa douleur ?...

Vous pourriez lui donner des armes....
Sont-elles un remede aux larmes?...
C'eſt pour venger ſon ami mort,
Qu'il veut un peu tuer Hector....
Un peu! que diantre! s'il l'aſſomme,
Il tuera tout-à-fait ſon homme....
Pardi! c'eſt ſon intention....
Eh! Madame, expliquez-vous donc?
Et dites tout à la franquette,
Qu'il voudroit en faire un ſquelette:
Pourquoi tourner autour du pot,
Et m'alambiquer d'un ſot mot?
Mais allez, il aura, Madame,
Cuiraſſe, bouclier & lame.
Çà, qu'on allume les fourneaux;
Et qu'on apporte les marteaux.
Que je vais faire un bel ouvrage!
Par la mardi! c'eſt bien dommage
Qu'il ne ſoit que pour un faquin!
Faquin, Madame, c'eſt humain;
Et, de tous les faquins, Achille,
Pour parler dans le même ſtyle,
Puiſqu'il eſt engendré par vous,
Eſt bien le moins faquin de tous.
Notre Dieu Vulcain, quoiqu'il boite,
Fait d'abord, d'une main adroite,

D'airain un large bouclier,
Qu'on ne feroit jamais plier.
Une gravure l'accompagne,
Où de Pélion la montagne,
Pour la rime disons le mont,
Jusqu'aux Cieux éleve son front;
Et là, l'on voit les Dieux à table,
Qui font un repas *admirable*.
(J'entends certain Lecteur qui dit:
Que cet *admirable* est petit!
Mon Dieu! que la pensée est plate! ....
Attendez. Sur ce mont éclate,
L'hymen de la belle Thétis;
L'aimez-vous mieux?... C'est encor pis...;
Oh! ma foi! si la chose est telle,
J'ai péché par excès de zele,
Et désormais j'irai mon train,
Sans me détourner du chemin.)
Et là, l'on voit les Dieux à table,
Qui font un repas admirable,
En l'honneur de Dame Thétis,
Que Pélé pour femme avoit pris.
Jupin, assis sur un grand siége,
Y tiroit un bouchon de liége;
Sur sa face brilloit un air,
Moitié comique & moitié fier.

Ce maître Dieu remplit ſon verre
D'un excellent vin de Tonnerre ;
Dit à Thétis : De tout mon cœur....
Je vous rends grâce de l'honneur.
Tandis qu'il boit, quelqu'un le pouſſe ;
Il répandit, par la ſecouſſe,
Sur ſon rabat moitié du vin...
Eh ! maugrebleu ſoit du mâtin !
S'écria-t-il, avec ſon coude.
Là-deſſus, un moment il boude,
Et puis ſe remettant après,
Il dit : L'avez-vous fait exprès ?
Près de lui, Thétis la Déeſſe,
Dit, ſe penchant ſur ſa Hauteſſe :
Sire, ne ſoyez pas fâché,
Car le vin n'a jamais taché.
L'heureux époux de cette Dame,
La tirant par le bras : Ma femme,
Dit-il ; vous voyez bien ces Dieux,
Les uns jeunes, les autres vieux,
Et cette troupe de Déeſſes,
Dont les moindres ſont bien Comteſſes ;
Vous les voyez bien tous, Margot :
Je veux par vous être fait ſot,
(Ce dont j'enragerois ma vie !)
Si d'aucun d'eux je me ſoucie ;

Encor

Encor moins que de Jean de Vert.
Oui, mon petit bouchon de mer,
Je ne vois ici que vous ſeule,
Ce nez, ces yeux & cette gueule:
(Je crois que vous ſçavez, m'amour,
Que gueule eſt un ſtyle d'amour.)
Enfin, Thétis, votre perſonne
Me paroît tellement friponne,
Que je ne vois dans ce feſtin,
D'aimable, après vous, que le vin.
Là-deſſus, le gaillard badine;
Mais cette pucelle divine
Lui dit: Eh! ne me touchez pas;
Car vous avez les doigts tout gras.
(On me va dire: la gravure
Peut bien tracer une figure;
Mais jamais il n'arrivera
Que la figure jaſera.
Il eſt vrai, ſuivant l'ordinaire,
La choſe eſt difficile à faire.
Je n'ai point vu le bouclier
Que l'on fit pour notre Officier:
Mais enfin, c'eſt un trait d'hiſtoire;
Ainſi, Meſſieurs, il le faut croire,
A moins de prendre le parti
De lui donner un démenti;

Quoi qu'il en ſoit, voyez le reſte.)

Pendant que la troupe céleſte
Mange, ſe divertit & boit,
Voici que chacun apperçoit
Une main ſortant d'une nue;
Chacun croit avoir la berlue.
Et chacun ſe frotte les yeux,
Croyant mal voir, & pour voir mieux;
Juſques-là même que Diane,
Qui d'un gâteau de franchipane
Se coupoit alors un morceau,
Laiſſa la part & le couteau,
Et dit à Jupin: Puiſſant Sire!
Cette main, que veut-elle dire?
Eh! mais, lui répondoit Jupin,
Que nous pourroit dire une main?
Momus, qui de près la regarde,
Cria: Nous ne prenions pas garde
Qu'elle tient une pomme d'or.
Je vois bien autre choſe encor,
Dit Jupin.... Quoi?... De l'écriture
Miſe ſur l'or, ou la dorure....
Ventrebleu! vous avez raiſon,
Dit à ſon tour maître Apollon,
J'y vois deſſus:... *A la femelle*
La plus belle, & la moins cruelle.

Notre Dieu Vulcain ſur cela,
Fait crier à Junon, holà!
Que Perſonne ici ne s'aviſe
De s'appliquer cette deviſe;
Je veux la pomme, elle eſt à moi....
Votre *je veux* n'eſt pas ma loi,
Reprit Vénus qui ſe redreſſe.
Alors Minerve la Lucrece:
Je ſuis ſurpriſe, en vérité,
Que ce fruit me ſoit conteſté,
Dit-elle avec minauderie;
Meſſieurs, jugez, je vous en prie;
Je vanterois bien mes attraits,
J'ai, grâces à Dieu, le teint frais:
Je puis ajoûter que ces Dames
Ne ſont après tout que des femmes.
Les appas de Dame Vénus
Sont par l'uſage un peu déchus;
Bien plus exquiſe eſt une fille
Qui ne fit jamais de famille,
Que ne l'eſt Madame Junon,
Qui n'a plus qu'un air de dondon.
Elle eſt belle dans ſon eſpece;
Mais ſon air ſans délicateſſe,
Chez les connoiſſeurs, ne vaut pas
De neufs & de mignons appas,

Qui répandent certaine grâce...
Bon, bon! dit Junon, je t'en casse!
Voyez donc ce colifichet,
Avec sa taille de cotret;
C'est pour ton nez, petite sotte!
Vénus dit : Mais Junon radotte;
Sur quoi, laide comme un péché,
Auroit elle l'esprit fâché?
La pomme étant *à la plus belle*,
Sa grosse face y prétend-elle?
Croit-elle un mérite si grand,
Qu'une tettasse qui lui pend?...
Jour de Dieu, dit notre Déesse!
Je ne sçais qui me tient, Diablesse;
Que je ne poche ce minois
Que l'on t'a léché tant de fois.
Jupin, lassé de cette farce,
Dit : Maugrebleu soit de la garce!
En parlant à Dame Junon :
Sçais-tu bien, vilaine guenon,
Que cette Pomme *à la plus belle*,
Est encore *à la moins cruelle?*
Lis, sotte, lis l'inscription,
Pour rougir de ton action.
Je suis un joli petit homme,
Si tu mérites cette Pomme,

Dis ; tu m'as donc cocufié
Autant que l'on t'en a prié ?
Et peu t'importe donc, mâtine,
De paſſer pour une coquine,
Et pour la plus gouge des trois,
Si l'on préfere ton minois ?
Que maudite ſoit l'aventure
Qui déshonore ma figure !
Voilà, par un coup de haſard,
Jupin vérifié cornard ;
Madame eſt encor toute prête
A mettre un chiquet ſur ma tête ;
Meſſieurs ; &, quand il vous plaira,
Chacun de vous m'en plantera !...
Babillard ! lui dit ſon épouſe,
C'eſt d'attraits que je ſuis jalouſe ;
Je n'ai point mis dans mon eſprit
Le dernier mot de cet écrit ;
C'eſt la beauté que je diſpute,
Leur cédant l'honneur d'être pute :
Mais quand pour pute paſſeroit
Celle qui plus belle ſeroit,
Prix pour prix, ma foi je préfere
Un honneur qu'on n'eſtime guère,
C'eſt-à-dire, honneur ſoupçonné,
A tout viſage abandonné.

Une femelle dont la face
Nous repréſente une grimace;
Tant que ſa face durera,
Toujours laide la portera:
Mais une belle trop friquette
Peut bien ceſſer d'être coquette;
Et d'ailleurs, fait-on quelque cas
De femme ſage, ſans appas?
On aimera cette Veſtale
A-peu-près comme on fait la gale....
Voilà, reprit le Dieu Jupin,
Le vrai diſcours d'une pu....
A ce prix, juſqu'à Proſerpine,
Toute femme eſt une putine,
Répartit le Dieu de l'enfer,
Pour calmer un peu Jupiter:
Mais enfin de nos trois femelles
Il faut terminer les querelles.
Non, dit Jupin d'un ton brutal;
Les trois méritent l'Hôpital.
Oh! par la ſambleu, dit Neptune,
Il en faut pourtant élire une;
Meſdames, le berger Pâris
Décidera de votre prix.
Plus loin, ſur un mont, la gravure
De Pâris montre la figure,

Lequel entonnant des chanſons,
Gardoit, je penſe, les cochons.
Nos Dames y vont; on le prie
De déclarer la plus jolie;
Et ce Paſtre leur dit d'abord:
Tout ce qui reluit n'eſt pas or.
Souvent ſous les habits on niche
Une hanche, un tetton poſtiche;
Il me ſemble qu'on me l'a dit,
Ainſi dépouillez vôtre habit;
Je vous rendrai bonne juſtice,
Et vous voir ſera mon épice.
  Nos trois immortelles alors
Firent voir à nu leur beau corps.
Quand il vit Junon toute nue,
Peſte! dit-il, qu'elle eſt dodue!
Quel poitrail! quel.... Par la corbleu!
Mais, à propos, voyons un peu....
Que veux-tu voir!... Votre derriere;
Têtubleu! quelle canonniere!
Si, pour vaincre, il faut un gros cu,
Par ma foi, le vôtre a vaincu.
La chair eſt belle: mais la taille,
Entre nous, ne vaut rien qui vaille;
Et, n'a pour le dire en un mot,
Pas plus de grâces qu'un fagot.

A vous le dez ; c'étoit Minerve....
Ah ! mon Berger ! Dieu te conserve !
Il répondit : Ainsi soit-il ;
Mais retranchez votre babil.
Voyons, que je vous examine ;
Vraiment, votre forme divine
Me paroît d'un fort bon aloi,
Je m'en accommoderois, moi :
Mais la face a certain air mâle,
Qui, se joignant à certain hâle,
Vous font ensemble un certain air,
Qui n'est ni délicat, ni clair.
Oh ! que de morsures de puce !
Au col, au sein, elle vous suce ;
Le soir, avant de vous coucher,
Vous devriez bien les chercher.
Oh ! oh ! dites-moi donc de grâce,
Pourquoi vos pieds sont pleins de crasse ?
Un pied crasseux est si vilain !
Que n'usez-vous un peu du bain,
Outre ce, ce genou, ma fille,
Est aussi rude qu'une étrille ;
Ce n'est pas que, comprise en bloc,
Près de vous on demeurât roc ;
Mais, fille chaste, ou bien de joie,
Il faut toujours qu'on se nettoie.

Eh bien ! & vous Dame Alifon,
Qu'allez-vous nous dire de bon,
Dit-il, à Vénus qu'il contemple ?
Que vous ferviriez bien d'exemple
Au Peintre, qui de fon pinceau,
Peindroit un beau corps, ou corps beau !
C'eft du fatin ! que je le baife....
Pâris, ton cœur eft donc bien-aife ?...
Vraiment, bien autre chofe itou....
J'aurai donc le fruit, petit fou ?
Si je l'ai, je te donne Hélene....
Eft-ce une bête à poil, à laine ?...
C'eft une fille... En vérité ?
Mais a-t-elle de la beauté ?...
C'eft un petit ploton de charmes....
De plaifir j'en verfe des larmes;
Tenez, Vénus, voilà le fruit;
Mefdames, je défends le bruit.
Mon Dieu ! quelle fentence injufte !
Dit Minerve, qui fe rajufte.
Junon, en remettant fes bas,
Dit : Il fe connoît en appas !
Voyez donc ce que me rapporte
D'avoir montré ce que je porte !
Plus loin, on voit à découvert
Repréfentés Sparte & la Mer;

On voit Hélene fugitive,
Avec Pâris, quitter la rive,
Et l'on juge que cet époux
Lui dit : Ma fille, sauvons-nous !
  Vulcain, après cette gravure,
Forma le reste de l'armure.
Sitôt que notre Achille l'eut,
Vers Agamemnon il courut;
Lui dit deux mots & deux bredouilles :
Pourquoi nous être chanté pouilles ?
A quoi reprit Agamemnon :
Ce que tu dis est bel & bon;
Cela n'étoit pas nécessaire :
Mais, mon enfant, que diable y faire ?
Et puisque tu reviens ici,
Je te présente un grand merci.
Là-dessus le combat commence;
Mais les Troyens n'eurent pas chance,
Notre Achille tant les frotta,
Que ce fut à qui mieux trotta.





LIVRE DIXIEME.

OR çà, je crois que nul n'ignore,
A moins que d'être une pécore,
Que quand un ennemi poursuit,
Si l'on en a peur, on s'enfuit;
Et l'on prend dans son épouvante,
Le chemin que le sort présente;
N'eût-on frayeur que d'un bâton,
A droite, à gauche, tout est bon.
Or, le Troyen est tout de même,
Il fuit dans sa frayeur extrême,
Et dit : La peur me rend si fou
Que je m'enfuis, sans sçavoir où.
  Celui-ci ses jambes déploie
Pour courir du côté de Troie:
Mais à Junon il ne plaît pas
Qu'il évite ainsi le trépas.
Oh ! dit-elle, pour qu'on les tue,
Je vais les barrer d'une nue,
De laquelle il arrivera
Que chacun d'eux son sou boira.

Il étoit vrai ; car le nuage
Les conduisoit droit au naufrage :
Ils s'écrioient, dans l'onde chûs,
Encor si nous étions tout nus !
Sans habits aisément on nâge ;
Mais voyez ce maudit nuage,
Où diantre il s'est allé camper,
Tout exprès pour nous attaquer !
Pendant qu'au fond chacun dévale,
Et qu'un peu trop d'onde il avale,
Achille, dans le pays plat,
Met tout en pitoyable état ;
Les blessés font grand tintamarre,
En criant, s'il m'avoit dit garre ;
Ou bien, s'il m'eût donné méchef
En tout autre membre qu'au chef !
Pendant qu'ils font ces tristes plaintes,
Les gens sains, pénétrés de craintes,
Se disoient : Allons nous cacher
Dans un antre, ou sur un rocher.
Les petits poissons de riviere
En usent de cette maniere ;
Car les poissons bien plus gros qu'eux
Les gobent comme on fait des œufs.
Ils sont découverts par Achilles,
Qui leur dit : Ah ! les imbécilles,

Qui me prennent pour un nigaud !
Croyez-vous qu'en grimpant bien haut,
Par le moyen de cette roche,
Votre âme reste en sa caboche ?
Tout en parlant il entendit
Un pet, qui près de lui se fit;
D'abord notre Guerrier écoute,
Et dit : Le petteur est sans doute
Ici près, & dans quelque lieu
Qu'on trouvera, s'il plaît à Dieu;
Et là-dessus il voit un antre,
Dans lequel aussitôt il entre.
Douze Troyens s'étoient nichés....
Hélas ! c'est bien pour nos péchés,
Que notre imprudent camarade
A lâché cette pétarade....
Il leur dit : C'est lui qui vous nuit;
Car je ne suis venu qu'au bruit.
Vous servirez tous d'hécatombe;
C'est-à-dire que sur la tombe
De mon ami Patrocle mort,
Le fer finira votre sort.
Alors, notre Achille commande
Que l'on les attache de bande,
Pendant qu'il vôle au bord de l'eau,
Pour y massacrer de nouveau.

Lycaon, infortuné Prince,
Récemment venu de Province,
Qui, toujours pauvre cul crotté,
Loin des siens & de la Cité,
Jadis par notre Capitaine
Vendu d'écus une douzaine,
Fut depuis ce malheureux temps,
Malgré lui, le valet des gens;
Qui, battu par son dernier maître,
Pour un seul carreau de fenêtre,
Qu'en la fermant trop rudement
Il avoit fêlé seulement;
Planta-là ce trop méchant homme,
Et s'enfuit du côté de Rome;
De-là revint en Ilion,
Dans laquelle habitation
Etoit Priam, Monsieur son Pere:
(Article que j'ai pensé taire,
Non tout exprès, mais par oubli.)
Ce Lycaon, jeune & joli,
S'offre aux yeux du Guerrier Achille,
Tout comme il sortoit de la Ville.
L'autre lui dit: Est-ce bien toi? ...
Eh! de nécessité c'est moi:
Mais ce moi-là n'est pas peut-être
Celui que vous pouvez connoître ....

Si fait ; N'es-tu pas Lycaon ?...
C'eſt ordinairement mon nom....
Quoi ! c'eſt toi ? N'eſt-ce pas menſonge ?
Car plus j'y rêve, & plus j'y ſonge ;
Et plus je penſe, ſur ma foi,
Qu'un diable s'apparoît à moi.
Dis-moi : Comment as-tu pu faire
Pour t'eſcamoter & ſouſtraire
A la chaîne qui, dans Lemnos,
Garottoit tes pieds ou gigots ? ...
Bon ! ce n'étoit qu'une ficelle....
Vous mentez, Eſclave infidele :
Mais je vais d'un bon coup de fer
Dépêcher votre âme en enfer ;
Et j'eſpere que ſon voyage
Durera plus qu'un eſclavage ;
A moins que la parque Clotho
Ne vous file à double fuſeau.

Il lance alors une ſagette :
Mais à terre l'autre ſe jette,
Et dit, en s'écriant bien fort :
Par haſard, ne ſuis-je pas mort ?...
Puiſque tu parles, je t'aſſûre,
Que ton âme eſt dans ta figure....
Eh bien ! répondit Lycaon,
Au nom de Dieu, laiſſe-l'y donc.

Tu m'avoûras que peu t'importe
Qu'elle y demeure ou qu'elle en ſorte.
Feras-tu mourir de tes coups
Un homme embraſſant tes genoux?...
Ah parbleu! la plaiſante amorce!
Eſt-ce moi, nigaud, qui t'y force?
Meurs, meurs.... Te voilà bien preſſé,
Pour ne faire qu'un trépaſſé....
Meurs donc.... Attends, je t'en ſupplie,
Moitié de mes raiſons j'oublie;
Je fus ton captif autrefois....
De quoi ſert ta dolente voix?
Je porte une âme ſi peu tendre,
Que je verrois un homme pendre,
Sans que l'on pût m'avoir un ſou,
Pour l'exempter de ſon licou....
O Ciel! je fus toujours eſclave;
Et j'ai quatre ans vécu de rave.
Depuis douze jours ſeulement,
Je vis un peu tranquillement.
Légitime enfant d'un Monarque....
Voyez donc la belle remarque!
Que l'on ſoit légitime ou non,
En eſt-on moins brave garçon?
Va, rends l'eſprit, car ta naiſſance
M'eſt de fort peu de conſéquence....

Quoi!

Quoi ! vous n'auriez point de pitié? ...
Je t'ai déjà, par amitié,
Donné, morbleu ! plus d'un quart-d'heure ;
Allons vîte, il faut que tu *meure*....
Écoutez cette phrâse encor :
Je ne suis point frere d'Hector ;
J'entends du côté de ma mere,
Et peut-être encor moins du pere....
En vain tu me viens lanterner :
Tiens, je ne puis te pardonner.
Si Patrocle étoit dans ce Monde,
J'aurois, je crois, l'âme plus ronde :
Sans tant de frime & de façon,
J'eusse remis mon espadon.
Quand il vivoit, je dirai même
Que j'avois une peine extrême,
Lorsqu'il falloit dans les combats
Que je vous abattisse un bras ;
Contre moi j'étois en colere,
Quand je voyois ce bras à terre ;
Je regardois comme un péché
De l'avoir ainsi détaché.
Mais Patrocle est mort ; & mon âme,
Le sçachant bien gîté, s'enflâme :
Ta mort, pour calmer ce grand feu,
Doit y contribuer un peu.

Mais, quoi donc ! cette mort t'étonne !
Mon enfant, connoîs-tu personne
Qui ne dégorge son esprit,
Soit dans un camp, ou dans un lit ?
Dans la ville, dans le village,
En célibat, en mariage ;
Christophe couché, Jean debout :
La mode est de mourir par-tout.
Les chiens, les chats, la volatille,
Personne encor n'a fait l'anguille ;
Je veux dire, esquivé si fort,
Qu'il ait pu s'échapper de mort.
Moi-même, engendré d'une femme
Que Jupiter nomme Madame ;
Enfin, moi, le fils de Thétis,
J'aurai mon sac ; & c'est bien pis.
Mon Patrocle, qui, dans sa bière,
S'en va, d'une étrange manière,
Être tout de son long couché,
En a-t-il été si fâché ?
Ah, têtubleu ! quand j'imagine
Combien il fera triste mine,
Il me prend un bouillant courroux.
A propos, vous préparez-vous ?
Où voulez-vous que mon épée
Soit par moi dans ce sang trempée ?

Mon enfant, vous pouvez choisir
L'endroit, suivant votre desir....
Mais, Monsieur, s'il étoit possible,
Comme tout coup est fort nuisible,
Ayez la bonté de donner
Un an pour me déterminer.
Maugrebleu de la sotte bête!
Dit-il, en lui cassant la tête.
Lycaon tomba sur son cu....
Ah! te voilà donc étendu,
Dit alors notre Capitaine,
Qui dans le Scamandre l'entraîne.
Souffrez que le fond de votre eau
De ses pareils soit le tombeau,
Monsieur le Dieu du présent fleuve,
Par récompense de la preuve
Qu'ils donnerent, en votre endroit,
De la piété qu'on vous doit.
On dit alors que le Scamandre
L'appella garnement à pendre;
Mais notre invincible Héros,
Sans l'écouter, tourna le dos.
Tout y tomboit, Asteropée
N'eut point frayeur de son épée;
Il banda son arc, & lui dit:
Par plaisir, arrête un petit.

Eh l'homme ! avec ton arbalête,
Vise par-tout, hors à la tête ;
Car j'eus toujours pour le trépan,
Dit Achille, un dégoût très-grand.
Le trait part ; l'autre dit : Attrape ;
Effectivement il le frappe,
Il en sortit un peu de sang.
Oh ! tu n'acheveras pas l'an ;
Au tireur cria notre Achille.
Le gaillard étoit plein de bile,
Dit-il en voyant s'en-aller
Le sang qu'il lui fesoit couler.
Il est vrai, j'étois à la veille,
Dit l'autre couché sur l'oreille,
De prendre deux ou trois bolus.
Maintenant il ne t'en faut plus,
Répondit Achille, qui tue
Tout ce qui s'offroit à sa vue ;
Et donnoit toujours, pour tombeau ;
Aux trépassés le fond de l'eau.
Écoute, dit le fleuve Xante :
Ces corps ont arrêté ma pente,
D'aujourd'hui je n'ai point coulé ;
Je suis, révérence parlé,
Aussi captif, à ma maniere,
Qu'un vent retenu par derriere.

En vérité n'es-tu point las
D'avoir donné tant de trépas?
Il faut, mon ami, dans la guerre,
Qu'un vrai courage se modere.
On sçait fort bien qu'il est permis
D'être rude à ses ennemis:
Mais il faut que celui qui tue
Les démembre avec retenue,
Et non pas que son bras brutal
Se plaise à leur faire du mal.
Or, le tien, sans vouloir médire,
Sur notre épithete un peu tire.
Le Ciel enfin peut se fâcher
Contre cedit bras de boucher;
L'affliger d'un bon *rhumatisse*....
Je fais, ma foi, trop d'exercice....
Mon pauvre Achille! au nom de Dieu,
Fais boucherie en autre lieu;
Ce tas de charognes m'afflige:....
Pour peu que cela vous oblige,
Lui répondit-il, je m'en vais.
　Il le promit bien: mais après,
Notre Guerrier voyant dans l'onde
S'enfuir, & barbotter du monde,
En disant au Dieu, serviteur,
Crac, voilà notre prometteur

Qui dans les eaux vôle & s'élance.
Xante cria : Quelle insolence !
Voyez donc combien ce coquin
Se moque d'un Être Divin !
Ah jarni ! que, d'un grand courage,
Je gourmerois un tel visage !
C'est le Héros le plus payen.
Mais à propos je puis fort bien,
Oui, je pourrai le faire boire.
Pour qu'un jour à venir l'Histoire
Dise : quand Scamandre est raillé,
Il ne se mouche pas du pied.
Et là-dessus notre Scamandre
Fit tant que ses eaux vont se rendre,
Et s'amasser sur ce Héros,
Qui dit : Voilà d'insolents flots !
Ouf, dit-il, gagnons le rivage ;
Allons, ne perdons point courage.
Bon ! cria-t-il, je suis au bord.
Un gars qui n'eût pas été fort,
Auroit, par ma foi, la bedaine,
De boisson à grenouille pleine ;
A mon égard, je suis un dru,
Et j'ai mediocrement bu.
Xante dit : En vain tu te flattes ;
Tu n'es pas sorti de mes pattes.

Sus, mes ondes, doublez le pas,
Là-dessus, nouvel embarras.
Le flot devance notre Achille;
En vain se montre-t-il agile;
Le flot le couvre, il boit de l'eau;
Il s'écria : Vîte un bateau.
Voyant qu'on ne le peut entendre,
Tâchons, dit-il, de nous défendre.
Il se retourne; ah, Dieu pendard!
Si je t'attrape quelque part,
Que je te battrai d'importance!....
Va, va, songe à ta conscience....
Le Guerrier eût bien répondu,
Mais par un flot il fut battu;
Il fallut qu'il baissât la tête,
En disant un mot malhonnête,
Lesquels mots il n'épargnoit pas,
Quand il étoit dans l'embarras;
Y mêlant après la priere,
Il parla de cette maniere:
Fais, s'il se peut, Maître Jupin,
Que ces eaux se changent en vin;
Je verrai du moins ma charogne
Périr par une mort d'ivrogne.
Juste Ciel! Achille noyé!
Cela ne fait-il pas pitié?

Eh ! pourra-t-on faire mémoire
D'un défunt à force de boire
La plus fade eau qui jamais [illegible]?
Foin de celle qui me conçut !
Que souvent, sans son hôte, on compte !
De par tous les Diables ! j'ai honte
De finir par un tel malheur.
Ah ! que l'eau m'affadit le cœur !
Une liqueur si détestable
Aux poissons seuls est convenable.
Qu'est devenu cet Apollon,
Contre qui, moi brave garçon,
Du moins suivant la prophétie,
Je devois exposer ma vie ?
Vous mentez donc, Destins puissants,
Comme des arracheurs de dents ?
Et toi, des Dieux le Dieu suprême,
Tu fais donc aussi le Bohême ?
Pardon ; pourtant je suis fâché,
Du mot hardi que j'ai lâché.
Eh ! que dirai-je de ma mere ?
Ah, mon Dieu ! la bonne commere !
Et que j'en dégoiserois bien
Sur ses prédictions de chien !
Oh ! que, sur le plancher des vaches,
Je lui découvrirois de taches !

Mais quand on eſt en grand danger,
Il n'eſt plus temps de ſe venger.
Bref enfin, au diable ſoit-elle,
Avec ſon titre d'immortelle;
Et pareillement tous les Dieux,
Nés, à naître, jeunes & vieux!
Dans la peur que j'ai du naufrage,
Je n'en dirai pas davantage;
Je leur pardonnerois encor,
Si j'étois aſſommé d'Hector.
Je dirois: Celui qui m'aſſomme
Eſt, du moins, un bon Gentilhomme.
Mais moi, des Dieux fils & couſin,
Me noyer! quel fichu deſtin!
Il achevoit cette parole,
Quand Pallas vient qui le conſole,
Et lui dit: As-tu beaucoup bu?...
Bien plus que je n'aurois voulu....
Courage, mon enfant, dit-elle,
Aux Dieux ne faites point querelle;
Ils ont tous dit la vérité:
Vous ſerez un mort regretté,
En un mot, un mort honorable....
Mais, Madame, êtes-vous croyable?...
L'état où te voilà, mon fils,
Me fait paſſer ce que tu dis.

A ces mots, il reprend courage,
Comment donc! ventrebleu, je nâge,
Dit-il, aussi-bien qu'un barbet!
Ah, mon Dieu! grand merci, Babet....
(Eh! oui, Babet. Eh bien! quoi? qu'est-ce?...
C'est le surnom de la Déesse.)
Xante, voyant comme il nageoit,
De tout son cœur en enrageoit.
Fleuve Simoïs, mon beau-frere,
Dit-il, transporté de colere,
Conduis ici tous tes torrents.
Il faut secourir ses parents.
Ce fanfaron m'a fait injure:
Viens, hâte-toi, je t'en conjure;
Qu'il soit noyé; c'est charité,
Pour le Troyen & sa Cité;
Viens donc, ou le diable t'emporte!
Pourquoi lambiner de la sorte?....
Peut-on, quand il faut remonter,
Si vîtement se transporter?....
J'ai tort; mais, dans ce qu'on desire,
Il arrive souvent de dire,
Ou se servir d'expression
Qui marque trop de passion.....
Crois-tu donc que j'y prenne garde,
Et que de si près j'y regarde?

Dit-il : notre fraternité
Permet un peu de liberté.
Alors, les fleuves se joignirent,
Et tous les deux ils l'assaillirent.
Achille cria : Ces bouillons
Viennent comme des champignons.
A moi, Pallas, à moi, Madame :
Mais cette carogne de femme
M'a planté là pour reverdir :
Allons, tâchons de nous roidir.
O Ciel ! dit Junon, s'il se noie,
Adieu donc la prise de Troie.
Vulcain, mon fils ! Vulcain ! .. Eh bien ! ..
Dis à Xante qu'il est un chien....
J'y cours, maman : mais cette injure
Finira-t-elle l'aventure ?
Le Xante, Dieu fort étourdi,
Dira que je suis bien hardi....
J'ai le meilleur moyen du monde,
Dit-elle, d'arrêter son onde ;
Va-t-en trouver le Vent Zéphir,
Et lui commande de venir.....
Je le vois là-bas qui badine
Au buisson d'une noble-épine....
Holà, Zéphir ! ... Que me veut-on ?
Parlez à Madame Junon....

Eh ! que plaît-il à ſa Hauteſſe ?
Je veux, répondit la Déeſſe,
Que vous alliez aider Vulcain,
Qui va brûler certain coquin....
Eh ! Madame, comment l'appelle
Votre Révérence immortelle ?...
Le Fleuve Scamandre... Ah ! c'eſt lui ?
Quelqu'un m'en parloit aujourd'hui.
Si l'on en croit la renommée,
Sa perſonne n'eſt pas aimée.
Que diantre ! répondit Vulcain,
Vous gratterez Junon demain ;
Courons enflammer le Scamandre,
Et, s'il ſe peut, le mettre en cendre.
Allez, mon fils, reprit Junon,
De moi maman digne garçon.
Ils deſcendent, Vulcain allume
De la terre l'ardent bitume ;
L'on voit partir le même éclair
Que fait l'arme de Jupiter :
Le Zéphir, en enflant ſa joue,
Souffle, reſſouffle, & fait la moue.
Il n'eſt plus d'eau dans les marais....
Mais ce vent chaud eſt fort mauvais ;
On ſent moins d'air que dans un gouffre ;
Et, d'ailleurs, la poitrine ſouffre....

Vraiment ! c'eſt un air fort mal ſain....
Oui, mais il mûrit le raiſin,
Dit un ami de la bouteille....
Il vaudroit bien mieux que la treille,
En dépit du plaiſir brutal,
Répondit un autre, allât mal,
Plutôt que la ſanté ſi chere
Fût beaucoup affligée ou guère.
Ah ! répondit certain glouton,
Peut-être oui, peut-être non....
Meſſieurs, écoutez, je vous prie....
Eh bien ?... La fontaine eſt tarie.
Mais, me diront quelques Lecteurs,
Où prenez-vous ces diſcoureurs
Qui jâſent ſi fort à leur aiſe ?...
Où je les prends ? Quelle fadaiſe !
Je les prends.... Mais je n'en ſçais rien....
Vraiment ! c'eſt répondre fort bien...
Par la ſambleu ! je les ſuppoſe
Voyez donc l'étonnante choſe !...
Elle eſt étonnante avec droit ;
Car, s'il vous plaît, en quel endroit
Placez-vous cette bande oiſive ?
Sera-ce au camp, ou ſur la rive ?
Quoi ! pendant que leur langue ira,
Autour d'eux chacun ſe tuera....

La vôtre, mon Lecteur, babille
Comme le manche d'une étrille.
(Le terme est un peu polisson,
Cependant il peut être bon.
Quoi qu'il en soit, il tiendra place.
Que je meure, si je l'efface.)
Or donc, la conversation
Est dans la Cité d'Ilion.
Ce sont des Bourgeois de la Ville,
(Vous le voyez bien à leur style;)
Marchands, Notaires, Procureurs,
Qui, comme vous, font les Docteurs.
Revenons à notre Scamandre,
Que Vulcain veut réduire en cendre.
Petit-à-petit sa pauvre eau,
Bouillante comme en un fourneau,
Devient à rien & se resserre,
Le rend un Fleuve de misere.
Maudite, dit-il, l'action
Qui d'un Dieu fait un embrion.
Ce malheureux, étant sans mule,
Cria d'abord: Ah! je me brûle
La plante des pieds & les doigts:
C'est comme de l'huile de noix.
Qu'un homme dans la flâme endure!
Quel supplice que la brûlure!

Puis il cria, ſortant dehors :
Je me brûle par tout le corps.
Mets-toi dans un trou, dit ſon frere...
Oui, mais il faudroit donc le faire.
Comment le ferois-je ce trou ?
Le ſol eſt dur comme un caillou.
Grand Vulcain, Dieu de l'incendie ;
Va, je te cède la partie.
Retirons-nous à deux de jeu....
Brutal, attends encor un peu.
On t'apprendra, coulant reptile,
A vouloir noyer un Achille....
J'ai cru qu'il ſçavoit bien nager....
A-t-il moins couru de danger ?...
A tout péché miſéricorde ;
Euſſé-je mérité la corde,
Dans un inſtant je n'aurai pas
De l'onde plus long que mon bras....
Moi, je ne veux pas, méchant drille,
T'en laiſſer plein une coquille....
Plein une coquille ! Ah, bourreau !
Cruel meurtrier de mon eau !
Plein une coquille ! Ah, Madame !
Dit-il, s'adreſſant à la femme
De Jupin, le maître des Dieux :
Aimez-vous les diſcours pieux ?

Vous fléchit-on par la priere?
Êtes-vous sage, ou bien ratiere?
Les suppliants à vos genoux,
Les lorgnez-vous d'un regard doux?
Dieu me damne! je n'ai, ma Belle,
Encens ni mâle ni femelle.
Je suis un misérable Dieu,
Dans cet instant sans feu ni lieu.
J'avois jadis certain Empire,
Dont il faut que je me retire;
Fleuve Scamandre fut mon nom:
Mais de moi l'on fait un chapon.
Je veux dire que l'on chaponne
Le plus exquis de ma personne.
Je fus grand, je suis un nabot;
J'étois fier, & je suis un sot.
Ce mot de chapon, belle Dame,
N'émeut-il pas un peu votre âme?
Imaginez-vous bien, Junon,
Que Jupiter est fait chapon.
Dans cette douleur sans pareille,
Vous auriez tous deux sur l'oreille.
Chapon exprime, à mot couvert,
Ce que feroit lors Jupiter.
Peut-être trouvez-vous, ma Reine,
La pensée un peu trop obscene:

Mais j'ai cru, m'en allant mourir,
L'endroit propre à vous attendrir.
Vous êtes au fait de la chose;
Vous sçavez la métamorphose
Que dans un Dieu fait un tel cas,
Quand complet de forme il n'est pas.
D'ailleurs, dans le temps où nous sommes,
La femme a l'oreille d'un homme:
(Par le mot homme, ou bien humain,
J'entends tout genre masculin;
Et l'oreille aussi signifie,
Qu'à présent la femme est hardie,
N'a plus ce ridicule honneur,
Qui blessoit en tout sa pudeur.)
Je ne dis pas que vòtre trogne
Ne soit capable de vergogne.
Il est encor de certains mots
Qui la font rougir à propos:
Mais, Madame, qu'elle rougisse,
Ou qu'elle ait toujours la jaunisse,
Comme à présent la vôtre l'a,
Éteignez ce chien de feu-là.
Si, pour terminer ma priere,
J'allois vous montrer mon derriere;
Vous verriez un cul tout rôti.
Pardi! voyez si j'ai menti.

N'eſt-ce pas pitié, ma Déeſſe,
Qu'on ait ainſi brûlé ma feſſe?...
Mon Dieu! quelle façon de cu!
Vulcain, mon courroux eſt vaincu;
Reprit Junon; il me déſarme....
Son cul, ma mere! & par quel charme?...
C'eſt le derriere le plus noir,
Et le plus pitoyable à voir!
Eteins le feu, je t'en conjure;
Et qu'un onguent pour la brûlure
Lui ſoit étendu ſur la peau.
Alors on lui rendit ſon eau.
Achille dit à l'Immortelle:
Je l'ai, pardienne, échappé belle!
De courage après tranſporté,
Il courut d'un autre côté.
Que de chapeaux furent à vendre!
Que de têtes il ſçut pourfendre!
En vain on l'appelloit brutal,
Il n'en feſoit pas moins de mal.
Sur les murailles de la Ville,
Priam dit: J'apperçois Achille,
Il paroît percé juſqu'aux os;
Ah! comme il mene nos Héros!
Tenez donc, regardez, ma femme.
Que le Ciel daigne avoir ſon âme;

(Ces mots étoient pour un Soldat
Qu'Achille avoit tué tout plat.)
Tudieu ! que de cerveaux il fêle !
Les miens tombent comme la grêle.
Parbleu ! tout homme est bientôt mort.
Pendant qu'il en est temps encor,
Vîte, qu'on abatte les portes;
Sans cela mes pauvres cohortes
N'auront pas un seul membre entier;
Par la jarni ! quel Officier !
On courut ouvrir, chacun entre;
Ah ! nous voilà dans notre centre.
Celui-ci s'écrioit : Je *croi*
Que j'ai perdu le maître doigt.
L'autre dit : Ah ! morbleu, j'enrage,
Je n'ai plus de nez au visage;
Me trompé-je ? Vois, notre ami....
S'il t'en reste, c'est un demi.
Oh ! oh ! Jacques, moi qui raisonne,
Je suis plus frotté que personne,
Et j'ai bien payé mon écot,
Ne vois-tu pas ce bras manchot ?
De nos soldats voici les femmes,
Qui dévotement pour leurs âmes
Disoient comme un *De profundis*,
L'une une fois, & l'autre *bis*.

Un certain qu'on appelloit Pierre,
Ouït marmotter la priere,
A sa femme, d'un air pieux,
Qui, roulant tristement les yeux,
Disoit : Ciel ! je vous recommande
Tous les défunts ; mais de la bande,
De grâce ayez sur-tout pitié
De mon vaurien, de mon plat-pied,
D'un mari nommé Pierre & Jacques,
Qui, quoiqu'il me battît à Pâques,
Mérite, à présent qu'il est mort,
Que je fasse un petit effort.
Au reste, ô Ciel ! je te tends grâce,
D'avoir étendu sa carcasse ;
Car j'avoûrai que le mâtin
Me fesoit mourir de chagrin.....
Mais vraiment, vous faites, m'amie,
Un bel éloge de ma vie !
Oh ! je ne suis pas si bien mort
Que je ne vous entende encor.
Ah, ah ! Madame la coquine,
Ma personne est une mâtine,
Nous verrons, dans une heure ou deux,
Lequel vit le plus de nous deux ;
Comme à Pâque, à la Pentecôte,
Il sera bon que je vous frotte ;

Et comme elle eſt encor trop loin,
Dès-à-préſent il eſt beſoin,
Pour ramener un peu votre âme
A la tendreſſe d'une femme,
De faire marcher, mon trognon,
Ce qu'on nomme martin-bâton.
Eh! répondit la menagere,
Tu te mets, je crois en colere,
Ne devois-tu pas voir, badin,
Que c'eſt un tour fait à la main,
Et que l'éloge ſur ta vie
N'étoit qu'une plaiſanterie?
Je te voyois parfaitement,
Et j'ai dit, raillons un moment....
Tu penſes donc qu'on te va croire?...
Ah! ſi ce n'eſt pas-là l'hiſtoire....
Par la ſambleu! ne jure pas;
Je te romprois jambes & bras:
Mais revenons à notre Achille,
Je crois qu'il eût forcé la Ville,
Si le très-vaillant Agénor,
Fils légitime d'Anténor,
N'eût dit: Que diable veux-tu faire!...
Ce que je veux? Te faire taire...
Il n'eſt pas ſûr de ſe mêler
De me défendre de parler;

Achille? Alors, un de la bande
Répondit à cette demande : .
J'aurois plus vîte réparti,
Mais de mes jours je n'ai menti ;
Et dans ce même inſtant, je ſonge
Qu'il vaut mieux, de peur d'un menſonge,
Confeſſer, d'un ſincere aveu,
Qu'Achille m'eſt connu fort peu ;
Peu, bleſſe encor ma conſcience....
Oh, pardi ! je perds patience,
Quel raiſonnement ſogrenu !
Pour dire, il ne m'eſt pas connu,
Dit Hector, tirant ſa rapiere,
D'une contenance très-fiere,
Dans le deſſein de faire un mort,
D'Achille qui couroit ſi fort.
Priam, deſſus une muraille,
Cria : Tu ne fais rien qui vaille ;
Mon pauvre enfant, retire-toi....
Bon, bon ! vous vous moquez de moi....
Que n'eſt-il encor dans mon ventre !
Dit Hécube, qui veut qu'il rentre.
Le bon-homme reprit encor :
Veux-tu bien revenir, Hector ?...
Eh mais ! je crois, Dieu me pardonne,
Que Priam mon pere, & ma Bonne,

Sont tous deux, dans le même temps,
Abandonnés de leur bon sens....
Eh jarni! s'écria le pere,
C'est, mon fils, que je considere
Que cet homme, en doublant le pas,
Est le porteur de ton trépas....
Oh bien! mon Papa, s'il le porte,
Il faudra donc qu'il le remporte;
Car je ne me sens pas d'humeur
A le recevoir du porteur....
Rentre, dit-il, je t'en supplie;
Déjà, sur ma face pâlie,
Par avance se peint, Hector,
Le maudit chagrin de ta mort....
Si vous êtes imaginaire,
Mon Papa, que pourrois-je y faire?...
Le preux Achille est un Samson
Qui n'entend rime ni raison;
Je sçais fort bien que ton courage
Est aussi grand, & davantage:
Mais tu n'es qu'un petit roquet,
Qui voudroit battre un gros barbet.
Vois-tu sa taille gigantine?
Je lui remarque dans la mine
Un certain je ne sçais quel air,
Qui tient du grand diable d'enfer,

Et je gage avec assurance
Qu'il finira par la potence;
Car dans son visage on voit net
Une figure de gibet.
Mordi! je ne m'y trompe guère...
   Je gage que non, mon cher pere;
J'empêcherai, par un bon coup,
La prédiction du licou....
Ne fais point cette tentative,
Il va t'étendre sur la rive.
Ton corps de la sorte étendu,
Que de maux ce futur pendu
Va causer à notre famille!
Je ne voudrois pas être fille
Un peu belle, & femme non plus,
Me donnât-on cinquante écus;
Parce que, toi mort, sur mon âme,
L'ennemi forcera Pergame,
Et très-certainement alors,
Malheur à tout féminin corps,
Dont le minois, ou bien la face,
A l'œil offrira quelque grâce:
Il faudra, malgré le peché,
Se donner sans faire marché.
   Tes sœurs, dont tu sçais la figure,
Auront leur part de l'aventure;

On n'entendra ni qui, ni quoi.
En vain dira-t-on: laiſſez-moi;
Ceſſez donc cette impertinence,
Monſieur, je ſuis ſous la puiſſance
D'un homme extrêmement jaloux....
Eh! que m'importe votre époux?
Pardi! le voilà bien malade!
N'eſt-il pas vrai, mon camarade?
Là-deſſus on tiraillera,
Une pauvre femme criera:
A mon ſecours! je ſuis perdue!
Taiſez-vous donc, groſſe dodue,
Allons m'amour, point de chagrin,
Répondra le maître coquin.
Mais, ſans citer d'autres femelles,
Tes pauvres ſœurs, belles pucelles,
Têtubleu! qu'elles vont peſter!
Quand quelqu'un les viendra tâter,
Qu'elles joueront de leurs quenouilles!
Qu'elles dégoiſeront de pouilles,
Avant de ſouffrir qu'un garçon
Vienne attaquer leur cotillon!
Jour de Dieu! s'écriera l'aînée!
(Laquelle eſt une haquenée,
Qui vous allonge un coup de pied,
Au plus tendre Amant, ſans pitié.)

Jour de Dieu ! ſi quelqu'un me touche,
Je lui ſors les dents de la bouche;
Vous croyez, vilains patineurs,
Vous trouver autre part qu'ailleurs.
Mais il faudra, malgré vergogne,
Se rendre, & faire la carogne;
Car j'appelle comme cela
Celles qui font ce métier-là.

Hélas ! dit Hector, mon cher pere,
Moi défunt, ſi notre adverſaire
Ne violentoit que l'honneur
De nos femmes & de ma ſœur;
Je gagerois fort bien ma tête,
Que, dans ce cas ſi malhonnête,
Pas une d'elles ne diroit:
Ah ! ſi ſieur Hector reſpiroit !
Et ma ſœur qui ſes Amants tape,
Comme un bon-homme vous attrape;
Aucun d'eux ne ſeroit battu,
Si ce n'étoit une vertu
Que de paſſer pour un peu fière,
Et que d'avoir cette maniere:
Mais je ſuis sûr que dans ſon cœur
Elle ſouffre de tant d'honneur.

Oh bien ! dit Priam, je ſuppoſe
Que ce ſoit-là fort peu de choſe,

Que le ſexe n'eſt point fâché
De commettre un petit péché:
Mais, pour moi qui ſuis d'une eſpece
A n'avoir point cette fineſſe;
Moi, mon cher fils, dont la pudeur
N'eſt point à charge dans mon cœur,
Si le Grec entre dans Pergame,
Je ſerai fait un corps ſans âme;
Et je n'aurai, pour toute part,
Que deux ou trois coups de poignard.
A mon âge toute bleſſure
Nous conduit à la ſépulture;
Je dirai donc en trépaſſant:
Voyez, combien j'avois de ſang!
J'aurois pu vivre en mon ſquelette
Encore une moiſſon complette.
Je l'euſſe vu, cette moiſſon,
Si mon miſérable garçon,
Que de bon cœur je donne au Diable,
Eût été pour moi pitoyable,
Et n'eût point couru le danger
Sitôt de ſe faire égorger.
Hécube à ſon tour ſe récrie:
Ah! mon Dieu! que je ſuis marrie
Du maudit jour que notre Roi
Me rendit enceinte de toi!

Je devois bien, pauvre begueule,
Lui tourner le dos & la gueule :
Mais que diantre ! il m'étoit si doux
De satisfaire mon époux !....
Mon Dieu ! le beau détail à faire !
Répondit Hector à sa mere,
Que de venir renouveller
Que vous vous laissâtes aller.
Quand on est vieille, qu'on est sotte !
Eh ! jarni ? troussez votre cotte,
Ma mere, & retournez-vous-en
A la maison avec Priam :
Aussi bien Achille s'approche.
  On lui répondit : Cœur de roche !
Ou peut-être cœur de rocher !
Sans qu'on pût jamais le toucher.
  Un dragon s'emeut par outrance,
Quand un lion vers lui s'avance ;
On voit tout son corps frétiller,
Ou bien se recroqueviller ;
Sa peau laide, & sur-tout la queue,
Est tantôt rouge, & tantôt bleue,
Lequel changement de couleur
Dénote sa méchante humeur.
Et ce n'est pas un grand miracle :
Ne voit-on pas même spectacle

Sur le visage d'un humain,
Attaqué d'un subit chagrin?
(Chagrin subit, falloit il dire;
Mais Dame Rime est le martyre
Du sage arrangement des mots).
Revenons; le Troyen Héros,
Au dragon ici se compare;
Car son œil agité dit: garre!
Certain Auteur jure sa foi,
Qu'il eut pourtant un peu d'effroi;
Qu'il dit, malgré toute sa rage:
Ah! si j'en croyois mon courage!
Je m'enfuirois de meilleur air,
Que d'attendre ce bras de fer;
En ajoûtant: mon Capitaine,
Allons, point de foiblesse humaine!
Dans la Cité que diroit-on,
Si vous vous montriez poltron?
Chaque bourgeois sous sa capote,
Vous mettroit à la matélote,
Et médiroit tout en un tas
De l'esprit, des pieds & des bras.
Voyez donc cet homme terrible,
A qui tout paroissoit possible!....
Devant Polydamas hier,
Il sesoit le brave & le fier:

On eût dît que la vaillantise
Logeoit en chair dans sa chemise,
Et que du gars de Thétis né
Il n'auroit fait qu'un déjeûné.
Quant à l'égard de son armée,
Bon ! ce n'étoit qu'une fumée,
Que son sabre dissiperoit
Mille fois plus qu'il ne faudroit.
Là-dessus, quelque bonne mere
Viendra vous dire en sa colere :
Je n'avois engendré qu'un fils :
Dis-moi, Gascon, où l'as-tu mis ?
Une autre dira : je te somme
De me restituer mon homme :
Et si cet homme est assommé,
Bien en vain serez-vous sommé.
Il viendra jusquà des commeres
Qui demanderont leurs comperes ;
Il faut donc se déterminer
A les envoyer promener,
Et leur dire : au Diable, femelles,
On vous en dira des nouvelles.
Tandis qu'Hector se parle ainsi,
Sire Achille dît : Me voici,
En fesant alors une pause.
L'autre dit : Ce n'est pas grand'chose.

Il répartit à ce mépris :
Vous êtes un vrai mal-appris.
(A propos, Lecteur, je demande
S'il est besoin d'écrire grande;
Car il se fait élision
Dans la prononciation.
Il faudroit ouvrir Furetiere,
Pour sçavoir de quelle maniere
Il est bon d'écrire cela;
Mais, ma foi, je ne l'ai pas-là.)
Ces Heros, tous deux en présence,
Se dirent quelque impertinence;
Car c'étoit la mode pour lors,
Avant que de se prendre au corps,
De se donner des coups de langue,
Lesquels on appelloit harangue,
Et nous Grecs nommons animal
Celui qui croit qu'ils fesoient mal.
Ils s'appellerent bon apôtre.
Vous êtes un sot... Vous un autre...
Te tairas-tu, fils de putain?...
Vous en avez menti, coquin.
Et mille autres sortes de termes,
Prononcés avec des tons fermes.
Après cet usité combat,
Hector dit: Or çà, maître fat,

A nos injures fesons trève;
Car hormis, la peste te crève,
Je crois que tout est employé....
Nous en laissons plus de moitié,
Répondit le Seigneur Achille,
Et j'en sçais encor plus d'un mille,
Lesquelles font grincer les dents,
Tant les mots en sont insultants,
Le moindre fantassin, beau Sire,
Plus que nous deux en sçauroit dire.
Il sied mal à des Généraux
De rester court comme nigauds.
Voilà, pour que l'on les finisse,
De beaux termes de pain d'épice,
De belles injures de chien!
Ma foi! tu ne l'entends pas bien:
Mais n'importe, vaille que vaille,
Qu'espérer d'un fils de canaille?
D'un homme provenu d'un Roi
Qui n'a non plus de bonne-foi
Que j'en ai, moi, dans la prunelle?....
Ce que tu dis-là, bagatelle.
Veux-tu convenir d'un traité?....
J'y vois peu de nécessité....
N'allons-nous pas, du cimeterre,
Tâcher de nous coucher par terre?....

Assurément; bien entendu
Que tu feras l'homme étendu.....
Mon Dieu! ce n'est pas là l'histoire;
Qui sçait lequel aura victoire?
Mais convenons d'un petit point....
Par sa mardi! je ne veux point.
Que diantre! où trouver un Notaire?....
Bon! il n'en est pas nécessaire.
Nous ne conviendrons seulement
Que d'un petit enterrement....
Coûte-t-il une grande somme,
Quand on fait enterrer un homme?....
Non, pouvu qu'il soit enterré
Suivant la regle du Curé.
Oh! parbleu! ces cérémonies,
Qui se font après nos voiries,
Sont des choses qui coûtent tant!
A présent si rare est l'argent!
Et, nos Prêtres aimant le lucre
Comme un enfant aime le sucre,
Je trouve cent fois plus aisé
De t'enterrer dans un fossé.
Cedit traité de sépulture
Est pour toi de mauvais augure;
Et c'est, à ne t'en point mentir,
Graisser tes bottes pour partir.

Tiens, ce trait-là dans ta caboche
Vaudra comme une place au coche.
Garre au front. Hector dit : eh ! mais :
Attends, tu tires de trop près.
Le trait part : foin de l'arbalête !
J'ai bien cru lui crever la tête,
Dit Achille ; & le sieur Hector
Lui dit : je ne pars point encor :
Ton âme seroit bien surprise,
Si dans le coche elle étoit mise ?....
Voyons donc, où me tires-tu ?...
A ton grand vilain nez pointu.
Notre Achille, à cette menace,
Son grand nez de la main embrasse....
Comment diable ! au nez ; es-tu fou ?
Et n'a-t-il pas son double trou ?
Fi donc ! tac, autre trait qui vôle.
Il ne dit pas une parole,
Sinon qu'au nez s'étant tâté,
Il cria : bon ! il m'est resté.
Or çà, dit-il au Sagittaire,
Essayons donc du cimeterre.
Hector, un grand coup lui tira,
Mais son ennemi le para.
Son épée en outre se brise :
Je suis tondu du vent de bise ;

Dit-il; & ſi je ne cours fort,
Hector eſt frit, *id eſt*, eſt mort....
Ah! têtubleu, comme il enjambe!
Quel adroit mouvement de jambe!
Dit Achille, en le pourſuivant;
J'aimerois mieux ſuivre le vent.
Arrête donc, ou je ſuffoque;
Je crois, pardi, que tu te *moque*:
Me prends-tu pour un lévrier?
Eh! pourquoi diantre tant crier?
Dit le fuyard, qui, par ſageſſe,
Expoſe le Héros de Grece,
En s'enfuyant ſous les remparts;
Et criant: tirez donc des dards.
Que diable fait cette canaille,
Les bras croiſés ſur la muraille?
Tirez donc, Meſſieurs les faquins:
Peſte ſoit des fils de putains!
A ces mots, la canaille lance
Des traits pour offenſer la panſe
D'Achille, ou bien quelqu'autre endroit:
Car chacun viſe à ce qu'il voit:
L'un lui tire dans la viſiere,
Et celui-ci juſte au derriere;
Car, aux tireurs cet invaincu,
Tour-à-tour montroit face & cu.

Messieurs! il est bien malhonnête,
Cria-t-il en levant la tête,
D'attaquer qui ne vous dit mot....
Vous raisonnez tout comme un pot.
(J'eusse dit cruche, dans la prose;
Mais, cruche & pot c'est même chose:
Outre ce, c'est que dans mon vers,
Cruche seroit tout de travers.
Il est bien vrai que dans l'usage,
Cruche est employé davantage;
Mais pourvu qu'on m'entende bien,
L'usage à qui rime n'est rien.)
En dépit des traits qu'on me pousse,
Je veux t'attraper, barbe rousse,
Dit-il au Troyen, dont la peau
Avoit un poil un peu rousseau.

Hector galopoit de plus belle:
O vrai chien de Jean de Nivelle!
Ajouta le fils de Thétis:
O Jupin, faites qu'il soit pris,
Ou du moins que le pied lui glisse...
Voyez, s'il vous plaît, la malice,
Que d'exiger du Dieu Jupin
Que je me casse le groin!
Peut-on avoir l'âme plus noire?
Si Jupiter vouloit l'en croire,

Que ſçait-on ſi cet accident
Ne me romproit pas une dent !
Attends, je vais t'apprendre à faire
Une oraiſon ſi ſalutaire.
Ce diſant, il ramaſſe un trait,
Et cria : corbleu ! c'en eſt fait;
Je ne ſuis plus. Cette ſagette
Entre mes mains vaut une brette.
Penſes-tu donc que je te crains,
Parce que j'ai montré mes reins ?
Et ton âme eſt-elle aſſez fiere,
Pour conclure de mon derriere,
Que je t'ai montré ſagement,
Que j'ai fui ton emportement ?
Non, non, du défaut de vaillance
Bien différente eſt la prudence.
J'ai penſé, n'étant point armé,
Que je pouvois être aſſommé ;
Et je crois que tout galant-homme
Peut éviter qu'on ne l'aſſomme :
On n'a qu'une vie, après tout;
Pour la perdre il ne faut qu'un coup.
Là-deſſus ſieur Hector lui crie :
Je te larde, je le parie ....
Gageons que non.... Gageons que ſi:
Je ſuis peu gauche, Dieu merci.

Au même inſtant le trait il darde :
Notre Achille alors le regarde,
Et lui dit : Je ſuis bien trompé,
Si ta ſagette m'a frappé ;
Car je ne ſens nulle bleſſure
En nul endroit de ma figure.
Ah çà ! c'eſt à préſent mon tour ;
Et tu peux dire : adieu le jour.
Auſſi-tôt notre Achille lance .... ;
Ah ! je ſuis mort, en conſcience,
Cria le malheureux Hector ;
Je ſuis véritablement mort.
Je crois, dit l'autre, à ce langage ;
Que, ſi tu l'étois davantage,
Cela ne feroit point de mal.
Patrocle ! enfin, ton ſort fatal,
Dit Achille qui continue,
Eſt vengé, puiſque je le tue.
Déjà ſon âme, dans ſon corps,
Bataille pour ſortir dehors.
Viens donc voir comme ſon ſang coule ;
Sang auſſi beau que ſang de poule ;
Je crois, pour moi, que c'eſt tant-mieux ;
Car plus il eſt beau, plus tes yeux
En agréeront le ſacrifice.
Mais, voyez le plaiſant caprice !

Il rend son sang, le chien de fou,
Non-seulement par le grand trou,
Qui, par terre, étendu le couche;
Mais encor par sa gueule ou bouche.
Cher ami, va sur le chemin
Qui conduit au lieu souterrain:
Et là, voyant passer son âme,
Tout à loisir chante lui gamme;
Au Diable, assûrément, sera
Le mot qu'elle te répondra.
 Sieur Hector, prenant son haleine,
Dit: Ah! mon Dieu, que j'ai de peine
A dire encore un mot ou deux!
Mouche-moi, car je suis morveux.
 Là-dessus, Achille se panche,
Dit, le torchant avec sa manche:
Je perds si souvent mon mouchoir,
Que je ne veux plus en avoir.
L'autre reprit: Je te rends grâce;
Ta manche est cependant bien grasse:
Mais, quand on meurt, il est égal
De se moucher ou bien ou mal.
A propos, que voulois-je dire?
Qu'on est distrait, quand on expire!
Ne pourroit-on pas me guérir?
Faut-il absolument mourir?...

Oui; car le coup qui te renverse
Touche le cœur & le traverse;
Si j'eusse eu le temps d'y penser,
J'eusse un peu plus bas pu viser:
Mais en colere on prend peu garde,
Si l'endroit du corps où l'on darde,
Est mortel, ou bien ne l'est pas;
D'ailleurs, on n'a point de compas.
Va, que ton individu meure,
Cela sera fait tout-à-l'heure;
Un esprit, comme un lavement,
Se rend, dit-on, dans le moment....
Oh! tu parles bien à ton aise!
Mourir n'est pas une fadaise:
Tu serois bien embarrassé,
S'il falloit être trépassé.
Mais, écoute-moi, je t'en prie:
Si, pour racheter ma voirie,
Mon papa t'offre une rançon,
Promets-tu d'entendre raison?
Oh! dame, il ne faut pas t'attendre
Que, moi mort, tu puisses me vendre
Autant d'argent que je valois,
Quand je venois & que j'allois:
D'ailleurs, tu sçais que la finance
Est rare ici tout comme en France;

Il faudra faire bon marché,
Et me rendre tout harnaché.
A ce discours reprit Achille :
Mon enfant, il est inutile
De te répondre là-dessus ;
Toi mort, que te faut-il de plus ?...
C'est que je souhaiterois être
Mis au cercueil de mon ancêtre...
Va, va, quand tu seras gîté,
Tu n'auras plus de vanité...
N'importe, donne-moi promesse...
Soit; mais que je sois un Jean-fesse,
Ou bien, comme on dit, un coquin,
Si j'en tiens seulement un brin...
Pardi, ton âme est bien cruelle !
Faut-il, pour une bagatelle,
Me refuser une action
Qui fait ma consolation ?
Ah, chien ! ah, loup ! lion ! barbare !...
Le voilà qui déjà s'égare,
Dit Sire Achille ; & sa raison
Commence à lui faire faux-bond.
Et le mourant, qui continue,
Dit : J'apperçois la lame nue,
Qui, dans le ventre te perçant,
Te tire bon & mauvais sang.

Ah! j'aurois besoin de lunette:
Ce n'est point lame, mais sagette,
De laquelle le pointu dard
Met ton corps de ton âme à part.
Celui qui la tire est un homme
Que j'apperçois & que l'on nomme....
Maudit soit-il, avec son nom!...
Enfin, tant-y-a qu'Apollon
Lui dit ces mots: Tiens, grosse bête,
Tire lui tout droit à la tête.
Pardi! le voici, c'est Pâris:
Mais, je me meurs, ami, dis *bis*:
Qu'à Dieu soit l'âme & la charogne.....
Dejà ton âme! ah! la carogne,
Qui me prédit, tout en partant,
Une effusion de mon sang.
Tiens, je ne dirois pas pour elle
Une syllabe, une voyelle:
Et quant à l'égard d'Apollon,
Et Pâris, tout cela chanson;
Mais, fût-ce la vérité pure,
Je me ris d'eux & de l'augure.
Quand il eut prononcé ces mots,
L'on accourt pour voir le Héros.
Chacun tout doucement approche...
Achille, as-tu vuidé sa poche?...

Oh, pardi ! jusqu'à son gousset,
Il est ce qu'on appelle net....
La capture est-elle un peu forte?...
Eh ! curieux, que vous importe ?
Celui-ci dit : Est-il bien mort?
Si nous l'estocadions encor ?
Ah ! quelle tête de citrouille !
Par la jarni ! je crois qu'il grouille
Dit un des Grecs : & sur cela,
Chacun très-vîte s'en-alla....
Revenez, ô troupe coyonne !
Au logis il n'est plus personne ;
Et ce n'est que son vêtement,
Qu'agite quelque coup de vent.
Allons nous-en attaquer Troie,
Elle doit être notre proie,
Puisque son plus grand défenseur
A dit au monde, serviteur.
Courons... Arrêtez ! mon intime ;
Patrocle, objet de mon estime
Et de ma plus tendre amitié,
Patrocle me fait trop pitié :
Il n'est pas gîté ; sa figure
Doit tirer à la pourriture ;
Il empuantiroit le camp,
S'il n'est enterré sur le champ.

Alors, le corps d'Hector il lorgne,
Et s'écria: Que l'on l'éborgne!
Coupez-lui l'oreille & la main,
Et tirez-lui le poil du ſein.
Lui-même il lui perça la plante,
Plante des pieds. Choſe étonnante,
Dit un d'eux, parlant du Troyen,
Qu'un homme mort ne ſente rien!
S'il vivoit encore, je penſe
Qu'en reſſentant cette ſouffrance,
Il nous crieroit bien, le brutal:
'Ah! marauds, vous me faites mal!
Quand il eut la plante percée,
Une ficelle y fut paſſée,
Pour lier le cadavre au char.
'Ah! le voilà bien, le pendard,
Dit Achille. Et le grand Homere
Dit à ſon tour: Quelle miſere!
O toi! comment peux-tu, Soleil,
Eclairer un acte pareil?
Et vous, Lecteurs, pouvez-vous lire
Le récit que je viens d'écrire;
Et non-ſeulement ce récit,
Mais encor tout ce que j'ai dit?
Car, à parler avec franchiſe,
Ce n'eſt qu'un tiſſu de bétiſe.

Après donc cet acte inhumain,
Sur ſon char il monte ſoudain,
Et promena cette charogne,
Dont les cailloux cognoient la trogne.
Hécube, au mur, à cet objet,
Dit : Mais quel eſt donc ſon projet ?
Son charriot va de la ſorte
Qu'on diroit qu'un diable l'emporte :
En vérité, mon fils Hector
Auroit bien froid, s'il n'étoit mort ;
Du moins, pour cacher la ſottiſe,
Il lui faudroit une chemiſe.
Mais, voyez qu'il étoit charnu !
Pardi ! c'étoit un beau corps nu !
Oui, vraiment, dit Priam ſon pere ;
Outre ce, bon homme de guerre.
Il va, dit-il après ces mots,
Se rompre l'épine du dos.....
Le dos n'eſt rien ; mais ſa cervelle
Pourra ſortir de ſon écuelle.....
Ma foi, je ſuis preſque d'avis
D'aller défendre ce cher fils.
Mais, mon mari, reprit ſa femme,
Ne ſortez pas, par Notre-Dame !
Car ce grand Achille eſt ſi fou
Qu'il vous attacheroit itou ;

(Façon de parler fort gauloise.)
Lors, Andromaque la matoise,
Dit : Allez, sortez d'embarras.
Maman, il ne bougera pas ;
Et je vais parier qu'il craque.
Il reprit : Madame Andromaque,
Vous le prenez-là sur un ton
Qui me désigne fanfaron :
Mais sçachez, Madame la sotte,
Que si vous ne portiez la cotte,
Vous sçauriez ce que mon bras vaut.
Hector fut toujours un nigaud,
Lorsqu'avec trop de complaisance
Il toléra votre insolence.
Voilà comme par la bonté
Un esprit de femme est gâté.
Une autre que cette bégueule
Feroit des cris à pleine gueule.
Perdre un mari, le voir traîné,
Et son cadavre assassiné !
Mon Dieu ! si j'étois à sa place,
Que je visse ainsi la carcasse
Du cher compagnon de mon lit,
J'aurois bientôt perdu l'esprit.
Quand il vivoit, la bonne chienne
Lui disoit : que Dieu vous maintienne ?
L'appelloit

L'appelloit ſon poulet, ſon cœur.
Regardez quelle eſt ſa douleur.
Le voilà mort, en grouille-t-elle?
Corps excepté, toute femelle,
(J'entends d'un eſprit dépravé,)
Ne vaut pas ce que j'ai trouvé.
Elle dit à cette parole:
Doutez-vous que je n'en ſois folle?
Quand vous vouliez vous en-aller,
Je me préparois à gueuler:
Mais, pour mieux ſauter, je recule....
Allons, taiſez-vous, ridicule.
On entendit le peuple alors,
Qui s'écrioit: Le pauvre corps!
L'un: Que de boſſes à ſa tête!
L'autre: O poſture malhonnête!
L'autre pleuroit, ne diſant mot;
Et l'autre: Oh! que le voilà ſot!
Notre Achille arrive à ſa tente;
Avec ſon bonnet il s'évente:
(Si l'on veut, avec ſon chapeau;)
Car ſon viſage étoit en eau.
Il détire un peu ſa manchette,
Et ſaute en bas de ſa charrette:
Et laiſſant là défunt Hector,
Il dit: Reſte-là, vilain mort.

Après, il courut chez Atride,
Qui l'appella bon homicide;
Et qui lui dit: Assurément,
Vous l'avez tué joliment,
Monsieur Achille; c'est l'entendre.
Mais à propos, pourquoi le pendre
Par les jambes à votre char?...
C'est pour le diviser en quart,
Ou l'écarteler, pour mieux dire....
Pardi! vous m'avez bien fait rire;
Car il montroit tous ses joyaux.
A-t-il rendu tripe & boyaux?
Avoit-il aussi le derriere
Beaucoup barbouillé de poussiere?...
Je ne l'ai pas examiné,
Dit-il, après l'avoir traîné....
Croyez-moi, mettons-nous à table....
Oui-dà, le vin est admirable....
Et de mon rôt, qu'en dites-vous?...
Il est d'un très-excellent *goût*...
A boire. A vous, Monsieur Achille....
Je vous rends de grâces un mille...
Monsieur, c'est trop de la moitié:
Touchez-là, j'ai de l'amitié
Pour vous: mon âme en est plus pleine
Que de mets ne l'est ma bedaine.

Quand on eut bien mangé, bien bu,
Chaque Officier leva le cu.
Du plus profond ſommeil du monde,
Achille dormit près de l'onde;
Et tout en dormant il crut voir
Son ami ſortir du manoir.
Tout en ſommeillant il s'écrie:
Ne m'approche pas, je te prie.
Tiens, mon ami, je n'aime pas
Les gens entichés du trépas;
Car ils ont tous, pour l'ordinaire,
La mine ſi patibulaire!...
L'Ombre, ſe tirant à l'écart,
Dit: Que vous faites le bavard!...
Bavard ou non, va-t'en au Diable;
Car ta mine eſt trop effroyable.
Ventrebleu! ne m'embraſſe pas
Avec tes longs & vilains bras....
Je vais crier à pleine tête.....
Mais, mon Dieu! tu fais bien la bête,...
Encore un coup, par charité,
Reculez, Monſieur le gîté.
Que ſçais-je ſi votre fantôme
Eſt celui d'un diable ou d'un homme?
Je ſuis Patrocle, ton féal....
Patrocle eſt donc un animal.

De venir ainsi m'apparoître !...
Eh ! la, la, calmez-vous, mon maître ;
Remettez-vous, reprenez cœur....
Eh bien donc ! spectre de malheur,
Dont l'affreuse & défunte mine
A fait échapper mon urine ;
Car, de frayeur j'en ai pissé.
Dites-moi, maudit trépassé,
Que voulez-vous ?.... Que l'on m'enterre....
Voyez, qu'il étoit nécessaire
D'apparoître vilainement,
Pour avoir un enterrement !
Croyez-vous, Ombre impertinente ;
Votre figure ragoûtante ?
Détalez, vous me faites peur....
Adieu, ton valet.... Serviteur.
Le Guerrier alors se réveille,
Et dit, en se grattant l'oreille :
Il a raison, en vérité,
Car il devroit être gîté.
Il ordonne après qu'on apprête
L'attirail de la triste fête.
Douze Troyens furent tués ;
Non sans être beaucoup hués.
Jadis, cette action cruelle
Passoit pour une bagatelle.

Achille étoit un peu boucher.
Mais, bon! qu'on me l'aille chercher,
Le mortel qui n'ait point de tache!
Il n'en eſt aucun que je ſçache.



LIVRE DOUZIEME.

QUAND on eut fait l'enterrement,
Chacun, dans l'aſſoupiſſement,
Baiſſant ſur ſes yeux la paupiere,
Laiſſa-là le mort & la bière,
Pour s'en aller un peu plus loin
Dormir au lit, ou dans un coin.
C'eſt en vain que ſur ſa couchette,
Pour dormir, Achille ſe jette:
A tout moment il s'agitoit,
Une puce au bras le mordoit;
Au dos c'étoit une punaiſe.
Mettons-nous donc ſur une chaiſe,
Dit-il en ſe grattant le dos;
J'y trouverai plus de repos.
La peſte ſoit de la vermine,
Qui me tracaſſe & me chagrine!

Ce difant, il prend un fauteuil.
Ne voilà-t-il pas le cercueil
De Patrocle, avec fa figure
Inclufe dans la fépulture,
Qui vient s'offrir à fon efprit?
Pardi! Patrocle eft bien maudit,
De venir embrouiller ma téte,
Moi qui fuis las comme une bête!
Eh! que lui faut-il donc encor?
N'a-t-il pas fon gîte de mort?
Là-deffus Achille s'allonge,
Mais toujours à Patrocle il fonge.
Ma foi! reprit-il, après tout,
Ce garçon-là m'aimoit beaucoup.
Combien n'étoit-il pas en peine,
Quand il me prenoit ma migraine!
Qu'il me fefoit de contes bleus,
Lorfque nous voyagions tous deux!
Que de poules, dans maint village,
Avons-nous pris, fefant voyage!
Hélas! n'eût-il pris qu'un feul œuf,
Nous le partagions comme un bœuf.
Si l'on donnoit fur nos épaules
Trente ou quarante coups de gaules,
Il eft sûr que fon amitié
M'en épargnoit plus de moitié.

Eh! que dirai-je de cent filles,
Tant de laides que de gentilles,
Desquelles, par son seul moyen,
J'obtenois le doux entretien?
Dans une semblable aventure,
C'étoit me servir de Mercure:
Mais, pour moi, ce pauvre garçon
Trouvoit tout honnête & tout bon.
Mon Dieu! qu'il sçavoit bien la gamme?
Qu'il fesoit bien un coup de lame!
Qu'il étoit charmant! Son teint fin
Offroit un miroir à putain.
Il est bien vrai qu'en sa personne
Logeoit une âme un peu gasconne:
Jamais Gascon ne mentit mieux
Sur ses biens & sur ses ayeux.
Mais, parbleu! je le laissois dire,
Et j'avois liberté d'en rire.
Le pauvre diable est trépassé;
Que son âme soit *in pace*:
Mais, songeant à sa mort tragique,
Dont le ressouvenir me pique,
Sans que j'en jure sur ma foi,
J'aime mieux qu'il soit mort que moi:
Et ce néanmoins, je regrette
Le mouvement de son squélette.

Quoi ! mon Dieu ! cet homme si cher
Est donc roide comme du fer !
Retournons au champ de bataille
Remuer encor la tripaille
Du malheureux qui le tua.
Là-dessus il éternua,
Et dit : S'il vivoit, le Jocrisse
M'eût dit : que le Ciel vous bénisse ;
Ajoûtant, en torchant son nez :
Dieu veuille avoir les trépassés !
Déjà brilloit Madame Aurore,
Et le Soleil alloit éclore.
Achille dit : Puisqu'il fait jour,
Au rivage allons faire un tour,
Y considérer la voirie
Qui, sur ses pieds, ôta la vie
Du sieur Patrocle notre ami.
Et là, trouvant cet ennemi,
A son charriot il l'attache,
En le nommant, dit-on, Gavache :
Le traîne ensuite comme un chien
Sur ses deux fesses de Troyen,
Autour du tombeau de l'intime
Qui du Troyen fut la victime.
Le jour, à ce spectacle-là,
De compassion recula.

Et dit: Corbleu! j'ai répugnance
D'avoir fait tant de diligence.
Les Dieux, amis du ſieur Hector,
Plaignirent grandement ce mort,
Et dirent au Seigneur Mercure:
Que diantre! enlevez ſa figure.
Mais Minerve & Dame Junon
S'écrierent deux fois: Non, non.
Si ſon cu pitié vous inſpire,
Pour nous, nous n'en feſons que rire.
N'eſt-il pas frere de Pâris,
Qui pour nous eut tant de mépris?
Tenez, de cet affront l'image
De nos cœurs entretient la rage.
Ah! ſi vous ſçaviez ce que c'eſt
Que de la beauté l'intérêt,
Et le dépit d'une femelle
Qu'on n'a point trouvée aſſez belle
Pour obtenir la Pomme d'or!
Fi donc! ne parlez point d'Hector.
Que l'on l'écorche, qu'on le gruge,
Si Pâris, cet âne de Juge,
N'eût que notre honneur offenſé,
Notre dépit ſeroit paſſé;
Mais, jour de Dieu! trouver ſans grâces
Nos divines & dignes faces!

Il faudroit un cœur bien chrétien,
Pour aux siens vouloir quelque bien.
Douze jours après ces paroles,
Dignes de femmes ou de folles,
Messire Apollon vôle aux Cieux.
Le Diable emporte tous les Dieux!
Ou bien, que la peste les crève,
Si le Diable ne les enlève!
Cria-t-il d'un premier abord....
Eh! quoi donc? qu'est-ce?.... C'est d'Hector
Que je parle.... Eh! pourquoi le faire
Avec tant d'ire & de colere?
Pourquoi souhaiter, comme un fou,
Que le Diable nous saute au cou?
Voyez, s'il vous plaît, quel exorde!
Oh! bien, qu'un Diable te le torde....
C'est, reprit-il, que cet Hector
Est un bien misérable mort.
Il a fait plus de sacrifices,
Plus offert de veaux & génisses;
Enfin, les Dieux il a prié
Plus qu'il ne falloit de moitié;
Leur a fait souvent chère entiere.
Allez le voir sur son derriere,
Et jugez du beau grand merci
Que nous lui rendons tous ici.

Chacun des Dieux, à cette vue,
N'a non plus sa sotte âme émue,
Que s'il voyoit dans un fossé
Un fils de jument trépassé;
Et cependant, on vous honore!
Corbleu! je le répete encore:
Le Diable vous emporte tous....
Mais, mon Dieu! parlez sans courroux....
Le moyen, dites: par exemple,
N'avons-nous pas chacun un Temple,
Qu'il fit, vivant, édifier?
Ai-je tort, après, de crier?
Est-il de partisan en France
Dont l'Hôtel ait cette apparence?
Après ce qu'il nous a bâti,
Fesons du moins qu'il soit rôti;
Ou fesons mettre son squélette
Dans une caisse ou bien cassette;
Arrachons ce corps de la main
De ce cruel fils de putain,
Qui de son pauvre corps se moque,
Et le déboîte, & le disloque.
  Thétis dit: seigneur Apollon,
Si je vous interromps, pardon:
Ce fils de putain, est-ce Achille?....
Eh! Madame, il est inutile

De vous inquiéter de cela ;
Laiſſons le mot comme il eſt là....
Mais c'eſt que moi, je ſuis ſa mere ;
Et de votre diſcours j'infere
Que d'une pute étant le fils,
Cette pute-là, c'eſt Thétis.
Il faut donc, ne vous en déplaiſe,
Dire ſi c'eſt une fadaiſe ;
Me faire de la diction
Un mot de réparation,
Ou ſoutenir que je ſuis garce.
Fi donc ! ce ſeroit une farce,
Répondit Madame Junon.
N'eſt-il pas vrai, ſieur Apollon,
Qu'en nommant ainſi Maître Achille,
C'étoit une façon de ſtyle ?...
C'étoit ce que c'étoit, dit-il :
Parbleu ! voilà bien du babil !
Que ſçais-je, après tout, ſi Madame
Eſt & fut une honnête-femme ?
Du moins, ce que je ſçais fort bien,
C'eſt que toute femme de bien
Peut demain être une putine,
Sans qu'on le connoiſſe à ſa mine.
Paix, reprit Junon : ces diſcours
Ne ſont bons que quand ils ſont courts.

Mais, revenons à la charogne
D'Hector, lequel fait que tu *grogne*,
Quand tu le plains d'être écorché,
Et d'avoir le cul tout haché;
Ce cul, nigaud, ces écorchures,
Ne font-ce pas des aventures
D'un homme qui mortel est né,
Et par conséquent condamné
A subir toute la souffrance,
Comme un voleur à la potence?
Au-lieu qu'Achille, vertuchou!
Est bien né sous un autre chou.
Putine ou non, cette Déesse,
Au bout de neuf mois de grossesse,
Qu'avec sieur Pélée elle prit,
Comme un lavement le rendit.
Ce fut moi qui, par l'hyménée,
La joignit à ce dit Pélée.
L'on but tant à ces noces-là!
Et toi, butord, toi que voilà,
Ne nous rompis-tu pas la tête
De ta flûte pendant la fête?
  Jupin alors dit: Écoutez,
Tous vos discours sont pauvretés.
J'ai, moi Jupin, qui vous assemble,
Plus d'esprit que vous tous ensemble.

Voilà mon avis & mon mot.
Le ſieur Apollon n'eſt qu'un ſot;
Et ma femme, de ſa nature,
Eſt babillarde créature.
De Thétis Achille eſt le fils:
Dire de qui Thétis le prit;
Nous ſçavons bien qu'elle eſt ſa mere:
Mais que Pélée en ſoit ſe pere,
Ou qu'il ſoit un fils de putain,
L'un & l'autre n'eſt pas certain.
Il eſt certain, par la groſſeſſe,
Qu'il eſt le fils d'une Déeſſe;
Et ſieur Hector, en vérité,
Méritoit bien d'en être né.
Il eſt mort, & c'eſt grand dommage.
Il nous rendoit beaucoup d'hommage,
Et nous donnoit, en bœuf ou veau,
Tout ce qu'il trouvoit de plus beau,
Le meilleur de la boucherie;
Et non pas de cette voirie
Que l'on achette à bon marché,
Et dont le don eſt un péché.
Quant à l'égard de ſon ſquélette;
Que juſtice enfin lui ſoit faite.
Son corps eſt un peu maltraité;
Mais, ce corps une fois gîté,

Qu'importe, dans la ſépulture,
Qu'il ait belle ou laide figure?
Qu'on ait le cul malade ou ſain,
C'eſt alors un égal deſtin.
Pour ce qui regarde ſa biere,
J'y pourvoirai d'une maniere
Qu'Achille même le rendra
A Priam, qui l'attendrira :
Mais, bien entendu pour la ſomme
Qu'à-peu-près peut valoir un homme;
Et je veux même que Thétis
Porte mes ordres à ſon fils;
Que de plus, elle ſoit contente...
Seigneur, je ſuis votre ſervante,
Reprit-elle, en le ſaluant,
Un pied derriere, un pied devant.
Pendant qu'ainſi Jupin raiſonne,
A Pergame il n'étoit perſonne
Qui, ſur le chapitre d'Hector,
Ne moraliſât ſur la mort.
Priam diſoit : Que Dieu confonde
Celui qui s'attache à ce monde!
Oh! que c'eſt une grande erreur
Que de trop y livrer ſon cœur!
Je ne ſuis plus qu'une carcaſſe :
Mais, n'euſſé-je encor que la face

De l'enfant qui pend au tetton,
Priam feroit toujours garçon,
De peur d'avoir une famille,
Dont d'abord l'efpérance brille,
Et qui, par des hafards de chien,
Diminue & devient à rien.
Si je ne maudis pere & mere,
Il ne s'en faut, par ma foi, guère.
Cent-mille diables font-ils pis
Que ne l'eft le fort de mon fils?
Là-deffus fa main affaffine
Afflige fa rauque poitrine
D'un démefuré coup de poing,
Dont fa femme Hécube témoin
Lui dit, en larmoyant: Mon homme,
Je me tuerai, fi tu t'*affomme*...
Par fembleu! quand tu te tuerois,
Crois-tu que je m'en foucierois?
Le malheur qui mon fils m'enlève,
(Perte dont il faut que je crève;)
Il me pourfuit trop, ce malheur,
Pour me faire aucune faveur.
Que je te haïs! vieille vilaine!
Que pour ma race j'ai de haîne!
Que j'ai de haîne pour le jour!
Que je me détefte à mon tour!

Je

Je haïs tout, comme on fait le diable....
Que ce dépit est pitoyable!
Dit Hécube; il vaudroit bien mieux
T'exciter à louer les Dieux...
Eux! peste soit de la canaille!
Ont-ils jamais rien fait qui vaille?
Voilà ma foi d'honnêtes-gens!
Que sont-ils? que coquins puissants.
Mais, trop loin la douleur m'emporte:
Et si j'en médis de la sorte,
C'est moins méchante intention,
Que par excès d'affliction.
Allons, allons trouver Achille,
Que des larmes mon œil distille,
Et que, de ces pleurs distillés,
Ses yeux deviennent tout mouillés.
On rit souvent, quand on voit rire;
Et qui voit sangloter, soupire.
Un bâilleur en fait bâiller cent;
Les moutons sautent, un sautant.
Or donc, à peine ce bon-homme
L'alloit faire, tout ainsi comme
Il en a formé le dessein,
Qu'Iris, de la part de Jupin,
D'une apparition subite,
Vint, & lui dit: Courez-y vîte...

Eh! qui diantre vous croyoit-là?...
Cependant, Monſieur, me voilà.
Il reprit: La choſe eſt certaine:
Mais, pourquoi prenez-vous la peine
De venir ici m'effrayer
Si fort que j'ai penſé crier?
Mon cœur trémouſſe d'épouvante;
J'en aurai du moins la courante...
Remettez-vous, pauvre vieillard;
Faites atteler votre char:
Car Sire Jupin vous ordonne
D'aller de ce pas en perſonne
Vers l'aſſaſſin de votre fils,
Prêt à le rendre à fort bon prix.
Là-deſſus Dame Iris s'envôle.
Il ne dit pas une parole,
Sinon, quand elle fut en l'air:
Mes compliments à Jupiter.
Or çà, dit Priam à ſa femme;
Je ſuis un peu bruſque, Madame;
Mais, dans le fond, rudeſſe à part,
Ma foi, je ſuis un bon penard:
Je chante pouille, je criaille;
Et tout cela, c'eſt feu de paille.
Tiens, Margot, raccommodons-nous....
Que l'on ſouffre avec les époux!

Oh, pardi! si tu fais la fiere,
Je vais te tourner le derriere.
Adieu, je vais chercher Hector....
Eh! laissez-le, puisqu'il est mort;
Car c'est trop vous exposer, Blaise...
Nous pleurerons tout à notre aise,
Et nous gémirons sur son corps...
Eh! de quoi servent ces transports?
Pour moi, je ne vois point les charmes
Que l'on trouve à verser des larmes
Sur l'épouvantable minois
D'un vilain trépassé sans voix....
Mais, il faut bien avoir sa cendre...
Oh bien! va donc te faire pendre;
Car ton Achille, en vérité,
Connoît mal l'hospitalité.
Ne sçais-tu pas que ce soudrille
A tué toute ta famille?
Et quand il en verra le tronc,
Il le tuera comme un cochon.
Tu diras qu'en te voyant braire,
Il en deviendra débonnaire.
Moi, je dis que plus tu brairas,
Et plus tu le divertiras:
Qu'en te disant, Dieu te console,
De temps-en-temps la croquignole

Deſſus ton nez s'exercera,
Et grande douleur te fera:
Tu crieras d'un meilleur courage;
Il n'en voudra pas davantage.
Il me ſemble à préſent le voir;
L'ouïr dire: Quel avaloir!
Quel goſier! voyez, je vous prie;
Comme ce vieux bon-homme crie!
Las, enfin, de t'ouïr heurler,
Il dira qu'on t'aille étrangler:
Ce ſera là la fin tragique
De ta pitoyable muſique,
Et ſur laquelle cependant
Tu fondes un eſpoir ſi grand.
Notre fils eſt mort à la guerre.
Quant au reſte de ſa miſere,
Ecorchures & nudité,
Reins fracaſſés & cul crotté,
Ventre troué, perte d'entrailles,
Ce ſont des ſuites de batailles.
Quelques gens me répartiront
Que les vautours les mangeront;
Que ce ſort, dont l'image offenſe,
Ne ſied qu'au gibier de potence.
Eh bien! pour en être mangé,
Dès ſa naiſſance il fut jugé.

Ce cercueil eſt-il ſi funeſte ?
Et leurs ventres ont-ils la peſte ?
Combien d'hommes & de garçons
Sont-ils mangés des moucherons,
(Je dis, piqués) pendant leur vie !
Mais, c'eſt une badinerie ;
L'endroit démange, & puis c'eſt tout.
L'ampoule y vient, & c'eſt beaucoup.
Si d'un mort un vautour ſe ſoule,
Du moins il n'y vient point d'ampoule :
Et d'ailleurs, après le trépas,
Les vers ne nous rongent-ils pas ?
Bref, enfin, que dirai-je encore ?
Jupin, ce grand Dieu qu'on honore,
Ce Jupin avoit réſolu
Les meurtriſſures de ſon cu.
Oui, par ſon décret, ce derriere
Devoit ſe ſouiller de pouſſiere.
Il eſt bien vrai que ce décret
N'eſt pas le plus ſagement fait ;
Mais, Jupiter étant le maître,
Il faut paſſer par la fenêtre,
Ou, ſans milieu, paſſer par-là ;
Le proverbe nous dit cela.
Ce décret eſt une injuſtice,
Une étourderie, un caprice :

Mon cher Hector méritoit mieux ;
Mais, fais donc rendre compte aux Dieux.
Perchés là-haut dans leur demeure,
Ils s'embarrassent bien qu'on meure
La gueule droite ou de travers ;
Ils s'embarrassent bien des vers
Qui dévorent une carcasse,
Et qui grignotent une face.
Hélas, je voudrois seulement
Tenir Achille un seul moment.
Qu'il auroit de coups d'étriviere
Bien appliqués sur le derriere !
Souviens-toi du cu de mon fils,
Répondrois-je à ses plus hauts cris.
Peste soit du cu que tu *nomme*
A tout moment ! lui dit son homme :
Tu n'as qu'un cu pour entretien.
Je devrois être au camp Troyen.
Çà, donne-moi quelque monnoie....
Moi ! reprit la Reine de Troie ;
Je n'ai, je pense, que six blancs :
Cela peut-il s'offrir aux gens ?
Et crois-tu que Monsieur Achille
Par six blancs soit rendu docile ?
Mon Dieu ! lui répond son époux,
Six blancs & six blancs font cinq sous.

Cinq ſous, en ce temps miſérable,
Sont une ſomme raiſonnable.
Si j'y joins quelque choſe encor,
C'eſt bien tout ce que vaut Hector.
Après ces mots, il fend la preſſe;
Le peuple autour de lui s'empreſſe;
Et crioit : Où diable allez-vous
Vous expoſer parmi les coups ?...
Eh ! maudit ſoit le tintamarre,
Répondit-il en criant, garre !
Vous m'étourdiſſez de vos cris :
Allez-vous-en dans vos taudis.
Le corps de mon fils eſt en loque ;
Voulez-vous que le loup le croque ?
Allez-vous-en : bien-tôt le Grec
Sçaura bien vous fermer le bec.
Je ne donnerois pas deux mailles
De vous autres, pauvres canailles !
Car, par ma foi, vous m'avez l'air
D'avoir bientôt un pied de fer
Dans le derriere ou la freſſure,
Et de faire pauvre figure.
Les fils du ſieur Priam, alors,
S'en vinrent, avec grands tranſports,
Lui dire : O papa de nos âmes !
Nous vous ſupplions par ces femmes,

Par leurs maris, par leurs enfants,
De conſerver le reſte d'ans
Que le Ciel, qui nous aime, donne
A votre gothique perſonne....
Moi, par le grand diable d'enfer,
C'eſt-à-dire, par lucifer,
Leur répondit Monſieur leur pere;
Je vous ſomme de laiſſer faire
Un papa qui ne fait de vous
Pas plus de cas que de ces choux
Tous dévorés par la chenille.
La peſte ſoit de la famille!
Que n'étois-je perclus, le jour
Que l'engendra mon ſot amour!
Votre frere eſt tué, voirie!
Vous n'avez pu ſauver ſa vie:
Vous ne l'avez voulu ni pu.
Vîte, allons, tournez-moi le cu;
Ou de ma verge je vous cingle.
Il valoit, mardi! plus d'*épingles*
Que vous ne valez de patards.
Hors d'ici, citadins cagnards.
Priam alors marche à ſon aiſe,
Aſſis pourtant ſur une chaiſe;
Car le bon-homme étoit en char,
Et lorſqu'il fut plus à l'écart,

De par Jupin, le sieur Mercure
Parut comme par aventure,
Sous la figure d'un guerrier.
Je voudrois bien vous charrier,
Ou conduire votre carrosse,
Dit-il, ô Monarque à la bosse!
(Car ce Dieu s'étoit apperçu
Que ce bon Prince étoit bossu.)
De Soudards je crains qu'une troupe
La bourse & le cou ne vous coupe;
Et moi, qui connoîs le terrein,
Je vais enfiler un chemin
Où le diable, avec sa lunette,
Ne verra pas notre charrette.
  Hélas! j'ai, répondit le Roi,
Bonne provision d'effroi.
Il est vrai que c'est être bête
Que d'exposer ainsi sa tête;
Principalement pour un mort:
C'est mon grand animal Hector...;
Ha! Monseigneur, la mort tout fauche;
A propos, son épaule gauche
N'est-elle pas haute d'un doigt
Plus que la droite ou côté droit?
Oui, Monsieur, répondit le pere;
Il tenoit en ce de sa mere.

Mais, tout en diſçourant ainſi,
J'apperçois Maître Achille ici,
Dit Priam; & je vais deſcendre....
Moi, grand Roi, je vais vous attendre:
Mais, ô vénérable vieillard!
Gardez-vous d'être babillard:
Je haîs de faire un pied de grue,
Ou dans les champs, ou dans la rue;
Et j'attends impatiemment....
Oh! je reviens dans le moment....
Entrez dans la tente d'Achille....
La choſe n'eſt pas ſi façile,
Reprit Priam; l'huis en eſt clos....
Je ſçais, dit l'autre, quatre mots
Qui feront bien ouvrir la porte.
Quand il eut parlé de la ſorte,
Ce Dieu ceſſa d'être garçon.
Priam dit: Ah! le grand fripon!
Par ma foi, je ſuis une buſe
Qu'on trompe avec la moindre ruſe.
Pardi, vous avez un bon cœur!...
Je ſuis bien votre ſerviteur.
Tout compliment eſt ridicule.
Tenez, voici le veſtibule
Du fils de Thétis, l'aſſaſſin
Du ſieur Hector, le grand flandrin;

Le voyez-vous là-bas qui mange?
Et son valet, lequel arrange
Sur sa table deux ou trois plats?...
Je crois que je ne le vois pas;
J'ai dans les yeux tant de foiblesse,
Qu'apporte avec soi la vieillesse,
Qu'en vérité mon œil ne voit
Pas plus loin que mon petit doigt.
Je l'apperçois, Seigneur Mercure;
Il prend d'un plat de la friture.
Ce disant, Priam avança,
Et tout de son long se versa;
C'est-à-dire, qu'il se prosterne.
Que Dieu vous garde de l'Averne;
De ses tourments & de ses feux,
Qu'on dit en ce lieu très-affreux,
Cria-t-il au Seigneur Achille,
Qui dit: Chassez cet imbécille...;
Hélas, Monsieur, je suis Priam....
Comment! vous êtes le grand Kam;
Ou bien le Monarque de Troie?
Vraiment, j'en ai bien de la joie:
Vous gouvernez de grands fripons;
Mais, mettez-vous sur vos talons.
Relevez-vous; & je vous prie
Que votre illustre Seigneurie

Ne parle d'enfer ni de feux;
Car, voyez-vous, je suis peureux....
Oh bien! répondit le Monarque,
Que Dieu vous garde de la barque
A Caron.... Maugrebleu du sot!
Par la jarni! rayez tout mot
Qui peut regarder l'autre Monde.
Parlez de la machine ronde;
Parlez des affaires du temps,
Des bien attrapés Partisans.
Or çà, reprit le Roi de Troie,
Tenez, voilà de la monnoie;
Et rendez-moi mon fils Hector,
Que je n'ôse dire être mort.
Tel que me voit là votre Altesse,
Si je vous parle avec bassesse,
La faute en est au seul Destin,
Qui me laisse à peine du pain.
Je n'eusse, avant votre arrivée,
Jamais fait pareille corvée.
J'étois, avant ce fatal jour,
Nommé chez moi le Roi tout court.
Mon épouse étoit toujours pleine;
Elle a tiré de sa bedaine,
Je crois, cinquante enfants grouillants,
Tous bien mangeants & fémillants.

Par vous, la plus grande partie
A perdu cette pauvre vie.
Pourtant, il me reſtoit encor
Le nommé Jean-François Hector.
Mais, à préſent, plus ne me reſte.
Bien vous a pris, la malepeſte!
De l'avoir de ſon long couché;
Car, il vous eût parbleu! fauché.
Il eſt défunt, & ſon ſquélette
De cercueil a grande diſette,
Et d'une chemiſe, bien pis.
Monſieur, rendez-moi ce cher fils.
Voyez, au nom de votre pere!
Priam ſe courber juſqu'à terre.
Ayez pitié de ce vieillard,
Incommodé du cochemar...
Eſt-ce une grande maladie?
Dit Achille pour répartie.
Mettez-vous donc ſur vos ergots.
Quel âge avez-vous, à propos?
Mais, tant de queſtions ſont vaines.
Pardi! vous prenez bien des peines!
Je ſens pour vous autour du cœur
Me tourner certaine douceur.
Je ne ſuis point un méchant homme;
Donnez-moi toujours votre ſomme.

Ma foi ! je l'avois oublié,
Tant vous me faites de pitié.
C'eſt à vous une grande audace
De venir rechercher ma face,
Moi qui ſuis encor teint du ſang
De votre grand coquin d'enfant.
En voyez-vous à ma cravate ?
Voilà la redoutable patte
Qui l'a mis au nombre des morts,
Et qui pourroit ſur votre corps
S'exercer encore à merveilles,
Et vous couper les deux oreilles.
J'aurois quelque tentation
De vous faire amputation
De votre nez ; ou, par exemple,
De vous frapper droit à la temple.
Mais, vous pleurez trop tendrement :
J'en agirai chrétiennement.

Mon pauvre Priam, quand j'y penſe,
La vie a bien de la ſouffrance !
Les Dieux ſe moquent bien de nous.
Tout nous eſt dur, tout leur eſt doux !
Si nous goûtons un peu de joie,
Hélas ! que de fauſſe monnoie !
Ou plutôt, que de mauvais grain
Se mêle parmi notre pain !

Mon pere eſt puiſſant, Dieu ſçait comme;
Et le bonheur preſque l'aſſomme:
Il en crève. Il a le gouſſet
Ce qu'on appelle bien complet:
Il couche avec une Déeſſe;
A toujours du pain de Goneſſe:
Enfin, pourvu qu'il ſoit ſauvé,
Il eſt plus heureux qu'un crevé.
Combien croyez-vous qu'il endure;
De ce que moi, ſa géniture,
Fils unique, *ergò* ſon aîné,
L'ai ſottement abandonné?
Doutez-vous qu'il ne fût bien-aiſe
De me dire: Prends une chaiſe?
De plus, ce bon papa voit clair,
Et ſçait, comme moi mon *Pater*,
Que mon corps doit dans cette guerre
Meſurer de ſon long la terre.
Quoique je ne l'ignore pas,
Je n'en manque pas un repas.
A préſent, je fais des conquêtes.
Vous autres, plus ſots que des bêtes,
Vous penſez qu'il n'eſt point de gueux
Plus ſatisfait & plus heureux.
Mais, morbleu! c'eſt ce qui vous trompe.
Mes exploits ne ſont que la pompe

Qui doit précéder le convoi
Que j'aurai bientôt après moi.
Et vous, vieux pere de famille;
Votre sort de malheurs fourmille.
Dame Hécube vous a porté,
Dites-vous, de compte arrêté,
Cinquante enfants ! Jamais femelle
De cochon, je crois, ne fut telle !
Vous étiez très-riche en argent,
Et d'un vaste Empire Régent;
Et tout cêla, chose effroyable !
Est allé, comme on dit, au Diable.
Pourquoi seriez-vous, Sire Roi,
Moins triste & moins joué que moi ?
Allez, avalez-moi ce verre,
Et supportez votre misere.
Ma boisson, mon contentement;
Répondit le Prince Priam,
C'est d'avoir d'Hector la carcasse.
Achille alors fit la grimace,
Et dit : Maugrebleu du faquin !
Buvez-moi ce verre de vin ....
C'est donc à vous ... Avale, avale,
Mais, je pense qu'il a la gale.
Rincez ce verre, Bourguignon;
Car elle se gagne, dit-on.

N'avez-vous

N'avez-vous pas quelque voiture,
Pour qu'on y jette la figure
Du mort que vous me demandez?
Eh mais! que diantre! répondez:
Êtes-vous sourd?... Oui, sieur Achille;
J'ai l'ouie un peu difficile.
Je demande, si, par hasard,
Vous êtes venu dans un char.
Non, Monsieur; dans une charrette.
Vous m'avez l'air sur l'étiquette,
(Soit dit pourtant sans vous fâcher)
D'avoir un esprit de vacher,
Répondit l'autre, qui lui donne
D'Hector la défunte personne,
Ses souliers & son casaquin,
Son capel & ses bas de lin,
En disant: Vîte, qu'on emporte
Ce vilain morceau de chair morte;
Car, en le voyant, il me prend
Une fureur d'emportement.
Allons, détalez, vieux soudrille;
Avec le mort & sa guenille;
Je donne douze jours encor
Pour que vous inhumiez Hector...
Hélas! Seigneur, Dieu vous le rende,
En vous envoyant une bande,

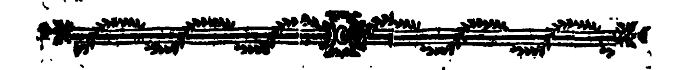
Dit Priam, de prospérités....
Ventrebleu! dit l'autre, sortez.
Priam partit; le Dieu Mercure
Conduisit encor la voiture.
Cassandre la vit, & cria
Qu'il falloit qu'un chacun priât
Pour l'âme de son pauvre frere,
Que ramenoit Monsieur son pere.
Le peuple accourut là-dessus;
Et puis l'on ne s'entendit plus,
Tant chacun crie & se lamente:
Mais celle qui plus se tourmente,
C'étoit Hécube. Homere dit
Qu'Andromaque aussi se plaignit;
Mais de façon qu'il semble dire
Que par honneur elle soupire.
On l'étendit sur un lit noir,
Afin que chacun pût le voir.
L'un pleure d'un air pitoyable;
Un autre dit: il pue en diable!
Les dévots Sacrificateurs
Chanterent après leurs douleurs:
J'entends qu'on fit une musique
Dont l'air étoit mélancolique.
Andromaque, sincere ou non,
Dit: O mon Dieu! le vilain ton!

O corps mort ! ô visage pâle !
Que ton teint est mangé de hâle !
Te voilà mort ; & ta Margot
Ne t'entendra plus dire un mot.
Que veux-tu que ton fils devienne ?
Moi, qui veux-tu qui m'entretienne ?
Nous allons donc être tous deux
A l'aumône, ainsi que les gueux !
Car, mon mari, pour que j'espere
Sur le secours de mon beau-pere,
Je sçais trop que tous les parents
Ne sont qu'impitoyables gens.
Ah, mon Hector ! ah, mon cher homme !
N'as-tu pas caché quelque somme ?
Je suis sans argent, sans crédit.
Alors la voix elle perdit.

Hécube, à son tour voulut faire
Un mot d'oraison funéraire.
Hélene s'en mêloit aussi,
Et dit : J'enrage d'être ici.
On le mit après dans la bière,
Et chacun y fit sa priere.
Quant à vous, Monsieur mon Lecteur,
Je suis fort votre serviteur.
Avez-vous ri ? J'en suis bien-aise.
Cependant, ne vous en déplaise,

N'allez pas prendre ce Livret
Pour un tiſſu de *quolibet*.
En le liſant, n'allez pas dire
Qu'il n'eſt propre qu'à faire rire;
Parce que Maître Agamemnon,
Et tous ces Meſſieurs au grand nom,
Priam, Achille, Hector, Ulyſſe,
Y font un rôle de Jocriſſe.
Sçachez de moi que ces Héros,
Dans leur eſpèce, ſont des ſots;
Leſquels, grâce à notre bétiſe,
Font qu'on eſtime leur ſottiſe:
Car, bétiſe eſt d'eſtimer grands
De malheureux tueurs de gens.
Il me ſemble que l'on me berce;
De louer qui force ſang verſe;
Moi, je dirai qu'un Chirurgien
A ces Héros ne cède en rien.
Je voulois finir mon Ouvrage
Par un trait qui fût un peu ſage;
Et le trait ſeroit aſſez bon,
N'étoit cette comparaiſon.
Achevons mieux. Dans cette vie,
En vérité, tout eſt folie;
J'en jure; je dois être cru,
A moins qu'on ne ſoit bien têtu.

Fin du dixieme Volume.



TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

LE CABINET DU PHILOSOPHE.

HOMERE TRAVESTI.

Fin de la Table.

